Nº 564 32e Année. Tome CLII 15 Décembre 1921

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Marcel Schwob

I

SPICILÈGE

François Villon. — Robert-Louis Stevenson.
George Meredith. — Plangon et Bacchis. — Saint Julien L'Hospitalier. — La Terreur et la Pitié. — La Perversité.
La Différence et la Ressemblance. — Le Rire.
L'Art de la Biographie. — L'Amour. — L'Art. — L'Anarchie.

Un volume in-8 sur beau papier — Prix........................ 12 fr.

Il a été tiré :

39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à.................................. **40 fr.**

550 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 589, à.................... **25 fr.**

II

LA LAMPE DE PSYCHÉ

Mimes. — La Croisade des Enfants. — L'Étoile de Bois.
Le Livre de Monelle.

IL LIBRO DELLA MIA MEMORIA

Un volume in-8 sur beau papier — Prix.................................. 12 fr.

Il a été tiré :

39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à.................................. **40 fr.**

550 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 589, à.................... **25 fr.**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Pour paraître le 20 Décembre

Édition de Luxe

LES FIANÇAILLES

PAR

MAURICE MAETERLINCK

FÉERIE EN CINQ ACTES ET ONZE TABLEAUX

Cette œuvre inédite forme la suite
et le pendant de ***L'Oiseau Bleu***

**Cette édition de luxe sera imprimée
à Mille exemplaires numérotés :**

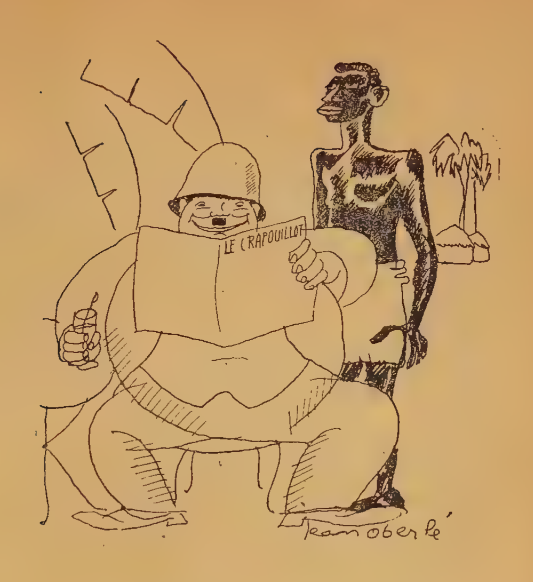
Nos 1 à 75.	— Sur papier du Japon, à..........	**150 fr.**
76 à 200.	— Sur papier de Hollande, à.......	**90 fr.**
201 à 1000.	— Sur papier pur fil Lafuma, à.....	**30 fr.**

On souscrit chez tous les Libraires

L'édition courante in-18 réimposée ne paraîtra qu'en 1922,
lors de la représentation de la pièce.

(Voir ci contre)

... et dans les déserts



Le Crapouillot

APPORTE

L'AIR DE PARIS

Toute personne souscrivant actuellement un abonnement pour 1922 recevra à *titre gracieux* notre superbe **NUMÉRO DE NOËL** (Prix : CINQ Fr.).

LE CRAPOUILLOT : 3, place de la Sorbonne, Paris

Abonnement d'un an (24 nos à 1,50, 3 fr. et 5 fr.)....... { France...... 30 fr. / Etranger.... 35 fr.

Abonnement d'un an avec envoi de la COLLECTION COMPLÈTE DES DEUX ANNÉES ET DEMIE PARUES (62 livraisons)....... 100 fr.



LA MORALITÉ ESTHÉTIQUE

—

Les préceptes moraux ne refrènent pas toujours les vices qu'ils condamnent. Ils attestent toujours, par leur intervention, que ces vices existent. Pour les naturalistes de la morale, un Montaigne, un La Rochefoucauld, un Vauvenargues, ils sont de sûrs indicateurs. En quête, non de réformer l'homme, mais de connaître ses mœurs, comme seraient les propriétés de quelque corps chimique, ceux-ci, à la façon des pêcheurs cherchant anguille sous roche, scrutent les anfractuosités de la conscience à tout endroit où se formule quelque précepte moral. Ils piquent toujours, de leur croc acéré d'analystes, quelque vice dont ils font étinceler aux facettes des maximes les vivantes couleurs.

Tu ne tueras point — signifie que le meurtre compte parmi les possibilités de la nature humaine. Tu ne prendras pas le bien d'autrui — atteste qu'il y a des voleurs parmi les hommes. Ainsi les poteaux indiquant que la mendicité est interdite sur le territoire de la commune avertissent surtout le voyageur qu'il sera en butte aux sollicitations des mendiants. N'en est-il pas de même dans le domaine de la médecine, par tant de côtés limitrophe à celui de la morale, et les mesures contre la tuberculose dans les pays où elles sont le mieux appliquées ne témoignent-elles pas surtout des ravages que le fléau y exerce? Où est le médecin, la santé n'est pas. Où se rencontre la morale, la moralité n'est pas et c'est

dans les pays peut-être où la morale se promulgue avec le plus de rigueur et d'ostentation que les instincts dangereux pour la collectivité ont conservé la plus grande violence. La force coercitive du frein s'y proportionne à la force impulsive des passions. Dans notre aversion à l'égard du rigoriste et du puritain peut-être entre-t-il un instinct divinatoire et secret de moralité. Il nous détourne d'un type d'humanité chez lequel les instincts brutaux n'ont pas encore été mis au point de l'état social et exigent l'emploi d'une telle camisole de force.

Cette constatation d'une antinomie entre la moralité et la morale n'implique pas condamnation de la morale. La morale conserve sa valeur. Elle nous enseigne que la vie sociale, qui est le cadre de la vie humaine, nécessite chez les individus qui y participent certaines manières d'être, certaines conditions que la société s'est efforcée de provoquer. Elle nous fait apparaître la moralité comme une condition d'existence. Elle nous instruit en même temps dans une certaine mesure de ce que les hommes tiennent pour cette condition. Quand on consulte en effet l'expérience morale de l'humanité sous toutes les formes diverses où elle s'est manifestée pour ne retenir que ce qui est commun à toutes ces formes particulières, ce fond commun se résume en ce précepte de la sagesse païenne — *neminem lœde, imo omnes quantum potes juva*, — dont l'essentiel se retrouve dans la morale chrétienne aussi bien que dans celle de l'Islam, dans la morale de Confucius aussi bien que dans la morale bouddhique.

Les maximes prohibitives que l'on relatait plus haut : — Tu ne tueras pas. Tu ne prendras pas le bien d'autrui, — ne sont que des applications particulières de cette maxime générale. Si, après cela, on recherche, à la façon des naturalistes de la morale, sous la prohibition dans sa teneur la plus générale, l'instinct, sous sa forme aussi la plus générale, auquel elle s'applique et qu'elle entend refréner, ce que l'on découvre, en fin de compte, c'est, sous ses formes

extrêmes, l'instinct possessif, la cupidité, le désir de satisfaire par la possession de certains objets des passions qui ne sont le plus souvent que l'exagération d'un besoin.

I

L'exagération d'un besoin. Telle est sans doute la première manifestation du pouvoir d'imaginer dont l'apparition inaugure dans le monde, par delà le règne animal, le règne humain. L'homme a le pouvoir d'exagérer et d'affiner ses besoins. C'est sur ce pouvoir que va se développer le phénomène par lequel l'homme se distingue des autres animaux, — la civilisation.

La civilisation et non la Société. D'autres espèces animales réalisent la société qui paraît être pour elles le moyen d'atteindre la fin biologique : vivre. Parmi ces espèces, quelques-unes, les fourmis et les abeilles, à se placer strictement au point de vue de l'utilisation sociale à la fin biologique, paraissent même supérieures à l'homme. Mais elles se montrent impuissantes à raffiner sur les besoins qui répondent à la fin biologique.

Si les circonstances les favorisent, elles se multiplient, elles essaiment, fondent de nouvelles colonies. Elles n'imaginent rien au delà de la fin biologique et des besoins qui y pourvoient. L'homme imagine et désire au delà. Cultivant par l'image les sensations auxquelles ses besoins sont liés, il les amplifie, comme on fait d'un muscle par l'exercice, et développe avec elles le besoin par delà la fin biologique qu'il avait pour objet d'assurer. C'est là le commencement de la civilisation — qui est vraiment le propre de l'homme. Commencement humble encore et plein de périls. En inventant au delà des formes normales du besoin une modalité nouvelle qui ne répond plus à la fin biologique désormais dépassée, l'homme témoigne qu'après avoir réalisé cette fin biologique, — vivre, — il demeure en possession d'un excédent de force. C'est de cet excédent de force comme d'un

capital amassé que pourra sortir la civilisation. Mais pour que ce fait d'une nouveauté absolue, caractéristique du règne humain, s'accomplisse, il faudra qu'un événement nouveau surgisse, réalisant un second emploi de l'excédent demeuré au pouvoir de l'homme.

En tant qu'il applique cette surabondance de sa force à l'amplification et à l'affinement du besoin l'homme ne s'élève pas au-dessus de la sphère du besoin. Il continue de ne jouir des choses que par les sensations qu'elles éveillent directement en lui. Il faut qu'il possède les choses pour en tirer de la joie. Manger plus et mieux, être mieux vêtu, posséder des demeures plus confortables, tel est le thème général sur lequel se développe cet emploi de sa puissance. Ce développement d'ailleurs est gros de conséquence. Il implique une action sur le monde extérieur et une transformation du décor. Il comporte création d'objets destinés à la satisfaction du besoin et ces inventions sont propres à tenir un rôle considérable dans l'état de choses nouveau que sera la civilisation. Mais il est gros d'un danger auquel succombera la société dans laquelle il se manifeste, si l'autre événement ne survient.

Il reconnaît en effet pour origine la nature indéfiniment élastique du besoin au delà de la fin biologique. Défini, limité, constitué en réalité objective tant qu'il est le moyen de la fin biologique, le besoin témoigne au delà d'un caractère en quelque sorte hystérique. Ne tendant plus vers un but où il trouverait sa raison d'être, il exige du corps social, aux dépens duquel il se nourrit, une production d'objets toujours plus intense, dont il n'y a pas à espérer qu'elle puisse l'assouvir jamais. Il détermine ainsi parallèlement à sa propre exagération une exagération de ce sens possessif où l'expérience morale a reconnu une menace pour la vie sociale. Il attise entre les hommes d'un même groupe des sentiments d'envie, de convoitise et de haine et entre les peuples des compétitions qui, à la suite d'une période plus ou moins longue de concurrence économique, aboutissent à

ces grandes luttes et à ces catastrophes par lesquelles l'homme ajoute aux fléaux naturels un fléau humain.

§

A présenter ces développements dans le cadre d'actualité où ils ont pris naissance je rappellerai seulement qu'au cours de deux études publiées dans le *Monde nouveau* (1) j'ai situé les causes de la situation critique où la guerre a fait apparaître notre civilisation non dans la guerre elle-même, qui n'est qu'une conséquence, mais dans le développement excessif, au cours des cinquante années qui ont précédé la guerre, d'une fièvre économique, où le phénomène général dont l'évolution vient d'être décrite sous un jour théorique a reçu la confirmation la plus cruelle et l'illustration la plus tragique.

Il semble, en effet, qu'atteignant la dernière phase d'un lent développement au sein de notre civilisation européenne l'activité du besoin au delà de sa fin biologique ait produit brusquement ses dernières conséquences. Manifestant son indépendance et s'érigeant elle-même en fin pour tout le reste, elle a suscité, comme un moyen de satisfaire sa virtualité sans limite, une croissance sans précédent de l'activité industrielle. Par une inversion paradoxale, l'industrie, qui avait été jusque là le moyen de procurer à des besoins réels des objets propres à les satisfaire, a commencé de fabriquer des objets pour des besoins qui n'existaient pas encore, mais que d'habiles excitateurs, instruits de la nature élastique du besoin et de sa virtualité indéfinie, eurent pour mission de développer. Interprètes de la volonté collective, les gouvernements ont transposé dans le domaine international les convoitises individuelles. L'industrie qui fabrique les objets réclamés par le besoin, ayant pris les devants sur les besoins qui réclament ces objets, la compétition entre nations ne s'est plus exercée seulement à l'égard des

(1) *La Guerre et les Destinées de l'Art*, numéro d'août 1920. *Art et civilisation*, numéro de février 1921.

régions riches en matières indispensables à la fabrication des objets. Elle s'est faite non moins âpre à l'égard de toute région propre à assurer la consommation de ces objets : ainsi de tout territoire peuplé de ces êtres chimériques à souhait à qui l'on peut persuader que ce qui leur est inutile leur est indispensable, dans l'imagination desquels on peut cultiver le désir et le muer en besoin. Il est malaisé de considérer la genèse de cette évolution singulière dont les phases se sont développées parmi tous les peuples de notre civilisation occidentale et de méconnaître que la guerre mondiale en a été la conséquence logique. La conséquence mais non le dénouement. Bien plutôt le nœud où le phénomène a consolidé sa force pour un nouvel élan. Car le cataclysme a laissé les hommes en proie aux mêmes besoins qui avaient été auparavant excités en eux, mais exaspérés par le défaut ou la rareté des objets propres à les satisfaire, dont la guerre a réalisé une consommation effroyable et prêts à se disputer plus âprement les sources où de nouvelles richesses pourraient être recueillies.

§

Il n'y a pas à insister sur des développements qui ont trouvé place dans les deux études précédemment relatées. Il m'a paru utile cependant d'évoquer ces proches événements historiques présents dans la mémoire de tous, pour colorer de leur éclat cette énonciation abstraite que je veux seule retenir : l'excédent de force demeuré au pouvoir d'un groupe humain au delà de la satisfaction du besoin sous ses formes biologiques, cet excédent de force amassée qui contient le germe de toute civilisation, s'il est développé sur le thème unique de la sensation et du besoin, aboutit à la formation d'une société purement économique qui implique, en son essence propre, avec la croissance illimitée du sens possessif, la cause de sa ruine. Il arrive alors que l'homme, après avoir témoigné d'assez de force pour contraindre la nature à le nourrir et à subvenir à ses be-

soins, développe en lui-même une seconde nature plus terrible, la nature humaine, qui a raison de l'humanité, justifiant selon son sens pessimiste la maxime du tragique grec : l'homme est la plus grande des forces de la nature.

II

Si toutefois l'histoire témoigne que l'humanité, à différentes époques, a été près de sa ruine totale et qu'à maintes reprises de hautes civilisations se sont effondrées ne laissant enfouies dans les profondeurs du sol que quelques vestiges propres à attester leur grandeur, elle témoigne aussi que ces civilisations s'étaient d'abord perpétuées à travers des siècles. Elle nous donne par là à penser que les hommes assemblés en société ont trouvé des moyens de combattre cette exagération du sens possessif, de la refréner et de la mettre au point où elle permet l'existence sociale.

Ces moyens, il est du plus haut intérêt, pour une humanité parvenue à l'âge de la pensée réfléchie, de les connaître. Or il est aisé de distinguer tout d'abord qu'ils s'expriment, en tant qu'ils semblent volontaires et conscients, dans les religions, dans les morales et dans les lois. Religions et morales ont réagi de concert en vue de refréner la convoitise qu'engendre chez les individus l'excès des sentiments possessifs. Toutes, elles ont fait des vertus de la tempérance, de la sobriété, de l'abnégation. Elles ont inventé de grandes images propres à exercer sur l'esprit des hommes, par les espérances et par les craintes qu'elles suscitent, une action efficace. Elles ont prescrit des impératifs sous forme de prohibitions et, pour le cas où ces impératifs seraient transgressés, elles ont promulgué des sanctions, les unes à échéance posthume de l'ordre pur des images, les autres nanties d'un pouvoir actuel de réalisation par la force exécutoire que la loi civile prêtait aux doctrines magiques ou religieuses.

Morales et religions sont des attitudes d'utilité par lesquelles les groupes sociaux réagissent contre les excès du

sens possessif. Dans la mesure où elle engendre au sein d'elle-même ces attitudes une société s'immunise contre les dangers qui résultent de ces excès. Elle manifeste son aptitude à vivre. A qui considère quelles étapes franchit un groupe humain avant d'atteindre les états que nous connaissons de nos jours, les services rendus par les religions et les morales ne paraissent pas pouvoir être prisés trop haut. A l'époque normale à laquelle elles apparaissent au cours de la formation du groupe elles se montrent comme une réaction naturelle à laquelle les enseignements de l'expérience n'ont point de part, parce que l'homme n'est pas encore en possession de ce moyen d'orientation dans la conduite de la vie sociale. Elles sont comme des décisions spontanées de la physiologie au cours d'une maladie, alors qu'il n'est pas de science médicale.

Est-ce à dire qu'elles vaillent encore au temps des civilisations avancées qu'elles ont contribué à former ? que l'homme moderne soit bien venu à se contenter de ces moyens primitifs, qu'il ne doive rien ajouter à l'outillage transmis par ses plus frustes ancêtres ? Quand il a remplacé la hache de silex, la massue et la fronde par les armes savantes que l'on sait, accomplit-il à l'égard de lui-même les actes de préservation sociale indispensables, lorsqu'il se contente dans le domaine de la moralité des épouvantails de jadis ?

Les religions et les morales, accomplissant une démarche parallèle à celle qui a pourvu l'animal humain du pouvoir d'imaginer, ont pris ce nouveau pouvoir pour point d'appui de la résistance même qu'il lui fallait opposer pour adapter l'homme aux conditions de l'existence en commun. Aux images trop vives des plaisirs qui excitent les hommes à en faire naître indéfiniment les occasions, ils ont opposé des images menaçantes. Mais l'efficacité de tels freins est liée à un état de sensibilité aux images, à un état de vivacité de ces images qui fait que l'homme primitif les distinguait avec peine de ses perceptions. Cette disposition engendrait dans l'ordre mental une crédulité qui le mettait au

pouvoir des images inventées par les religions et les morales. Mais, comme dans les mots, dont Remy de Gourmont a distingué d'une vue si pénétrante qu'ils sont des images usées, les images se sont affaiblies également dans la sensibilité des hommes. Elles ont pâli au point de se différencier nettement des tons crus de la perception. Elles ne se dressent plus devant l'esprit avec leur caractère terrifiant de réalités intérieures. L'homme se laisse moins aisément enfermer avec des images comme avec des bêtes féroces aux souterrains de sa conscience.

« Il n'est pas nécessaire, a dit Nietzsche, que quelque chose soit vrai, mais il est nécessaire que quelque chose soit cru vrai. » Or le degré de crédulité n'est plus atteint de nos jours, auquel il faut que la sensibilité soit échauffée, pour que les images suscitées par les religions et les morales agissent sur les déterminations et sur la conduite des hommes. Nous en sommes au point où, ainsi que l'on en faisait la remarque au début de ces pages, le précepte moral décèle l'existence d'un vice, plutôt qu'il n'y porte remède, où l'intervention de la morale ne signifie plus que l'absence de la moralité. Faut-il donc penser, si la moralité conditionne la vie sociale, que l'existence humaine, conditionnée par la vie sociale, ait été limitée à la durée d'une croyance illusoire que l'évolution de l'intelligence devait nécessairement dissiper ? N'est-il pas plus vraisemblable de supposer que les morales, avec leurs prohibitions et leurs préceptes, ne sont que le signe annonciateur d'une réalité plus profonde ? Que conclure si, fondées sur le pouvoir d'imaginer, elles n'étaient qu'une première phase de ce pouvoir, une phase d'apprentissage au cours de laquelle il se développe et grandit pour donner naissance enfin à un instinct positif où il manifeste son autonomie et son essence véritable ? Guidés par cette hypothèse, n'allons-nous pas découvrir au nombre des instincts qui ont leur source dans l'*ego*, dans le moi humain, un instinct où se manifeste ce jeu autonome du pouvoir d'imaginer, un instinct qui réussisse en même

temps par la vertu de son propre développement à refréner les excès du sens possessif et à conjurer le péril où il induit la civilisation ? L'instinct esthétique répond à cette double exigence. Religions et morales n'évoquent les images que comme des menaces et des promesses et qui ne valent que par leur réalisation dans le monde de la sensation et du besoin. La possession des choses qui assouvissent le besoin reste le but. Elles constituent une tentative d'organisation du monde du besoin ; elles ne s'élèvent pas au-dessus. Le pouvoir d'imaginer y est, à vrai dire, l'objet d'une culture intense, mais il est le moyen d'une fin étrangère à lui-même. Il demeure fonction du besoin. Avec l'instinct esthétique l'homme devient capable de tirer de la joie, non plus des choses elles-mêmes et des sensations que leur possession détermine, mais des seules images des choses. Par delà le sens utilitaire lié à la possession des objets il acquiert le privilège, lié à leur seule contemplation, de jouir de la beauté des choses. Dans l'instinct esthétique le pouvoir d'imaginer réalise sa propre tendance, atteint sa propre fin. Mais cet événement a dans le milieu social un retentissement considérable. Il conjure le danger qu'y développait l'exagération du sens possessif. Au besoin, évoluant au delà de la fin biologique et déterminant cette croissance indéfinie, comme d'un cancer, du sens possessif, il propose, par delà précisément la fin biologique, une fin nouvelle, une fin humaine, la sienne propre, la joie esthétique. Toutes les inventions d'objets, toutes les métamorphoses du décor, tous les conflits, tout cet ensemble d'événements économiques et moraux qui ne pouvaient trouver en eux-mêmes une fin qui les satisfît, trouvent dans la joie esthétique leur justification. Ils s'incorporent à titre de moyens dans une réalité dont ils concourent de la façon la plus directe à accomplir la destinée. Ils se montrent comme des modèles pour le fait de représentation qui, par la sensation de beauté qu'il engendre, par la joie plénière qu'il suscite, donne seul un sens à la vie.

Sans l'intervention du sens esthétique, l'activité économique et morale développe, en même temps que les phases diverses de son progrès, avec la cupidité insatiable d'où elle jaillit comme d'une source intarissable, les causes qui détermineront sa ruine. Le sens esthétique apparaît-il ? et cette exubérance captée et recueillie dans toutes les formes de l'art manifeste aux yeux de tous la beauté de l'univers et que le bonheur, cherché dans l'entreprise paradoxale, d'assouvir l'insatiabilité du désir, trouve à tout instant du monde sa réalisation intégrale et absolue dans la sensation de beauté. Si, d'ailleurs, le sens esthétique, en assignant une fin à l'activité qui se développe par delà la fin biologique la justifie, l'implique dans un ensemble et conjure le danger que faisait courir à la vie sociale cette force déchaînée, il atteint le même résultat par une conséquence plus directe. Il se manifeste dans chaque individu qui l'acquiert comme un instinct et cet instinct n'engendre pas une impulsion moins violente ni un moindre désir de se satisfaire que ne fait chez les autres individus le sens possessif. Il est comme les autres instincts un appétit de l'*ego*. Il se développe aux dépens du même foyer d'activité égoïste auquel les autres instincts empruntent aussi leur énergie. C'est aussi au même excédent de force accumulée au delà de la fin biologique qu'il puise, comme les instincts possessifs eux-mêmes, les éléments de sa réalisation. Dans la mesure où il grandit, il est nécessaire que les autres instincts s'affaiblissent et la civilisation, signe caractéristique du règne humain, s'affermit et se perpétue aux points d'équilibre, instable d'ailleurs et qui comporte des oscillations d'une certaine ampleur, que compose l'antagonisme des instincts possessifs et de l'instinct esthétique.

III

L'apparition du sens esthétique est donc l'événement dont, au début de ces pages, et sans l'identifier encore, je notais qu'il était indispensable, pour que la civilisation,

ébauchée par le pouvoir d'imaginer sur le thème de l'amplification et de l'affinement du besoin, dépassât l'âge critique, pour qu'elle réalisât les conditions de sa plénitude et de sa persistance à travers la durée. Evénement d'une grandeur inappréciable, de l'ordre des miracles naturels et dont on ne saurait surfaire l'importance, mais dont on évoquera peut-être une des harmoniques en le comparant à ce que fut, dans l'évolution de la matière, avec la formation des nerfs optiques, la possibilité pour des corps vivants de connaître des corps au delà des sensations de contact immédiat.

Le moins que l'on puisse formuler de cet événement c'est qu'il consacre, avec l'apparition d'un sens nouveau, la naissance d'une espèce nouvelle. Mais, sans doute, faut-il prendre à la lettre et non comme une métaphore cette proposition et concevoir que la faculté de tirer de la joie des seules images des choses, indépendamment de leur possession, est liée à des conditions physiologiques, dont l'étude du système nerveux et du cerveau précisera quelque jour la nature.

§

C'est cette faculté *spécifique*, ce pouvoir de jouir des choses sans être réduit à les posséder, qui différencie l'instinct esthétique de tous les autres instincts et lui attribue le caractère de moralité que je me suis proposé ici de mettre en lumière. Fondé sur l'égoïsme comme les autres instincts, en tant qu'il consiste en un plaisir ressenti par l'*ego*, il ne détermine pas chez ceux qu'il enflamme, comme les autres instincts, — cette conséquence résulte de sa définition même, — la nécessité de se disputer entre eux les objets de leur émotion. Ces objets restent entiers après que chacun a puisé en eux l'aliment de sa contemplation, comme s'ils se multipliaient à mesure que croît le nombre de ceux qui s'approchent d'eux nantis du pouvoir de les saisir. Les contours de la terre qui composent un beau paysage natu-

rel n'excitent ni ne satisfont davantage le sens esthétique de celui qui possède la terre qu'ils ne soulèvent l'émotion du touriste ou du vagabond. Leur beauté se révèle à l'un et à l'autre et les comble, indépendamment des titres de propriété, en raison et selon le degré de leur seule aptitude à la percevoir. Les objets qui affectent le sens esthétique ne sauraient donc engendrer entre ceux qui les contemplent la haine ni l'envie. Qu'il s'agisse des objets de la nature ou de ceux créés par l'art humain, quelque chose de la ferveur soulevée par l'objet de beauté rejaillit sur ceux qui en éprouvent ensemble la sensation merveilleuse. La sensation de beauté, à la différence de toutes les autres qui exigent pour se satisfaire la possession des objets, est entre les hommes un principe de rapprochement et de sympathie.

§

La morale, a-t-on formulé, est l'ensemble des prohibitions par lesquelles les hommes, au cours de l'expérience historique, se sont efforcés d'exercer sur eux-mêmes et sur leur propre conduite une action de nature à rendre possible la vie en société. Le sens esthétique n'édicte aucune prohibition; mais, dès qu'il se développe dans un individu ou dans un groupe humain, il y engendre, par le jeu naturel de sa propre tendance, *par la poursuite égoïste de sa propre fin*, un état de fait qui se confond avec la moralité en tant précisément que la moralité est pour la société une condition d'existence.

§

Ainsi le sens esthétique atteint, en visant une fin différente, la fin visée par la morale : la moralité.

En visant une fin différente. Cette proposition incidente ne saurait être accentuée avec trop de force. Elle implique que, dans la mesure où il se détourne de sa fin propre pour se charger d'intentions morales, le sens esthétique, cessant d'être lui-même, cesse de réaliser la moralité. C'est le

cas de l'artiste qui introduit dans son œuvre le souci de démontrer quelque chose, de faire prévaloir une opinion. Car, en s'efforçant de démontrer que quelque chose est bon ou mauvais, il néglige de montrer que quelque chose est beau. Au lieu de déterminer chez les hommes par les sortilèges de son art les conditions propices à l'apparition de la beauté, il excite en eux un état de combativité, dont les évaluations morales, politiques et sociales, qui toutes ont trait au besoin et au sens possessif, sont les ferments les plus violents. Il les laisse ou les transporte dans le domaine de la lutte pour des intérêts, pour des croyances et pour la Vérité qui, de la présomption de son universalité, fait un principe de fanatisme dont elle échauffe sans distinction la diversité des opinions les plus contraires.

La morale est une opinion. La moralité est un état de fait. C'est l'état de fait qu'il importe de susciter. La mère qui veut calmer son enfant, pour empêcher qu'il ne crie, ne lui tient pas de longs discours, qu'il n'entend pas encore, mais elle lui montre quelque objet qui brille ou qui remue sur lequel l'attention de l'enfant se fixe tout entière. L'art, de même, fait voir. Devant l'esprit émerveillé de l'homme il fait apparaître le Réel, mais non sur le plan où le réel est un objet de convoitise ou de crainte, commande des actes, des décisions, des réactions appropriées, mais le réel sur le plan de la représentation; le réel comme un spectacle. Et dans l'instantané de cette apparition il fait tenir tout le sens de la vie. Tandis que les philosophes cherchent, anxieux, parmi la subtilité des dialectiques, parmi la trame enchevêtrée des analyses et des synthèses, parmi la multiplicité et les contradictions des systèmes, quelle peut être la fin, la justification, la raison d'être de ce phénomène étrange et douloureux qu'est l'existence, l'artiste prend, ici ou là, quelque fragment de l'existence, le transfigure et le montre disant : voici. Et, avec l'apparition qu'il dresse au-devant des regards, éclate, dans la joie enthousiaste du spectateur, la justification de l'extraordinaire, de la transcendante Aven-

ture. Et si l'artiste est grand, s'il a nom Flaubert ou s'il a nom Shakespeare, il justifiera par la beauté de la vision la cruauté et l'horreur des événements les plus tragiques, toute la douleur, tout le délire et jusqu'à la laideur du monde. Il montera en joyaux étincelants le drame psychologique d'une Bovary déchirée par le conflit des instincts et des images, le supplice sanglant d'un Matho, les tourments d'un Othello, la misère sombrée dans la folie d'un vieux roi trahi et d'un père abandonné, ou le crime d'un Macbeth inégal à son action et écrasé par son forfait.

Si l'on cherche à pénétrer la raison de la joie plénière, différente en nature de toute autre, que soulève l'œuvre d'art, je pense qu'on la découvre en effet dans la justification métaphysique de l'existence qu'elle implique. Les choses se passent comme s'il apparaissait à l'artiste visionnaire dans une brusque révélation, que toutes les péripéties et tous les événements du monde, fictifs en leur essence, se produisent seulement comme des modèles en vue d'une représentation qui, réalisée dans l'œuvre d'art, épuise leur raison d'être, en même temps qu'elle justifie leur apparition sur l'écran du rêve humain. D'un tel point de vue, l'acte visuel de l'artiste, qui tranche la chaîne des causes où l'événement semblait engagé et abolit ses conséquences, se révèle selon sa valeur suprême. Car c'est lui qui restitue à la réalité, avec son caractère spectaculaire, la sérénité de son innocence.

Qu'une telle illumination soit d'ailleurs la révélation de ce qu'est en son essence la réalité du monde, qu'elle soit la lueur éclatante d'une illusion magnifique, elle n'en manifeste pas moins la sensation de béatitude qui est attachée à l'état esthétique, par où il détourne ceux chez qui il se manifeste à quelque degré de la lutte pour la possession des choses et réalise chez eux, par cette seule conséquence, la moralité.

§

Sous ce jour, et par la façon dont il détermine cette réalisa-

tion, le sens esthétique montre encore qu'il diffère radicalelement de la morale. La morale ne s'oppose à l'expansion d'un instinct que pour permettre à cet instinct de s'exercer avec plus de sûreté dans les limites et dans les conditions compatibles avec la vie en société. Elle appartient donc essentiellement au monde des besoins dont elle est l'organisatrice intelligente. Elle se développe comme un organe perfectionné du sens possessif. Offrant d'autre part à l'égoïsme, en échange d'une privation immédiate, un avantage seulement éventuel et futur, rarement aperçu par celui qui en bénéficiera, elle emploie le plus souvent pour le déterminer la contrainte et la menace. Elle se fonde donc plus ou moins directement sur la crainte, sur un sentiment qui ne manque pas d'efficacité, mais diminue celui qui l'éprouve.

Le sens esthétique ne commande aucun renoncement, mais il offre au contraire à l'égoïsme de celui chez qui il se développe une jouissance immédiate plus forte que celle dont le sens possessif le pourrait gratifier. C'est donc par un choc conforme à son désir et où s'exalte chez lui le sentiment de puissance que celui-ci délaisse une joie inférieure pour une volupté plus forte.

La morale suppose que la moralité n'est point.

Le sens esthétique exclut la morale, parce qu'il réalise la moralité.

IV

Dans les études antérieures, déjà rappelées, au cours desquelles je me suis préoccupé du sort fait par la guerre aux écrivains et aux artistes, j'ai pu, me fondant sur des considérations analogues à celle-ci, dénoncer en leur faveur le caractère bienfaisant, mal connu des sociologues, de leur action sociale. Ils sont, en effet, à ce point de vue, des initiateurs et des excitateurs. Ils développent dans les milieux sociaux auxquels ils sont mêlés le sens esthétique, ce pouvoir de jouir de la beauté des choses qui apporte un tempéra-

ment au progrès indéfini de la convoitise et qui est, de ce fait, une condition d'existence pour les groupes sociaux et pour la civilisation à laquelle ils participent.

Du point de vue sociologique auquel je me suis placé au cours de cette étude, il y a d'autres conséquences à tirer des quelques idées qui y ont été assemblées et liées en système. Si, en effet, la morale ne paraît plus apte à engendrer parmi les hommes la moralité nécessaire au maintien de la vie en société, il semble que l'humanité ayant échangé la puissance magique de sa crédulité contre un pouvoir d'analyse compensateur soit actuellement en possession d'un moyen peut-être efficace d'agir sur ses propres destinées.

Si, comme l'a énoncé M. Lévy-Bruhl (1), il n'y a qu'une seule φυσις, une seule nature, dont la nature humaine fait partie, — et c'est sur cette proposition qu'il fonde la légitimité d'une science des mœurs, — il apparaît que, dans la mesure où l'homme réussit à s'objectiver à sa propre vue et à parler de lui-même, à la façon de Montaigne, « comme d'un arbre », il peut, dans une certaine mesure, agir sur ce fragment de nature *qu'il est* lui-même, comme il a su agir, en dehors de lui sur d'autres fragments de cette nature. Pour exercer sur un phénomène cette action d'un caractère scientifique, il suffit d'en connaître le déterminisme et d'être à même de le modifier. Or, on pense avoir fixé, au cours de ces analyses, quelles sont les causes productrices de la moralité, entendue comme l'ensemble des conditions d'existence de la société humaine. On a situé ce déterminisme en une relation d'une élasticité définie, entre les instincts possessifs fondés sur la culture du besoin et l'instinct esthétique fondé sur la culture des images. On a constaté d'autre part que notre civilisation était mise en péril actuellement et depuis un demi-siècle par l'exagération croissante des instincts possessifs. Il reste donc, la morale s'étant montrée impuissante à conjurer le danger, à tenter d'agir conformément à la science des mœurs et, pour rendre à la moralité

(1) Lévy-Bruhl : *La Morale et la Science des Mœurs*, Alcan.

sa force, à modifier dans un sens opportun la relation entre les deux groupes d'instincts où elle se forme. Il reste à susciter dans le milieu social les circonstances propres à favoriser la croissance du sens esthétique. Or, si les écrivains et les artistes, par les œuvres qu'ils produisent, peuvent favoriser cette croissance, s'il est donc opportun de faire en sorte qu'ils puissent vivre et prospérer dans le milieu social, ils ne révèlent que la manifestation la plus voyante du sens esthétique. Je me suis appliqué à montrer dans *les Raisons de l'idéalisme* en quelques pages du sixième chapitre (1) que le sens esthétique, sous des formes plus humbles, est mêlé aux manifestations les plus primitives de la vie humaine et qu'il y joue un rôle d'une importance insoupçonnée. Ce sont ces formes primitives du sens esthétique qu'il importe de rechercher. C'est par leur étude approfondie qu'il sera possible de déterminer ce qu'est en son essence la sensibilité esthétique. Ceci, qui est l'œuvre encore du philosophe, mettrait au pouvoir du législateur et du politique les éléments du travail de transformation qu'il lui serait alors réservé d'accomplir pour faire jouer utilement le mécanisme de la causalité dans le sens de la production de la moralité.

JULES DE GAULTIER.

(1) *La fin esthétique et le sens spectaculaire* in *Les Raisons de l'Idéalisme*, Mercure de France.

MAURICE MAETERLINCK

ET LE GRAND SECRET

—

Depuis vingt ans, M. Maurice Maeterlinck a entrepris une revue à vol d'abeille — à la fois de haut et de près, mais à toutes ailes et en pleine clarté, — de toutes les croyances et connaissances humaines.

A se pencher naguère, au fond de son verger méditerranéen ou de son parc normand, sur l'activité grésillante des ruches, les alertes butineuses, dont il a surpris le labeur intelligent, la saine politique et la stricte morale lui ont légué le secret de leur probité ailée et de leur opiniâtre effort. Elles l'ont entraîné à leur suite dans le royaume charmant des parfums et des nuances, parmi le peuple énigmatique et souriant des fleurs. Divinateur attendri des trésors des humbles et subtil animateur de féeries, il s'est mêlé à leur vie obscure et chatoyante. Sous la rosée des aubes et des soirs, il a senti battre leur pouls délicat, frémir l'humanité naissante de leurs instincts et de leurs amours, rêver ou se souvenir leur petite âme ardente parmi les grâces captives de leurs corps immobiles. La monarchie constitutionnelle et spartiate des abeilles, la république athénienne et libertaire des fleurs ont eu en lui tour à tour leur Lycurgue et leur Tyrtée, leur Aristote et leur Solon.

D'autres fleurs, plus altières et plus rares, ont attiré son vol : ces âpres fleurs de la spéculation pure et de la sagesse, qui ne croissent que sur les sommets, parmi la pierraille des siècles, les éboulis grandioses des temples ensevelis. Il en a distillé la sève amère, converti en miel rafraîchissant les parfums envolés et les vertus abstraites.

Eprise à la fois de mystère et de clarté, de mouvement et d'harmonie, de turbulence et d'ordre, l'abeille platonicienne s'est laissé emporter aux grands souffles de l'incertain qui violentent les cimes, moins sereines que tourmentées, de la pensée humaine. Elle s'est donné tout ensemble pour volupté et pour tâche d'affronter l'inconnu qui nous bloque de toutes parts, déborde le temps et l'espace par delà la fête enchanteresse des couleurs et des formes. Avide et circonspecte, elle s'est aventurée à la miellée parmi ces halliers de l'insondable, ces éblouissantes ténèbres de l'infini, où les rêveurs, les philosophes de profession et les saints eux-mêmes ne se hasardent qu'en tremblant.

Ce grand abîme de la mort que Pascal voyait à chaque pas se creuser devant lui, et dont, malgré l'énergie de sa recherche anxieuse, il détournait le regard, Maeterlinck l'aborde délibérément, résolu à le scruter à fond, à en repérer méticuleusement les aspérités secourables, à en jauger aussi exactement que possible la capacité et la noirceur. Il se jette hardiment, quoique prudemment, à cette ascension en profondeur. S'il en subit le vertige, — car nulle âme, si entraînée qu'elle soit, n'y échappe, — ce sera, du moins, un vertige clair : le même qu'éprouvent, dans leurs laboratoires aériens, les affronteurs des astres.

Plaisir du risque intellectuel, dont Guyau nous définissait naguère l'impérieux attrait. Dilettantisme supérieur d'un lyrisme qui se range à la froide lucidité du savant, mais d'un savant qui se souvient d'avoir été poète pour mieux dispenser à autrui et éterniser en beauté l'illumination de ses trouvailles. Joie du guide spirituel qui, après avoir exploré pour son compte, — en égoïste qui ne songe qu'aux autres, — les sentiers, oubliés ou méconnus, voire inaccessibles de la montagne, tend la main charitablement à ceux, moins expérimentés, qui halètent ou s'effarent par les durs escarpements de la montée. A jamais ébloui par le resplendissement des sommets, le probe explorateur ne pouvait de sitôt redescendre vers les plaines. Enhardi et

vivifié par ce clairvoyant tête-à-tête avec la mort, il poursuivait sa route, le redoutable seuil franchi, vers le désert sans mirages, mais d'autant plus attirant, de l'infini, à travers l'effrayante solitude de ce vide éternel, dont le silence naguère épouvantait Pascal.

L'Hôte inconnu, *les Sentiers dans la montagne*, et, aujourd'hui, *Le Grand Secret* — en attendant l'œuvre qui reste le secret de sa pensée de demain, — sont les étapes marquantes de cette exploration méthodique à travers l'insondable, tentée par l'un des plus passionnés, des plus aventureux, des plus lucides et des plus doctes penseurs de notre temps.

Course fiévreuse et flegmatique d'un inconnu à l'autre de la destinée, — le double et angoissant incertain de l'avant-naissance et de l'après-mort. Poursuite hallucinante et judicieuse des suprêmes vérités, à travers ce Sahara sans bornes, battu par les piétinements, lents ou précipités, des caravanes millénaires : désert aux oasis perpétuellement défleuries et inlassablement reverdissantes, où se réfugie sans issue et d'où repart sans trêve notre imagination altérée ; solitude éperdue, dont les échos ne répercutent à l'infini que les lamentations des défricheurs égarés, des éclaireurs déçus, la grande plainte inconsolable de la raison humaine, acculée à l'impossible...

Tragédie émouvante entre toutes que cette lutte sans cesse recommençante, depuis soixante ou cent siècles, de l'homme contre l'inconnaissable. Nous allons voir se dérouler devant nous, évocation saisissante sous le sortilège d'un incomparable magicien, les cent actes divers de ce drame eschylien, dont le dénouement demeure en suspens depuis les origines du monde. Légende des siècles, aussi grandiose, mais plus véridique hélas ! et plus poignante que l'autre... Car ce n'est pas seulement dans l'espace et le temps, mais dans notre propre cœur, dans la chair souffrante et tourmentée de notre esprit que le drame se joue.

§

Première vérité de toutes, en date comme en importance : le caractère inconnaissable de la cause sans cause de toutes les causes. Immense aveu d'ignorance, que révèlent les livres sacrés de l'Inde, dont la découverte et l'interprétation, remontant à moins d'un siècle, constituent l'événement le plus remarquable, comme aussi le plus inaperçu, depuis le christianisme. Bible la plus ancienne du monde, fixant une tradition orale qui remonte aux origines de l'histoire et n'est peut-être elle-même que l'écho affaibli d'enseignements plus sublimes, de cette pensée atlantéenne que les occultistes proclament la plus haute et la première de toutes, et que Platon évoquait dans les troublantes pages du *Timée*.

Plus les textes sont anciens, et plus ce qu'ils révèlent est pur et grandiose.

Il n'y a de création, nous enseignent les Védas, que pour nos yeux de chair, faits pour se repaître d'illusions. Apparition et disparition ne sont que les réveils et les repos de l'Etre immuable, à la fois néant et totalité, dont le nom est « Non », qui est tout ensemble l'absolu et le non-être, le caché des cachés, quelque chose qui n'est rien tout en étant tout. Cet univers est lui. Il vient de lui. Il retourne en lui. La vie n'est qu'une émanation, la mort une résorption. Tout est indestructible, puisque tout n'est que la substance de l'Etre suprême, qui lui-même n'a ni commencement ni fin dans l'espace et le temps.

Vérité primordiale, qui forme l'armature profonde de toutes les philosophies, de toutes les religions du monde. Le « cela » hindou, c'est le « Noun » inconnaissable de l'Egypte, l'Esprit flottant sur l'abîme de la Genèse, dont le premier mot est « tohu-bohu », — premier mot qui est peut-être aussi le dernier mot de tout... C'est le « Dieu noir » et inaccessible dont l'ombre se profile sur les mystères de la Grèce, à travers la Kabbale et les rêveries des gnostiques, sous les cryptes du christianisme primitif et les té-

nèbres où, de siècle en siècle, tâtonnent les hermétistes. L'énigme sans chiffre de l'inexplicable, énoncée par les livres de l'Inde, est la seule explication en fin de compte que puisse accepter notre raison. Force nous est d'y revenir aujourd'hui, par delà tant de siècles et de labeur gaspillés, après tant d'erreurs criminelles et de tribulations.

Ce qu'est Dieu et ce qu'il veut, impossible de le savoir. Mais étant partout et étant tout, il est dans l'homme et il est l'homme. D'où ce mythe universel de l'incarnation, qui divinise l'homme en humanisant Dieu. Nouvel aveu détourné de l'agnosticisme fondamental... Saut dans l'absurde de la raison qui, désespérée de se buter au néant, le peuple de formes anthropomorphiques de la cause inconnue, extirpe de l'indéfinissable des dieux définis, enferme dans une prison de chair le divin qui la fuit. Sous le symbole de l'incarnation palpite cette grande vérité que toutes les lois divines sont humaines, qu'en l'homme saigne et languit le seul Dieu que nous puissions atteindre. C'est le fond de la pensée védique et, laïques ou consacrées, de toutes les religions qui en dérivent. « Cherche le Moi caché dans ton cœur », dit le *Mahabharata*. Et la théosophie moderne : « Notre premier devoir est la recherche de notre Moi transcendantal. » Vérité vieille de milliers, sinon de millions d'années, et la seule qui ne soit pas illusion. Point d'appui, deviné par Socrate, glorifié par Jésus, retrouvé par Descartes, de toute foi morale, religieuse ou scientifique. Pouvons-nous jamais espérer en découvrir un autre ? A la mort, le dieu qui réside en l'homme retourne à son origine. Encore faut-il qu'il se purifie avant de rentrer en lui-même. D'où la morale hindoue des réincarnations successives dont une spiritualisation intensive réduit les étapes ; la doctrine du Karma, filtrage progressif de l'âme jusqu'à la sublimisation du Nirvana : non point l'annihilation dans le néant du grand Tout, mais l'adhésion à l'inconnaissable et l'illumination tranquille de l'absolu.

Si l'on entre dans le détail, c'est par myriades que pul-

lulent, dans les livres de l'Inde, les intuitions, les certitudes que nous reconquérons à peine. Et que d'autres promises aux chercheurs à venir ! L'évolution darwinienne est tout entière dans les Védas et le livre de Manou. L'*Akasha* hindou, source unique et vibratoire de tous les êtres, n'est-ce pas, en plus subtil, l'éther, recours suprême des physiciens aux abois, avant que les théories d'Einstein ne vinssent révoquer en doute leur conception ? L'apparition des formes de la vie est consignée dans les Védas suivant l'ordre même que leur assigne la paléontologie. La loi de la gravitation, la radio-activité de la matière répondent à l hypothèse grandiose du double mouvement à l'infini de contraction et d'expansion du Cosmos. Miracle qui nous confond de ces théogonies de l'Inde, source et substance à travers les âges de toutes les formes de l'occultisme, trésors d'expérience et de sagesse devant lesquels il n'est encore aujourd'hui qu'à s'émerveiller et s'incliner humblement.

« Osiris est un Dieu noir » ... Mots redoutables, révélation suprême chuchotée à l'oreille des initiés égyptiens. Dieu inconnu, Dieu inconcevable, mais en nous accessible. Dégager ce Dieu, enseveli dans le sépulcre de la chair, par une intense purification de l'être ; dompter et asservir la matière, seul obstacle à la divinisation de l'esprit : c'est toute la morale égyptienne, où resplendit, jusque dans les moindres détails, l'humilité rayonnante de nos vertus chrétiennes. « Nous sommes le devenir de Dieu. Quelle fatigue ! » disait Villiers de l'Isle-Adam. Mais aussi quel stimulant ! Et quel espoir de n'avoir à convoiter d'autre ciel et appréhender d'autre enfer qu'en nous-mêmes...

Au-dessous de l'âme immortelle qui devient Dieu, entre elle et le corps périssable, selon les Egyptiens, végétait le *double*, qui ressemble étrangement au corps astral des occultistes : « l'*hôte inconnu* dont l'existence, encore discutée quand il s'agit des morts, n'est plus guère contestable en ce qui concerne les vivants ». Des faits troublants l'attestent, dont seule l'interprétation manque de valeur

décisive. Fantômes mal débarbouillés du limon terrestre, incapables de dépouiller leurs haillons de chair,— ce qui expliquerait, dans l'hypothèse spirite, la pauvreté et l'incohérence de leurs messages. Toutefois, la religion égyptienne ne préjugeait rien de la destinée de l'âme après la mort. Prudence dont pourrait s'inspirer, au témoignage de Maeterlinck, l'hypothèse spirite bien présentée...

Reflet du védisme, le zoroastrisme a tenté de résoudre l'énigme du Mal en le divinisant. Le christianisme, qui lui a emprunté ce dualisme, plus apparent que réel, des principes qui se disputent la possession du monde, lui doit également l'admirable notion de la conscience et la mystérieuse et poétique évocation des anges.

Le peu que nous savons de la théogonie chaldéenne par les inscriptions de Ninive et de Babylone et les fragments de Bérose nous offre une anticipation curieuse des théories darwiniennes au sujet de l'origine des espèces, et notamment cette hypothèse de l'Homme-Poisson, premier stade du développement humain, que semble confirmer l'embryologie.

Rebelle au grand aveu d'ignorance primitif, le génie grec fera un effort surhumain pour secouer la tyrannie de l'inconnaissable, tenter d'expliquer l'inexplicable aux seules lumières de la raison. A force de diviser l'indivisible, d'émietter l'absolu en parcelles de clarté, il se targuera d'avoir rendu intelligible le tout. Révolte émouvante de l'esprit contre l'oppression du mystère, — illusion qui revit aux essais et au dogmatisme orgueilleux de maint de nos savants. Mais quel désenchantement déjà dans les aveux de Xénophane sur le « Dieu immuable, auquel on ne peut donner que des caractères négatifs » et sur la relativité de nos connaissances : « Arrivât-il à quelqu'un de rencontrer la vérité absolue, la rencontre demeurerait par lui-même ignorée... » Tous les métaphysiciens de l'ancienne Grèce, qui vont au bout de leur pensée, se heurtent à l'inexplicable. Orphiques et pythagoriciens attestent, comme les

initiés de l'Inde et de l'Egypte, le cycle sans fin de l'éternel Devenir. Ce déni fondamental de la raison paraît avoir été, parmi d'autres traditions orales, le secret des hiérophantes et la grande inspiration des mystères grecs, notamment ceux d'Eleusis, demeurés impénétrables.

Les adeptes s'y entraînaient aux moyens de réaliser, dès cette vie, l'union divine, l'immersion dans le tout-néant par l'extase. Mise en œuvre plus étendue que la nôtre des forces du subconscient. Puissance d'action empruntée aux énergies inconnues de la nature, et que nous ne pouvons que soupçonner. Il est tout probable que les prêtres égyptiens connaissaient l'électricité, en tiraient un parti que nous ignorons. Voyez les tours surprenants, et qui ne sont pas uniquement de jonglerie, des derniers initiés de l'Inde, fakirs et yoghis. Tout n'est peut-être pas chimérique dans ces secrets que les initiés des religions d'Orient se sont flattés de tout temps de posséder : *mash-masket* des Atlantes, force intra-moléculaire libérée, *vril* vibrateur capable de réduire à neant des villes entières et des foules. Pouvoirs supra-terrestres dont il est étrange, au demeurant, qu'ils ne se soient pas servis quand l'occasion s'en offrait...

Témoin, voilà dix-sept ans, l'invasion du Thibet, citadelle réputée inaccessible de l'hermétisme, fief du Dalaï-Lama, treizième incarnation de la divinité et pape de l'Eglise occulte. Le jour où les Anglais occupèrent Lhassa, les théosophes et leurs mages nous prédirent d'effroyables catastrophes. Il ne se passa rien. A moins que les soulèvements d'Irlande et des Indes ne soient pour les envahisseurs le commencement de l'expiation, en attendant que d'autres mécomptes viennent attester la vengeance à long terme du Dalaï-Lama, et de la divinité profanée par les basses spéculations de l'intérêt....

Les écrits des gnostiques, des néoplatoniciens et la Kabbale, clé de l'occultisme médiéval et actuel, ne nous apprennent rien au sujet du grand secret qui ne se trouve dans les religions antérieures. Au Jehovah anthropomorphe

de la Bible, le Zo'har, le second livre de la Kabbale, substitue l'En-Sof, le mystérieux parmi les mystérieux, dont le seul nom est Qui ? — un point d'interrogation dans le néant, — et dont la principale émanation est Adam Kadmon, l'homme primordial supérieur qui représente l'univers. Doctrine panthéiste, et dont toute la morale tient, comme les précédentes, dans le triomphe progressif de l'esprit sur la matière. Mais doctrine affublée d'un appareil mystérieux, par précaution contre l'Eglise et sa phobie sanguinaire des hérétiques. L'alchimie? Ecran derrière lequel les véritables initiés cherchent le secret de la vie. La pierre philosophale? Pur symbole qui voile la poursuite du divin dans l'homme, les efforts pour retrouver l'or rayonnant des vérités perdues. Tâtonnements traversés d'intuitions, dont plus d'une s'accorde avec les données de nos expériences actuelles. L'œuvre de Paracelse, de Jacob Boehme, de Pasqualis, de Claude de Saint-Martin, de Fabre d'Olivet, se résume dans celle d'Eliphas Lévi, ce dernier templier de l'occultisme moderne. S'il poursuivit l'impossible tâche de concilier sa doctrine avec le dogme catholique, il eut du moins, et sut inspirer à ses disciples et continuateurs directs, Stanislas de Guaita, et le Dr Encausse, plus connu sous le nom de Papus, le juste pressentiment de l'orientation actuelle métapsychiste.

Théosophie et métapsychie sont les deux formes les plus récentes de l'hermétisme. La *Doctrine Secrète*, l'œuvre de Mme H.-P. Blavatsky, l'énigmatique fondatrice de la Société théosophique, et dont les écrits font foi plutôt que la vie, d'une sainteté qui prête trop souvent à la controverse, — est la Bible grandiose et désordonnée de la croyance théosophique. Croyance que mord depuis peu la fissure d'un schisme. Si les fidèles de la première heure retrouvent dans les enseignements impressionnants de Mme Annie Besant et du savant Leadbeater la rigidité, bien qu'édulcorée, de la doctrine canonique, d'autres sectateurs se laissent éblouir aux lumières troublantes de l'é-

rudit visionnaire Rudolf Steiner. Plotin de l'alexandrinisme moderne et gymnasiarque de l'extase, Steiner a transposé mystiquement la doctrine de l'intuition bergsonienne. Le sens de l'univers se révèle dans l'âme, selon lui, par illumination. Il est en nous comme il était dans le Christ, le seul homme devenu Dieu qui sut s'approprier — faut-il dire inéquitablement ? — le monopole de la divinisation. A nous de rebourgeonner en quelque sorte ces pouvoirs atrophiés, de dépêtrer de ses langes notre Moi transcendantal, de réveiller le Dieu séculaire qui dort en nous. On peut y parvenir mécaniquement, par des exercices spirituels appropriés, accéder sportivement au plan supra-physique où nous percevrons les entités réelles des êtres et des choses. Lavater de l'Astral, Steiner nous révèle l'existence, aux abords du larynx, du cœur et de la rate, d'organes spéciaux, méconnus des physiologistes, qui nous mettent en communion avec les énergies profondes disséminées dans l'âme de nos semblables, dans celle, fraternelle, des animaux et des plantes. Entraînement inoffensif, qui doit se poursuivre toutefois sous la direction d'un maître. Tous ces enseignements sont inclus dans l'*Initiation ou la connaissance des mondes supérieurs* (traduction Jules Sauerwein), véritable traité de l'extase, chaîne de visions par lesquelles l'érudit théosophe, moins dégagé peut-être qu'il ne voudrait le croire des entraves de la réminiscence et des illuminations captieuses du subconscient, rejoint en tous cas les hautes spéculations des religions primitives.

Pour les métapsychistes, les plus récents tâcherons de l'occultisme, il ne s'agit plus d'interroger l'inconnaissable, de décréter de prise de corps l'insolvabilité de l'absolu. Leur ambition est plus modeste, si leur labeur n'est pas moins ardu. Humbles chercheurs, cantonnés dans le relatif, et brancardiers secourables des faits abandonnés, au mépris de toute humanité, par la science officielle, ils s'appliquent à recueillir ces faits, à les traiter aux lumières habituelles et selon les procédés de cette science. En les assujettissant

aux formalités usuelles, en les passant méticuleusement au crible de l'analyse et de l'expérimentation, ils espèrent leur constituer un état-civil acceptable et leur faire délivrer leurs lettres de naturalisation dans la grande famille des connaissances positives. L'existence des phénomènes supranormaux, leur véracité et leur fréquence, ne sont plus de ces choses que l'on puisse mettre en doute. Il semble prouvé qu'il y a dans l'homme une force spirituelle, autre que celle qui émane de son cerveau matériel et conscient, et qui ne dépend pas uniquement de sa constitution physique. Pour les uns, cette force est due exclusivement à l'action inconnue ou mal connue du subconscient, — et c'est l'hypothèse animiste. Pour les autres, il faut y voir, — et c'est l'hypothèse spirite, — l'action d'entités invisibles, qui ne sont pas, ne sont pas encore, ou ne sont plus des hommes. Si l'on a vu de purs savants, tels sir Oliver Lodge, et, tout récemment, le professeur Crawford, admettre pour véridique cette seconde hypothèse, d'autres savants tiennent fortement pour la première, et nombre se contentent, comme l'a prouvé l'enquête instituée par notre confrère *l'Opinion*, de réserver jusqu'à plus ample informé leur décision.

A quelque parti que l'on s'arrête, un fait est certain : la nouvelle science a droit de cité dans la science. Une autre constatation est non moins évidente : elle est encore dans tout le désordre du « déballage » et de l'installation. Un inventaire s'impose, et un accord préalable sur les questions précises de méthode et de contrôle. Il serait logique, propose Maeterlinck, de commencer par le commencement, de démontrer d'abord que la pensée peut exister sans cerveau, et existait en fait avant qu'un cerveau ne fût né. « Si l'on y réussissait, l'existence posthume et les phénomènes attribués au subconscient deviendraient presque naturels, et, en tout cas, explicables. »

Et, négligemment, en paraissant résumer simplement des arguments déjà produits, en rassemblant quelques précisions empruntées aux affirmations les moins contestées de

la science positive, Maeterlinck dresse péremptoirement ce faisceau d'argumentation préalable, offre aux métapsychistes les pierres d'assise de leur construction scientifique, la base robuste propre à soutenir leurs recherches et édifier logiquement toutes leurs espérances.

Pas de pensée sans cerveau... C'est la grande objection des matérialistes. Ou, si l'on préfère une formule d'ordre plus générale : la matière est la condition de l'esprit...

Or, esprit et matière apparaissent de plus en plus, au regard de la science, comme les deux états différents d'une même énergie. La matière inerte n'existe point. Le plus humble caillou, comme l'ont prouvé les expériences du Dr Le Bon, est doué d'une activité intra-moléculaire fantastique, parcouru de tourbillons intérieurs capables, libérés, de soulever des montagnes.

Qui a commencé ? La matière ou l'esprit ? Les faits eux-mêmes répondent. Avant l'apparition de l'homme, la nature intelligente avait réalisé, dans le monde des plantes, des poissons, des insectes, la plupart des inventions merveilleuses devant lesquelles nous nous extasions encore. Il y avait donc un esprit qui fonctionnait sans organes, et des idées qui se réalisaient sans cerveau. C'est nous qui puisons dans l'immense fonds d'intelligence de la nature toutes nos inventions. Nos pompes ne sont qu'une copie de l'appareil cardiaque ; nos bielles, un succédané de nos articulations ; notre appareil photographique et notre télégraphe, un plagiat de la chambre noire de notre œil et de notre système nerveux. Et tout le reste à l'avenant. Combien de miracles, mécaniques ou sociaux, naturels, dont l'humanité n'a pas encore su tirer parti ! Etrange désincarnation et transmutation des chrysalides, dont le docteur Geley a mis en lumière la troublante similitude avec les formations ectoplasmiques des matérialisations... Emprunts mystérieux de l'activité des insectes aux énergies ambiantes, que l'entomologiste Fabre, après Paracelse, nous a révélés... La science, qui se rapproche si complaisamment parfois de la

Magie, témoigne que la pensée existe partout sans cerveau, indépendante de la matière et antérieure à celle-ci. N'est-ce pas, au propre, une pensée sans cerveau que celle de nos ancêtres et de nos descendants, concentrée en chacun de nous, selon les lois démontrées de l'hérédité ? Les constatations scientifiques de ces dernières années rejoignent, par-dessus des millénaires, les affirmations anciennes des religions et des occultistes. Les études médicales sur l'hypnotisme et les fonctions nerveuses ont singulièrement élargi le domaine de l'inconscient. Notre vie cérébrale n'est qu'une bluette de clarté, pétillant sur l'immense brasier de vie de nos souvenirs. Toute une énorme partie de notre moi nous échappe, dont nous ignorons l'existence et l'utilisation. L'« Hôte inconnu » ne représente pas seulement tout notre passé, mais tout notre avenir. Il est admis qu'il préexistait à notre moi présent. Est-il donc si improbable qu'il lui survive ?

Toute une cohorte de savants indépendants, — qui ont fait trop longtemps figure de parents pauvres parmi les augures officiels, appelés à sanctionner les progrès de nos connaissances, et hostiles délibérément à tous ceux accomplis en dehors d'eux, — ont, par des expériences réitérées, constaté, analysé et rigoureusement établi certaines manifestations physiques des facultés de l'inconscient. La plus probante semble être jusqu'ici celle de ce fluide vital, effluves indéfinissables qui émanent sans interruption de notre être, et non seulement de l'homme, mais des animaux, des plantes, des minéraux, — de la nature entière, comme l'ont dit les occultistes de tous les temps. Nous avons rapporté ici même, d'après M. René Sudre, les expériences toutes récentes du professeur W.-J. Kilner, venant après celles de von Reichenbach, de Carl du Prel et du colonel de Rochas, démontrant matériellement l'existence et les propriétés de l'*aura*. Les mêmes radiations fluidiques expliqueraient les manifestations spirites, et interviendraient plus que probablement dans les expériences de matérialisation poursuivies

avec une rigueur indiscutablement scientifique à l'Institut Métapsychique, par le docteur Geley et ses assistants. Ces expériences attestent, en attendant mieux, que notre être est beaucoup plus immatériel, plus mystérieux et plus puissant, et sans doute aussi plus durable qu'on ne nous le laisse croire.

Les expériences menées dans les laboratoires de nos métapsychistes qui, suivant les tendances naturelles de la science, visent à se spécialiser, ouvrent un champ illimité aux découvertes de détail. Mais le véritable laboratoire aux trouvailles n'est-il pas en nous-mêmes ? Il y faut peut-être des forces plus spirituelles que celles de notre esprit, une concentration que seuls possédaient les prêtres et les mages des anciennes religions, qui, en même temps que de purs savants, étaient d'admirables saints.

Maeterlinck justifie ainsi l'existence de la théosophie à côté des recherches métapsychiques, en même temps qu'il ressuscite le prestige, cher à son cœur, inégalé et sans doute inégalable, des vieilles religions du monde, qui s'aventurèrent si avant dans la pénétration de tous les secrets, — hormis du grand secret, à jamais dérobé aux yeux des mortels, et même des Dieux.

Ainsi donc, l'esprit, source de toute clarté comme de toute vie, est l'unique certitude, la seule réalité éternelle. Et c'est dans l'homme seul que l'on peut saisir Dieu. Tels sont les deux grands principes demeurés vivaces à travers la prodigieuse végétation des religions, des philosophies et des mythes, — à travers la ligne droite de l'occultisme, qui ne fut jamais, sans excepter l'heure présente, que la protestation de la raison humaine contre les affirmations arbitraires, les prétendues révélations et l'étroitesse des dogmes, que ce fussent ceux de la foi confessionnelle ou, plus simplement, de la science. Aveu d'ignorance totale et invincible qui mène à une conception spiritualiste de l'univers, suscite la plus haute, la plus désintéresssée, la plus pure des morales.

Le grand secret de l'humanité, caché avec tant de soin sous la complicité sacrée des silences ou des rites, n'est que cette ignorance sans espoir et cette négation sans bornes. Nous nous retrouvons, après tant d'efforts, au point d'où sont partis et où ont abouti, en désespoir de cause, nos grands instructeurs. Le grand secret, c'est qu'il n'y a pas de grand secret. Le seul secret, c'est que tout est secret. Et la seule divinité que nous puissions espérer de connaître, c'est au plus profond de nous, mais en nous seuls, qu'il faut la découvrir.

§

Avec une ironie un peu aisée, des esprits superficiels, — car ils n'ont vu, en effet, que la surface de son œuvre, — ont raillé Maeterlinck d'avoir pris tant de peine, suivi tant de détours pour en arriver à cette conclusion négative. Puérile satisfaction de vanité pour les critiques au jour le jour, les penseurs à la petite semaine, qui ont une fois pour toutes ressemelé à leur pointure la devise du philosophe, ce « Que sçay-je ? » indolent qui avait au moins le mérite de la modestie, — de se dire qu'ils possédaient infuse, et sans se donner autrement de peine, la science approfondie des augures, et qu'ils pourront désormais, le cœur léger et l'âme limpide, vaquer en paix à leurs petits passe-temps. Leur angoisse philosophique, s'ils en furent jamais tourmentés, se ramène à cette boutade du bon Théophile Gautier, boutade un peu cavalière, à la façon des romantiques, quand, par hasard, ils avaient le désenchantement gai :

Rien ne sert à rien.
Et, d'abord, il n'y a rien.
Cependant tout arrive....
Mais cela est bien indifférent.

Les Homais de la métaphysique, adeptes assermentés de ce grand initié de l'exotérisme séculaire qui a nom Ye-Men-Fou, les Bouvard et les Pécuchet des lettres et des sciences, ne manqueront point, — ne se sont pas privés, déjà, — de

louer, en termes mesurés, l'auteur du *Grand Secret* d'avoir une bonne fois coupé les vivres à l'illuminisme et mis en garde les âmes crédules contre les tours de passe-passe de la charlatanerie.

Des esprits plus perspicaces, et certainement mieux informés, restitueront à cette œuvre toute sa valeur positive et son admirable portée. Ils éprouveront qu'il n'y a point de lecture plus exaltante et plus inspiratrice, plus remontante et justificatrice de toutes les espérances, que celle de cette étude, dont toutes les avenues semblent confiner au néant et à l'impossible, à l' « A quoi bon ? » des grands désespérés.

Certes, la magie de la forme est bien pour quelque chose dans cet enivrement. Ce serait abuser d'une vérité, muée depuis beau temps en lieu commun, que d'en redire toute la grâce et toutes les grâces, tout le lyrisme convaincant, toute la lumière démonstrative sous le prisme chatoyant des mots. A l'exemple de l'admirable Guyau, naguère, Maeterlinck professe, avec combien de raison, et prouve surabondamment qu'on peut être grand métaphysicien sans cesser d'être grand poète. Jamais la pensée ne fut plus pénétrante sous le scintillement des nuances ; jamais elle ne descendit si profondément au cœur des choses, sous la nonchalance des digressions, le bondissement des aperçus, le coup d'œil en analyse aiguë des généralisations, l'audace et la largeur d'un regard qui embrasse tout et n'omet rien. Et jamais non plus œuvre de synthèse, sans rien céder de cette hauteur abstraite, de ce caractère d'universalité auquel se mesurent les grandes œuvres, ne fut plus du moment, et surtout du lendemain.

Je ne saurais mieux pressentir son action probable sur la pensée philosophique actuelle, qu'en évoquant le sérieux d'enthousiasme avec lequel les générations qui précédèrent l'ère bergsonienne — en attendant l'hégire d'Einstein, — saluèrent les ouvrages de Guyau et la célèbre thèse du bon Lachelier sur le *Fondement de l'Induction*. Les premiers

furent la Bible, et l'autre le bréviaire de nos méditations. L'œuvre de Maeterlinck — le *Grand Secret* et ses deux aînés — restera comme la Vulgate de l'Inconnaissable. Ce sera demain l'Epître et l'Evangile de tous les desservants de l'occultisme, de tous les officiants de la métaphysique et du culte élargi de la recherche scientifique.

Quiconque ouvre son âme sincère aux ferveurs de notre âge y retrouvera avec délices — surgeon vivace de l'ironie socratique et de la grande critique cartésienne — ce *doute passionné*, qui est une des formes d'esprit, sinon la plus caractéristique, de notre temps.

Résolution par laquelle l'intelligence, excluant tout parti pris et renonçant à faire bande à part, octroie libre pratique aux exigences du sentiment et aux sourdes aspirations de l'instinct, écho profond du subconscient, renverse les barrières qui réprimaient son élan, bouscule les dogmes surannés des religions officielles et des sciences d'Etat, pour se baigner hardiment, baptême revivifiant, dans l'effervescence sous toutes ses formes, les remous attirants et le magnifique tumulte de la vie. Fièvre dont on sent le frémissement jusque dans la forme haletante et comme précipitée des chapitres du livre ; — roman cinématographique de l'inconnu, comme anxieux à tout instant d'avancer et de retenir tout ensemble sa course vers le but ; message métaphysique qui semble écrit en ondes hertziennes...

Sans doute manque-t-il à ce grandiose exposé l'esprit de système qui, dans les constructions dialectiques de naguère, tenait solidement indépendantes, selon un plan initial, toutes les parties constituantes de l'édifice. Constructions philosophiques qui allaient de pair avec les constructions religieuses, au temps où il existait un positisvime de la foi comme de la raison. Cathédrales tout d'un bloc, et dont la masse à elle seule faisait autorité et commandait l'adhésion. On ne bâtit plus aujourd'hui de cathédrales ni de systèmes massifs. Le livre de Maeterlinck — prototype des ouvrages philosophiques de demain, — donne plutôt l'image d'une

de ces cités sporadiques du Nouveau-Monde, — mieux encore, de ces corons qui s'élargissent en ordre dispersé, et sans cesse en voie d'expansion aux abords de la mine, de la fosse obscure et laborieuse d'où s'extrait, par dures parcelles le minerai de l'effort humain. Vision qui comporte autant de noblesse et de grandeur que l'autre.

Aujourd'hui, l'on n'ose plus conclure... Non par infirmité, mais par vivacité et par exactitude d'esprit ; par ce juste pressentiment que toute conclusion est provisoire et partant entachée d'erreur, tout acte de foi voué à l'incertitude fondamentale qui est à la base de toutes les certitudes admises. En même temps, l'on ne veut abandonner aucune des vérités professées, aucune facette des affirmations séculaires, parce qu'on sent qu'elle éternise, dans la seconde où elle brilla, un moment, un reflet de l'introuvable vérité. Que valent nos garanties les plus décisives, alors qu'un Einstein, d'une génération à l'autre, peut bouleverser scientifiquement les certitudes les plus essentielles, les principes les plus infaillibles de toute science et de toute foi? Un autre Einstein viendra demain révoquer en doute les théories du premier. Ainsi de suite, à mesure que les coureurs de l'inconnaissable se repasseront le flambeau... Aussi bien, toutes ces flambées de l'intelligence au long des siècles, que sont-elles, que des feux-follets, des étincelles fugaces, des illuminations vacillantes, sous l'éblouissement desquelles le grand mystère transparaît chaque fois plus compact et plus impénétrable?

Ces incertitudes, projetées dans le passé, ces flux et ces reflux de jadis transposés dans le présent, donnent à la pensée de Maeterlinck le saisissant reflet de la pensée de l'heure et de ses fluctuations. Libre à certains critiques, extrémistes de la tradition et de la raison pure, de lui reprocher, au nom de la logique, ces alternatives et ces retraits, qui affleurent parfois la contradiction. C'est par là justement que son effort, poussé jusqu'aux extrêmes limites de la hardiesse spéculative, est vivant et humain, son irrésolution univer-

selle et actuelle. Le mouvement d'une pensée a autant que son contenu de valeur probative et d'intérêt substantiel. Survolant, sans rien perdre de sa sérénité, toutes les anxiétés et tous les contrastes, se passionnant à tous les élans, malgré qu'ils se contrarient, l'intelligence du poète est la plus compréhensive parce que la plus mobile, la plus précise quoique la plus flottante, la plus proche de nous tout en restant la plus haute...

En constatant l'impénétrabilité finale de la grande énigme, l'immuabilité irrévocable du grand secret, à l'extrémité comme au seuil de nos explorations pensantes, Maeterlinck ne prétend pas — tout au contraire — restreindre notre poursuite spirituelle, réduire à néant l'irrésistible impulsion qui nous chasse vers l'inconnu.

« Il n'y a pas de grand secret » équivaut à cette affirmation évidente que tout est secret, que tout est mystère, que tout est profondément et divinement attirant, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand.

Aujourd'hui comme autrefois triomphe cette notion du divin, « que l'homme découvrit et fixa une fois pour toutes au plus haut de lui-même ». Nos ancêtres accordaient leur créance à l'existence de la divinité. Nous croyons de préférence aujourd'hui à la divinité de l'existence. Sous des formules dissemblables, c'est toujours la même foi — faut-il dire la même illusion? — dans laquelle communient avec une égale ferveur dévots et mécréants.

Agnosticisme irréductible ou panthéisme illuminateur : ce sont les deux pôles entre lesquels a toujours oscillé, évoluera toujours apparemment la pensée humaine la plus haute. La conclusion de Maeterlinck, — bien qu'il se soit abstenu de nous dire quel est, à lui, son grand secret, — ne saurait s'éloigner de celle du *Yadjour-Veda* :

« Quand l'homme sait voir tous les êtres dans le suprême Esprit, et le suprême Esprit dans tous les êtres, il ne peut plus dédaigner quoi que ce soit. »

Divinité de l'existence toute simple, et du miracle d'être

parmi les êtres. Enchantement merveilleux de la vie la plus humble, qui est toujours la plus belle. C'est par là que le Maeterlinck du *Grand Secret* rejoint celui des abeilles et des fleurs.

Lui aussi serait prêt à confesser — toute question confessionnelle mise à part — comme notre pauvre Léon Bloy : « Tout ce qui arrive est adorable ». Et je suis bien sûr qu'il souscrit d'avance, de toute la ferveur de sa pensée, à cette haute vérité — dont il porte lui-même témoignage, de toute la sérénité et la puissance de son génie, — vérité énoncée par un sage (1) qui fut en son temps aussi un illuminé de la grâce :

« On peut trouver une éternité réelle dans le beau, le divin rêve de la vie. »

PAUL OLIVIER.

(1) Eliphas Lévi.

LE DROSERA CANNIBALIS

—

Je ne sais dans quel but on essaie de mettre en doute la mort du célèbre professeur Hartenstatter ; moi, je suis particulièrement qualifié pour établir la vérité : le grand botaniste n'est pas simplement disparu ; il est bien mort ; je l'ai vu mourant, puis mort, et j'ai été un des deux témoins qui ont signé son acte de décès, tandis que j'étais mobilisé, en novembre 1918.

Il ne saurait donc exister aucun doute sur sa disparition finale. Le mot finale est nécessaire, s'appliquant à un original que plusieurs fois on avait dit mort, alors qu'il n'était que disparu ; il était coutumier de ces disparitions mystérieuses de deux ou trois ans, durant lesquelles il vivait, perdu dans les forêts vierges de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud, à la recherche de plantes inconnues, dont la découverte et la classification avaient fait de lui le plus grand botaniste contemporain.

Le drame où il a perdu la vie a été si abominable que la censure avait interdit aux journaux mêmes d'imprimer le nom de Hartenstatter; il ne fallait publier aucune information capable de surexciter l'émotivité déjà bien trop hypertendue du public.

Vous vous souvenez que Hartenstatter s'était passionné à étudier les plantes carnivores et qu'il était arrivé à donner à quelques-unes d'entre elles un développement monstrueux.

Dans la grande serre de douze mètres d'élévation qu'il avait construite près de sa villa de Rothmunster, et où personne, pas même son domestique, n'avait le droit de

pénétrer, son *drosera longifolia*, notamment, atteignait près de trente pieds de hauteur et l'illustre professeur prétendait pouvoir obtenir encore un accroissement de plus de moitié en moins de deux ans.

Sur le carnet où Hartenstatter résumait ses observations quotidiennes j'ai relevé des notes absolument fantastiques, écrites avec l'inconscience d'un chercheur penché sur son scalpel; on le sent préoccupé uniquement, en dehors de toute considération de pitié, d'humanité, de morale, d'arriver à arracher un secret à la Nature, un maître bourreau torturant son patient pour lui arracher un aveu.

Hartenstatter a noté tous les faits et gestes des droseras, doués, comme chacun sait, de la faculté de saisir les mouches, les insectes qui se posent sur leurs feuilles ; ces plantes se referment sur ces victimes immédiatement engluées et en quelques heures les digèrent, grâce à une abondante sécrétion d'une pepsine extrêmement active, les absorbent sans qu'il en subsiste aucune trace, aucun déchet.

Dès longtemps Hartenstatter s'était appliqué à exciter, à développer particulièrement l'appétit d'un drosera géant, spécialement entraîné et devenu un arbre aux tiges énormes, capable progressivement de dévorer des sauterelles, des cobayes, des souris, des lapins, des agneaux.

Il y a dans le cahier d'Hartenstatter des descriptions faites, on le sent, avec une joie presque sadique, de cette lente et totale absorption d'animaux par ces végétaux monstrueux, cruels peut-être, puisque leur pourvoyeur note qu'ils dévorent avec plus d'appétit — c'est son propre terme — les êtres vivants que les morts.

Et quel triomphe lorsque le savant est arrivé à avoir la preuve que ces plantes sont douées de la *faculté de voir* !

Oui, il le démontre : *les plantes voient* ; la mort ne lui a pas laissé le temps de découvrir où sont les organes de vision et comment ils fonctionnent ; mais il relate cette expérience qu'il a faite plusieurs fois, de placer une souris ou un cobaye sous une cloche de cristal, derrière un écran ; le drosera n'a

pas bougé, aucun instinct, aucune divination ne lui ont révélé l'existence d'une proie à portée de ses tentacules ; mais ils se sont agités et lentement tendus vers elle, dès que l'écran a été enlevé et que les organes de la vision ont donc été émus.

Les plantes, chacun l'avait remarqué, poussent leurs rameaux dans la direction de la lumière; elles l'apprécient, elles l'aiment ; mais Hartenstatter a démontré par ses droséras qu'elles *regardent*, et, de plus, qu'elles ne voient pas dans l'obscurité, car sa même expérience répétée la nuit n'a pas eu le don de les émouvoir.

J'ai la preuve, écrit-il dans son carnet, que les plantes regardent et voient, et je le démontre aussi nettement que Sir Jagadis Chunder Bosc a démontré, à Calcutta, grâce à son ingénieux crescographe qui multiplie le moindre mouvement par dix millions, que la plante est une petite personne impressionnable, agitée de mouvements divers et incessants. Sir Jagadis Chunder Bosc a *démontré* avec l'aiguille de son appareil que les plantes ne sont pas telles le jour que la nuit, qu'elles ont des positions diverses, qu'elles s'installent pour dormir ; je confirme ses découvertes en disant : les plantes voient durant le jour, mais elles ne voient plus la nuit ; les plantes sont sensibles, oui, elles ont des sens ; depuis longtemps déjà nous savions qu'elles avaient un sexe.

Cette activité générale démontre le lien qui unit les végétaux aux animaux et confirme la thèse géniale de Claude Bernard qui a proclamé *la communauté de toutes les choses vivantes.*

En notant que son drosera semble mieux dévorer les animaux vivants que les morts, Hartenstatter ajoute que les victimes ne paraissent pas souffrir jusqu'à la minute où la vie les abandonne ; elles ne semblent même pas se rendre compte de leur situation, alors qu'elles ont déjà commencé d'être absorbées.

Et chaque engloutissement par le monstre, qui paraît insatiable, amène, dans les deux ou trois jours une augmentation dans la circonférence du tronc et la longueur, la robustesse des rameaux et des feuilles.

Un jour, Hartenstatter se décide à orienter ses recher-

ches dans une voie nouvelle et, de l'hôpital militaire où il se rend chaque matin à son service médical, il rapporte la main d'un blessé, dont il vient de faire l'amputation, et qu'il a habilement subtilisée dans le baquet des débris chirurgicaux destinés au four crématoire.

Et le carnet porte que son *drosera gigantis* a complètement absorbé cette main en cinq heures 48 minutes.

Alors qu'un poids triple de nourriture fournie par la dépouille d'un lapin, la semaine précédente, n'avait augmenté le tronc du drosera que d'un demi-millimètre, la chair humaine cette fois l'a développé de deux tiers de millimètre.

Le docteur Hartenstatter triomphe ; il a découvert la plante anthropophage : le *drosera cannibalis* !

A partir de ce jour l'horrible docteur emploie toute son astuce à se procurer de la chair humaine et ses fonctions ne lui rendent son approvisionnement que trop facile.

Mais une hantise pointe dans une note du carnet, au bout de quelques semaines ; puisque le drosera préférait les animaux vivants et en tirait un profit bien plus considérable n'en serait-il pas de même avec la chair humaine vivante?

Horreur ! à la date du 2 janvier 1917 Hartenstatter rapporte chez lui un bébé de deux mois qu'il a volé dans la campagne !

Le carnet note que le drosera a, plus rapidement que de coutume, englué sa « nourriture » ; Hartenstatter n'a pas osé écrire : l'enfant ; mais pas de doute, car il décrit le bâillon qu'il a mis sur la bouche de sa victime, qui ne paraît pas souffrir, et qui, cinq heures après avoir eu les jambes saisies par le monstre végétal, a encore assez le goût de vivre pour téter le biberon que l'abominable savant lui met dans la bouche, afin de prolonger l'existence du patient et la durée des observations du savant.

Hartenstatter, sa loupe à la main, suit toutes les phases de l'infernal repas ; elles sont notées, toutes les quinze minutes.

Malheureusement, il manque beaucoup de pages à son carnet que j'ai retrouvé, sauvé par hasard, dans les ruines de son habitation saccagée et brûlée par un peuple furieux, lorsque ses expériences épouvantables et ses rapts d'enfants furent découverts.

Mais les pages qui ont subsisté sont effroyables, en même temps que pleines d'aperçus hardis, fous, qui, peut-être plus tard, seront confirmés et alors déclarés géniaux.

Peut-on lire sans frémir un aveu aussi cynique :

12 mai 1918. — Les imbéciles qui s'émeuvent de la vivisection ! Ah bien ! qu'est-ce que c'est que la disparition de *neuf* marmots (il en était là, seize mois après son premier crime !) quand on veut arracher un tel secret à la Nature? N'est-elle pas impitoyable elle-même, la Nature, notre Mère, notre Marâtre !

Mes expériences, dépourvues de souffrance, sont moins cruelles, au fond, que celle de sir Jagadis Chunder Bosc, qui asphyxie des fleurs ; sa description de la lente agonie d'un mimosa sous sa cloche à chloroforme est plus cruelle que *l'assimilation* lente et inconsciente de tous ces embryons d'humanité.

Pas plus que les autres, celui-ci ne dénote aucune souffrance, aucun malaise et pourtant le tiers de son corps a déjà disparu et à présent les tentacules enserrent les épaules, la tête seule émerge libre ; comme pour les autres c'est lorsqu'un tentacule enserrera le nœud vital que la vie psychique disparaîtra.

C'est autrement beau et plus propre que l'engloutissement d'un être par un boa ou une pieuvre.

. . . .

21 novembre 1918, 7 heures. — Mon expérience est aujourd'hui magnifiquement probante ; les enfants de quelques mois que mon *drosera cannibalis* a absorbés jusqu'alors étaient de la chair humaine sans intelligence ; mais celui-ci, qui a sûrement plus de trois ans, comprend, doit comprendre qu'il est absorbé, qu'il disparaît ; or ses yeux ne traduisent aucun effroi, il n'a pas une plainte ; ce n'est pas de la résignation, ce n'est pas de l'anesthésie non plus, puisque tout à l'heure il a senti la piqûre d'épingle que j'ai essayée sur son cou ; il n'y a pas d'agonie.

Je peux conclure que *l'assimilation au « végétatisme »* est

une phase normale, bien entendu sous une forme inconnue jusqu'à ce jour, mais qui vient à l'appui de ma thèse de *l'asservissement final* du règne animal sous le règne végétal.

Le premier peut être anéanti demain sur notre planète et la Vie continuera, quelque temps au moins ; c'est presque enfantin de constater, une fois de plus, que si le règne végétal venait à disparaître subitement, le règne animal mourrait quelques jours après.

Et je crois qu'une destinée parfaitement consciente dirige l'idéal de la vie des végétaux vers ce but, plein d'une abnégation mystérieuse, de devenir, par leur transformation, des éléments nécessaires au règne animal. L'Homme, qui se croit le roi de la Nature, n'est qu'un des principaux esclaves du Végétatisme, il n'en est que le tâcheron plus ou moins laborieux. Les végétaux, les arbres le dominent et leur inamovibilité ne les empêche pas de le conduire, de l'inspirer.

Le véritable *animateur*, c'est le règne végétal dont les racines, les antennes vont recueillir sous la terre, non seulement des agents purement chimiques, mais des émanations, des radiations, des inspirations, des vibrations, des ondes qui par leur activité extirpent du grand réservoir mystérieux, dont nous ne connaissons rien encore, la matière psychique qui alimente nos cerveaux ; elle n'est pas à demeure dans l'air, dans l'atmosphère, où elle ne réside que provisoirement en suspens ; elle est dans la Terre où vont la puiser les végétaux.

Et dans l'apaisement des nuits, durant l'engourdissement du cerveau par le sommeil, le règne végétal, dominateur conscient ou préposé, insuffle au règne animal, particulièrement à l'Homme, les grands courants de pensée qui changent peu à peu la face du Monde, qui fermentent plus ou moins dans tel ou tel cerveau, ravageant à leur fantaisie notre libre arbitre ; par le règne végétal nos esprits reçoivent les idées qui nous ouvrent les paradis des enthousiasmes ou nous plongent dans les ténèbres de l'inquiétude et du pessimisme.

S'il n'existait pas des grands courants d'idée, comment expliquer ce vent de folie qui a amené la guerre, cette absurdité raisonnée ?

Avec leurs allures de protecteurs, ces grands arbres ce sont des tyrans, des despotes qui jouent avec nos destinées.

. . . .

Si le docteur Boernstein a démontré que la Terre respirait, absorbant de l'air pendant 10 ou 11 heures et le rendant pendant les 13 ou 14 heures de jour, moi je démontrerai que les végétaux vont chercher, bien plus loin que leurs racines, les éléments de l'*enveloppe matérielle* de notre planète, car l'atmosphère contient certainement une *matière, toute autre chose qu'un fluide*, qui se renouvelle non par l'extérieur, mais vient de la profondeur de la terre.

C'est par le règne végétal, qui nous domine de toute son impassibilité, que s'opère le renouvellement du milieu vital. C'est le règne végétal qui fait respirer la terre.

Et, je le répète, ce n'est pas dans l'air que se forme la Matière psychique dont nos cerveaux font des pensées ; c'est dans la terre où vont la puiser les végétaux qui la jettent dans la circulation, où des antennes cérébrales, plus ou moins puissantes, vont la saisir.

Demain, les chercheurs nous révéleront la vie *réelle* et non pas inerte des minéraux ; car déjà Becquerel, Curie ont surpris le secret de quelques-uns, tels que l'uranium, le baryum, le radium qui engendrent, ou restituent de l'électricité, de la chaleur, de la lumière.

La durée de la matière, si elle n'est pas immortelle, elle est incalculable ; et en admettant qu'elle ait, avec ses transformations, l'immortalité, Weissman n'a vu qu'une partie de la vérité : oui, notre enveloppe, *soma*, est promptement périssable ; mais, si, d'après lui, notre *germen* est immortel, c'est qu'il est fonction du règne végétal.

21 novembre 1918, 17 heures 20. — Le regard de l'enfant semble changer d'expression, il est fâcheux que je ne comprenne rien à ses paroles ; ce doit être un enfant de réfugiés flamands.

Il est étrange qu'après avoir pleuré pendant les deux heures d'auto de mon voyage de retour, il se soit tranquillisé à ce point, depuis qu'il est au pouvoir du drosera.

22 novembre 1918, 4 h. 40. — J'ai dû m'endormir pendant quelques instants, depuis 27 heures ininterrompues que je veille, car voici qu'une tige du drosera dévore à présent l'œil gauche, tout à l'heure encore hors de portée.

La résistance au sommeil a des limites et Hartenstatter

devait en faire la dangereuse expérience ; car, lorsque chargé d'une mission de réquisition, je pénétrai à midi, seul dans sa grande serre, malgré l'opposition de son personnel effaré, je trouvai le docteur Hartensttater la tête happée, comme dans un étau, par trois énormes tiges de son drosera ; le monstre végétal avait de plus glissé sous la chemise deux tentacules qui enserraient et « s'assimilaient » sans doute les épaules du savant, surpris évidemment pendant son sommeil ; il était à présent éveillé, lucide et en pleine conscience du danger qui le menaçait.

J'avais aperçu en même temps ce qui restait du cadavre du pauvre petit, à peine la moitié d'un visage exsangue, et connaissant les nombreuses disparitions d'enfants dans la région, je compris d'un seul coup le drame atroce dont le savant était l'auteur, puis la victime.

Aussi, quand le docteur me supplia de couper en hâte les tiges du drosera avec mon sabre, mon indignation me dicta de laisser le châtiment suivre son cours.

Fidèle à la consigne militaire, qui est en toutes choses de faire un rapport, je rédigeai ce que j'avais surpris et je sortis, emportant la clef de la porte, fermée par mes soins, pour aller en référer à mes supérieurs.

Malheureusement, pendant les quelques instants que me prit cette démarche, un domestique, plus curieux, moins discipliné, était entré, je ne sais comment, dans la serre ; il avait appelé au secours et un peuple furieux avait assommé à coups de bâton le savant pris dans l'étau du monstre, son élève, saccagé la serre, arrosé de pétrole et brûlé, brûlé vif, le *drosera cannibalis*.

Dans les décombres je trouvai ces quelques pages de son carnet déchiré, aux trois quarts consumé malheureusement, car sa lecture entière eût été passionnément intéressante.

Qui donc à présent pourra mettre en doute la mort du professeur Hartenstatter ?

RENÉ MOROT.

SOUVENANCES

—

QUARTIER LATIN

Vingt ans ! Avoir vingt ans et fouler ton asphalte,
Boulevard Saint-Michel, pour la première fois,
S'avancer, soutenu par d'invisibles ailes,
L'œil brillant des ardeurs d'un cœur provincial,

Songer, dans tes cafés, au sort de Paul Verlaine
Et de Jean Moréas, lorsque des jeunes gens
Allumaient autour d'eux ce halo que la gloire
Fait descendre plus tard au front de ses élus,

Bondir, suivre les flots joyeux, mêlés de femmes,
Qui passent en chantant et montent vers Bullier
Sous le tremblotement des lunes électriques,

Quelle ivresse ! Pourtant, rien de cela ne vaut
La minute où l'on sent remuer dans son âme
Le souci maternel qui pleure et qui sourit.



FANTOMES DANS LE JARDIN

Calmes après-midi passés sous tes ombrages,
Jardin du Luxembourg, plein de fleurs et d'enfants,
Silences, entretiens, serments et rêveries,
Et vous, troupes d'amis, qu'êtes-vous devenus ?

Sur la terrasse, ici, je revois Signoret,
Avec sa barbe d'or et ses gestes de flamme,
Et le sombre Golberg dont la bouche, parfois,
Semblait s'être brûlée au charbon des prophètes.

Lorsque je viens m'asseoir, dans l'ombre, sur ce banc,
A l'heure où le clairon au couchant se marie,
C'est ton cher souvenir qui me prend par la main.

Les derniers promeneurs, m'entendant murmurer,
Mais n'apercevant pas ton front sur mon épaule,
Croient que je parle seul lorsque je te réponds.



COTES NORMANDES

Lorsque revient Juillet, père des nonchalances,
La rumeur de la ville est lourde aux cœurs meurtris
Qui soupirent après la musique des vagues
Dont le collier vivant danse au cou de l'été.

Ce matin, je sens battre, au fond de ma mémoire,
Nos départs de jadis : les pays de l'Ouest,
Avec leurs bois feuillus, leurs eaux et leurs prairies,
Défilent à travers le panache du train.

Nous sortons d'un tunnel et, sur une colline,
Je vois un laboureur entouré de corbeaux
Et des troupeaux de bœufs qui paissent sous les pommes.

Puis, tout à coup, paraît, au bord d'une échancrure,
Un faucheur dont la faux coupe des fleurs de feu
Dans un immense pré qui tremble et qui scintille.



AUX OISEAUX MIGRATEURS

Vous qui passez, nappes d'oiseaux, comme un nuage,
En tournoyant dans le matin ou le soir bleus,
Que ne puis-je, avec vous, aux premiers jours d'automne,
Gagner le pays clair où l'été ne meurt pas !

Lentement, sûrement, votre triangle avance
Au-dessus des labours et des bois dépouillés,

Au-dessus des jardins flétris de la grand'ville
Loin desquels mon regard nostalgique vous suit.

Comme vous, une force invincible m'aspire,
Elle arrive du fond de l'espace et du temps
Et réveille l'instinct endormi dans mes veines.

Comme vous, je voudrais, pluviers, canards sauvages,
M'élever des marais et chercher vers le sud
D'une aile infatigable un nid dans la lumière.

PAUL SOUCHON.

LES TROIS
TENTATIONS DE SAINT ANTOINE

—

La première version de la *Tentation de saint Antoine* vient de paraître, et nous voici en possession des trois états de cette colossale gravure visionnaire, des trois refontes de cette œuvre qui restera une des plus glorieuses productions de la littérature française et même de l'esprit humain.

La première c'est l'œuvre de jet original, puissante et bouillonnante, que Gustave Flaubert écrivit d'un trait, en quinze mois seulement, du 24 mars 1848 au 12 septembre 1849, en pleine force de jeunesse, il avait 27 ans, en pleine conscience de son génie littéraire et philosophique que personne encore ne connaissait et que ses meilleurs amis d'ailleurs méconnurent. C'est en effet cette première version que Flaubert lut à Louis Bouilhet et Maxime du Camp et que, d'après celui-ci, l'un et l'autre déclarèrent impubliable.

La seconde, c'est la même œuvre, mais condensée, élaguée, réduite de moitié environ (1), avec un bouillonnement moins tempétueux mais avec une force pourtant accrue. Flaubert l'établit en 1856. Il était, à ce moment, déjà célèbre par *Madame Bovary* et par le procès qui s'en était suivi. Le manuscrit était tout prêt pour l'impression. Pourquoi, au dernier moment, se ravisa-t-il ? A cause, dit-on communément, de ce procès même. Certains passages de cette seconde Tentation, même atténués, étaient encore

(1) La première tient en impression 340 pages de 38 lignes petit texte ; la seconde 246 pages de 31 lignes gros texte. La différence est plus sensible encore dans les manuscrits : 541 pages pour la première, 193 pour la seconde.

d'une violence énorme ; il aurait eu peur de nouvelles poursuites et aurait rentré son manuscrit. C'est possible. Mais peut-être aussi eut-il l'idée, à ce dernier moment, d'une revision plus profonde, d'une refonte complète, et c'est alors pour laisser mûrir l'idée qu'il se mit à écrire *Salammbô* et à reprendre une autre œuvre de jeunesse, l'*Education sentimentale* dont la première version est antérieure même au premier jet de la *Tentation*.

La troisième c'est cette refonte, l'œuvre reprise complètement, par moments amplifiée mais le plus souvent réduite encore ; imprimée dans le même type, cette édition définitive serait plus courte d'un cinquième environ que la seconde, donc des deux tiers que la première ; réduction matérielle qui n'est rien d'ailleurs en comparaison de la transformation de fond et de forme faisant de l'esquisse démesurée et confuse un chef-d'œuvre de proportions parfaites.

Bien que les analyses soient toujours un peu arides, il est nécessaire, pour mettre cette transformation en lumière, de dire en quoi les deux *Tentations* diffèrent.

La première (version primitive de 1849 et version condensée de 1856) se subdivise en trois parties. Celle du début pourrait s'intituler : *Les Péchés capitaux et les Hérésies* ou seulement *les Hérésies*, car celles-ci restent à peu près seules dans la revision de 1856. Celle qui suit serait alors : *Les Péchés et les Animaux fantastiques*. Enfin la troisième pourrait être dite : *Les Dieux*. *Les Péchés* reparaissent d'ailleurs dans cette troisième partie, et à dire vrai, ils forment le lien continu de la tentation. Ce sont leurs voix qui parlent dès le début, avant que leurs formes se soient précisées et ce sont leurs appels qui ferment le livre en se fondant dans le ricanement du Diable. Les épisodes se distribuent un peu au hasard ; la Reine de Saba voisine avec le Sphinx et la Chimère, et ceux-ci s'éloignent de la Mort et de la Luxure. Il y a des redites, innombrables dans la version de 1849, fréquentes dans

celle de 1856. L'ensemble est confus, monotone, et par moments vulgaire. Le cochon de l'ermite joue un grand rôle, surtout dans le premier jet original ; on sent que le bon Flaubert s'était dit qu'il en tirerait de merveilleux effets, et il s'était complu à opposer au saint homme son gros et gras compagnon à la queue en tire-bouchon ; même en 1856 il n'avait pu se résoudre à s'en séparer.

La Tentation définitive n'est plus une trilogie un peu lourde, c'est une galopade d'apparitions, effrénée, tourbillonnante, les visions s'enchaînant et s'engendrant à l'infini, et qui aurait pu se poursuivre sans arrêts de la première à la dernière page ; toutefois, pour permettre au lecteur de reprendre haleine dans cette course aux abîmes, Flaubert a coupé en sept stades son Rêve d'une nuit diabolique.

Tant que les premières Tentations n'étaient connues que de quelques privilégiés ayant été admis à jeter un regard sur les manuscrits de Mme Grout, il était de bon ton de les déclarer très supérieures à celle que, seule, le public connaissait. Flaubert avait publié celle-ci un peu âgé, à 53 ans, déprimé par les dures épreuves de la Guerre et de la Commune, affaibli aussi par une maladie que nous aurions connue même sans les indiscrétions de Maxime du Camp ; on avait beau jeu à opposer à une architecture, qu'on pouvait qualifier de froide, l'entassement embrasé de sa cyclopéenne œuvre de jeunesse.

Mais, vraiment, quelque admirable de fougue juvénile que soit cette première version, quelque reconnaissance que nous ayons pour ceux qui nous en ont révélé les deux jets successifs, c'est à la *Tentation* définitive que nous devons réserver notre acclamation suprême. Elle seule est le chef-d'œuvre et les deux premiers états du manuscrit, en nous montrant les étapes par lesquelles a passé l'ouvrage, des ébauches en définitive, n'en font qu'illustrer la grandeur. Publiée en 1849 ou même en 1856, la *Tentation* n'aurait été qu'une sorte d'*Ahasverus* et serait

probablement aussi vieillie aujourd'hui que l'œuvre demi-géniale, demi ratée d'Edgard Quinet. Refondue en 1874, la *Tentation de saint Antoine* reste un des livres les plus colossaux du XIXe siècle et digne d'être mis sur le même rang, sinon plus haut, que le *Faust* de Gœthe. Vraiment ceci réhabilite un peu Bouilhet et Maxime du Camp ; leur sévérité, ou si l'on veut leur incompréhension, nous ont valu un chef-d'œuvre !

En suivant pas à pas cette version définitive, on voit combien elle dépasse les versions originelles. Dans celles-ci les abstractions foisonnent, ce ne sont que Péchés, ce ne sont que Doctrines ; les exposés interminables succèdent aux discussions infinissantes ; comme si ce n'était assez des froides interventions de la Gourmandise ou de la Paresse, une insupportable entité, la Logique, vient partout mettre son discours qui vous réconcilierait avec les grognements du Cochon ; au milieu de toutes ces dialectiques, saint Antoine n'est là que pour donner la réplique quand Dame Logique est sur le point d'avoir tout dit, d'où rebondissement des discussions. Tout cela, incontestablement, distille l'ennui. Rien ne vit, pas même le compagnon du bon ermite.

Quelle différence dans la vraie Tentation, celle de 1874 ! Dès les premières pages saint Antoine vit d'une vie naturelle et intense, ce n'est plus la simple mécanique à questions et réponses, c'est un pauvre homme d'anachorète, de son temps et de son lieu, qui se souvient de sa mère, et de sa sœur, et de cette petite Ammonaria dont la tunique flottait au vent et qui courut si longtemps après lui quand il quitta la maison, malgré les injures du vieil ascète qui était venu le prendre.

Le premier stade de cette Tentation définitive situe justement saint Antoine dans sa cabane du Désert et dans son temps du IVe siècle. Nous le voyons distinctement, avec sa longue barbe, ses grands cheveux, et sa tunique en peau de chèvre, dont les versions antérieures ne

parlaient pas. Il travaille pour fuir l'ennui de la solitude, la terrible *acedia* des cloîtres, et ce sont les souvenirs d'enfance qui, en s'éveillant, déclanchent la longue chaîne de ses épreuves ; il pense à ses premières années d'ascétisme, à ses luttes contre les Ariens , à une martyre d'Alexandrie, dont l'image rejoint celle d'Ammonaria. Le vent tourne devant lui les pages du Livre saint, et tour à tour ce sont des versets qui passent sous ses yeux d'où naîtront ses tentations prochaines, la nourriture de l'apôtre Pierre, le carnage des Amalécites, la pompe de Nabuchodonosor, le trésor d'Ézéchias, la visite de la reine de Saba au roi Salomon. Les images et les souvenirs s'accentuent, se multiplient, tourbillonnent, des voix se croisent et le Diable paraît. En moins de 20 pages, Flaubert a posé son ermite avec une autre puissance que dans les 50 ou 100 premières pages des versions antérieures, et lui aussi, il a surmonté la tentation redoutable, celle de faire refigurer le cochon ; un simple chacal lui suffit pour souligner la solitude de l'anachorète ; le chacal s'enfuit et l'ermite soupire : « Quelle solitude ! quel ennui ! » Ennui qui est presque un péché pour l'homme, en effet, car c'est de lui que naissent, et vont naître pour le saint toutes ses épreuves.

En effet, au second stade, ce sont les premières tentations, les plus humaines, celles que nous appelons les Péchés capitaux, qui vont venir assaillir le pauvre ermite, mais sous des apparences vivantes et non par homélies bavardes. Plus de ces froides abstractions raisonneuses, la Gourmandise, l'Envie et leurs sœurs prenant tour à tour la parole en d'interminables insinuations ou objurgations avec cette aggravation, intervenant à tout coup, de la Logique. Flaubert a compris que tout cet attirail scolastique était le contraire même de la vie et de l'art et il a courageusement sacrifié la moitié de son texte de 1849, le quart de son texte de 1856. La Gourmandise, dans celui de 1874, c'est une simple vision de table chargée de

mets somptueux, comme l'Avarice, c'est le mirage d'une coupe d'or et de gemmes. Les autres péchés suivent, symbolisés par des scènes vivantes aussi,la Colère, une émeute dans Alexandrie, ruée des anachorètes orthodoxes contre les hérétiques ariens ; l'Envie, le palais impérial où Antoine s'entretient familièrement avec Constantin pendant que les pères du Concile de Nice croupissent dans l'ordure, l'Orgueil, Nabuchodonosor dans toute sa gloire, et la Luxure, la reine de Saba dans toute sa séduction. Il ne manque, on ne sait pourquoi, que la Paresse ; est-ce simple oubli ? ou Flaubert n'a-t-il pas trouvé d'épisode assez truculent pour la personnifier ?

En effet, dans toutes ces apparitions fugitives et brillantes, rien n'est phraseur, tout est vivant, et tout aussi est œuvre d'art, préparé par les versets bibliques et spiritualisé par le souci du pittoresque ou du subtil. A peine se doute-t-on à la lecture que la reine de Saba représente la Luxure. Même, dans la première version, elle ne la personnifiait pas du tout ; c'était une simple fantasmagorie, et innocente en comparaison des esprits de fornication, la Femme crépue et tant d'autres, où s'était complue la verve « hénaurme » du bon Flaubert ; dans la version définitive à peine si elle indique discrètement ce qu'elle représente. Dans la *Tentation* de 1849 il ne semble pas non plus que la vision de Babylone représentait spécifiquement l'Orgueil ; elle servait de prétexte à un chant un peu puéril de « Poètes et baladins » qui a eu raison de disparaître, et faisait suite à deux scènes, le « double » d'Antoine chez la courtisane, et la rencontre du pasteur et de la femme voilée qui relèvent bien du péché de chair, comme les trois apparitions immédiatement précédentes, mais qui n'ont aucun rapport avec le voisinage, le Sphinx et la Chimère et les Animaux fantastiques. Flaubert a vraiment bien fait de mettre de l'air et de l'ordre dans tout ce chaos ; rien dans ce qui a disparu n'est à regretter, pas même la Diane chasseresse se baignant avec ses com-

pagnes nues, tableau qui ne pouvait vraiment pas venir à l'esprit de saint Antoine comme les autres souvenirs personnels, ou reminiscences bibliques, et tout dans ce qu'il a ajouté est à louer sans réserves, les scènes d'Alexandrie comme celles de Constantinople.

Le plus heureux des sacrifices est celui du Cochon. Même dans la version de 1856, où son importance avait été fort diminuée, on devait subir, de loin en loin, ses plaisanteries vulgaires, avant comme après l'épisode de la courtisane, et avant comme après le défilé des Animaux fantastiques. Flaubert a tout biffé et heureusement ; l'admirable dialogue du Sphinx et de la Chimère ne gagnait rien à se clore sur le mot du pourceau «Miséricorde : ces vilaines bêtes vont m'avaler tout cru ! » ni les apparitions de la Licorne et du Basilic à être interrompues par son radotage plaintif et obscène, ni la résistance finalement victorieuse du saint homme à être soulignée par sa réjouissance à lui : « Ah quel bon soleil ! j'avais si peur dans la nuit ! » En relisant plus tard son manuscrit allégé, Flaubert a dû se rendre compte que tout cela était niais ou vain, et il a carrément tout supprimé ; le Cochon n'est même pas nommé dans l'édition définitive, tandis que les Péchés capitaux subsistent vaguement, « leurs têtes grimaçantes se laissent entrevoir confusément » sous les ailes du Diable qui les couve « comme une chauve-souris gigantesque allaitant ses petits ».

Le troisième stade est caractérisé par l'apparition d'Hilarion qui remplace ici, et très heureusement, l'insupportable Logique des premières versions. Hilarion n'est autre, bien entendu, que le Diable, mais l'apparence qu'il prend du disciple le plus cher de saint Antoine, accentue le caractère vivant de l'épisode. Celui-ci est bref, d'ailleurs, Hilarion n'intervient que pour annoncer le grand tableau des Hérésies qui va suivre.

C'est le quatrième stade de la Tentation, le plus considérable, puisqu'il tient une centaine de pages, près du

tiers de l'œuvre. Il n'est que le développement de quelques reparties aiguës d'Hilarion, et par conséquent se relie étroitement au fonds même du livre, au lieu de constituer, comme on l'a dit, une digression vaine. D'une part, l'ermite a avancé que le Nouveau Testament rayonnait d'une lumière pure, et le Diable le convaincra du contraire par le défilé tourbillonnant des hérésies, d'autre part il a avoué vouloir connaître le secret des choses humaines et divines, et le Diable va le lancer dans la ronde vertigineuse des systèmes. Ce n'est pas un défilé comme le sera la théorie des Dieux, c'est une assemblée, une foule grouillant dans une basilique immense au milieu de laquelle Hilarion, que tous saluent, entraîne le pauvre ermite. Dans les premières versions le grouillement était confus et le mélange des Hérésies et des Péchés encombrant les abords de la cabane du saint soulignait le caractère abstrait des apparitions. Dans le texte définitif la cohue s'ordonne et les tableaux d'action succèdent aux discours et disputes, visions successives, que localisent tour à tour, basilique, chambre basse, prison, forêt, montagne...

La basilique est immense et la foule des hérésiarques l'encombre. Dans leur cohue grouillante, quelques figures, çà et là, se précisent; Manès beau comme un archange, et assis sur un trône d'or qu'entourent quatre-vingt-quinze disciples tous frottés d'huile, maigres et très pâles; Tertullien, en manteau carthaginois, brandissant son paquet de lanières; Montanus, nègre en manteau noir fermé par deux os de mort, et surtout les vieux Ebionites, qui ont connu le Fils du charpentier. La chambre basse est celle où les adorateurs de Knouphis offrent le pain sacré au serpent: « Veloce qui cours sans pieds, capteur qui prends sans mains. » La prison est celle où les chrétiens condamnés aux bêtes attendent le martyre. La forêt fournit le bois sur lequel le gymnosophiste indien va se brûler vif. Et dans la montagne apparaîtront successivement Simon de Samarie et Apollonius de Thyane.

Ces deux épisodes, plus détaillés, font contraste avec les premiers grouillements des manichéens, des gnostiques, des mille sectes hérétiques, mais même ceux-ci, quoique déchaînés en ouragans de fantômes, ne sont ni confus ni fatigants ; les paroles sont brèves, les notations rapides ; même les plus grands hérésiarques, Manès, Arius, Montanus, ne prononcent que quelques mots au lieu des interminables exposés de la première Tentation. D'ailleurs tout cela vit, Tertullien fouaille ses adversaires, Antoine se débat sous la ruée des faux prophètes, il s'attendrit aux souvenirs souriants des vieux Ebionites et s'évanouit d'horreur à la vue du Python monstrueux que ses fidèles disent Verbe et Christ.

C'est assurément pour accentuer et varier ce tourbillon de doctrines que Flaubert y a introduit les martyrs du cirque et le fakir indien. Mais celui-ci n'aurait pas dû, en bonne règle, figurer parmi les hérétiques et quant aux condamnés aux bêtes, épisode inconnu de la première version, on se demande pourquoi Flaubert ne les a pas rattachés aux donatistes, dont la soif de martyre avait été regardée comme excessive par les orthodoxes ; à défaut de ceci, leur présence parmi les hérétiques ne se comprend pas.

En comparaison, le même tableau dans les premières versions est épuisant de longueur et de monotonie. Ce sont des deux et trois pages qu'il faut aux sectes pour exposer leurs doctrines, et quelles doctrines abstruses et absconses ! Rien ne vient varier cet interminable défilé de dogmes, et les dires des Péchés ou de la Logique, qui se mêlent, à intervalles réguliers, à la poulie grinçante des credos, accusent encore le caractère mort de toute cette scolastique. L'épisode de Simon et d'Hélène lui-même se dessèche au contact de toutes ces froideurs, et celui d'Apollonius et de Damis, quelque prodigieux qu'il soit, est gâté par la rentrée en scène de ces exaspérantes abstractions. En supprimant toutes celles-ci, en réduisant de

moitié ou des deux tiers les exposés dogmatiques, en versant partout le mouvement et la vie, Flaubert a fait d'une vaste mais confuse esquisse un tableau achevé éclatant de force et de lumière.

Le tourbillon des Divinités fait suite, actuellement, à celui des Hérésiarques. Dans la première Tentation, ce défilé des Dieux accompagne le duo de la Mort et de la Luxure et n'est qu'une sorte de Danse macabre des Dieux, tous sombrant l'un après l'autre sous le fouet de la Camarde qui à chacun vocifère sa poussée. Flaubert a eu raison de supprimer cette hurle impatientante et de ne plus faire intervenir l'impitoyable Logique : « Puisqu'ils sont tous passés, le tien... » Dame Logique raisonnait d'ailleurs mal ici, puisque certains ne sont pas passés, comme Jéhovah qui a toujours son peuple élu. Il a eu raison, également, de condenser toutes les tirades, de supprimer Zoroastre, qui n'est qu'un prophète, et d'y ajouter tous les dieux asiatiques que saint Antoine devait, en effet, plus particulièrement connaître. Quand il s'irrite contre Isis, le Diable lui souffle : « C'est la déesse de tes aïeux, tu as porté ses amulettes dans ton berceau. »

Tel qu'il se déroule dans l'édition définitive, le défilé des Dieux, flamboiements d'apparitions croulant dans les ténèbres sous l'œil sarcastique du Diable, a une autre portée philosophique. Plus de ces réflexions banales dont étaient prodigues la Mort, la Logique, la Luxure. Mais quand le Diable, toujours sous la figure d'Hilarion, parle, c'est pour jeter tous les troubles dans l'âme du pauvre anachorète ; si celui-ci rit des faiseurs de pluie : « Pourquoi fais-tu des exorcismes ? » s'il s'indigne de telle représentation sexuelle de la Divinité : « Tu l'imagines bien comme une personne vivante ! » Quand le Bouddha paraît, le Diable lui signale toutes ses analogies avec le Christ. Et si le saint homme gémit en pensant à toutes les âmes perdues par ces faux dieux, le Tentateur lui murmure : « Ne trouves-tu pas qu'ils ont, quelquefois, comme des res-

semblances avec le vrai ? » Rien de tout cela ne se trouve dans la première version où la Camarde se contente de précipiter au néant tous les Dieux, tandis que le Cochon se réveille pour gémir : Horreur ! Horreur ! quand il entend parler de sacrifices de ses congénères.

Comme œuvre d'art, aussi, le défilé de la Tentation dernière est bien supérieur. Rattaché tout naturellement à un mot que vient de prononcer Apollonius de Thyane : « La terreur qu'il a des Dieux l'empêche de les comprendre » et précisé historiquement par un souvenir de l'ermite, les Dieux des Nomades du Nil qu'il avait vus jadis « portés dans leurs bras comme de grands enfants paralytiques », il est autrement équilibré, varié et balancé que la puérile danse macabre de la première version.

Voici d'abord les idoles d'avant le Déluge, les fétiches dont s'irrite saint Antoine à mesure qu'ils se rapprochent du type humain, puis les Dieux de l'Inde, simples visions que le Diable commente, coupant court ainsi à leurs anciennes divagations interminables ; le Bouddha, au contraire, parle, et assez longuement, tandis qu'il ne paraissait même pas dans le premier texte : « Tu viens de voir, lui dit lentement le Diable, la croyance de plusieurs centaines de millions d'hommes ». Ensuite ce sont les Dieux d'Asie, Oannès, Belus, Ormuz, Artemis, Atys, Isis, tous nettement caractérisés, et dont les brèves paroles se vivifient aux tableaux qui les accompagnent, la frise des Dieux indiens qui monte jusqu'au ciel, la tour aux sept étages de Chaldée, les vierges qui se prostituent à la Déesse dans les jardins de Babylone, les funérailles d'Atys sur qui se courbent les pleureuses. Dans la première Tentation aucun de ces tableaux prestigieux, mais de fatigantes élucubrations des dieux indiens, persans ou égyptiens.

Maintenant c'est au tour des Olympiens. Dans la Tentation définitive, ils apparaissent en montagne de splendeurs qui arrache des cris d'admiration à l'ermite lui-même, et les paroles du Diable se font splendides elles

aussi : « Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées... » Antoine, pour lutter contre elles, récite les formules souveraines du *Credo* au son desquelles l'Olympe frémit, et tous les Dieux, l'un après l'autre, s'éteignent. Au lieu de cela, dans la première Tentation, d'interminables plaintes des Dieux sous le fouet de la Mort qui les souligne niaisement et par moments a des mots justes : « Quels bavards que tous ces Dieux ! » Les trente pages petit texte de ce premier jet se trouvent condensées en une quinzaine au plus dans le dernier, mais combien plus puissante dans son raccourci est cette évocation de l'Olympe qui s'écroule !

Enfin ce sont les derniers Dieux qui paraissent, les Dieux du Nord, les Dieux de l'Etrurie, les dieux du Latium, petites divinités indigètes, d'une humble rusticité, après qui on n'est pas surpris d'entendre venir le dieu Crepitus, mais Crepitus n'est là que pour le contraste, Jéhovah paraît dans un éclat de tonnerre, et c'est sur sa lamentation grandiose et terrible que se termine le défilé. « Tous sont passés ! » dit saint Antoine et le Diable lui répond : « Il reste moi ! » C'est ici que prend fin la Tentation dans la conception primitive, et ce dénouement à la Marlowe ne manque pas de grandeur pathétique : « Tu es à moi ! » lui répète le Diable en lui énonçant la venue prochaine de l'Antéchrist : « Mais tu es à moi ! tu es à moi ! dis-le donc ! avoue-le ! dis-le ! dis-le ! » Saint Antoine continue à prier, et comme le jour paraît, c'est lui qui est vainqueur. Le Diable, qui n'a pu surmonter sa résistance, s'éloigne dans une dernière menace : « Sais-tu où il se trouve, le véritable enfer ? Là ! Les péchés sont dans ta poitrine... Je reviendrai... Je reviendrai... » C'est ainsi, en effet, que devait se terminer le fabliau populaire de la Tentation telle que Flaubert l'avait d'abord conçue. Mais une grande fresque symbolique de l'humanité ne doit pas se clore sur une note moitié comique moitié effrayante. La vanité des théologies n'est qu'un détail dans

l'évolution de l'esprit humain. Que les panthéons nationaux subsistent ou disparaissent, peu importe, le grand problème est ailleurs. Dans la Tentation définitive, à la demande d'Hilarion : « Veux-tu voir le Diable ?» Antoine, pensant s'en débarrasser par un excès d'horreur, répond oui, et c'est un nouveau stade de la Tentation qui s'ouvre.

Le sixième. Antoine vole à travers les espaces stellaires porté sur les ailes du Démon qu'il ne voit pas : « Peut-être, dit-il, que je suis mort et que je monte vers Dieu. » Les comètes passent, les soleils tournent, l'ermite se parle à lui-même et la réponse du Diable « lui semble un écho de sa propre pensée ». C'est toute la philosophie profane qui maintenant mène la charge ; l'infini s'oppose au fini, le Dieu pantocrator au Dieu providence, la conscience éclate sous la dilatation du néant, et le Diable tire soudain la conclusion : « Adore-moi donc, et maudis le fantôme que tu nommes Dieu ! » Antoine refuse en silence et le Diable l'abandonne. Le tableau est court, une dizaine de pages à peine, et il est nouveau. Les deux Tentations primitives ne le faisaient pas pressentir. A elles seules ces quelques pages suffiraient à attester l'immense supériorité de la Tentation définitive (1).

Et c'est le septième et dernier stade qui commence, la physique après la métaphysique, l'arbre de science constituant la tentation suprême. Ici les abstractions peuvent paraître ; après tant d'apparitions, tant de fantômes demi réels, demi vivants, nous ne serons pas étonnés de voir, mêlés aux Animaux fabuleux, même la Mort et la Luxure. Ce sont, d'ailleurs, les seules entités abstraites qui subsistent de la Tentation primitive, et la vaste place qu'elles occupaient dans ces premières versions va se réduire à quelques répliques, d'ailleurs d'une singulière puissance. Sont-ce même des abstractions ? Antoine vient

(1) On remarquera que Flaubert dit toujours le Diable et ne dit jamais Satan. Est-ce voulu ? ou n'est-ce qu'un souvenir de la Tentation primitive, souvenir de la légende populaire ?

de penser à sa mère et à la petite Ammonaria, et les deux femmes qui paraissent à ses yeux, l'une vieille, l'autre jeune, sont aussi bien les chères créatures qu'il a connues que le Squelette et la Goule qu'elles deviennent.

Antoine comprend, à leurs hymnes conjugués, que c'est le Diable encore sous son double aspect d'esprit de fornication et d'esprit de destruction, et il réfléchit : « Si la Substance est unique, pourquoi les Formes sont-elles variées ? » Et encore : « Si on pouvait connaître les figures primordiales dont les corps ne sont que les images, on saurait le lien de la matière et de la pensée et l'essence même de l'Etre ». Alors c'est le troisième grand défilé qui commence, celui des Animaux fabuleux qui, dans les premières versions, précédait celui des Dieux, et qui, dans une pensée plus profonde, ici le suit; en ouverture l'admirable duo du Sphinx et de la Chimère, puis toute la création qui se déroule comme à rebours, d'abord les demi-hommes Nisnas, Blemmyes, Pygmées, Sciapodes (1), puis les hommes-singes, Cynocéphales, ensuite les animaux fantastiques, Ceux de la terre, du Sadhuzag à la Licorne, ceux de l'air, ceux de la mer, et les monstres primitifs, les animaux qui sont des végétaux, les plantes qui se confondent avec les pierres, les atomes, et Antoine délirant s'écrie : « O bonheur, j'ai vu naître la vie... Je voudrais pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, être la matière ! » C'est bien le péché suprême, c'est l'Arbre de la science qui va triompher du saint, mais sa longue résistance lui vaut sans doute la Grâce, le jour paraît, la face du Christ rayonne dans le soleil, Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières. Le Diable est vaincu et la Tentation finie.

Ce n'est pas seulement comme conception mais aussi comme exécution que l'œuvre d'art définitive est supé-

(1) Pourquoi Flaubert a-t-il placé ici au début le groupe des Astomi, « un peu plus que des rêves, pas des êtres tout à fait », au lieu de le mettre à la fin, avec les atomes ? On ne sait. Peut-être pour faire transition entre les abstractions et les monstres viables.

rieure. A vrai dire, il n'y a rien de comparable entre la rhétorique trop souvent banale de la première Tentation et la pleine substance forte et colorée de la troisième. Non, certes, que cette première soit sans mérite, puisqu'elle contient déjà les plus beaux épisodes, la Reine de Saba, Apollonius de Thyane, le Sphinx et la Chimère ; mais, même ces épisodes, comme ils gagnent à être repris, condensés, vivifiés ! Ici il faudrait étudier chaque page l'une après l'autre, noter ce qui est ajouté ou supprimé, comparer les changements, les glissements. Tel mot qui se trouve d'abord dans la bouche du Sphinx : « La nuit, quand je marche dans les corridors du labyrinthe... » est mis avec plus de justesse dans celle de la Chimère. « Je galope dans les corridors du labyrinthe... » Le Sphinx doit rester immobile. Telle attitude de Mars, incompréhensiblement couarde dans la première Tentation, est redressée dans la troisième, Mars doit « finir comme un brave » et après quelles paroles mâles ! « Ils marchaient au son des flûtes en bon ordre, d'un pas égal, respirant par-dessus les boucliers... » Telle réflexion un peu niaise de Damis : « Mais je n'approuve pas ces amusements, il en pourrait résulter des malheurs », est coupée avec raison au troisième mot.

Mais c'est surtout dans les condensations que le cachet de grand art s'accentue ; les techniciens du style savent combien un développement gagne à être élagué et qu'il suffit parfois de retrancher la moitié d'un morceau pour transformer un exercice d'écolier en page de maître. Telle lamentation prolongée des Dieux du nord, d'un coloris un peu monotone devient, résumée en quelques lignes par Hilarion, une évocation d'une puissance magique :

Ils mangeaient le foie de la baleine dans des plats de cuivre battus par des démons, ou bien ils écoutaient les sorciers captifs faisant aller leurs mains dans les harpes de pierre.

Qu'on compare encore le même passage dans les deux

versions. Voici, dans le texte définitif, le récit d'un des voyages d'Apollonius :

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Les flots tièdes poussaient devant nous des perles blondes. L'ambre craquait sous nos pas. Des squelettes de baleine blanchissaient dans la crevasse des falaises. La terre à la fin se fit plus étroite qu'une sandale, et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de l'Océan, nous tournâmes à droite pour revenir.

Or, voici maintenant le premier jet :

Et nous continuâmes vers l'Océan. Sur le bord, nous rencontrâmes les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane, et nous vîmes avec eux la Vénus indienne, la femme jaune et blanche qui dansait toute nue au milieu des singes. Elle avait à la taille une ceinture de petits tambourins d'ivoire et elle riait d'une façon démesurée. Les flots tièdes apportaient des perles sur le sable, l'ambre craquait sous nos pas, et des fucus comme des cèdres gisaient déracinés tout à l'entour. Des squelettes de baleine blanchissaient au soleil dans la crevasse des falaises et des oiseaux suspendus à leurs côtes évidées se balançaient dans de grands nids d'herbes vertes. La lumière du jour était rouge, la terre allait se rétrécissant en pointe. Quand elle ne fut plus large que de la largeur d'une sandale, nous nous arrêtâmes, et après avoir, avec nos mains, jeté vers le ciel des gouttes d'eau de la mer, nous tournâmes à droite pour revenir.

On remarquera que Flaubert n'a ajouté qu'un mot et qu'il s'est borné à supprimer des détails, d'ailleurs pittoresques parfois, mais ce simple travail d'élagage suffit à transformer la narration rhétoricienne en un tableau de peintre prestigieux.

Je crois donc que M. Louis Bertrand, l'éditeur de la Tentation de 1856, s'est trompé quand il a avancé dans sa préface que le plan de la version définitive n'était guère meilleur que celui de la version primitive, que la psychologie du personnage central restait tout aussi nébuleuse, et que Flaubert, s'il avait vécu, aurait repris une

quatrième fois son œuvre pour en tirer quelque chose de tout à fait différent. Cette dernière hypothèse ne tient pas compte de ce fait qu'il n'avait voulu publier ni son premier jet ni son second, et qu'ayant publié sa troisième refonte, il ne l'a jamais reniée. Quant à la comparaison des deux œuvres, on vient d'essayer de dire combien la dernière est supérieure, et comme plan, et comme écriture ; il est impossible, notamment, d'accorder que le style de la Tentation définitive est plus sec et plus froid que celui de l'originelle ; où voit-on de la froideur et de la sécheresse dans cette tourbillonnante chevauchée d'images, d'idées, de passions ? C'est dans le premier fabliau que le bon ermite a quelque chose de nébuleux, dans le dernier texte il vit d'une vie précise. Voir dans la version de 1849 une confession personnelle et dans celle de 1874 une œuvre objective est également faire fausse route ; pour le contre-coup des visions et des objections, Flaubert s'est aussi bien substitué au premier saint Antoine qu'au second, mais le second vit entre sa mère et son amie d'enfance, entre ses disciples et ses adversaires, tandis que le premier n'est qu'une serinette à gémissements.

La méprise sur le caractère religieux ou irréligieux de l'œuvre définitive est plus grave. On a admis, à la suite de M. Louis Bertrand, que l'accent religieux, présent dans la première Tentation, était absent de la seconde, et que cette élimination de tout élément mystique était voulue. La vue n'est pas exacte. D'abord les deux Tentations se terminent par la défaite du Diable, et si cette défaite était toute naturelle dans le premier fabliau, elle pouvait être supprimée dans la grande fresque spéculative. Qu'après son vœu impie, « être la matière », Antoine fût tombé évanoui au lieu de se remettre en prière, et toute la signification de l'œuvre était changée. Si Flaubert ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas eu l'intention de faire de son livre une machine de guerre contre la religion. En réalité, et tenu compte du fait qu'une Tentation ne peut rien dissimu-

ler des armes du Tentateur, le chef-d'œuvre de Flaubert n'a rien d'irréligieux, et même dans le rapprochement du dieu Crepitus et de Jéhovah on aurait tort de voir de l'irrespect. Après avoir subi les trois grandes attaques de la sensualité, de l'impiété et de la curiosité scientifique, le saint ermite se trouve récompensé de n'avoir jamais douté de la Grâce divine, et il fait le signe de croix sans que le Diable, qui n'a pas paru de tout ce septième stade, reparaisse comme dans la version primitive, et ne s'éloigne qu'avec des ricanements et des menaces : Je reviendrai ! Je reviendrai ! En vérité, cette fin de la Tentation définitive est bien plus sereine et plus chrétienne que les autres.

Rien donc ne s'oppose à ce que la *Tentation de saint Antoine* soit adoptée par les esprits religieux comme par les esprits irréligieux, à qui il sera facile de biffer les dernières lignes où « les nuages d'or, comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, en s'enroulant à larges volutes, découvrent le ciel ». C'est une œuvre d'une synthèse immense et où tous les esprits trouveront leur nourriture. Mais, de plus, c'est une œuvre d'art d'une perfection absolue sous sa forme dernière, et une œuvre philosophique qui ne le cède à nulle autre dans aucun pays ni aucun temps. Le centenaire du *Faust* de Gœthe (1774) ne pouvait vraiment être mieux célébré que par la *Tentation* de Flaubert (1874).

HENRI MAZEL.

L'ANNÉE DE DANTE

—

Le 14 septembre 1920 a commencé en Italie l'année consacrée à la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante Alighieri et, pendant toute cette année, qui est bien près de finir, le nom de Dante a été célébré de mille façons et dans tous les milieux sociaux, malgré la guerre civile qui semait la terreur et la mort dans plusieurs régions de l'Italie. A Milan, on a institué des cours populaires sur Dante, qui ont été et sont fréquentés par le peuple et la petite bourgeoisie, avides d'entendre la parole du Poète divulguée par les plus illustres maîtres ; à Ravenne, de grands honneurs ont été rendus à son tombeau et toutes les communes de l'Italie y ont pris part ; à Florence, à Or San Michele, ainsi qu'à Rome, à la Casa di Dante, les meilleurs commentateurs de la *Commedia* se sont succédé pour en illustrer les chants immortels ; enfin, on peut dire que les mêmes honneurs lui ont été rendus partout où existait une société intellectuelle ou même seulement une initiative privée. Et pendant tout le mois de septembre dernier, d'un bout à l'autre de l'Italie, dans les grandes villes comme dans les humbles bourgades, sans divisions de classes, sans préjugés de partis, par le soin des administrations communales, des académies, des Universités populaires et prolétaires, le peuple italien entier à célébré avec un recueillement ému la mémoire du divin poète qui, s'il n'a pas donné à l'Italie une conscience unitaire et n'a pas été le prophète de l'Unité de la Péninsule, a cependant forgé sa langue, ce qui n'a pas été la moindre cause de son réveil politique.

Or, si le peuple a fait preuve, pour le nom de Dante, d'un culte si fervent, on peut imaginer que celui des érudits n'a pas été moindre, et non seulement de ceux qui se sont particulièrement voués à l'étude de l'époque et des œuvres du grand poète, mais aussi de tous ceux qui consacrent leur intelligence au culte de la beauté éternelle et de la pensée. Voici pourquoi, cette

année surtout, à côté de la célébration oratoire, nous avons vu se succéder une série de nouvelles éditions des œuvres du poète, et que bon nombre de publications, d'études et d'exégèses lui ont été consacrées.

§

En procédant par ordre, il nous faut commencer par les nouvelles éditions des œuvres de Dante, parmi lesquelles la première place, de par son importance critique et son caractère presque définitif, appartient à : *Le opere di Dante nel testo critico della Societá Dantescà Italiana* (Bemporad, Florence). Tous ceux qui s'occupent de littérature dantesque savent que, peu avant la guerre européenne, le Parlement italien avait donné son appui officiel à une édition nationale des œuvres de Dante, entreprise par la *Società Dantesca Italiana*, à laquelle on travaillait depuis plusieurs années. Cette édition critique et définitive n'a pu paraître à cause de la guerre, et sera d'autant plus retardée que l'importance de l'œuvre ne permet pas d'en hâter la publication au détriment de son caractère sérieux.

En attendant de pouvoir publier cette édition monumentale, la *Società dantesca italiana* célèbre le sixième centenaire de la mort de Dante par cette édition qui, quoique de moindre importance, peut être cependant considérée comme la première qui soit complète des œuvres du poète, répondant aux exigences de la critique moderne et au besoin des études. Elle contient le même texte que celui qui sera publié dans l'édition nationale avec toutes les améliorations qu'il sera possible d'y apporter. Cette édition du centenaire a été soignée par M. Michele Barbi, un de nos plus illustres commentateurs de Dante,qui est l'âme de la Société dantesque. C'est aussi aux soins particuliers de ce dernier que nous devons la reconstruction du texte de : *La vita nuova* (dont M. Barbi avait déjà publié l'édition critique en 1907) et celle du : *Canzoniere ;* tandis que MM. E. G. Parodi et F. Pellegrini se sont occupés de la reconstruction du texte du *Convivio*, M. Pio Raina de celle de : *De Vulgari eloquentia* (dont il nous avait donné l'édition critique dès 1895-97) ; M. Enrico Rostagno de celle de *Monarchia* ; M. E. Pistelli de celle des *Epistole*, *Ecloghe* et de *La Quaestio de aqua et terra* ; M. G. Vandelli de celle de la *Divina Commedia*. M. Mario Casella, enfin, a compilé une diligente table des matières des noms et des choses prin-

cipales, ce qui permet une consultation rapide et rationnelle du volume. Dans sa claire préface, M. Barbi nous informe de la méthode suivie pour la reconstruction de chaque texte; nous les considérerons somme toute définitifs dans la leçon de cette édition, fruit de longues années d'études, de comparaisons et de recherches patientes et intelligentes, auxquelles se sont livrés nos meilleurs commentateurs de Dante. J'ajouterai que toutes les œuvres en prose, en plus de leurs divisions principales en livres et en chapitres, ont été fort opportunément enrichies de minutieuses subdivisions marginales qui, nous le souhaitons, seront reproduites sans altération dans toute future édition, pour que les érudits puissent citer avec précision les passages de Dante d'après la même numération. Cette édition est donc excellente sous tous les rapports, autant au point de vue critique que typographique, et constitue le meilleur et le plus sérieux monument élevé à la gloire de Dante par la Societé dantesque et par le pays qui a le très grand honneur de lui avoir donné le jour.

Je ne puis en dire autant de l'édition : *Tutte le opere di Danti Alighieri nuovamente rivedute con un capiosissimo indice di esse.* (IIa ediz. Barbera, Florence). Cette édition des œuvres de Dante publiée pour la première fois en 1919 (afin de donner à l'Italie une édition semblable à celle, excellente pour l'époque, publiée en 1895 par le regretté Docteur E. Moore) est née sous une mauvaise étoile. Confiée d'abord aux soins d'un excellent érudit en la matière, le professeur Andrea Della Torre, elle n'a pu être malheureusement terminée par lui et a été, après sa mort, finie à la grâce de Dieu. Dès qu'elle parut, toutefois, on ne manqua pas de faire remarquer les incorrections qu'elle contenait, les incertitudes dans la reconstruction du texte, etc. (cf. *Bollettino della Società Dantesca*, N.S. XXIV, 105 et XXV, 188) et les éditeurs auraient pu et dû en tenir compte en publiant la deuxième édition. Voici cette édition achevée juste pour l'année du centenaire, mais il nous faut déplorer, outre les imperfections du premier tirage, d'autres encore qui s'y sont ajoutées, car si on n'a pas rectifié là où il le fallait, on a corrigé mal à propos le texte correct. Cette malheureuse édition de la librairie Barbera contient aussi le *Fiore*, œuvre fort discutée par ceux qui s'occupent de littérature dantesque, dont quelques-uns attribuent la paternité à Dante, tandis que d'autres la lui refusent. Voilà pourquoi la

Società Dantesca publiera à part, avec raison, cet ouvrage comme volume d'appendice à l'édition louée plus haut.

M. le professeur Umberto Cosmo a eu l'excellente idée de nous procurer une nouvelle édition revue et corrigée de: *La divina Commedia con le note di Nicolò Tommaseo* (3 vol., Unione Tip. Edit. Torinese, Turin), qui est venue faire partie de l'excellente collection des « *Classici italiani, con note* », dirigée par M. G. Balsamo Crivelli. La première édition avec notes de Tommaseo avait été publiée à Venise en 1837 et, ainsi que la dernière publiée à Milan en 1869, était pleine d'erreurs typographiques. Le commentaire de Nicolò Tommaseo à la *Divina Commedia* compte parmi les plus beaux et les plus importants que possède la littérature italienne et avait été injustement laissé dans l'oubli pendant tant d'années par une critique se préoccupant beaucoup plus du fait extérieur que de la beauté esthétique du poème dantesque. A cet égard la nouvelle édition ne pouvait être plus appréciée, soit à cause de l'excellent commentaire, mis ainsi à la portée de tous les érudits qui pour la plupart ne pouvaient le consulter que dans les bibliothèques, soit parce qu'elle fait connaître un commentaire apparaissant comme une nouveauté littéraire pour avoir été si longtemps ignoré. A louer la préface de M. Cosmo, qui est vraiment très bien faite, il serait injuste aussi d'omettre de signaler le nouveau commentaire à la *Commedia* par M. Carlo Steiner (3 vol., Paravia, Turin), commentaire qui s'adresse surtout aux étudiants, mais qui ne saurait être lu sans profit même par les érudits, tant il est clair et précis ; il se préoccupe bien plus de faire goûter l'esprit et la lettre du poème que d'éblouir le lecteur par un déploiement d'érudition presque toujours mécanique et purement extérieure.

A côté de ces éditions dantesques il nous faut citer au moins deux des éditions monumentales de la *Divina Commedia*, publiées à l'occasion du centenaire. A Turin, l'Unione Tipografica Editrice Torinese est en train de publier en livraisons une *Divina Commedia nella figurazione artistica e nel secolare commento a cura di Guido Biagi.* Quoique l'ouvrage n'ait pas encore paru en entier, nous pouvons voir, d'après les premières livraisons, que la leçon, souvent totalement reconstruite, du texte des commentateurs est diligemment revue par M. Guido Biagi d'après les sources puisées aux manuscrits. Le choix des commentaires a été fait

avec beaucoup d'intelligence et de discernement, de façon que, sous l'œil du lecteur, se succèdent les exégèses les plus profondes et les plus subtiles de vingt-trois commentateurs qui, à partir du fils de Dante, Jacopo (XIVe siècle), en passant par Bambaglioli, Selmi, Jacopo della Lana, etc., arrivent jusqu'à Cesari, Tommaseo, Andreoli. L'édition est, de plus, très bien imprimée, ornée de vignettes, d'initiales, d'en-têtes et de culs-de-lampe d'après d'anciennes miniatures, et enrichie de nombreuses gravures diligemment reproduites d'après les codes manuscrits conservés en Italie et à l'étranger, et d'après les plus précieuses éditions du poème.

A Milan, par contre, la librairie Ulrico Hoepli a publié en une admirable édition de seulement 350 exemplaires numérotés : *Il codice Trivulziano 1080 della Divina Commedia, riprodotto in eliocromia sotto gli auspici della Società Dantesca Italiana con una introduzione del Prof. Luigi Rocca* ; ce code, appartenant à la bibliothèque Trivulzio, est le plus ancien des codes toscans de la *Commedia*, et c'est lui surtout qu'on a pris pour base pour reconstruire le texte du poème, ce qui rend cette publication très utile surtout pour ceux qui désirent la consulter directement n'ayant pas le moyen de voir l'original. Il est à regretter que l'édition en ait été restreinte à un si petit nombre d'exemplaires qui iront pour la plupart finir entre les mains de gens incompétents disposant de grands moyens, plutôt qu'en celles d'érudits qui en auraient tiré un réel profit.

§

L'actuel centenaire dantesque a amené, comme déjà celui de 1865, la publication de quelques nouvelles biographies de Dante, œuvres de divulgation, se proposant de tenir compte des résultats des dernières recherches sur la vie du poète et d'en informer le gros public. Ces publications, comme le fait finement remarquer M. Barbi (*Studi Danteschi*, III, 158), en plus du but pour lequel elles ont été écrites, témoignent combien la bonne érudition dantesque est répandue, combien vif est le sentiment de la vie moyenâgeuse, combien profonde la connaissance des œuvres de Dante. Malheureusement les « Vies » qui ont été publiées à l'occasion de ce centenaire ne nous ont qu'à moitié satisfait.

M. G.- L. Passerini avec *Dante (1265-1321), Note biografiche*

e storiche (R. Caddeo et Cie Milan), témoigne évidemment d'une connaissance approfondie de la littérature dantesque, mais son ouvrage se borne à nous conter simplement la vie extérieure du poète ; œuvre aride et qui ne dépasse en rien l'autre petit volume du même auteur : *Il ritratto de Dante* (Istituto di Edizione artistiche, fratelli Alinari, Florence), où M. Passerini rendait compte, d'une façon diligente et intelligente, de tous les portraits existants de Dante qui y sont reproduits en 50 admirables planches. L'ouvrage de M. Vittorio Turri, *Dante* (G. Barbera, Florence), est bien supérieur à celui de M. Passerini. M. Turri ne s'est pas arrêté à la vie extérieure du poète, il étudie le Dante comme homme, comme penseur, comme poète, comme homme politique et construit son volume sur des bases solides. Tout en étant parfois un peu trop superficiel, son ouvrage constitue un guide excellent à consulter pour la connaissance de Dante, d'autant plus utile qu'il possède une très bonne table alphabétique où sont indiqués les noms des personnages, des faits et des lieux contenus dans le volume et dans les chants de la *Commedia*, ce qui en complète les notices. M. Alarico Buonajuti fait preuve de louables intentions avec son : *Dante mostrato al popolo* (Treves, Milan), mais son insuffisante préparation littéraire, son manque de connaissances exactes, ses doutes sur trop de lieux et de questions, gâtent son livre et en faussent la tentative d'exégèse du sentiment et de l'art du poète. M. Arturo Pompeati ne parvient pas à s'élever au-dessus de la moyenne par son ouvrage intitulé *Dante* (A. Battistelli, Florence), qui ne sort pas de la médiocrité malgré quelques pages d'heureuse interprétation du monde dantesque.

Nous voulons enfin parler d'un livre de bien autre envergure, tel que *La vita di Dante* par M. Tommaso Gallarati-Scotti (Istituto Editoriale per il libro del popolo, Milan). Ce dernier, tout en s'adressant au gros public, a composé la plus belle biographie de Dante qu'ait occasionnée le centenaire. M. Gallarati-Scotti, qui sait qu'une biographie est une histoire de l'homme, du milieu où il vit et des drames de sa pensée, est parvenu à synthétiser admirablement la vie extérieure et la vie intime de Dante, sa pensée et sa poésie, ses aspirations et son œuvre concrète et à les fondre en un tout indissoluble ; il a parfaitement réussi, grâce à sa profonde connaissance de la littérature, à nous représenter un Dante qui

sort vivant de ces pages dans toute sa personnalité d'homme et de poète agissant.

Tandis que les biographes dont j'ai parlé plus haut ne nous avaient servi que d'arides et froides énumérations des résultats réunis avec effort par la critique moderne, M. Gallarati-Scotti, qui a assimilé d'une façon claire et exacte la matière traitée, a su faire revivre d'une façon originale la personnalité du poète : ce qui fait que nous adoptons en bloc sa biographie, malgré quelques divergences d'opinion sur certains détails.

M. R. Murari, qui nous donne : *Dante, l'opera e il Monito, nel sesto centenario della morte dell'altissimo pota* (Zanichelli, Bologna) ; M. Giuseppe Lipparini, avec sa : *Storia di Dante narrata al popolo* (Bemporad, Florence), et Giorgio Piranesi : *La vita di Dante e le sue opere, cenni ad uso del popolo italiano* (Bemporad, Florence) s'adressent, ainsi que M. Gallarati Scotti, au gros public, mais ils lui sont bien inférieurs dans leurs résultats pratiques. Parmi ces derniers, M. Murari s'est proposé surtout un but patriotique, mais il est trop sommaire et parfois inexact. M. Lipparini a pour objet la divulgation de l'œuvre de Dante en considération surtout de l'époque où il a vécu, et M. Piranesi explique au peuple la vie et les personnages dantesques. M. Ettore Janni enfin, par son livre « *In picciolètta barca, libro della prima conoscenza di Dante* (Edizioni Alpes, Milan), s'adresse surtout à la jeunesse pour lui faire connaître la vie du poète. Nous souhaitons que les jeunes gens n'apprennent pas à connaître le Dante à travers le livre maniéré et factice de M. Janni, dont se dégage une image du poète *ad usum delphini*, l'auteur ayant joint à un style à l'eau de rose, à la De Amicis, le laisser-aller d'un feuilletonniste.

§

En chroniqueur diligent des publications occasionnées par le centenaire (quoique cette fois il ne s'agisse pas d'une publication d'occasion), je ne puis me passer de signaler, surtout aux étrangers, la collection *Lectura Dantis*, qui paraît déjà depuis plusieurs années chez l'éditeur G.-C. Sansoni, de Florence, le savant fondateur d'une des plus sérieuses librairies d'Italie. « Lectura Dantis » réunit au fur et à mesure, en d'élégantes brochures, les plus importantes lectures du poème qui se tiennent à Florence,

dans la salle de Dante, à Or san Michele, qui est, on peut dire, le temple où brûle perpétuellement la lampe du culte de notre plus grand poète. Lorsque, il y a de cela plusieurs années, l'éditeur Sansoni entreprit cette collection, M. E.-G. Parodi, un de nos meilleurs connaisseurs de Dante, disait d'elle avec raison, dans le *Bullettino della Società Dantesca Italiana*, VIII, 90 : « Voici un commentaire, « sui generis », de la *Commedia*, qui sera utile à chacun. Laissant de côté les petits détails, il donnera aux lecteurs une idée générale du poème, des conceptions et de l'art desquels il s'inspire. » Et, en réalité, « Lectura Dantis », qui constitue désormais avec les derniers volumes parus cette année, un nouveau et singulier commentaire aux cent chants de la *Divine Comédie*, répond aux désirs de M. Parodi. Ce commentaire, qui est l'œuvre de maîtres compétents, n'est jamais pédant, mais plein de vie et d'animation et n'isole jamais des autres chants du poème le chant commenté qui est ainsi toujours en contact avec l'œuvre entière. Il réussit, en somme, à faire goûter à ses auditeurs d'abord, à ses lecteurs ensuite, la beauté éternelle, la source perpétuelle de poésie qui animent la *Commedia*. Ce commentaire nous paraît indispensable à tout esprit cultivé, il lui facilitera la compréhension du poème en le conduisant, pour ainsi dire, par la main, à travers le monde dantesque. Nos plus illustres professeurs en sont les auteurs, MM. Isidoro Del Lungo, Pio Raina, Michele Barbi, E.-G. Parodi, G. Pistelli, G. Marzoni, G. Albini, M. Zingarelli, etc. Bien entendu les commentaires des divers chants ne sont pas tous de la même envergure, mais la collection est dans son ensemble assez homogène et le sera toujours plus. Plusieurs chants ont été commentés par deux ou trois personnes et, si l'on écoute l'excellent conseil de M. Barbi (*Studi Danteschi*, I, 166), les meilleures lectures d'Or San Michele feront bientôt partie de la collection, même si elles ont déjà été publiées ailleurs.

L'éditeur Sansoni prend soin d'ailleurs chaque jour de compléter la collection. Voici pourquoi, à côté de la collection principale, et dans le même format (maintenant que le volume unique est épuisé), il a fait imprimer les conférences faites dans la même salle sur : *Le opere minori* de Dante, par de savants professeurs tels que MM. Albini, Flamini, Raina, Rossi, Semeria, Torraca, Zingarelli et par les regrettés d'Ancona, Novati et Picciola, dont quelques-uns ont consacré une bonne partie de leur vie à

l'étude de l'une ou de l'autre des œuvres mineures de Dante. M. Sansoni a recueilli aussi les *Conferenze varie* tenues à Or San Michele, et celles tenues à la Casa di Dante, à Rome, de façon que « Lectura Dantis » avec ses annexes constitue une documentation de premier ordre sur le culte de Dante de nos jours.

§

Le 14 septembre 1921, M. Benedetto Croce, alors ministre de l'Instruction Publique, a inauguré l'année du centenaire à Ravenne, par un discours, lu dans la salle de Dante de cette ville et qui vient d'être publié dans une brochure de « Lectura Dantis » (Sansoni, Florence), sous le titre : *Il sesto centenario dantesco e il carattere della poesia di Dante.* M. Croce a aussi inauguré la série des essais critiques avec son volume, *La poesia di Dante* dont la dernière édition revue et corrigée vient de paraître (Laterza, Bari). Le discours de M. Croce a été l'un des plus vigoureux de ceux qui furent prononcés sur Dante en ces derniers temps et sert en quelque sorte de préface polémique à son volume. Dans ce discours, après avoir, en traits rapides, tracé un portrait de Dante, il invitait les Italiens à se rapprocher de leur poète et à faire en sorte que « notre culture qui est un moyen pour comprendre plus aisément, ne se change pas en obstacle, en se mettant en travers entre nos yeux et l'œuvre du poète ». Dans son volume M. Croce, en ne cachant pas sa désapprobation pour une bonne partie du travail accompli en pure perte par les commentateurs de Dante, met en garde contre le danger que constitue la culture, pour la compréhension de l'œuvre dantesque et cherche à individualiser la poésie de Dante. Nous partageons sur plus d'un point l'opinion de M. Croce, et les idées qu'il expose dans l'introduction de son volume ; nous sommes du même avis aussi sur la distinction qu'il fait entre le Dante des premières années et celui de la *Commedia*, mais nous déplorons que de si fermes propos n'aboutisssent qu'à une exposition froide et purement scolaire du poème, où la poésie de Dante, bien loin de se dégager lumineusement, périt sans remède. M. Croce, armé d'excellentes intentions, n'a pas su les effectuer, ainsi que l'avait fait l'illustre maître dont M. Croce poursuit l'œuvre admirable. Je veux parler de Francesco De Sanctis, le plus grand critique italien du siècle dernier, dont, à l'occasion du centenaire dan-

tesque, on publie par les soins de M. Laurini une claire et admirable: *Esposizione critica della Divina Commedia* (Morano, Napoli). De Sanctis est encore le critique le plus fin et le plus profond de Dante, l'interprète le plus puissant du monde dantesque ; on en a la preuve en relisant ses écrits sur les œuvres de Dante, qui, détachées de ses beaux volumes : *Storia della letteratura italiana* et *Saggi critici*, ont été réunis ces jours-ci en un seul volume, diligemment compilé par M. Paolo Arcari et publié par la librairie Fratelli Trêves, à Milan, sous le titre : *Pagine dantesche*.

M. Vittorio Spinazzola suit les traces de M. Croce ; il a réuni en son volume : *l'Arte di Dante* (Ricciardi, Naples) trois belles conférences sur : *Gerione*, *Manfredi* et *Il processo santo*, où il met en évidence l'art de Dante et nous montre à quel point le poète a su donner la vie aussi bien à des créations imaginaires qu'à des personnages historiques et à de profondes spéculations de la pensée. L'ouvrage de M. Spinazzola nous fait vraiment goûter l'art du poète. Résultat que n'atteint pas, malgré les meilleures intentions du monde, M. Pietro Niccolini, qui s'y était essayé dans son volume : *l'Amore e l'arte di Dante* (Taddei, Ferrare), où il publie, avec un discours sur Dante amoureux, son essai d'un commentaire artistique des premiers cinq chants de l'*Enfer*, essai qui dénote de bonnes qualités de critique, mais qui est loin de la finesse d'analyse de M. Spinazzola.

M. Piero Misciatelli se montre excellent interprète de la pensée dantesque par son volume : *Pagine dantesche* (Giuntini-Bentivoglio, Siena) où se trahit un esprit religieux, capable de comprendre la beauté artistique. Nous pouvons en dire autant de M. Ezio Levi, qui, avec: *Piccarda e Gentucca, studi e ricerche dantesche* (Zanichelli, Bologne), illustre et commente d'abord magistralement le chant XXIV du *Purgatoire*, et complète ensuite son commentaire par d'intéressantes recherches historiques sur ces douces images de femmes, et de M. Enrico Corradini qui dans son volume : *Tre canti danteschi* (Le Monnier, Florence), s'est mesuré avec les personnages de Françoise de Rimini et d'Ulysse et témoigne d'une bonne connaissance psychologique gâtée par une surabondance oratoire. M. Corradini, en commentant le vers « Perché una gente impera ed altra langue », dénature le Dante par des préjugés politiques nationa-

listes et, à cause de ces mêmes préjugés, il voudrait faire du Dante le précurseur des velléités nationalistes italiennes.

Un volume qui n'est pas non plus privé d'intérêt est celui que nous offre M. Corrado Ricci (qui s'est voué depuis longtemps aux études dantesques), intitulé : *Ore e Ombre dantesche* (Le Monnier ; Florence). Il comprend plusieurs écrits et discours déjà connus, ainsi que deux nouveaux essais qui, tout en étant parfois obscurs, ne sont pas sans profondeur. La clarté est, par contre, la principale qualité de M. Eugenio Donadoni, dont viennent de paraître les : *Scritte e Discorsi letterari* (Sansoni, Firenze), sur lesquels je reviendrai dans une chronique non consacrée à Dante. Nous trouvons dans ces *Scritti e Discorsi letterari* trois excellents discours d'une vigoureuse clarté sur le sixième centenaire de la vision dantesque, sur les trois femmes de la *Commedia* et sur les acteurs surhumains de la *Commedia* même.

M. Giuseppe Zuccante nous donne avec : *Figure e dottrine nell' Opera di Dante* (Trèves, Milan), une œuvre solide où il a réuni cinq essais ayant déja paru çà et là et formant dans leur ensemble un tout qui pourrait très bien servir d'introduction à une œuvre complète sur la pensée philosophique de Dante dont M. Zuccante se montre particulièrement bon interprète. Mais le volume qui domine toute la littérature critique italienne parue à l'occasion du centenaire et même celle qui l'a précédé est celui de M. E.-G. Parodi : *Poesia e Storia nella Divina Commedia* (Perrela, Florence). M. Parodi est l'un de nos meilleurs érudits en la matière ; il joint à une grande érudition la plus subtile pénétration critique et une exquise sensibilité artistique lui permettant de comprendre en même temps l'art d'un auteur et la pensée dont il est issu. M. Parodi a donc réuni dans son volume, et il en était temps, une partie de ses essais dantesques, choisie parmi le très grand nombre qui avaient été publiés par-ci par là et qui lui semblaient aptes « à être lus sans difficulté par toute personne cultivée, parce qu'ils n'ont pas pour objet les moindres détails de philosophie ou d'érudition, mais l'art du Dante, sa pensée et ses sentiments en relation avec l'histoire de son époque à laquelle il voulait contribuer ». Le volume de M. Parodi mériterait qu'on s'en occupât longuement à part, ce qu'il m'est impossible de faire ici. Je ne puis donc que signaler aux savants cette œuvre d'une importance capi-

tale, due à l'homme que nous regardons à bon droit comme le plus grand interprète de l'âme de Dante que possède l'Italie aujourd'hui. Ses essais,sur Françoise de Rimini, sur le chant de Brunetto Latini, sur Farinata (le seul qui soit inédit du volume), sont des interprétations dantesques de la plus haute valeur, qui égalent et à certains points de vue dépassent même celles de De Sanctis, tandis que l'essai sur la Rime dans la *Commedia* (qui n'est pas autre chose que l'introduction à l'admirable mémoire sur la rime et les mots en rime du poème paru dans le troisième volume du *Bulletin de la Société Dantesque*) et celui sur le Comique dans la *Commedia* ouvrent de nouveaux horizons à la critique dantesque. Il en est de même pour l'essai sur les origines dantesques et sur Matilda, et surtout pour celui, vraiment fondamental, sur la date de la composition et sur les théories politiques de l'*Enfer* et du *Purgatoire* qui jette des lumières sur bien des points obscurs du traité *Monarchia*. C'est en un mot un excellent ouvrage de critique dantesque, d'un intérêt toujours soutenu, même si, dans l'essai sur le Dante poète national, nous ne partageons pas toujours les idées de l'auteur.

Un autre très bon ouvrage à signaler est celui de M. Arturo Farinelli, le savant professeur de philologie comparée de l'Université de Turin : *Dante in Spagna, Francia, Inghilterra, Germania* (Bocca, Turin). M. Farinelli a réuni dans cet ouvrage une série de ses essais qui expliquent le succès de la poésie de Dante à travers les quatre littératures indiquées par le titre du volume. Il a fait précéder cette série par un admirable discours sur l'influence de Dante à travers les siècles, qui synthétise le contenu du volume, et l'a faite suivre par un parallèle très subtil entre le genre de la poésie de Dante et celui de Gœthe. M. Farinelli est, depuis longtemps, passé maître dans ce genre d'études et nous lui devons entre autres le très intéressant ouvrage : *Dante e la Francia*, qui a paru il y a environ quinze ans. Guidés par le volume de Farinelli, on peut suivre le succès qu'ont eu les œuvres de Dante, à travers l'Europe Occidentale et Centrale ; ce livre vient juste à point en ce moment où tout le monde civilisé se réunit pour célébrer la mémoire du divin Poète.

A côté des livres de M. Parodi et de M. Farinelli, celui de M. Ezio Flori : *Dell'idea imperiale di Dante* (Zanichelli, Bologne), fait piètre figure. M. Flori est un nationaliste et son but

est surtout de prouver que Dante a été le prophète de l'Unité italienne. D'après cette supposition il recherche — à travers de doctes investigations juridiques — les bases sur lesquelles est fondé l'impérialisme de Dante pour en conclure à un impérialisme arbitraire et, partant, fort discutable. Il étudie ensuite quelle place tenait l'Italie dans la conception politique de Dante et, là aussi, il tire des conclusions fort arbitraires, en interprétant d'une façon contraire à l'histoire la prophétie du poète sur la mission de Rome et enfin il étudie la morale de Dante eu égard au pouvoir temporel des Papes. M. Flori prouve la connaissance de son sujet, quoique il le traite sans largeur d'idée et d'une façon fort superficielle, mais les conclusions sont absolument dépourvues de fondement et d'une fantaisie qui égale le sans-gêne avec lequel il traite d'illustres maîtres comme M. Arrigo Solmi. Puisque j'ai fait allusion au volume de M. Flori je signale aussi une très médiocre traduction de *Monarchia* par M. A. Nicastro (la Tipografica, Prato), traducteur plein d'incertitudes, et ne possédant aucunement l'érudition nécessaire pour reconstruire la leçon latine du texte dantesque sans laquelle il n'est pas de traduction possible. L'ouvrage de M. Sebastiano Scadura : *De Monarchia di Dante Alighieri e suoi tempi* (Orario delle Ferrovie, Acireale), ne vaut pas mieux, il nous prouve seulement que les centenaires ont le tort de réveiller les velléités littéraires de beaucoup de monde, qui ferait mieux de s'occuper d'autres choses, surtout quand, pour traiter un sujet, ils commencent par en ignorer le titre véritable. M. Nicastro, aussi bien que M. Scadura, semble ignorer apparemment que le titre du traité en question n'est pas *De Monarchia*, mais *Monarchia.*

M. Ermenegilde Pistelli a écrit une belle et émouvante défense sur le : *Firenze di Dante* (Sansoni, Florence) et à cette même *Firenze di Dante*, deux historiens, MM. Luigi Dami et Bernardino Barbadoro, ont consacré un excellent volume, orné de magnifiques gravures (Istituto di Edizioni Artistiche fili Alinari, Florence). Entreprise fort louable, qui reconstruit la vie florentine de l'époque de Dante, dans ses coutumes, dans les luttes de ses partis en y mêlant la vie de Dante jusqu'à son exil. Le texte et les illustrations, d'après des photographies, des dessins, des codes, des volumes ignorés même de bien des personnes cultivées, nous présentent une vision exacte de la ville, telle qu'elle était au

temps du poète. M. Giovanni Livi, en poursuivant les recherches qu'il avait commencées avec son ouvrage *Dante suoi primi cultori, sua gente in Bologna* (Cappelli, Bologne), nous offre maintenant un *Dante a Bologna, nuovi studi e documenti* (Zanichelli, Bologne), rempli d'intérêt et de choses inédites, qui témoigne que Bologne a eu la préséance dans le culte de Dante, nous prouve l'existence à Bologne d'une famille Alighieri et Aldighieri et qui illustre quelques personnages de la *Commedia* tels que Maestro Adamo, les comtes Guidi da Romena, etc.

Mme Elisabetha Cavallari a dirigé ses recherches sur : *La fortuna di Dante nel Trecento* (Perrella, Florence), gros volume qui témoigne de bonnes qualités chez son auteur qui nous paraît cependant impuissant à dominer la matière qu'il traite, par un manque de recherches approfondies par son évaluation trop superficielle des faits et qui laisse en même temps le lecteur avec le désir inassouvi d'une œuvre complète et consciencieuse sur l'influence dantesque dans le premier siècle après sa mort. Sous cet aspect le volume de M. Piero Chiminelli, qui nous permet de clore avec satisfaction cette liste déjà trop longue (1) : *La fortuna di Dante nella cristianità riformata* (Bilychnis, Rome), est bien supérieur, surtout dans la première partie, qui a trait aux Italiens de la religion réformée, tandis que la seconde, con-

(1) La librairie Fratelli Treves, de Milan, a commémoré le centenaire par un volume comprenant : *Dante : la vita, le opere le grandi città dantesche, Dante e l'Europa.* Comme tous les recueils il contient des essais excellents, à côté d'autres médiocres ou pires. La partie qui se réfère à Dante et l'Europe laisse particulièrement beaucoup à désirer, surtout après les excellentes études de M. Farinelli sur le même sujet. Dans son ensemble cet ouvrage peut être utile aux personnes cultivées qui y trouveront résumés, — parfois par d'illustres maîtres tels que M. Del Lungo, Parodi, Pellegrini, Raina, Vandelli, Migin, Toynbec, etc.) les résultats obtenus par la critique dantesque moderne. Un autre volume utile et recommandable est celui de M. Guido Falorsi : *Le concordanze dantesche introduzione analitica a un commento sintetico della Commedia* (Le Monnier, Florence), où sont groupés en chapitre les endroits du poème qui se réfèrent à un des arguments essentiels, afin que le chercheur puisse se rendre compte facilement de la pensée et de la doctrine du poète en relation à chacun d'eux. Tandis que : *La Luce di Beatrice* par Mme Carla Cadorna (Treves, Milan), n'est qu'un oiseux bavardage, — ce que l'on peut dire aussi du volume de M. E. Pappacena : *Discorso sulla grandezza di Dante* (Autoedizione, Bari et de celui de M. Arturo Insinga : *La tensione intellettuale dell'immagine nell'Inferno Dantesco* (Libreria Moderne, Palermo). — Les ouvrages de M. E. Correa d'Oliveira : *Dante et Beethoven* (Caddeo, Milan) et M. Lorenzo Vigo-Fazio : *Il canto primo del Paradiso* (Muglia, Catania), mieux construits, se laissent lire avec intérêt.

M. Michele Barbi, que j'ai déjà nommé plus haut, dans l'idée de propager une

sacrée aux réformés étrangers, laisse à désirer une plus grande abondance de détails. Dans son ensemble, toutefois, le volume est intéressant et témoigne du sérieux et de la culture de son auteur qui reste toujours maître de son argument.

GEROLAMO LAZZERI.

solide culture dantesque, ou du moins de montrer la nécessité de cette culture, a fondé, il y a environ un an, une excellente publication périodique : *Studi Danteschi* éditée avec luxe par la librairie Sansoni à Firenze. Les trois premiers volumes ont déjà paru et les autres suivront dans la mesure d'au moins deux par an. Les : *Studi Danteschi* porteront la trace de la personnalité si marquée de M. Barti, qui a exposé le programme de cette publication en un article qui, plus qu'un exposé de bonnes intentions, est un véritable essai de méthode de critique dantesque. A remarquer surtout, dans le premier volume : M. Barbi: *La questione i Lisetta*, M. Zingarelli : *Le reminiscenze del Lancelot* ; M. Barbi : *Guido Cavalcanti Dante di fronte al governo popolare* ; dans le deuxième, le très important essai de M. B. Barbadoro sur : *La condanna di Dante et le fazioni politiche del suo tempo*, ainsi que : *La questione dell'andata di Dante a Parigo*, par M. Pio Raina ; M. Barbi : *Per un passo dell'epistola all'amico fiorentino*; dans le troisième sont particulièrement importants ; V. Crescini : *Il bacio di Ginevra e il bacio di Paolo* ; Pio Raina : *Il casato di Dante* ; M. Barbi : *l'Ufficio di Dante per i lavori di via S. Proculo*. Il y a en outre dans chaque volume d'intéressantes « gloses et notes variées ».

Cette publication, je le répète, est vraiment excellente et dirigée par un maître des études dantesques, qui met à la portée des érudits une publication nouvelle, complète, vivante et indispensable.

LA ZONE DANGEREUSE

—

... Il doit y avoir dans les mots une merveilleuse puissance d'apaisement pour que tant d'hommes leur aient demandé de servir à leur confession.

CONRAD.

I

Quand, en novembre 1914, je partis de Laon, occupé par les Allemands, j'étais munie d'un sauf-conduit de la Commandantur, et d'une lettre de recommandation du capitaine von Kiessen. Je n'emportais avec moi qu'un petit sac contenant quelques bijoux de peu de valeur et trois billets de mille francs.

Il faisait très beau. J'atteignis rapidement les dernières lignes allemandes, car, le long du parcours, des chauffeurs m'acceptaient volontiers sur leurs voitures. Je leur adressais un gentil sourire, en agitant la main d'un air éploré, du bord de la route. Ils s'arrêtaient, descendaient, faisaient le tour de leur camion comme pour voir si tout était en ordre, mais c'était plutôt pour s'assurer si rien ne menaçait aux environs. Ils me disaient de monter vite : — *schnell! schnell!* Le plus souvent ils me prenaient à bras le corps et me hissaient. Je souriais toujours et ils m'embrassaient au passage. Je devais leur plaire avec mon teint jeune et frais, parce que, très blonde comme une Gretchen, je suis, par-dessus le marché, petite et vive comme une Française; or, c'est la vivacité et l'élégance naturelle des Françaises qui charment le plus les Allemands. Le capitaine von Kiessen me le disait souvent à Laon.

Mais il faut que je raconte ce qui m'arriva dans cette ville et comment il me fut donné d'en sortir.

Le jour où les troupes allemandes entrèrent à Laon, je sortis dans la rue, et, du bord du trottoir, je les regardai passer. Il y avait, parmi ces soldats, de beaux hommes, bien tournés et bien habillés. Ils me remarquaient et m'envoyaient des baisers. Cela me gênait un peu parce que c'étaient des ennemis contre lesquels se battait mon mari, adjudant au ... d'infanterie et que les voisins, partout malveillants, m'espionnaient certainement pour imputer ensuite à mal le moindre de mes gestes. Mais je ne sais pourquoi je n'arrivais pas à détester ces Allemands comme il aurait été convenable. Ne sont-ils pas, en effet, des hommes comme les autres, bien que, pour la plupart, grossiers physiquement et moralement, et n'est-ce pas par ordre de leur Empereur, vrai potentat du Moyen Age, qu'ils sont partis en guerre contre nous ? Tout de même, je souhaitais qu'ils fussent battus, puisque la France est ma patrie, et que mon mari, militaire de carrière, est patriote acharné. Seulement, pour l'instant, j'étais à Laon, ancienne garnison d'Edmond ; les Allemands y étaient aussi et en maîtres. Il fallait donc m'arrranger pour y vivre et surtout n'être pas molestée par eux en me montrant trop rétive.

Ils n'étaient pas commodes : très exigeants, très durs et menteurs. On ne pouvait avoir confiance en aucune de leurs promesses. Bientôt toutes sortes de réglements vinrent successivement rendre la vie plus difficile. Pardessus le marché, le prix des vivres augmenta rapidement et je prévis le moment où mon pauvre argent, — il me restait deux ou trois cents francs, — serait épuisé et où je me trouverais sans un sou, incapable, d'ailleurs, de travailler à cause de la peau fine de mes mains si blanches, que j'ai toujours soignées jusqu'aux ongles, frottés tous les matins avec de la poudre rose.

Ma bonne chance voulut que je n'en arrivasse point à cette extrémité. En effet, le soir même de l'entrée des Allemands à Laon, on sonna à ma porte. J'habitais, seule,

une toute petite maison en retrait et précédée d'un jardinet. Un officier se présenta, suivi d'un soldat portant ses bagages. C'était un grand garçon, très blond, aux yeux bleus et d'allures très distinguées. Sa moustache avait sa forme naturelle, c'est-à-dire point coupée en brosse à dents, mode que je fus bien étonnée de rencontrer depuis, chez les officiers français. C'est si laid et cela rend le moindre baiser si rude !

Cet officier se montra extrêmement poli et très discret. Je le logeai au rez-de-chaussée, dans la chambre de ma belle-mère, tandis que moi-même je m'installai au premier étage. Ma belle-mère s'était sauvée avec ma petite fille de quatre ans, peu après la déclaration de guerre. Elle disait en avoir eu assez des Allemands en 1870 et qu'elle ne voulait plus les revoir. Je lui laissai emmener ma fille, jugeant qu'ainsi, en tous cas, la vie serait plus facile pour moi. J'étais donc seule. L'attitude de mon hôte me rassura tout de suite. Il n'avait pas l'air boche du tout, à l'encontre de ses camarades, de vrais soudards. On ne disait pas encore boche à ce moment-là, mais ce mot rend si bien leur grossièreté que je l'emploie dès le début de cette histoire. Il parlait bien le français ; son accent allemand n'était pas dur comme celui de ses hommes. Un jour, il m'expliqua que sa mère était Autrichienne et qu'il avait hérité d'elle son parler doux. Il en avait aussi hérité ses jolies manières et beaucoup de tact.

Je vis bien, dès le premier jour, que je lui plaisais. Mais il n'en laissa rien paraître, ni moi non plus, bien entendu. Il s'arrangeait cependant pour me rencontrer souvent. Je ne le fuyais pas ; et, chaque fois, il me disait quelque chose d'aimable, me parlant de son petit garçon, de sa femme qu'il appelait *frau Grâfin*. Je crus, d'abord, que *frau Grâfin* était un nom de baptême; je compris ensuite que cela voulait dire Mme la Comtesse et que l'officier était noble. J'aurais dû le deviner à ses manières. Moi, je l'écoutais en lui marquant beaucoup d'attention et lui

racontais à mon tour des histoires sur ma petite fille. J'en inventais même pour l'attendrir, car il était de mon intérêt de me mettre bien avec lui. Parfois il s'en montrait ému, et, moi, je me mettais à pleurer. Alors, il me prenait la main, m'embrassait le poignet, en me disant :

— Consolez-vous, ma petite dame, la paix va bientôt arriver et vous pourrez revoir votre petite fille.

Je lui parlais le moins souvent possible de mon mari. Cela m'était désagréable et je pensais aussi que cela pourrait l'indisposer. La seule fois qu'il en fut question entre nous, il marqua son nom et le numéro de son régiment sur son carnet.

Quand il rentrait, le soir, presque toujours assez tard, il ne faisait pas de bruit, mais une fois dans sa chambre qui se trouvait juste au-dessous de la mienne, il toussait ou remuait un meuble pour me faire savoir qu'il était là. Moi, je m'enfermais à clef, ainsi que doit le faire une femme comme il faut, mais je ne dormais pas et j'écoutais avec attention ses allées et venues. Il me plaisait d'avoir à la maison, pendant ces moments difficiles et dangereux pour une jeune femme seule, un officier doux et tranquille et qui, j'en étais sûre, deviendrait amoureux de moi, s'il ne l'était déjà. Je ne pouvais rêver de meilleur protecteur.

Son ordonnance nettoyait la maison. Avec quelques verres de vin, j'en avais fait un ami, d'autant plus facilement qu'il avait dû remarquer les égards dont son maître m'entourait. Aussi, me rendait-il beaucoup de services surtout pour les gros ouvrages.

Une semaine environ après son arrivée, le Capitaine resta au lit avec un gros rhume. Je lui fis demander s'il désirait que je vinsse le soigner. Il me répondit qu'il me remerciait beaucoup, mais qu'il n'avait besoin de rien pour le moment et que probablement son rhume serait fini dans quarante-huit heures.

Sa réponse m'impatienta. Je jugeai qu'il était vrai-

ment bien peu galant en refusant les soins désintéressés d'une aussi gentille femme que moi. Je sais que je suis jolie car, avant la guerre, des camarades de mon mari m'avaient souvent fait la cour. Edmond s'en était montré jaloux et m'avait fait des scènes désagréables où il avait montré un caractère odieux.

Je passai la journée de fort mauvaise humeur. Le médecin, des camarades, vinrent voir le capitaine von Kiessen. Mais je ne me montrai pas, observant derrière le rideau de ma fenêtre. J'étais de plus en plus vexée en réfléchissant au peu de cas qu'il faisait de moi. Je résolus enfin à l'aller voir malgré lui et à l'obliger à quelque reconnaissance, pour le moins. Aussi, le soir même, entre chien et loup, pendant que l'ordonnance était allé manger sa soupe, je préparai une tasse de tilleul bien sucrée dans laquelle je versai une forte mesure de ce bon cognac qu'aimait tant mon mari et, après avoir frappé à la porte, j'entrai dans la chambre du capitaine, le plateau à la main, un joli plateau de cristal avec une petite nappe brodée en couleur et une belle cuiller de vermeil.

Il était dans son lit, revêtu d'une sorte de veston en soie rose, avec des revers et des brandebourgs bleus, ce qui allait bien au blond doré de ses moustaches et de ses cheveux. Je remarquai, pour la première fois, combien ses mains étaient blanches, où brillaient une chevalière d'or avec des armoiries et une autre bague en platine ornée d'un gros saphir.

Il ne parut pas du tout étonné de me voir, ce qui me démonta un peu. Je m'étais imaginée qu'il allait pousser des exclamations de surprise joyeuse et m'accueillir avec ces longues phrases aimables qu'il savait si bien tourner. Point ! Il me regarda en souriant avec une expression un peu moqueuse comme si, dans ma toilette, il eût remarqué quelque chose d'extraordinaire. J'étais sûre cependant d'être à mon avantage car, avant de descendre, je m'étais minutieusement inspectée devant l'armoire à glace.

En sorte que je restai là, comme une sotte, mon plateau à la main et toute confuse, moi qu'en somme rien ne démonte, surtout quand j'ai affaire à un homme bien élevé.

Enfin, il se mit à rire doucement et me dit :

— Madame Genlis, vous ressemblez à un Chardin !

Je crus entendre qu'il me comparait à un jardin.

— Et pourquoi trouvez-vous que je ressemble à un jardin ?

Il se mit à rire tout à fait et m'expliqua que Chardin était un peintre de jadis, très célèbre, et le reste, que tout le monde sait — excepté moi, jusqu'alors. Je compris qu'il avait voulu me faire un compliment et ma bonne humeur me revint. J'avançai jusqu'auprès du lit et, disposant le plateau sur la table de nuit, je lui dis :

— Puisque vous ne vous moquez pas de moi, monsieur le Capitaine, je vous apporte une bonne tisane qui vous guérira mieux que tous vos autres remèdes !

Le Capitaine me remercia beaucoup et me pria de m'asseoir un instant. Mais je m'y refusai, prétextant qu'il me fallait remonter tout de suite pour préparer mon dîner.

— Dépêchez-vous, ajoutai-je, de boire cette tisane pendant qu'elle est chaude.

— Si vous voulez que je la boive, répliqua-t-il, vous devez vous asseoir. Je ne souffrirai jamais qu'une aussi jolie dame que vous reste debout devant moi.

Je vis bien qu'il fallait m'asseoir, ce que je fis dans un fauteuil, au pied de son lit. Je le regardais boire. Lui me regardait aussi par-dessus sa tasse. Il ne se pressait pas, et, de temps en temps, soufflait sur la buée qui l'empêchait de me voir distinctement. Enfin il remit la tasse sur la table en me disant :

— Ce philtre est exquis !

Je m'étais levée. Il me tendit la main et, comme je serrais la sienne en lui souhaitant une bonne nuit, il m'at-

tira doucement vers lui. Je compris qu'il voulait m'embrasser et je résistai. Mais il ne me lâcha pas.

— Vous savez, me dit-il, en souriant, dans mon pays on baise la main des belles dames et je ne peux faire autrement que de baiser la vôtre par reconnaissance et amitié.

La gentillesse avec laquelle il s'exprima me décida à lui abandonner tout à fait ma main qu'il baisa à plusieurs reprises. Jamais on ne m'avait ainsi baisé la main. Je trouvai cette manière très agréable. Il est probable que cela le mit en goût, car il tenta de me prendre par la taille, ce qui fit que je me trouvai un peu penchée vers lui. Ses cheveux sentaient très bon et,ma foi, j'eus, un moment, une tentation assez forte. Je ne sais pas ce qui serait arrivé, ou, plutôt, je le sais très bien, si, à ce moment, je n'avais entendu la petite porte du jardin se fermer. C'était l'heure où l'ordonnance rentrait de la soupe. Je ne voulus pas qu'il me surprît dans une attitude qui aurait pu lui donner des soupçons injustifiés sur mes relations avec son maître.

— Voilà votre ordonnance ! lui dis-je.

Aussitôt il me lâcha ; je pris le plateau et sortis tranquillement. Nous nous souhaitâmes le bonsoir comme si rien ne s'était passé.

Je montai chez moi fort contente. J'avais pris ma revanche sur l'indifférence que m'avait témoignée le capitaine et je croyais bien avoir avancé plus avant dans la sympathie de cet officier qui pouvait me rendre tant de services.

La journée du lendemain se passa tranquillement. Von Kiessen me fit prier, vers quatre heures, de lui apporter une autre tasse de tilleul. Sitôt que je fus entrée dans sa chambre, il m'annonça qu'il était presque guéri et que, dès le lendemain, il reprendrait son service. Il me dit aussi que, ce soir, il dînerait à la maison et qu'il serait très heureux et honoré si je voulais bien être son invitée.

Cette proposition me toucha beaucoup. J'étais seule, je m'ennuyais affreusement et aussi je mangeais, d'ordinaire sans appétit, une mauvaise cuisine que je préparais moi-même. A dire vrai, je me sentis très honorée de m'asseoir à la table d'un gentilhomme aussi bien élevé que beau garçon. Sans réfléchir davantage, je me laissai tenter et acceptai.

Quand je fus remontée dans ma chambre, je pensai que ce que je faisais n'était peut-être pas très bien. La femme d'un soldat français ne devait, sans doute, pas être à sa place comme convive d'un officier ennemi. Mais l'heure s'avançait, j'avais promis. Je ne trouvai aucune excuse valable pour revenir sur mon consentement. Et puis, qui le saurait ? Je me mis donc à ma toilette, que je soignai autant que je le pus, étant donné la simplicité de ma garde-robe. Mes dessous ont toujours été élégants. Ma jupe tailleur neuve, des bas de soie, mes souliers de daim gris, une jolie blouse de dentelles, une rose au corsage, la dernière du jardin, un coup de vaporisateur au Chypre sur la poitrine et la nuque, et, à l'heure dite, je descendis chez M. von Kiessen.

Il était levé, habillé d'un complet de soie rose, comme celui dont il portait le veston dans son lit, un pyjama. Il m'accueillit avec la meilleure grâce du monde, en me baisant la main très galamment. Sur la table étaient disposés les plats préparés, sur la commode un réchaud et des bouteilles de champagne et, devant le feu qui flambait dans la cheminée, d'autres bouteilles de vin cacheté.

Hélas ! ce Champagne ! Il fut véritablement la cause de ce qui m'arriva par la suite...

... Je me réveillai, vers une heure du matin, dans les bras d'Otto von Kiessen profondément endormi ! Il avait, lui aussi, bu beaucoup plus qu'il n'aurait fallu. Je me rhabillai avec hâte et sans bruit et m'empressai de gagner ma chambre. J'étais honteuse de ma faiblesse et me demandai avec anxiété si, maintenant, von Kiessen n'allait

point me mépriser et me traiter comme ces femmes de mœurs faciles que les officiers se repassaient les uns aux autres. Mais j'avais mis la main dans l'engrenage, je savais déjà qu'il me serait difficile, sinon impossible de me dégager et je restai la maîtresse de von Kiessen. Toutefois, je résolus de jouer serré, de ne point perdre la tête et, bien qu'après tout il me plut, de ne pas me laisser aller moi-même à un véritable amour.

Sa protection me fut fort utile, car il était commandant de place en second. Il me faisait apporter par son ordonnance toutes sortes de provisions et, de temps à autre, venait dîner avec moi. Cependant, je m'efforçais de cacher aux voisins notre liaison. Je peux croire que j'y parvins, car personne n'y fit jamais allusion. Je sortais de moins en moins, faisant cependant des achats suffisants pour qu'on ne pût me croire nourrie par les soins de mon hôte.

Je dois dire qu'il se montra bon et aimable. La bonté quasi-paternelle qu'il me témoignait en dehors des effusions d'amant avait endormi, je ne dis pas mes remords que je ressentais toujours dans le petit fond de mon cœur, mais le sentiment de ma déchéance. J'en étais arrivée à ne presque plus penser à la guerre, et, de moins en moins, à mon mari et même à ma fille. Je vivais une autre vie comme si j'eusse été une autre moi-même.

Tout alla à peu près bien jusqu'au jour où von Kiessen me proposa, — après bien des circonlocutions que je ne relaterai pas ici,— de faire de l'espionnage pour le compte de son service de renseignements. Comme il avait toujours évité avec moi toute allusion à la guerre, et même à mon mari depuis le jour où il avait pris son nom en note, cette proposition me surprit. Je répondis par un refus très net et avec assez d'indignation pour qu'il ne revînt pas à la charge.

Cependant, à force de réfléchir sur ce sujet, j'en arrivai à me demander si le Capitaine n'était pas déjà fatigué de

sa liaison avec moi. Qu'arriverait-il s'il me quittait en me laissant sans ressources ? Je ne possédais presque plus d'argent et, comme il me défrayait de tout, je n'avais pas osé lui en demander. J'eus ensuite l'idée qu'il pourrait, un jour ou l'autre, être envoyé au loin, ou au front de combat pour son service. Naturellement, il ne pourrait m'emmener ; et alors, de toutes façons, je serais abandonnée...

Ce résultat de mes réflexions fut qu'il m'apparut beaucoup plus sage d'accepter ses propositions afin d'avoir un moyen de rentrer en France, d'y retrouver ma belle-mère et ma fille, qui devaient être réfugiées près de Soissons chez un de nos proches parents. Mon mari, adjudant, peut-être maintenant officier, m'enverrait certainement une partie de sa solde, ce qui me permettrait de vivre honorablement. Quant à l'argent de von Kiessen, c'était autant de pris aux Allemands. Ils n'en reverraient jamais un sou ni en espèces ni en services !

J'amenai donc le capitaine à renouveler ses offres. Je lui déclarai alors, qu'en fin de compte, j'acceptais, à condition toutefois que ce qu'on me demanderait ne fût pas de la vraie trahison par laquelle je pourrais causer la mort d'un seul de nos soldats. Il se mit à rire et m'assura que ma conscience pouvait être en repos : je n'aurais qu'à me rendre à Boulogne-sur-Mer par la Hollande. Là, on me confierait des documents avec lesquels j'irais dans une ville du midi de la France, à Nice sans doute, où un second agent me donnerait d'autres instructions. En somme, je ne servirais que d'intermédiaire, de commissionnaire sans aucune responsabilité. L'affaire fut convenue. Von Kiessen me remit trois mille francs en billets de banque français. A Nice, on devait m'en remettre autant. J'en toucherais, me promit-il, encore autant si je parvenais à revenir à Laon.

Le moment de la séparation arriva, Otto von Kiessen attacha à mon poignet un bel esclavage en or du même

style qu'un collier qu'il m'avait donné au début de notre liaison. Voilà qui était d'un galant homme. Mais, au moment de mon départ viâ Hollande, von Kiessen me déclara que, pour des raisons de prudence, mon itinéraire était changé ; il trouvait bien plus simple, puisque je devais rejoindre ma famille à Soissons, que je gagnasse directement cette localité. Le prétexte, en effet, paraîtrait aux autorités françaises beaucoup plus naturel, par son imprudence même. Je devais me diriger sur les premières lignes allemandes, qu'on me ferait franchir par un secteur peu surveillé et à cette époque en repos complet des deux côtés. Une fois cette ligne franchie, je saurais bien me débrouiller toute seule avec mes compatriotes. A ce propos, il ajouta toutes sortes d'explications et de recommandations qui me furent très utiles.

J'arrivai donc, comme je l'ai raconté au commencement de ce récit, aux lignes allemandes, non sans avoir été arrêtée et interrogée par de nombreux postes de surveillance qui trouvèrent mes papiers en règle. Les Allemands sont si disciplinés que pas un ne songea à s'étonner, devant moi du moins, de l'étrangeté de ma promenade.

Enfin, au petit village de X, je fus amenée devant un officier supérieur pour lequel j'avais une lettre cachetée. Il en prit connaissance en me regardant de temps à autre par-dessus ses lunettes. Puis il appela un feld-webel, lui donna des instructions et lui enjoignit de faire partir en même temps que moi les « autres personnes en question ». Je savais assez d'allemand pour comprendre à peu près cette conversation.

Ces autres personnes étaient un jeune homme de seize ans environ et une vieille femme, sa grand'mère, sans doute.

Le sous-officier me mena par un chemin creux jusqu'à l'entrée d'un boqueteau. Il ne m'adressa pas la parole une seule fois pendant qu'il m'examinait de méchante

façon. Ce devait être un étudiant : il avait la tête toute ronde, quasi rasée sous son petit bonnet sans visière, des yeux gris et des oreilles en plat à barbe.

La vieille femme et son garçon nous suivaient. Soudain le feld-webel s'arrêta où le chemin creux se relevait au niveau du sol. Il me montra du doigt une grande ferme éloignée dont on ne voyait que le toit derrière un rideau d'arbres, en me disant « *Furt !* » d'une façon si grossière que je lui répliquai en mauvais allemand :

— Vous pourriez bien être plus poli !

Il ne répondit pas, mais, au moment où je passai devant lui, il m'allongea un coup de pied dans le derrière en maugréant une injure qui ressemblait à *Huren* ! Je manquai de tomber et fus obligée de m'asseoir tant j'étais épouffée. Mes deux compagnons me dépassèrent en riant, ce qui me vexa horriblement. Aussi, je fondis en larmes. Les plus tristes pressentiments m'agitèrent. Je me dis : — Ça commence bien ! Ah ! j'ai eu bien tort de quitter ce bon Otto von Kiessen ! Dans quel guêpier me suis-je fourrée ! Enfin, ayant réparé le désordre de ma toilette, secoué ma robe, rajusté mon chapeau, je me dirigeai droit vers la grosse ferme, mon mouchoir blanc à la main, prête à l'agiter comme un drapeau... Mes compagnons avaient disparu.

On me dit, plus tard, que j'avais risqué ma vie en traversant, comme à la promenade, cette zone entre les deux armées. Les Allemands, qui avaient sûrement reçu des ordres, ne me tirèrent pas dessus. Quant aux Français, — certainement ils m'avaient examinée à la jumelle, — il est probable qu'ils furent stupéfaits par l'apparition en ces lieux d'une jolie femme ; le fait est qu'ils me laissèrent approcher. A deux cents mètres environ de la ferme, deux hommes et un gradé, sortis de je ne sais où, m'encadrèrent et se mirent à blaguer entre eux : — Tu parles d'une poule faisanne ? disait l'un. Les autres répondaient par des plaisanteries d'aussi mauvais goût. Mais ce n'était pas le

moment de me fâcher pour indisposer le monde contre moi. Ils me menèrent à la ferme.

Là, des soldats, — presque tous des vieux réservistes, qui vaquaient à diverses occupations bien tranquillement, — s'arrêtèrent de travailler et me dévisagèrent curieusement. L'un d'eux cria quelque chose en patois du Midi qui fit rire tout le monde, excepté moi. J'étais fort interloquée au contraire et près de perdre contenance quand l'officier arriva. C'était aussi un vieil homme à moustaches blanches et qui voulait paraître sévère. Il bougonnait : — N. de D. N. de D ! En voilà une histoire ! en me regardant des pieds à la tête. Je ne savais pas quoi dire et, de plus, je commençais à être très fatiguée. Enfin, il m'emmena dans la cuisine qui lui servait de chambre et de bureau, me fit asseoir et m'interrogea. J'étais très émue ; mais il faut croire que ce que je lui répondis le satisfit, car il s'amadoua aussitôt. Je lui racontai qu'habitant la zone occupée, j'avais rendu quelques services aux officiers comme blanchisseuse de fin, grâce à quoi on me laissait circuler ; qu'en allant rapporter des chemises au village de X... (je nommai celui qui était en face de la ferme), j'avais feint de me promener, me baissant de temps à autre comme pour ramasser des plantes et qu'ainsi, j'avais pu gagner, sans être remarquée, un chemin creux qui me dérobait aux vues ; que tout cela s'était passé assez facilement parce que ce secteur-là n'était presque pas gardé....

— Je le sais ! je le sais bougre bien ! bougonnait le Capitaine, mais N. de D. quelle drôle d'histoire !

Alors, le voyant de bonne humeur, je lui demandai la permission de rejoindre au plus tôt ma mère et ma fille près de Soissons. Je m'informais aussi de l'endroit où pouvait être le régiment de mon mari. Il haussa les épaules :

— Ah ! là là ! N. de D ! Et comment voulez-vous que je le sache, ma petite dame, je ne sais même pas comment

s'appelle notre général ni à quelle division nous appartenons !

Puis il rendit compte à un chef par téléphone et je compris à la conversation, qu'on allait s'informer, avant toutes choses, si, réellement, j'avais des parents au village de Béloeil. En attendant la réponse, il me fit servir des confitures, du pain et du vin. J'avais grand besoin de manger. Pour un peu je me fusse évanouie. Après m'être restaurée, comme je réfléchissais les coudes sur la table, je m'endormis.

Au bout d'une heure environ le vieux capitaine me réveilla et m'annonça qu'on allait me conduire à Béloeil où j'aurai, très probablement, l'autorisation de résider. Je le remerciai avec effusion. Mais il ne savait me répondre que :

— De rien, de rien ! tout de même quelle drôle d'histoire, N. de D !

Une petite auto arriva avec un capitaine de la prévôté qui me conduisit à Soissons. Cet officier me questionna beaucoup. Je répondis bien exactement ce qu'il fallait. A Soissons, un officier d'Etat-major m'interrogea encore, mais lui me demanda force détails sur ce que je savais des troupes allemandes. Je lui dis tout ce que j'avais remarqué, bien exactement, pas grand'chose, je pense, parce que je n'avais guère prêté attention aux allées et venues des militaires. Il me questionna avec insistance sur les emplacements d'artillerie. Je n'en avais aperçu nulle part, bien que j'eusse entendu souvent tirer le canon, à vrai dire d'assez loin. Au même moment deux ou trois obus éclatèrent tout près de la maison avec un bruit terrible. J'en fus saisie et me mis à trembler. Bien que l'officier, en souriant, m'eût assuré que ce n'était rien, je restai inquiète et, finalement, je me mis à pleurer. Cela décida, sans doute, l'officier à se débarrasser de moi, car il me dit poliment :

— Rassurez-vous, madame, je vais vous faire conduire

à l'instant même à Belœil qui n'est qu'à quatre kilomètres d'ici.

Et il donna des ordres à un planton. Peu après, on me fit monter dans une torpédo militaire. Assise dans le fond, presque étendue sur de bons coussins, j'avais l'air d'une vraie dame. On me regardait beaucoup et cela me consolait du coup de pied de cette brute de boche et du mauvais compliment du territorial.

Un quart d'heure après, j'étais à Belœil.

II

Sur la petite place du village où l'automobiliste s'arrêta à la nuit tombée, vers six heures du soir, il n'y avait que quelques fourgons militaires dételés et, çà et là, des soldats qui se hâtaient, porteurs de paquets quelconques. Sur le pas de leur porte, des commères essayaient de me dévisager, la tête en avant, arrêtées dans leur mouvement comme des oies regardant passer un carnaval. Les croquants sont partout les mêmes !

Pour montrer aux gens que je n'étais pas la première venue, je tirai mon portemonnaie de mon sac et tendis vingt sous au chauffeur. Celui-ci, qui paraissait très pressé, les empocha sans même me remercier et démarra vivement, me laissant là plantée.

J'avisai au plus près une paysanne qui, voyant que je me dirigeais vers elle, fit lentement demi-tour et me ferma la porte au nez. Un gamin qui passait, me renseigna. M. Bontout, le charcutier, demeurait dans la grande maison au bout de la rue, après l'église. C'était à deux pas.

La boutique était ouverte. Mme Bontout, qui allumait la lampe, en m'apercevant poussa un grand cri et m'embrassa avec effusion. Puis elle se remit à crier si fort que toute la famille effarée se trouva réunie ; on se jeta sur moi, on m'embrassa ; ma belle-mère, André Bontout, sa fille Antonia et M. Bontout m'accablèrent de compli-

ments et de questions au point que je ne m'aperçus pas tout de suite que ma fille n'était pas là. Mme Genlis me dit enfin :

— T'inquiète pas, Mamarthe, Rosalinde est un peu fatiguée. Elle est restée à l'étage. Monte vite l'embrasser.

Je trouvai la petite assise dans un grand fauteuil. Quand elle me vit, elle devint toute pâle et se mit à pleurer doucement. J'étais, moi aussi, très émue de la revoir. C'était une bonne petite fille, avec un caractère très doux qui ne m'avait jamais causé d'ennuis, et jolie comme un cœur. Elle mit les bras autour de mon cou et resta la figure cachée contre ma poitrine, en répétant : — Maman, maman! oh ! ma belle petite maman ! tout en sanglotant. Je l'embrassai bien tendrement, et, avec précaution, je détachai ses bras de mon corps, car, à la façon dont elle continuait à répandre des larmes, elle eût vite fait d'abîmer mon unique blouse de satin.

Alors seulement je remarquai qu'elle portait un gros pansement à la jambe droite. Maman Genlis, — c'est ainsi qu'on appelait ma belle-mère, — m'expliqua que la petite avait eu une sorte de mal dans l'os de la jambe, qu'on avait dû lui faire une opération, que la plaie se fermait mal, toujours suppurante et que tous les deux jours on la menait au dispensaire à Soissons quand il n'y avait ni médecins militaires ni infirmiers à Bélœil.

En regardant Rosalinde, qui avait fini par se consoler et voulait absolument me montrer ses jouets, je remarquai qu'elle avait maigri et grandi, mais aussi qu'elle était habillée d'une façon médiocre, pas tout à fait comme une paysanne, mais tout de même un peu moche. Je me promis de la vêtir plus élégamment et surtout de la coiffer un peu mieux. Pourquoi lui avoir supprimé ces jolis rubans de couleur avec lesquels je réunissais ses cheveux blonds au-dessus de sa tête ? Ma belle-mère me répondit qu'elle n'avait pas assez de sous pour s'en payer et que, d'ailleurs, des rubans, à cette heure, où voulais-je

qu'elle en trouvât ? Je haussai les épaules. Rosalinde avait un teint — comme on dit — de lys et de roses, un petit nez charmant, une bouche toute mignonne, de beaux grands yeux marrons presque noirs, ceux de son père, tandis que les miens étaient bleu-pervenche. A part cette particularité, tout le monde s'accordait à dire qu'elle était tout mon portrait.

Maman Genlis me parla d'Edmond, mon mari. On avait assez souvent de ses nouvelles. Chaque fois, il s'informait de moi, répétant que son plus grand chagrin était de me savoir aux mains des Allemands. Il s'inquiétait des mauvais traitements que j'avais dû subir.

— Au moins, ne t'ont-ils pas fait trop de misères ? me demanda maman Genlis.

J'eus un peu envie de rire, mais je lui répondis que, si la vie était difficile et chère, au fond on m'avait laissée assez tranquille. Je lui expliquai que j'avais gagné quelque argent en repassant le linge des officiers.

— Tu as donc appris ? s'enquit maman Genlis, sans intention de m'embarrasser.

— Il m'a bien fallu, répondis-je en rougissant un peu. Nécessité fait loi ! Une voisine (et je nommai, par précaution, une jeune femme qui venait de mourir et ainsi ne pourrait témoigner) M... m'a enseignée. Et puis, vous savez que je ne suis pas maladroite...

J'ajoutai que, maintenant, j'étais dégoûtée du fer et de l'empois et qu'il ferait chaud quand j'en toucherai, car ils me rappelaient de trop durs souvenirs.

Elle m'apprit encore que mon mari s'était battu dans la Marne, qu'il était ensuite remonté du côté de Compiègne et qu'enfin on le supposait maintenant dans le Nord. La dernière fois qu'il avait écrit, il comptait sur une permission prochaine. A dire vrai, je n'avais pas grande envie de le revoir. Nous nous étions assez froidement quittés après une scène de jalousie où il m'avait avec violence accusée de choses absolument fausses.

Cependant, les mensonges que j'avais dû faire à ma belle-mère ne m'avaient causé qu'une très légère confusion. C'eût été trop dangereux et bien ridicule de lui laisser soupçonner la vérité. D'ailleurs, mon flirt avec von Kiessen, je n'y songeais déjà plus, ou si peu ! Assurément, j'allais me trouver moins bien à Béloeil qu'à Laon. A Laon, j'étais bien au Capitole, mais je pouvais en être précipitée tous les jours et pour tomber dans quel abîme ! Ici, le jour où je m'ennuierais par trop, je pourrai m'en aller facilement. Donc, tout allait pour le mieux.

Sur ces entrefaites, Mme Bontout nous appela pour le dîner, pendant lequel je dus raconter au long mes aventures. On pense quelle fut ma prudence. Tout le monde me plaignit, et le cousin Bontout, qui était un bien brave homme, malgré ses manières de charcutier, me déclara :

— Et maintenant, cousine, vous voilà tranquille chez nous. Vous y resterez autant que vous le voudrez. Il n'y a pas de danger que ces cochons d'Allemands reviennent. Et si on les revoyait par ici, ils me passeraient plutôt sur le corps avant que de toucher un seul de vos cheveux ! vous ! J'espère que vous ne manquerez de rien. Faites comme chez vous. Ma femme vous demandera par-ci par-là de lui donner un coup de main pour repasser, puisque vous savez le truc et ça ira, ça ira !

A son tour, Mme Bontout m'assura qu'elle me traiterait comme sa fille. Je n'aurai à m'inquiéter de rien. Elle me donnerait tout ce dont j'aurais besoin pour mon entretien et celui de ma fille. Antonia partagerait volontiers ses nippes avec moi...

Je remerciai vivement ces bons parents, bien résolue en moi-même à ne rien emprunter à cette grosse dondon d'Antonia. Je leur confiai qu'il me restait un peu d'argent pour remonter ma garde-robe. Naturellement, je ne leur avouai point mes trois mille francs, somme dont l'importance les aurait étonnés. Je déclarai avoir encore 500 francs en poche et même je priai le cousin Bontout

de me les garder. Quant au reste, je résolus de le conserver, avec le collier et le bracelet d'or de von Kiessen, caché dans mon sac fermant à clef. Enfin, chacun s'en fut coucher très bons amis. J'eus l'impression que j'avais fait la conquête de tout le monde, même de cette pauvre bécasse d'Antonia.

Le lendemain matin, je dus aller trouver le maire pour faire ma déclaration d'arrivée dans la commune et lui demander l'allocation, laquelle Bontout m'avait dit être un droit pour chaque réfugiée. Ma belle-mère touchait déjà 1 fr. 25 pour elle et cinquante centimes pour Rosalinde. Allez vivre avec ça !

A la mairie, je trouvai tout fermé ; l'instituteur-secrétaire avait été mobilisé. L'institutrice me déclara qu'elle ne pouvait m'inscrire sans les ordres de M. le maire dont elle m'indiqua la demeure. J'avais interrompu sa classe et je vis bien qu'elle attendait avec impatience que je la laissasse tranquille. C'était une grande femme maigre, mal coiffée, mal habillée et sale. Je pense que l'élégance relative de ma toilette avait dû la choquer. Sans s'enquérir autrement de ma situation, bien que je lui eusse dit, pour m'attirer sa bienveillance, m'être sauvée de chez les Prussiens, elle m'avertit sèchement qu'elle ne recevait le monde que de 1 h. à 1 h. 1/2 et de 4 h. 1/2 à 5 heures. C'était elle qui tenait les écritures de la mairie.

— Mais, naturellement, ajouta-t-elle aimablement, je ne suis la domestique de personne !

Je laissai là cette pécore et m'en allai à la recherche du maire. Je dus traverser tout le village. Béloeil était une petite commune de six cents habitants environ, tapie au creux d'une sorte de ravin, dans un massif escarpé et boisé, à trois ou quatre kilomètres de la rive gauche de l'Aisne, et tout à fait défilé des vues de l'ennemi. En sorte qu'on y vivait tranquille et qu'à peine y entendait-on le canon, bien qu'on fût assez près de la ligne de combat. L'aspect des maisons était pauvre et l'ensemble triste

en cette saison d'hiver. On devait bien s'y ennuyer ! Les gens avaient l'air maussade et personne ne me disait bonjour, au contraire. On me dévisageait comme si j'eusse été quelque chose de méprisable et d'inquiétant. De vieux territoriaux, qu'on employait à des travaux de terrassement, occupaient presque bourgeoisement quelques maisons abandonnées par leurs propriétaires qui, ayant fui l'invasion, n'étaient pas encore revenus. Je n'aurais jamais pu supposer qu'un village pût être aussi tranquille si près du front. Il y avait, paraît-il, de la grosse artillerie française sur les crêtes autour de nous, mais, pour le moment, elle ne tirait pas.

Je trouvai le maire dans sa cour, en train de faire des fagots. Un vrai paysan, presque un ouvrier bûcheron. Il était très vieux, tout ratatiné, avec de grosses moustaches blanches tombantes et une barbe de huit jours. Je l'abordai en lui demandant, le plus aimablement possible :

— C'est vous, monsieur le maire ?

— Mais oui, madame, répondit-il en ôtant son chapeau, et pour mon malheur, car c'est maintenant un sacré métier ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

Quand je lui eus dit qui j'étais et de quoi il s'agissait, son ton changea. Il se remit à fagoter et, tout en fagotant, me déclara qu'on n'avait pas besoin de réfugiés dans le pays, qu'on ne savait qu'en faire, qu'il n'y avait déjà pas assez de quoi nourrir les habitants et que, d'ailleurs, je n'étais pas nécessiteuse. Puis, il eut l'idée de me demander mes papiers. J'eus beau lui expliquer que je ne pouvais lui en montrer, puisque je m'étais sauvée des Allemands au péril de ma vie, que je venais d'arriver à Belœil dans l'auto d'un général et que, par conséquent, je n'étais pas une vagabonde. D'ailleurs, M. Bontout, mon cousin, répondrait de moi.

— Ah ! répondit-il, vous êtes cousine de Bontout... Voilà qui m'est égal ! Moi, je ne connais que la loi. Pas de pa-

piers, pas d'allocation, et j'avertirai les gendarmes... Vous pouvez aller dire ça au cousin André !

Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de ce méchant homme, je rentrai chez le cousin Bontout, auquel je racontai l'histoire. Il se fâcha d'abord, puis se mit à rire :

— Ah ! la vieille canaille ! Trop content de nous désobliger ! C'est lui qui m'a dégommé de maire et c'est moi qui le dégommerai aux prochaines élections... Rassurez-vous. Il n'y a qu'à aller à Soissons voir le capitaine de la prévôté. Ça ira ! Il me connaît. C'est un client. J'attellerai la carriole après déjeuner.

Nous allâmes donc à Soissons. Sur la route, un poste de territoriaux nous arrêta pour contrôler nos sauf-conduits. Ils s'étaient construit une maison de Robinson Crusoé avec des branches et des vieilles planches et eux-mêmes ressemblaient à d'énormes esquimaux, sous les imperméables de toutes couleurs en toile huilée, les cache-nez et les passe-montagnes dont ils s'étaient affublés, bien qu'il fît assez beau temps. Le cousin Bontout les connaissait tous : il tendit au caporal un bon morceau de charcuterie en lui disant :

— Cette dame est avec moi. C'est une nièce qui va à la prévôté pour affaire personnelle.

Le caporal, sans rien nous demander d'autre, nous laissa continuer notre chemin.

Soissons me parut bien désolé. Il n'y restait pas grand monde en fait de civils, mais, par contre, une grande quantité de soldats de toutes armes y grouillait. Il y en avait dans les maisons, dans les cours et je me demandais où pouvaient bien coucher tous ceux que je voyais dans la rue. Et s'il était tombé un obus là-dedans ? Justement le canon s'était mis à tonner. Cela roulait comme du tonnerre avec des coups de foudre tout d'un coup plus forts. Bontout devenait plus nerveux. Le maître de l'hôtel où il remisa le cheval lui fit part, en guise de bonjour, et sans ménagements, de ses appréhensions. On se battait avec

acharnement sur les positions de la rive droite de l'Aisne. Il tombait tous les jours des obus dans la ville. On s'attendait à un sérieux bombardement. L'autorité militaire ne faisait rien pour rassurer les gens. Aussi, la peu nombreuse population s'affolait et se préparait au départ, sauf les mercantis qui se cramponnaient. L'hôtelier avait déjà expédié sa femme et ses filles à l'arrière. Mon cousin parut troublé par ces confidences, il se hâta de me conduire à la prévôté où il exposa mon cas à un gros adjudant qui remplaçait le capitaine. Cet adjudant lui répondit que la chose était facile, vu qu'il était au courant, l'État-major lui ayant déjà transmis mon dossier. Il me rédigea sur l'instant un permis de séjour, y mit le cachet et l'envoya porter à la signature par un planton.

— Madame a choisi un drôle de moment, dit-il, pour venir s'installer par ici.

Et il nous expliqua longuement que les Allemands allaient donner un gros effort, — on le savait par des prisonniers — et que, si nous n'étions pas soutenus, surtout si notre secteur ne touchait pas de gros canons, nous pourrions bien être culbutés... Il ajouta qu'il serait prudent pour un chef de famille d'éloigner sa dame et ses demoiselles, les adultes surtout.

— C'est délicat de donner un conseil, conclut-il. Car il y a aussi des chances pour que nos soldats tiennent encore le coup...

Cette dernière assurance ne parut pas convaincre le cousin Bontout, qui, je le voyais bien, avait la fièvre de venette. Il prit congé de l'adjudant et, quand nous fûmes dans la rue, il me dit :

— Cousine, il se pourrait bien que nous partions bientôt tous ensemble...

J'aurais voulu entrer dans quelque magasin pour acheter un peu de linge fin et des rubans pour les cheveux de Rosalinde. Mais Bontout m'entraîna vers l'hôtel en m'assurant qu'il n'y avait plus une boutique ouverte. Le canon

continuait à tonner fortement sur les crêtes de l'autre côté de l'Aisne. Tout près de nous, les nôtres répondaient. Bontout prétendait entendre même les fusils et les mitrailleuses. Ce vacarme s'était en effet intensifié et, çà et là, dans la campagne proche, des marmites tombaient dont les explosions nous faisaient tressauter. Sur nos têtes un avion vola, — français ou allemand ? — De petites boules de fumée l'encadrèrent et restèrent accrochées dans le bleu du ciel, alors que l'avion, déjà loin, était caché à nos regards par le toit des maisons. Bontout se hâta d'atteler. Ses mains tremblaient en garnissant le cheval. Enfin nous démarrâmes au grand trot.

Au poste de la grand'route, le cousin répondit au caporal qu'il était bien pressé parce qu'il avait du travail à la maison. Il ajouta d'un ton indifférent :

— On dit que ces salauds attaquent et qu'on pourrait bien les voir par ici...

— Ça se pourrait bien, répondit tranquillement le caporal. Nous, on s'en fout. Des pépères comme nous, on n'en fait pas assez de cas pour les garder quand ça barde trop fort... on disait même hier que nous allions être relevés...

Bontout siffla entre ses dents et fouetta son cheval :

— Vous voyez, Berthe, me dit-il, il faut toujours faire causer le monde. C'est rare qu'on n'apprenne pas quelque chose d'intéressant dans le tas.

Il entra enfin dans sa cour, qu'il referma soigneusement, et, avant même de dételer le cheval en sueur, courut à la cuisine trouver sa femme et lui déclara brusquement :

— Tu sais, il va falloir décamper demain. Je ne veux pas que tu restes ici, ni ta fille, ni les Genlis.

Et il lui raconta, en l'amplifiant, ce qu'il avait appris dans la journée.

— C'est l'adjudant de gendarmerie qui me l'a dit et aussi Rendu. Il a chez lui une popote d'officiers et cause

souvent avec le commandant. Lui, a déjà fait partir ses dames. Il est resté parce qu'il y a gros à gagner. Moi, je ferai comme lui Un homme seul, ça file quand ça veut, affirma-t-il avec résolution. Demain j'attellerai les deux voitures et nous partirons pour Compiègne. Nous coucherons en route.

Cousine Flore fondit en larmes, Antonia aussi, mais elles ne firent aucune objection, tant elles avaient été, de façon foudroyante, gagnées par la peur. Ma belle-mère, elle, était résignée à tout, — c'était dans son caractère — et, moi-même, bien que je n'eusse point subi la contagion de cette frousse, je pensai qu'il était plus prudent de s'en aller. D'ailleurs, n'importe où, on s'ennuierait moins qu'ici, surtout à Compiègne, qui était une ville grande, riche et renommée pour son élégance. Je n'avais qu'une peur : c'est que Bontout changeât subitement d'avis. Je résolus donc de paraître aussi inquiète que le reste de la famille ; pour commencer, je me mis à pleurer, ce que je fais assez facilement. Le pauvre Bontout manqua suivre mon exemple et, quand il fut revenu de donner l'avoine aux chevaux, il n'avait pas changé d'avis, comme je le craignais en entendant la canonnade diminuer d'intensité.

Il fut décidé qu'on partirait le lendemain matin même sans prévenir les voisins, afin de n'être pas ennuyés par leurs conseils, leur approbation ou leur blâme.

— Chacun pour soi, déclara Bontout et ça ira ! Si tout le monde partait en même temps, les routes seraient trop encombrées.

Il avait bu quelques verres de vin pour se rengaillardir. Il s'était même mis à plaisanter. Mais personne ne riait.

La nuit se passa en préparatifs. On empila quelques matelas dans les grandes voitures, le plus de linge qu'on put, des robes, des couvertures, des casseroles. On tua quelques lapins, qu'on devait dépouiller en route. Des cages à poules furent accrochées sur les ridelles. Ma belle-mère n'avait qu'une valise et moi mon petit sac.

Le lendemain, au jour, nous nous mîmes en route, les femmes hissées au haut de ce barda. Le cousin Bontout et son jeune domestique marchaient à côté des chevaux. Nous cheminâmes ainsi très lentement jusqu'à Vic. On s'arrêtait presque dans chaque village où Bontout connaissait du monde. Lui buvait un demi-setier de vin blanc, cassait une croûte; on nous offrait du café, un petit verre d'anisette. Nous finîmes par être de très bonne humeur. Rosalinde, bien installée au creux d'un matelas, tantôt dormant, tantôt réveillée, s'amusait de tout ce qu'elle apercevait sur la route. Nous rencontrâmes quelques expéditions comme la nôtre et, surtout, des soldats, les uns cantonnés dans les villages, les autres en marche et qui chantaient parce qu'il faisait un clair soleil. Toujours quelque loustic me désignait du doigt ou Antonia, qui n'était pourtant pas jolie, en lâchant une grossière plaisanterie dont tous les camarades s'esclaffaient. Certains nous envoyaient des baisers. Des officiers nous demandaient d'où nous venions, si nous savions quelque chose de nouveau. Bontout répondait évasivement, car il avait peur d'avoir des ennuis comme propagateur de mauvaises nouvelles.

Après avoir traversé Vic, nous nous arrêtâmes dans un petit village où les Bontout avaient des parents chez qui nous devions coucher. Triste étape. Le pays était encombré d'artilleurs et nous fûmes obligés d'installer nos matelas dans la cuisine.

J'étais faite comme une voleuse avec de la paille dans les cheveux, de la boue sur ma robe, — et comme il faisait froid — j'avais sur mon dos un vieux manteau tout râpé prêté par Antonia. Aussi, me montrai-je le moins possible. Nous soupâmes chez nos hôtes. On but beaucoup et les hommes causèrent longtemps. Le canon s'entendait si peu que notre inquiétude finit par tomber. Le cousin Bontout, enfin, dit à sa femme :

— Tout de même, nous aurions mieux fait de

rester chez nous... Les voisins vont se fout' de nous !

Mme Bontout, à son habitude, ne répondit pas, elle était toujours de l'avis de son mari. Ce dernier avait trop bu et je pressentis qu'il allait faire montre d'un courage d'ivrogne. Retourner dans ce trou de Belœil ne faisait point mon affaire, ni revoir ce vilain maire, non plus que de rester exposée aux dangers du front. — Aussi, répliquai-je : si on se moque de nous parce que nous sommes partis on s'en moquera bien plus si nous revenons !

J'essayai ensuite de leur faire comprendre qu'un jour ou l'autre il leur faudrait évacuer, soit par ordre, dans les vingt-quatre heures, soit peut-être à la galope, sous le feu de l'ennemi, tandis qu'une fois installés à Compiègne, lui, Bontout, pourrait faire la navette bien posément pour déménager ses meubles tout en se ravitaillant si son commerce marchait. En cas de danger très sérieux, il nous rejoindrait facilement ; et ce qu'il perdrait en matériel abandonné serait bien compensé par les bénéfices qu'il aurait fait sans avoir exposé ni sa famille ni ses biens.

Bontout me considéra un moment :

— Marthe a raison, dit-il enfin, ça ira ! on fera comme elle a dit.

Là-dessus, on s'alla coucher chacun sur son matelas et on dormit jusqu'au lendemain matin, d'une traite.

De... (j'ai oublié ce nom) à Compiègne, le voyage se fit facilement. Le canon s'était remis à tonner derrière nous ; cela nous confirma dans la résolution que nous avions prise.

Les postes nous laissaient passer. Sans doute, avaient-ils la consigne de ne pas arrêter les évacués. C'était un bon débarras pour le front !

Après avoir traversé une belle forêt, où des équipes tendaient des fils de fer barbelés et creusaient des fossés, nous arrivâmes aux portes de Compiègne. Là, des gendarmes nous demandèrent où nous comptions aller. Ils

nous prévinrent qu'il était défendu aux réfugiés de s'arrêter à Compiègne. Bontout ne perdit pas la tête et répondit que nous allions chez des parents à Pont-Sainte-Maxence. Alors ils nous laissèrent passer.

A Compiègne, Bontout arrêta ses voitures dans la cour de l'hôtel des *Trente six Marmites* ; puis il alla en reconnaissance s'informer si la famille Pétavy, de vieux amis à lui, pourrait nous tirer d'embarras.

Par bonheur, il ne restait chez les Pétavy que la vieille grand'mère, qui n'avait pas voulu s'enfuir, en août, quand les Allemands occupèrent la ville. Son gendre et ses filles s'étaient sauvés jusqu'à Rodez et refusaient maintenant de rentrer tant que les Allemands ne seraient pas à cent kilomètres au moins de Compiègne. La bonne dame nous offrit l'hospitalité avec joie.

— Il vaut mieux, disait-elle, loger des amis à demeure que, par à-coups, de la troupe ou même des officiers qui s'en vont le matin sans balayer l'escalier qu'ils ont sali et tant d'autres choses encore !

Nous nous installâmes donc dans sa maison de la rue des Goguenettes, derrière l'hôpital civil, une jolie maison, presque une villa, meublée de façon convenable. C'était assurément mieux que le Capharnaüm aux Bontout !

Dès le lendemain, je m'empressai d'aller faire un tour en ville. On peut bien dire qu'il y en a deux, la ville centrale et commerçante et la ville vers la forêt, celle-là très aristocratique avec ses villas, ses jardins et le superbe palais des Rois et des Empereurs. Ces quartiers élégants étaient comme morts ; il n'y avait pas plus d'habitants dans les maisons que de feuilles sur les arbres des jardins et du parc. C'était lugubre. La ville bourgeoise, au contraire, présentait de l'animation. Peu de civils, mais un grouillement de militaires de toutes armes, et de voitures automobiles ou tirées par des chevaux.

Beaucoup de boutiques étaient fermées, mais, ô bonheur ! j'aperçus le magasin d'une couturière-modiste et

d'un coiffeur. Cette découverte me mit de bonne humeur. J'y fis depuis de nombreuses emplettes.

Le cousin Bontout nous quitta, bien affectueusement. Il devait revenir dans une quinzaine avec un autre chargement de meubles. Nous, nous terminâmes notre installation. Nous déballâmes nos provisions, ce qui parut enchanter la vieille dame ; il avait, en effet, été convenu que nous ferions ménage en commun. Flore et Antonia me laissèrent facilement prendre la direction. J'arrêtai une femme de journée pour la matinée et les gros ouvrages. Antonia se mit à la cuisine. Ma belle-mère s'occupa du linge et moi je me chargeai d'aller aux provisions, ce qui me permit de sortir à ma volonté.

Ma chambre, je la choisis au rez-de-chaussée où se trouvaient aussi la cuisine et la salle à manger. Je gardai Rosalinde avec moi. Je m'étais mise à l'aimer beaucoup cette petite. Elle était si jolie ! Sa jambe allait mieux depuis que je faisais les pansements moi-même. Les autres dames logeaient toutes à l'étage.

Nous n'entendions que lointainement le bruit du canon du côté de Tracy-le-Val et de Noyon, dont nous étions séparées par deux profondes forêts et le cours de l'Oise et de l'Aisne. Parfois, la canonnade s'intensifiait ; on nous disait alors que c'était une attaque ou allemande ou française... Mais ces attaques n'avaient jamais de conséquences et on finissait par n'y pas prêter grande attention. Il y avait bien la visite quotidienne du *taube* qui venait pondre une ou deux bombes sur la gare, qu'il n'atteignait heureusement presque jamais. Nous étions assez éloignées du chemin de fer et, par conséquent, assez tranquilles.

Dès notre arrivée, j'avais dû m'occuper de notre allocation. Pour ma belle-mère et ma fille qui avaient leurs papiers en règle, cela alla tout seul. Quant à moi, il me fallut aller plusieurs fois à la sous-préfecture où j'étais reçue par un grand diable d'homme poivre et sel que je

nommai tout de suite Fra Diavolo, non pas qu'il fût séduisant, mais parce qu'il avait la barbe en pointe et de gros sourcils. Il était très méticuleux et mes sourires n'avaient aucune prise sur lui. Je dus lui apporter mon livret de famille, des lettres de mon mari, que sais-je encore. Il finit par me délivrer mon permis de séjour et un mot pour la mairie où on ne fit aucune difficulté pour me donner enfin la pièce nécessaire.

Au cours de toutes ces allées et venues, j'avais pu rencontrer beaucoup de réfugiées. Elles étaient d'un peu partout. Tous les vingt jours, si le percepteur daignait se déranger, elles touchaient leurs allocations. C'étaient presque toutes des paysannes ou des gens de pauvre condition. Elles traînaient une assez misérable existence. Aucune, cependant, ne se décidait à travailler pour gagner quelques sous supplémentaires. Elles croyaient que tout leur était dû et que, d'ailleurs, d'ici peu de temps, elles rentreraient chez elles avec de très fortes indemnités. Différentes œuvres s'en occupaient, aussi ces femmes s'ingéniaient-elles à mendier successivement auprès de chacune, pour aller, le lendemain, chez les revendeurs, troquer des vêtements ou des couvertures contre de quoi boire, ou acheter des gâteaux. D'aucunes se livraient quasi-ouvertement à la prostitution. Cela me scandalisait, vraiment, de les voir s'afficher avec des soldats de passage, ivres et dégoûtants. Une famille de réfugiés de Verdun logeait en face de chez nous. Bien qu'elle parût honorable au point de vue des mœurs, je n'ai pas à me reprocher d'avoir frayé une seule fois avec elle.

J'approuvais, cependant, les réfugiées quand elles se plaignaient que l'allocation fût insuffisante. Puisque le gouvernement, disaient-elles, a décidé de faire la guerre, son devoir n'est-il pas de soutenir les populations éprouvées du fait de cette guerre et de leur donner assez d'argent pour vivre selon leur condition ? Il était, en effet, véritablement scandaleux que je ne touchasse pas plus que

la première pauvresse venue. Aussi, pour rétablir la balance, je ne m'opposai pas à ce que ma belle-mère se présentât successivement à la Croix-Rouge française, anglaise et américaine, au dispensaire et à la mairie, prendre part aux distributions de linge, vêtements, conserves, etc... Ainsi je pus monter un fond de lingerie pour ma petite famille, et une réserve pour le garde-manger.

Tous les matins, j'allais aux provisions à travers le va-et-vient des soldats, des camions et des autos militaires. C'était à cette heure qu'on rencontrait le plus de monde. Les popotes d'officiers venaient s'approvisionner chez les épiciers et les marchands de primeurs. Elles dépensaient gros. Les Ordinaires des troupes faisaient aussi de forts achats. Cela incitait quatre ou cinq marchands intelligents à s'approvisionner presque tous les jours à Paris. Malgré des difficultés inouïes de circulation et de chemin de fer, nous profitions de ce mouvement commercial, mais aussi étions-nous obligées de payer la moindre denrée un prix exorbitant.

J'allais surtout à la grande épicerie Potin et chez M. Beauvisage, revendeurs où se donnaient rendez-vous les fourriers, auxquels les commerçants consentaient de fortes remises.

Des agents de liaison en bicyclette, qu'on reconnaissait fils de famille à leurs gants en peau de chien, flânaient le plus longtemps possible dans la ville sous prétexte d'acheter des journaux ou du tabac pour leurs chefs. Vers midi, arrivaient quelques officiers en repos aux villages voisins, désireux de faire un bon repas dans un des hôtels renommés d'avant-guerre. Ils n'étaient guère élégants ces officiers, à cause, sans doute, du travail qu'ils étaient obligés de faire, tout le temps aux tranchées presque comme leurs soldats. L'un d'eux me dit un jour :

— Voyons, madame ! La boue et les fonds de culottes déchirés, ça n'empêche pas les sentiments !

Et, en effet, je m'en aperçus bien vite, c'était les fem-

mes qu'ils cherchaient tous, du fiflot au général. Ils erraient, par deux ou trois, dans toutes les rues, espérant rencontrer derrière une porte, à la fenêtre ou même dans un des très médiocres magasins ouverts, une personne aimable, sinon jolie, dont le sourire les inviterait à entrer faire un bout de causette. Mais ce devait être assez rare qu'ils rencontrassent ce qu'ils cherchaient, surtout dans la ville haute. Du côté de l'Oise, l'accueil était plus cordial, mais près des casernes encore davantage et je veux croire que les garçons bien élevés ne s'y risquaient pas. Je n'en jurerais point, pourtant, car les hommes ne sont vraiment pas difficiles dans ces occasions-là !

Peu de civils vaguaient dans les rues. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville on rencontrait certaines notabilités qui paraissaient s'y donner rendez-vous. Trois ou quatre dames de la société qui ne s'étaient pas enfuies et que m'avait nommées Mme Beauvisage, faisaient leurs courses comme de simples bourgeoises. Pourtant, elles n'emmenaient pas leurs bonnes et portaient leurs paquets elles-mêmes. Je fis comme elles, d'autant plus volontiers que j'y gagnai de l'indépendance.

Mais ce que je rencontrais le plus souvent c'était des infirmières de la Croix-Rouge, sûrement, elles aussi, des dames de la Société. J'ai su depuis qu'il y avait parmi elles des marquises et des comtesses... Elles étaient toutes habillées de même avec des robes bleu foncé, des coiffes de toile blanche, des voiles bleus, le tout recouvert par de grandes pèlerines en ratine foncée, la croix rouge au front et sur la poitrine. Bien que certaines trouvassent le moyen de se distinguer des autres par quelque détail de toilette, en somme, elles étaient assez uniformes d'aspect. Pour moi, je reconnaissais surtout leur classe sociale à la façon dont elles étaient chaussées. Ces dames traînaient peu dans les rues, qu'elles ne faisaient que traverser, car le travail était très astreignant dans les hôpitaux. En ville, elles étaient l'objet de grandes politesses et de

prévenances de la part des officiers et des civils.

Un moment, je pensai à entrer à la Croix-Rouge afin de connaître ces dames, de me sortir de mon milieu si médiocre et de me pousser dans le beau monde où j'aurais pu faire figure tout comme une autre. Seulement, à ce moment, je ne connaissais aucun médecin militaire et, au fond, le métier d'infirmière me répugnait. J'ai toujours eu le cœur réversible.

... Je rencontrais assez régulièrement un caporal de zouaves qui venait faire des achats et aussi muser dans la ville. Je n'y eusse certes pas prêté attention si je n'avais deviné en lui un fils de famille. Il était tout habillé de kaki moutarde, portait une chechia ornée d'un croissant d'or soulignant le numéro du régiment, et des guêtres en cuir noir verni. Sa barbe était châtain clair, courte, taillée en deux pointes comme dans les portraits de Jésus, et lustrée à la brillantine. J'avais remarqué que, depuis quelques jours, il se promenait de long en large sur la place de l'Hôtel-de-Ville, devant la statue de Jeanne d'Arc. Quand j'arrivais par la rue Saint-Corneille, il s'arrêtait, gagnait du temps en roulant une cigarette et se trouvait toujours à point nommé sur mon passage. Il me dévisageait sans effronterie, mais bien franchement, avec comme un sourire dans ses yeux qu'il plantait droit dans les miens... Deux minutes après que j'étais entrée chez un fournisseur, il était là, derrière moi, faisant semblant d'attendre son tour pour acheter. J'affectais de ne pas trop faire attention à lui. Mais, un jour, je ne sais à propos de quoi, il trouva l'occasion de me saluer :

— Bonjour, madame. Et alors, vous êtes aux provisions ?

Naturellement, je dus lui répondre :

— Mais oui, monsieur, et vous aussi ?...

Nous continuâmes à causer, pendant que se faisaient servir d'autres clients, que je laissais, sans en avoir l'air, passer avant moi. Il finit par me raconter que, dans le

civil, il était secrétaire de préfecture en Algérie, élève préfet en quelque sorte, et que, pour le moment, il servait d'agent de liaison à son colonel, dont le poste de commandement se trouvait à Tracy. Cette fonction lui permettait de circuler en bicyclette et de venir tous les jours se distraire à Compiègne. Il parlait avec distinction et agréablement et souriait en montrant des dents très blanches. A mon tour, je glissai dans la conversation que j'étais la femme d'un officier d'infanterie. Il s'enquit aussitôt où servait mon mari et s'il y avait longtemps qu'il était venu en permission. Lui n'était pas marié, grand souci de moins en temps de guerre ; cependant, cette vie sans intérêt sentimental lui déplaisait beaucoup. Il en souffrait d'autant plus qu'il n'était pas coureur, comme tant d'autres.

A ce moment, un officier entra dans la boutique. Mon caporal se redressa, fit un large salut militaire et resta au fixe. Le capitaine lui dit en riant :

— Repos ! Sacré Lévy, toujours aux bons endroits !

Et M. Lévy, puisque tel était son nom, répondit :

— Mais oui, mon capitaine, c'est ici qu'on rencontre les meilleures primeurs !

Et il montrait les légumes et les fruits de l'étalage. Moi, je compris parfaitement que son allusion me visait, et n'en fus pas choquée, loin de là. Le capitaine cligna de l'œil et, avant de s'en aller, ajouta :

— Soyez assez bon, mon petit, pour nous rapporter des journaux... l'*Action* et l'*Echo*... et, aussi, un pot de beurre d'anchois, si vous en trouvez !...

Le capitaine parti, M. Lévy se tourna vers moi.

— Vous savez mon nom maintenant. Mon prénom est Roland ; Roland Lévy. Et vous, madame, je vous en prie ?

— Moi, monsieur ? Madame Marthe Genlis.

— Merci, petite madame Genlis... répliqua-t-il. Allons ! il est midi. Il faut que je rentre. Les chemins sont défon-

cés ; il y a de la boue et ce que ça dérape ! J'espère bien vous revoir demain, n'est-ce pas ? Oui ? A demain, donc, madame Marthe.

Et il me serra la main bien gentiment. Décidément, ce M. Lévy était un garçon plein d'esprit et très bien élevé. Un secrétaire de préfecture, presque un sous-préfet !

Je m'arrangeai donc pour aller faire mon petit marché aux heures où j'avais chance de le rencontrer. Je prenais de plus en plus plaisir à causer avec lui. Il se montrait empressé, galant, mais toujours respectueux. Il me rapportait souvent des souvenirs de guerre, des douilles de 75, une dragonne de sabre allemand et même une bague en aluminium avec un écusson de cuivre, où se trouvaient gravés un croissant et le numéro de son régiment. Très originale cette bague ! Je la mis tout de suite à mon doigt. Je lui demandai s'il ne pourrait pas me donner un casque à pointe allemand. C'était très rare, assura-t-il, mais il promit de faire l'impossible pour s'en procurer, dût-il aller le chercher lui-même chez les Boches, tant il tenait à me faire plaisir. Ce jour-là, avant de me quitter, il me pria de lui permettre de venir me faire visite, car il tenait beaucoup à embrasser ma charmante petite fille et à présenter ses hommages à Mme Genlis mère. J'aurais bien voulu exaucer sa prière, mais Mme Pétavy, en somme fort bégueule, ne se dirait-elle pas inquiétée ? Je le dis à M. Lévy ; il eut l'air désolé, mais n'insista pas.

Je le revis encore le lendemain. Puis, subitement, il ne vint plus à Compiègne. Avait-il été tué ou blessé ? Je me reprochai de lui avoir demandé un casque allemand. Quelles imprudences avait-il pu commettre pour s'en procurer un ? Ou bien avait-il simplement changé de secteur ? Je fus très attristée de ne plus le voir ; sa conversation était ma seule distraction et, dès que je le quittais, je ne pensais plus qu'à la longueur du temps qui me séparait du moment où je le reverrais. Je lui plaisais, c'est certain ; il eût fallu que je fusse une vraie cruche pour ne

pas m'en être aperçue. Quant à moi, il ne m'était pas indifférent, mais j'avais pris la résolution de ne le fréquenter, comme on dit, qu'en tout bien tout honneur. Avait-il pris de l'humeur en s'apercevant que je n'étais pas une de ces femmes dont la conquête est complète et la vertu culbutée en un clin d'œil ? Sur mon refus de le recevoir chez moi, il s'était sans doute résolu à ne pas perdre son temps et à chercher quelque conquête plus facile. Cette dernière supposition me fut très agréable. Je me promis bien, si je le revoyais, de l'inviter à venir prendre le thé chez moi, malgré Mme Pétavy, à laquelle je résolus de dire que M. Lévy était un ami demon mari. Il ne fallait pas mécontenter cette vieille dame susceptible, mais assez généreuse pour nous avoir ouvert le plus grand crédit, car elle nous croyait presque sans ressources. Je lui avais caché, ainsi qu'à ma belle-mère, l'existence de mon magot que je réservais pour quelque occasion. Laquelle ? A cette époque, je n'aurais pas pu le préciser... Mais je voulais garder cet argent pour moi toute seule, puisque je ne le devais qu'à moi-même.

Les cousines Bontout s'étaient installées au faubourg de Royallieu, dans une sorte de petite ferme où Bontout avait successivement apporté presque tout son mobilier de Béloeil. Lui n'émigrait pas encore. Il gagnait gros, ayant joint à son métier de charcutier celui de bistro, et cela sur mon conseil. Point ingrat, il m'en avait récompensée par le don d'un tonnelet de bon vin.

J'avais reçu une lettre de mon mari, en réponse à la mienne où je lui racontais mon évasion. Il se réjouissait fort de me revoir. Il m'annonçait qu'il allait sans doute bientôt passer sous-lieutenant, tous les officiers de son bataillon ayant été tués. Il se disait très fatigué. Sa promotion serait sans doute une cause de retard pour sa permission. Il en était désolé. Il terminait en me recommandant de bien me tenir, de ne jamais oublier que j'étais la femme d'un officier combattant, la mère d'une

petite fille à laquelle je devais donner l'exemple, bref, de ne pas prendre modèle sur les femmes du front dont la mauvaise conduite le scandalisait.

Cette lettre, au lieu de m'attendrir, m'agaça. Jamais ce pauvre Edmond ne pouvait dire quelque chose de gentil sans y mêler des conseils blessants et des reproches injustes.

Puisque j'écris ma vie en toute sincérité, je dois avouer que j'eusse préféré qu'il ne vînt pas alors en permission. Qu'adviendrait-il de mes charmantes relations avec M. Lévy que j'espérais, tout de même, revoir ? Et que penserait ce dernier si mon mari arrivait encore sous la capote d'un sergent alors que j'avais assuré qu'il était officier ? Je me promis d'être à l'avenir plus prudente dans mes entorses à la vérité. Toutes ces circonstances firent que je passai quatre ou cinq jours dans un vrai marasme. Ma belle-mère s'imagina que j'allais tomber malade. La pauvre chère femme était si bête que je pouvais lui faire croire tout ce que je voulais. Elle continuait à s'occuper avec passion de Rosalinde, que j'avais facilement consenti à laisser coucher dans sa chambre. Ma petite fille si gentille et si jolie m'était devenue presque indifférente depuis que j'avais fait la connaissance de M. Roland Lévy. Heureusement qu'elle aimait beaucoup sa grand'mère, avec laquelle elle avait vécu de longs mois. Je n'ai donc pas de remords d'avoir causé le moindre chagrin à cette enfant; elle était trop jeune pour s'étonner de la sorte d'abandon dans lequel je la laissais.

Enfin, après plus de huit jours, — c'était vers la fin de décembre, je ne me rappelle plus la date exacte, — j'aperçus M. Lévy qui m'attendait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Je ne pus lui cacher ma joie. Lui-même avait l'air radieux. Je vis tout de suite qu'il avait beaucoup maigri et que son uniforme, naguère presque neuf, était devenu tout à fait minable.

— Je vous ai cru tué ! lui dis-je très émue en lui serrant la main.

— J'ai bien failli l'être, répondit-il.

Et il me raconta que son régiment avait pris part à une opération brillante sur la grosse ferme de Puysaleine, ainsi qu'à un combat dur et meurtrier à la suite d'une puissante contre-attaque boche où son régiment s'était couvert de gloire ; lui-même ayant mérité une citation, allait passer sergent et... il me rapportait un casque d'officier allemand !

— Ah ! m'écriai-je, je suis sûre que vous vous êtes exposé à de grands dangers pour vous en emparer !

— Certes, madame, je l'eusse fait avec plaisir, mais je dois vous avouer qu'on ne m'a pas demandé mon avis pour m'envoyer à l'assaut avec ma section. Je ne nie pas, cependant, que le désir de ramasser ce trophée ne m'ait pas entraîné plus loin que le simple devoir. J'étais électrisé par votre pensée ! Car c'est à vous que je pensais tout le temps au milieu des balles et des obus. M'emparer d'un casque et vous le rapporter, voilà le mobile qui m'animait et non l'appât d'une vaine gloire. Enfin, je rencontrai, au bout de ma baïonnette, la poitrine d'un grand officier blond qui lâcha sur moi un coup de revolver dont j'entendis siffler la balle. Je l'éventrai et m'emparai de son casque. Pour moi la bataille était finie et gagnée !

— Ah ! monsieur Lévy, m'exclamai-je tremblante, vous voyez bien que vous avez affronté la mort pour l'amour de moi !

Et je pris sa main que je serrai avec chaleur !

Cette conversation se passait sous les yeux de la statue de Jeanne d'Arc, témoin peu gênant, mais aussi de quelques passants dont certains nous dévisageaient en souriant. Avant tout, il ne fallait pas être ridicules. Pour rompre le cours sentimental de notre dialogue, je demandais à M. Lévy où était le casque.

— Je voulais, me répondit-il, vous l'apporter moi-

même, ce soir, chez vous. Il est impossible que vous traversiez la ville avec cette bizarre casserole à la main. Si, toutefois, vous persistez à ne pas consentir à me recevoir, je me contenterai de sonner à votre porte, comme un pauvre et de me retirer ensuite après avoir remis ce trophée à votre bonne... Mais, vraiment, serez-vous toujours aussi cruelle envers un pauvre soldat dont vous fûtes l'unique pensée à travers la mitraille, et qui n'a maintenant d'autre raison de vivre que l'espoir de vous plaire ?

Tant de délicatesse et de soumission me touchèrent jusqu'aux larmes. Roland Lévy m'apparaissait comme un de ces héros auquel une femme française ne peut rien refuser, si elle met en balance, d'un côté sa vertu, sa réputation, ses devoirs et, de l'autre, le courage militaire, l'esprit de sacrifice et l'offrande d'eux-mêmes à la mort pour l'amour de leur dame ! Roland était un vrai chevalier... Mon sein palpita. Roland s'aperçut de mon émotion. Comprenant que je consentais, il murmura ces seuls mots en plongeant ses yeux dans les miens :

— Merci, Marthe !

A ce moment, passa, à nous frôler, un officier que M. Lévy dut saluer. J'eus le temps de reprendre mon sang-froid.

— Allons, il faut que j'aille acheter une livre de boudin au « *Tout en est bon !* », déclarai-je avec une feinte gaîté. C'est au bas de la rue Solférino. Je me dépêche ; on n'en a pas tous les jours.

Roland prit congé de moi, car l'heure s'avançait. Il fut convenu qu'il viendrait me voir vers 3 heures et qu'il m'apporterait le casque, car son régiment était descendu au repos dans un village assez proche pour qu'il pût s'échapper facilement.

Je rentrai à la maison, ne me tenant pas de joie. Devant mes yeux se reformait toujours l'image de Roland, dont la figure me plaisait tant par ce mélange de douceur

et d'héroïsme que je n'avais encore remarqué qu'en lui.

Comme je l'avais déjà décidé, j'informai Mme Pétavy et ma belle-mère qu'un ancien camarade, un ami de mon mari, viendrait me rendre visite. Maman Genlis s'étonna de ne pas se souvenir de son nom. Je lui fis observer qu'elle perdait un peu la mémoire depuis quelque temps, ce dont elle convint. Quant à Mme Pétavy, dès que je lui eus assuré que M. Lévy était un garçon bien élevé et qui, certainement, s'essuierait les pieds en entrant, elle se désintéressa de la question.

Aussitôt après le déjeuner, je mis ma chambre en grande tenue, allumai un bon feu dans le poêle, et disposai le plus beau service à thé de Mme Pétavy sur un guéridon. Puis je fis ma toilette avec grand soin et, lorsqu'elle fut terminée, je me regardai dans la glace, et contemplai l'image d'une jolie petite blonde, jeune, fraîche, et fort élégante de la tête aux pieds. Un peu de Chypre impérial sur ma nuque et mon corsage et j'étais prête bien avant l'heure du rendez-vous, fort impatiente de revoir Roland. Les sentiments qui m'agitaient étaient confus. Il me semblait être sur le point de pénétrer dans un pays nouveau aux sites nobles et enchanteurs; et, cependant, une sorte d'appréhension me troublait. Jamais encore je n'avais ressenti une émotion de cette nature. Roland était pour moi un de ces paladins qui passent, s'arrêtent un moment pour aimer, repartent le lendemain braver la mort sous d'autres cieux et qu'on ne revoit plus jamais. Aussi l'attendai-je comme une esclave attend son maître.. Je sentais qu'il ferait de moi ce qu'il voudrait...

A trois heures, il sonna. J'allai ouvrir et lui recommandai tout de suite de bien s'essuyer les pieds et de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas mécontenter la propriétaire. Il avait le casque boche à la main, un beau casque à pointe avec des attributs en cuivre doré et ciselé.

Il n'eut pas de peine à s'apercevoir de mon trouble; aussi accrocha-t-il tout de suite le casque à une patère et,

se penchant vers moi, me prit-il les deux mains dans les siennes. Il me regarda dans les yeux de telle façon que mes cils battirent et que je devins toute sérieuse. A ce moment, Mme Pétavy remua à l'étage. Nous nous séparâmes et je dis à haute voix :

— Madame Genlis, la mère de votre ami Edmond serait désireuse de vous voir.

Et, baissant le ton :

— Vous avez connu mon mari pendant les grandes manœuvres de 1913...

Ce disant, je le précédai dans l'escalier. Ma belle-mère le reçut fort bien et se mit à lui parler de son fils pendant un grand quart d'heure, sans débrider. Lévy embrassa Rosalinde à laquelle il promit une bague en aluminium. Bref, il plut beaucoup à ma belle-mère, laquelle eut enfin l'heureuse idée de se rappeler qu'elle devait emmener Rosalinde voir le renflouement des péniches coulées par les Allemands au moment de leur départ ; ces bateaux servaient de pont pendant leur occupation. Enfin, elle me laissa seule avec Roland, que je conduisis dans ma chambre pour prendre le thé.

Là, à mon grand étonnement, je me sentis toute intimidée ; lui aussi, me sembla-t-il. Il s'était assis dans le fauteuil et me considérait sans mot dire, tandis que je m'occupais à verser l'eau bouillante sur le thé. Je sentais son regard suivre chacun de mes mouvements. J'eus, soudain, le souvenir pénible de von Kiessen. Lui aussi m'avait regardée de cette façon...

Pour rompre le silence, je lui demandai :

— L'aimez-vous fort ?

— Ça m'est égal, pourvu qu'il soit très sucré, répondit-il en toussottant, comme s'il avait eu quelque chose dans la gorge.

— Nous n'avons que du sucre américain, il est bon tout de même, observai-je en passant devant lui pour atteindre le sucrier qui se trouvait sur la cheminée.

Mais, avant que j'eusse étendu le bras, Roland m'avait saisie, assise sur ses genoux et me couvrait de baisers... J'étais heureuse, mais heureuse ! Et voilà que cette assommante Mme Pétavy ouvrit, là-haut, sa porte et se mit à descendre lourdement l'escalier... Je sautai sur mes pieds, en mettant un doigt sur mes lèvres.

Mme Pétavy était entrée à la cuisine et fourgonnait dans le coffre à charbon. Je me remis au thé, tout en demandant à très haute voix :

— Vous me disiez, monsieur Lévy, que lorsque vous étiez monté à l'assaut en avant de votre section ?...

Il continua :

— Mon sergent venait d'être tué par le tir de barrage, mon lieutenant blessé, je me trouvais, de ce fait...

Un coup de sonnette retentit. Je me réjouis de ce que Mme Pétavy fût en bas, pour ouvrir la porte. Un grincement de serrure, une voix :

— Madame Genlis ? Marthe Genlis habite bien ici ?

Je me sentis vraiment défaillir ! J'avais reconnu la voix d'Edmond. La voix continua :

— C'est que je suis son mari, Edmond Genlis.

Et Mme Pétavy répondit :

— Mais oui, Mme Genlis habite chez moi. Ah ! comme elle va être contente ! Justement, elle reçoit un de vos amis, un zouave...

Je ne sais quelle inspiration me poussa. J'ouvris la porte de ma chambre, laissant là Roland qui s'était levé et paraissait indécis et m'avançai vers Edmond. Comment il était, je ne m'en rendis pas compte tout de suite. Car, à l'instant même, il me prit dans ses bras :

— Enfin, Marthe, disait-il, enfin te voilà !

De grosses larmes coulaient de ses joues sur les miennes. A cause de son émotion, il ne s'aperçut pas sans doute que l'étonnement et la contrariété m'empêchaient de lui rendre ses caresses comme il eût été naturel que je le fisse après tant de mois de séparation.

Enfin, il me lâcha et me demanda où étaient sa mère et Rosalinde. Je lui répondis qu'elles étaient sorties, mais qu'elles ne tarderaient pas à rentrer. Mme Pétavy nous regardait, souriant à notre bonheur.

Pendant que je parlais, je faisais dans ma tête un terrible effort pour trouver une raison plausible à la présence chez moi, dans ma chambre, d'un caporal de zouaves inconnu, et cela devant Mme Pétavy qui le croyait, d'après mes affirmations, un bon ami de mon mari. Mais, en quelques secondes, on ne trouve rien dans ces occasions-là, surtout lorsqu'on sait avoir affaire à quelqu'un de soupçonneux et de maladivement jaloux.

Ce fut M. Lévy lui-même qui me tira d'embarras, du moins pour le moment. Il devait être bien ennuyé de cette situation où, sans doute, il pouvait craindre un rôle difficile à soutenir. J'avais grand'peur que, courageux comme il l'était, il ne se montrât violent.

Je l'entendis soudain derrière moi qui disait :

— Mon lieutenant, j'ai l'honneur de me présenter à vous : Roland Lévy, caporal au 4e zouaves...

Et je vis qu'il tenait le casque boche à la main. Mon mari, lui, avait pris sa mauvaise figure, avec cette expression de rage en dedans que je connaissais si bien : une grosse veine gonflée sur le front, les mâchoires serrées et le menton en galoche avançant davantage... C'est seulement alors que je distinguai sur ses manches un petit galon d'or. Il était, en effet, sous-lieutenant ! Très grand, trop grand, voûté, maigre, la poitrine étroite. Ses moustaches longues et noires, tombantes et le rouge maladif de ses pommettes, faisaient paraître son teint très pâle. Il était habillé de gris bleu des pieds à la tête : plus de pantalon rouge, c'était la nouvelle tenue. Ce gris lui donnait l'air misérable, d'autant plus qu'il portait une capote en drap de soldat et que, comme les poilus, il avait accroché à son bras un gros bâton blanc à crosse. Non, vraiment,

il n'était pas distingué ! Il regardait Lévy en silence. Ce dernier, sans se laisser démonter, continua :

— Mme Genlis, que j'ai eu l'honneur de rencontrer plusieurs fois chez la marchande de légumes où je ravitaille la popote des officiers, m'a souvent rendu service en guidant mon inexpérience, car ce n'est pas à la préfecture d'Alger que j'ai pu apprendre l'art de choisir choux, céleris-raves, poireaux et salsifis. Aussi, ma reconnaissance m'a-t-elle suggéré qu'un beau casque boche, enlevé à Puysaleine, pourrait lui faire plaisir et je me suis permis de le lui rapporter.

Moi aussi, j'aurais dû parler, dire n'importe quoi, mais j'étais toute déroutée par la surprise et anxieuse de la scène qu'Edmond, pas du tout convaincu par le ton dégagé de Roland Lévy, ne manquerait pas de me faire, s'il ne passait pas tout de suite sa colère sur ce visiteur suspect. Mme Pétavy continuait à nous regarder, toute éberluée, car aucune vieille amitié ne paraissait lier les deux hommes. Elle avait pris un balai et un torchon et semblait surtout désireuse de nous voir quitter son vestibule, afin d'en enlever la boue qu'avaient apportée les chaussures cloutées de mon mari.

Celui-ci desserra, enfin, les mâchoires et répondit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel :

— Ah ! vous êtes du 4e zouaves... un chic régiment ! Et vous descendez de Puysaleine ? Je sais : c'était au communiqué ... compliments ! Moi, je viens de la Somme. C'était dur, aussi. J'en rapporte ces galons...

Ce disant, il tendit ses deux bras en avant. La canne tomba. Je la ramassai prestement et la lui rendis en disant — le plus naturellement possible :

— Tiens, Edmond !

Il prit la canne, ne me répondit rien et continua en s'adressant à Lévy qui tenait toujours le casque à la main :

— Et vous avez rapporté ça ? C'est relativement assez rare... Marthe, as-tu remercié Monsieur ?

— Bien entendu, mon ami, répondis-je. Mais, ne serions-nous pas mieux dans ma chambre ?

Lévy saisit l'occasion :

— Mon lieutenant, je me sauve, dit-il. Je serais indiscret en prolongeant ma visite...

Edmond, sans protester, lui tendit la main. Lévy la serra, s'inclina, en homme qui sait vivre, vers Mme Pétavy et vers moi, raccrocha prestement le casque à la patère, remit sa chechia et disparut.

Un grand poids s'enleva de ma poitrine et ce fut presque en souriant que je dis à mon mari :

— Entre, mon chéri !

Hélas ! sur le guéridon, la théière fumait entre les deux tasses ! Edmond se renfrogna, fit semblant de ne rien voir, déboutonna lentement sa capote, poussa un gros soupir et se laissa tomber dans le fauteuil où Roland s'était assis. Je me mis à recharger le poêle et, pour rompre le silence, je demandai à Edmond s'il était fatigué. Il soupira encore et demanda :

— La petite ? Où est la petite ? Et maman ?

Je saisis la balle au bond, lui en racontai tant et plus sur notre enfant, sur sa mère à lui à laquelle j'attribuai toutes les qualités. Il parut m'écouter avec plaisir. Il alluma sa pipe, et aussitôt il se mit à tousser. Une mauvaise petite toux qui, certes, ne provenait pas d'un rhume. Sa santé avait toujours été mauvaise. Déjà, avant la guerre, le métier le fatiguait, et, s'il était resté au service, c'est qu'il n'avait trouvé aucune situation qui lui eût permis de vivre. Quand il maigrissait et se mettait à tousser, je lui rappelais toujours que le médecin lui avait défendu le tabac et conseillé de chercher un permutant dans une garnison du Midi. Alors il se mettait en colère, tapait sur sa poitrine étroite en disant :

— Le coffre est bon ! Ce n'est pas encore cette année que tu m'enterreras.

Je me gardai donc bien de lui parler de sa santé. Ce-

pendant il fallait en finir avec le thé, le beurre et les tartines de pain grillé. Je lui demandai, comme si ce goûter eût été préparé pour lui, s'il voulait boire son thé bien chaud.

— Tout de même, me répondit-il.

J'allai à la salle à manger chercher du cognac, car il n'aimait pas la crème. Il me prit le carafon des mains et s'en versa dans sa tasse une bonne ration. Il but, mangea, reprit une seconde tasse et une deuxième ration de cognac, ralluma sa pipe. Il toussait toujours. Son grand corps se tassait dans son fauteuil. Il n'était pas beau. Je ne pouvais m'empêcher de le comparer au charmant Roland dont il avait bu le thé et, qu'en somme, il avait chassé comme un intrus. Enfin, son humeur s'adoucit. J'en profitai pour lui raconter à ma manière mon départ de Laon et toute mon histoire. Cela parut l'intéresser. Il me posa toutes sortes de questions sans, toutefois, jamais faire allusion à Lévy.

Enfin, maman Genlis revint avec Rosalinde. Ce furent des embrassades sans fin. Mon mari était transformé. Sa bonne humeur était tout à fait revenue.

Il fallut songer au dîner. Je m'en occupai avec un zèle inaccoutumé. Mme Pétavy sortit d'une cachette des confitures et une bonne bouteille de vin. Je crus remarquer qu'elle était moins aimable pour moi qu'à l'ordinaire. Edmond but beaucoup. Maman Genlis lui fit raconter toutes ses campagnes. Sur ce sujet il se montra très bavard. Il entra dans de grands détails relativement aux circonstances qui lui avaient valu ses galons. Assurément, c'était fort bien, mais, tout de même, il n'avait pas tué de sa main un officier allemand. Je n'eus guère l'occasion de parler, ce qui me permit de ne pas trahir les sentiments qui m'agitaient. J'étais toujours inquiète de l'explication que certainement il me demanderait et sur Lévy et sur le thé préparé évidemment à l'intention de ce dernier. Je savais bien que tant qu'il ne m'aurait pas fait de scène, son res-

sentiment était là qui montait en lui et que ce ressentiment ne disparaîtrait, — mais non la rancœur, — qu'après explosion. Il avait beau discourir, je sentais qu'il était furieux. Moi-même, je l'étais, certes, et peut-être plus que lui. Je regrettais le tête-à-tête interrompu avec Roland. J'en aurais pleuré de rage. Mon indifférence pour Edmond finit par se changer en aversion : Ce mari malade et odieux, je serai donc obligée de le subir pendant sa permission ! Combien de jours ?

Maman Genlis fit une fois allusion à son ami le caporal de zouaves. Je baissai le nez ; Mme Pétavy me regarda, mais Edmond évita de répondre. Mauvais symptôme. Je résolus de filer doux et d'essayer de le convaincre de l'innocence de ma conduite, — et innocente ne l'était-elle pas, en fait ? Il fallait absolument l'en convaincre si je voulais obtenir de lui cette délégation de solde dont m'avait parlé un employé de la mairie et dont j'avais d'autant plus besoin maintenant qu'il me faudrait tenir mon rang de femme d'officier...

Dans le courant de la conversation, Edmond nous informa qu'il partirait dès le lendemain. Son régiment, qui, de passage, cantonnait tout près de Compiègne, embarquait en chemin de fer, pour une destination inconnue ; on croyait l'Argonne. Ces dames et Rosalinde se mirent à pousser de telles exclamations de déception que je me dispensai d'exprimer un chagrin que je ne ressentais pas, au contraire ! J'avais, en effet, envie de rire tant j'étais contente que, de ces deux militaires, ce fut mon mari qui partit et non le caporal de zouaves. Cette assurance me réconforta. Je pris aimablement part à la conversation et, quand enfin chacun alla se coucher, je croyais bien avoir gagné la partie.

Aussitôt que la porte de la chambre se fut refermée sur Edmond et sur moi, je ne perdis pas une minute pour me jeter à son cou en l'embrassant avec les marques de la plus grande affection. Il ne me repoussa pas : au contraire

il me donna, presque aussitôt, lui aussi, les preuves d'un amour conjugal qu'il put croire partagé. Une autre que moi eût pu attribuer ces effusions à la seule force de ses sentiments. Mais je savais bien qu'une légère ébriété n'y était pas étrangère. Quoi qu'il en ait été, j'en profitai pour l'amener, en un moment opportun, à lui faire promettre la fameuse délégation de solde. Nous ne causâmes pas beaucoup plus avant, car il avait grand sommeil. J'avais tout à gagner, d'ailleurs, à ne pas laisser s'égarer la conversation sur d'autres sujets. Le casque boche était caché dans un placard derrière mes robes, afin que sa vue ne ravivât pas des souvenirs désagréables.

Le lendemain matin, le temps se trouva exécrable ; il neigeait. Je n'eus pas de peine à persuader Edmond de faire la grasse matinée. Au déjeuner, tout se passa tranquillement en conversations sur la famille, les amis, les camarades vivants, disparus ou tués, et en racontars de garnison. Edmond prit un moment sa fille sur ses genoux puis monta dans la chambre de sa mère avec laquelle il eut une assez longue conversation. Je pense qu'ils parlèrent de moi et que ces confidences — qui de la part de Maman Genlis ne pouvaient m'être que favorables — calmèrent les soupçons de mon mari s'il en avait eu encore.

Il devait partir à trois heures. Quelques moments avant son départ, il s'enferma dans notre chambre, m'embrassa avec émotion et, affectueusement, me dit qu'il espérait que je continuerais à bien me tenir, que je devais à ma nouvelle situation de femme d'officier de donner à tous l'exemple des vertus familiales et chrétiennes ; — il avait l'habitude d'employer souvent les façons de parler des curés. Il me demanda aussi en grâce de me montrer très sévère dans le choix de mes relations, lesquelles je devais dorénavant rechercher dans une classe supérieure à celle que nous fréquentions naguères... Ce fut la seule allusion qu'il sembla faire au caporal Roland Lévy. Là, il se trompait, car M. Lévy était certainement d'une société fort

au-dessus de la sienne ; mais je gardai cette réflexion pour moi et lui promis tout ce qu'il voulut, bien heureuse d'en être quitte à si bon compte. Il me recommanda enfin de lui envoyer régulièrement du linge et certaines denrées qu'il ne pouvait se procurer au front. J'en profitai pour lui dire que je n'avais pas d'argent pour cela. Il me remit alors trois cents francs en m'assurant que je recevrais régulièrement de son trésorier la somme convenue tous les mois.

Nous nous quittâmes bons amis et même tendrement. Après nous avoir tous embrassés, y compris Mme Pétavy, il s'en alla, toussant toujours, rejoindre sa compagnie par une des plus belles tempêtes de neige que j'aie jamais vue.

Maman Genlis et Rosalinde s'étaient mises à pleurer. Et moi je pensais à Roland-Lévy que je désirais ardemment revoir. Ce que je jugeais maintenant impossible à la maison. En effet, Mme Pétavy semblait trop avertie ; je n'étais même pas sûre qu'elle ne communiquât un jour ou l'autre ses soupçons à ma belle-mère. Il faudra, pensai-je, être très prudente... Ces difficultés me préoccupèrent tout d'un coup si violemment que l'expression de mon visage put passer pour celle d'une profonde tristesse et que je n'eus pas de peine à fondre en larmes, moi aussi.

MARTHE GENLIS.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Beaunier : *La Jeunesse de Madame de La Fayette*, Flammarion. — Memento.

Bon romancier, fort apprécié du public, M. André Beaunier n'est pas, à l'exemple de beaucoup de ses confrères, ennemi de l'histoire. Il aime même suffisamment l'histoire pour ne vouloir point qu'on la traite avec l'aide de l'imagination. Son exclusivisme, à ce point de vue, ne va pas cependant jusqu'à refuser à la science historique une alliance avec l'art, car il ne goûte guère les simples érudits, gens, à son avis, frivoles, qui se complaisent à accumuler des documents sur de petits papiers et non point à dégager les idées que ces documents suggèrent.

M. André Beaunier, qui a des idées très nettes en matière d'histoire, a abordé celle-ci voici déjà longtemps. Un jour Chateaubriand l'intéressa ; un autre, Joubert. Puis il fut capté par la singulière figure de Marie Sidonie de Lenoncourt, marquise de Courcelles. Avec cette aventurière, il entrait dans un domaine déjà plus fermé, où les enquêtes sont malaisées et les trouvailles rares. Il eut la bonne fortune de rencontrer, — conjoncture exceptionnelle dans une existence d'historien, — une personne compatissante au sort des travailleurs et qui, possédant une correspondance inédite de Mme de La Fayette et de Ménage, consentit à la lui communiquer. Ces lettres constituent un document inestimable, car elles ne sont point, par hasard, des lettres de « parade », faites pour être lues et applaudies dans les ruelles, mais des lettres intimes, des lettres vraies, reflétant au jour le jour les sentiments spontanés des correspondants.

Cette précieuse communication détermina probablement M. André Beaunier à écrire sur **Madame de La Fayette** une étude dont nous avons aujourd'hui la première partie. Pour bâtir cette étude M. André Beaunier s'est livré à des recherches modérées, se contentant de l'essentiel. Bien qu'il ne fournisse

que de très brèves références, nous discernons qu'il a utilisé, à la Bibliothèque nationale, les fiches de Rochebilière, les correspondances de Huet et de Ménage, les actes du cabinet d'Hozier; aux Archives nationales le plumitif de la Chambre des comptes et les registres des insinuations au Châtelet. Il a suivi étroitement les données de M. le comte d'Haussonville, précédent biographe de la comtesse qui connaissait tout au moins les fiches de Rochebilière. Par contre, il ne cite point le travail de Mme E. Angot: *Dames du grand siècle*, laquelle examina très attentivement les pièces du cabinet d'Hozier et en tira quelques clartés. On peut donc en conclure que M. André Beaunier a considéré, avec raison, comme un apport suffisant d'inédit la gerbe des lettres susdites.

Ces lettres ajoutent-elles des détails imprévus à la connaissance déjà acquise de la vie de Mme de La Fayette? Nous ne le croyons point. Par contre, elles illuminent singulièrement son âme. Et c'est sans doute ce qui a contraint M. André Beaunier à nous offrir une étude de psychologie rétrospective plutôt qu'une biographie ou une étude de mœurs. Hâtons-nous de le dire, cette étude de psychologie est admirablement traitée par un homme circonspect, soucieux de tout contrôler, non content du véridique, cherchant la vérité complète.

Sa sympathie et son admiration pour son héroïne sont ardentes. Souvent, avec un regret douloureux, il constate chez celle-ci des traits de caractère fort à son désavantage. Il ne nous les cache point. Il en fait l'aveu avec circonlocutions et enveloppements, mais il en fait l'aveu. Il souffre néanmoins difficilement que quelques quidams impertinents se permettent, dans le passé, de jeter, sur son élue, des ombres défavorables. Que Tallemant des Réaux, ami cependant de Le Pailleur et de Ménage, fort bien renseigné par eux sur Mme de La Fayette et, au surplus, l'ayant connue, tout au moins dans la paroisse Saint-Sulpice, où il habita longtemps, et à l'Hôtel de Rambouillet, dont il fut l'hôte le plus constant; que Tallemant des Réaux dise un mot malveillant de la comtesse, cela exaspère M. Beaunier. Et le voici qui jette le doute sur les propos de cet étonnant observateur des mœurs. Les gazetiers aussi déplaisent à M. Beaunier. Ce pauvre Loret, qui raconte sur Mme de La Fayette, alors Mlle de La Vergne, quelques anecdotes de nature à désobliger cette jouvencelle, lui apparaît comme un sot en trois lettres. Ne justifions pas Tallemant des

Réaux. Il écrivait dans l'ombre sans dessein de répandre ses écrits. Ils ne risquait que le blâme de la postérité. Mais Loret ! Loret publiait une feuille hebdomadaire circulant partout. Il la publiait à son dam. C'était l'époque où la bastonnade punissait, sans recours à la justice, la calomnie, le persiflage même. Bussy-Rabutin ne parla-t-il pas de couper le nez de Boileau soupçonné d'avoir médit de lui ? Or nous ne voyons pas que Loret ait jamais été « frotté ». S'il se trompe, il l'avoue humblement dans la gazette suivante. Il n'eut point de talent, convenons-en ; mais la vérité coulait de sa « veine » naïve.

Voilà les querelles principales qu'il faut chercher, pour être juste, à M. Beaunier. Il faut lui dire aussi qu'il n'a pas assez appuyé sur le portrait de François de La Fayette, évêque de Limoges, le plus processif des hommes ; qu'il n'a pas montré une curiosité suffisante sur les raisons de ces interminables procès que Mme de La Fayette vint soutenir à Paris. (La procédure peut être aisément retrouvée dans les registres du Parlement, mais c'est un travail fastidieux.) Enfin il faut lui assurer que sa tendresse pour la comtesse l'incite à considérer trop en beauté les pédants, comme Ménage, dont cette dame fut entourée.

Est-ce tout ? C'est tout, et ce n'est pas grave. Et maintenant, disons avec la même franchise quelles délices nous avons retirées de la lecture de ce livre. Depuis la *Disgrâce de Nicolas Machiavel*, de M. Jean Dubreton et la *Vie intérieure de Lamartine* de M. Jean des Cognets, ouvrages insuffisamment loués par la critique, nous n'avions pas rencontré un volume d'histoire écrit dans un style si limpide (un peu précieux parfois), équilibré avec une plus lucide intelligence. Sans doute M. André Beaunier a-t-il emprunté à Madeleine de Scudéry son idéalisme, ce goût de peindre sous des aspects attrayants des mœurs souvent corrompues (les mœurs de la cour de Madame par exemple) ; sans doute subit-il la fascination de ce passé que Mme de La Fayette lui découvre orné de tant de charmes, mais c'est un enchantement que de parcourir ce passé en sa compagnie. M. André Beaunier a retrouvé les mots dorés de Charles Perrault et les a assemblés avec cette gentillesse, cette finesse, cette grâce dont Voiture emporta avec lui le secret. Son livre pullule de pages exquises, si délicatement tissées de phrases charmantes et ténues qu'elles ressemblent à des dentelles anciennes. Des portraits aussi, celui par

exemple de Huet, si difficile à sauver du reproche de pédantisme, sont traités avec une infinie patience, un soin rare du détail qui rend l'ensemble à la fois séduisant et frappant.

Et enfin si, dans ce travail, la vie de Mme de La Fayette disparaît un peu, car on n'en connaît en définitive que des détails peu mémorables, son esprit, son intelligence, sa valeur morale éclatent, pénétrés à fond à l'aide précisément de cette correspondance inédite, sincère, vivante, plutôt que vibrante mise ès mains de M. Beaunier. M. Beaunier la détaille par petits morceaux, la fait servir à son dessein de psychologue, en tire toute la douceur, la spontanéité, le charme, le pétillement. Ne parlons pas de ce qui, dans cette correspondance, concerne la tendresse de Ménage pour son élève dont il fut l'amoureux transi, se repaissant de fumées. Ces pages fourmillent de petits faits agréables. Parlons des mots de Mme de La Fayette, où tout d'un coup se révèlent ses sentiments, son caractère, cette incapacité d'aimer, ce sens judicieux des réalités, cet « opportunisme », cette vision pratique des faits et des gens où l'on entrevoit déjà l'énergique femme d'affaires, ce goût aussi des choses de l'esprit, cette aptitude à les comprendre et à les juger.

Tout cela, c'est du nouveau ou encore ce sont des précisions formelles sur des faits soupçonnés, entrevus. Cela embellit-il l'image de Mme de La Fayette ? Non point. Cette dame ressort de l'analyse subtile de son nouveau biographe plus réelle, plus vivante, mais aussi plus énigmatique. On la découvre soumise aux lois de l'amitié, mais fermée aux fureurs de la passion. Et l'on se demande : où trouvera-t-elle l'émotion concentrée dans la *Princesse de Clèves ?* M. André Beaunier nous dira bientôt, espérons-le, si La Rochefoucauld, vieilli, fut capable d'éveiller la torpeur sentimentale de son héroïne.

Memento. — Nous avons signalé l'heureuse et soigneuse publication, par M. H. Vaganay, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, dont on avait tant de peine à se procurer des exemplaires complets. Le second volume de cette réimpression (livre V à VIII) paraît à Strasbourg, sous les auspices de la *Bibliotheca romanica.* — Dans la *Renommée de Montaigne en Allemagne* (Edouard Champion) M. Victor Bouillier prouve que le philosophe fut plus et mieux goûté, parmi les intellectuels de ce pays, qu'on ne l'a dit jusqu'à l'heure. C'est à partir du XVIIe siècle que la pensée du philosophe se répandit au delà du Rhin. M. Bouillier cite tous les écrivains qui s'en inspirèrent ou qui la commentèrent et parmi lesquels

on relève les noms de Jacob Brucker, Leibniz, Bodmer, Lessing, Lichtenberg, Bode, Gœthe, Nietzsche, etc... — M. André Hallays a fait, l'hiver dernier, à la Société des conférences, un cours sur *Madame de Sévigné*. Il le publie chez l'éditeur Perrin et modestement s'excuse de ne point apporter une véritable biographie, ni une étude critique sur la « divine » marquise. Son dessein est seulement d'accroître les sympathies dont l'épistolière est l'objet. M. André Hallays s'humilie trop. Son livre est agréable, surtout dans la partie concernant la vie provinciale et champêtre de Mme de Sévigné. Il connaît bien les décors de cette vie pour les avoir fréquentés au cours de ses « flâneries » ; il en reconstitue avec fidélité le dessin général et l'animation. De très beaux portraits, dont quelques-uns inconnus, parent ce livre sincère. — Au sommaire de la *Revue de littérature comparée* (oct.-déc. 1921), toujours très variée et bien informée : P. Dimoff : « Une source anglaise de « l'Invention » d'André Chénier » ; H. Tronchon : « Herder et Lamartine » ; G. Roth : « Kerke White et Joseph Delorme » ; P. Martino : « Sur deux poèmes musulmans de Leconte de Lisle ».

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés*, « Mercure de France ». — Léon Lafage : *Les Abeilles mortes*, Grasset. — Jules Mauris : *Alfred Rautare ou la coupable innocence*, Albin-Michel. — Max Daireaux : *Timon le magnifique*, Albin-Michel — Jean Giraudoux : *Susanne et le Pacifique*, Emile Paul. — Albert-Jean : *La Ville de joie* : Renaissance du Livre. — André Baillon : *Histoire d'une Marie*, Rieder. — Gyp : *Mon ami Pierrot*, Calmann-Lévy. — Sarah Bernhardt : *Petite idole*, Nilsson. — Jeanne Landre : *Le débardeur lettré*, Féreneczi. — André Devens : *Le Forban*, Renaissance du Livre. — Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien*, Albin Michel. — Claude Farrère : *Contes d'outre et d'autres mondes*, Dorbon.

Les Hommes abandonnés, par Georges Duhamel. Fidèle à son programme philosophique, l'auteur continue à s'occuper des déshérités de ce monde. Heureux ces pauvres d'esprits qui entrent, tout vivants, dans l'immortalité en passant par le rayonnement d'un cerveau de poète.... Il les remet debout, les fait revivre, logiquement, malgré leur apparente folie et les explique en illuminant leurs sombres dessous de toute la force de la projection spirituelle. C'est, en somme, un Dieu qui repétrit l'argile humaine et en tire une nouvelle âme. Pour juger, en dernier ressort, il faut connaître le motif des impulsions mauvaises, la cause des désespoirs secrets, le mystère qui peut muer la bonté naturelle en frénésie coupable. Toute molécule de la terre a sa place et doit justifier

sa présence. Aucun être humain ne peut échapper à une analyse bien faite. Seulement les écrivains ont une tendance à choisir des sujets connus ou trop exceptionnels pour ne pas s'imposer sans le contrôle de la raison. Georges Duhamel étudie, dans ces *hommes abandonnés*, ceux qui ne semblent pas assez intéressants ni assez criminels pour captiver le public, ce grand public qui adore le sang répandu à flots, quand il ne s'agit pas du sien! Dans l'histoire que raconte *le voiturier* nous sommes obligés, bon gré mal gré, de concevoir à la fois la fable populaire, l'erreur judiciaire et la réalité de la conscience ou de l'inconscience du pauvre héros, si humble dans son crime et qui n'a probablement pas commis les autres. Cet homme qui tranche la gorge d'un berger, bourreau châtreur de ses bêtes, parce que c'est plus fort que lui : *ça lui paraît dégoûtant* et qu'il représente tout à coup la révolte sacrée de la nature en face de la... bestialité humaine, est tout simplement le champion d'une religion à jamais perdue. D'abord, j'avoue que c'est *mon frère*... car je n'aurais pas agi autrement que lui si je m'étais trouvée à pareille fête! Or, je le comprends, moi, et pourtant il ne me comprendrait pas, lui! Mais ce n'est ni un fou... ni un homme de lettres, c'est tout simplement un être relié à la vie humaine par le fil invisible de l'ancienne animalité qui subsiste en lui... comme en moi. Je raconterai quelque jour des crimes que j'ai souvent prémédités sans les accomplir, ce qui, vis-à-vis du héros de Georges Duhamel, me rend bien plus coupable que lui. On sent quelquefois dans le style de l'auteur la cruauté de la pince chirurgicale, mais c'est en manière d'avertissement... au public trop indifférent à la vérité, même littéraire et auquel il finira par en cuire. Ainsi dans *l'Epave*, ainsi dans les *Guides*. Ces hommes, presque toujours ivres, qui escaladent les montagnes tout en *guidant*, ou en se croyant les dominateurs des gouffres et n'en sont que victimes de par les mystérieux vertiges montés d'eux! Et ces pauvres paysans bien sages et bien innocents qui, tout à coup, devant la complicité sournoise de la mer, redeviennent les antiques pilleurs d'épaves, *les naufrageurs!* Comme tout cela est bellement senti et si nettement rendu!

Les Abeilles mortes, par Léon Lafage. Pour écrire ce roman, qui est à la fois de l'histoire et beaucoup d'amour, il faut être un érudit, un ironiste et un sentimental, mais que combien joli ce mélange d'états d'âme dans le délicieux paysage peint comme

un cloisonné d'émail ! Un homme se souvient du ciel d'Orient sous lequel vécut un de ses aïeux et il va à la reconquête de ce ciel, à la suite d'un tas d'aventures où les beaux yeux des femmes de là-bas, captives ou libres, sont aussi nombreux que les étoiles des nuits chaudes. Quand il revient, hélas, les douces abeilles familiales qui bourdonnaient dans l'humble rayon de la croisée de sa gentilhommière sont mortes. En s'en allant au loin on tue toujours quelque chose, et si mourir c'est partir tout à fait, on ferait peut-être bien de vivre plus modestement en restant.. à cause des petites abeilles et de leur miel.

Alfred Rautare ou la coupable innocence, par Jules Mauris. Je ne crois pas qu'un jeune homme, fût-il le fils d'un sous-chef de bureau au ministère de l'Agriculture, officier de l'Instruction publique, puisse être si bête que ça. L'amour platonique est une chose d'une telle noblesse et d'une telle volupté, que ce petit imbécile n'a jamais pu y atteindre, même en s'imaginant le plus vertueux des hommes. Maintenant, cette aventure est fort drôle, étant donné son dénouement, qui consiste dans la recherche et aboutit à la condamnation d'une paternité illusoire. Les attendus sont fort savoureux.

Timon le magnifique, par Max Daireaux. D'un esprit rare et très fin, d'une gaîté toute *latine*, de la meilleure gaîté, le pauvre garçon, inventeur du *Polymorphisme*, qui tombe, par snobisme et surtout désœuvrement de toute vie intérieure, dans les pires excentricités, donne assez bien le goût du jour ; la veulerie devant l'outrance, d'où quelle vienne. Je ne sais pas si demain on enterrera sous une guirlande de gestes ridicules le cubisme, le futurisme et autres dadaïsmes munichois, mais ce que je sais bien, c'est qu'un Français, de bonne souche, qui emploie son talent à donner les verges à tous ces sombres pantins obscurcissant la radieuse ironie voltairienne, fait œuvre de très bon Français.

Suzanne et le Pacifique, par Jean Giraudoux. De tous les écrivains nouveaux celui-ci est un des mieux doués. Mais combien difficile à lire ! En terminant son livre je me demandais encore si vraiment la courageuse et si capricieuse héroïne avait fait physiquement ce voyage, car pour suivre tous les méandres et tout le compliqué trajet de ce cerveau, qui va du nuage qui passe à l'association d'idées qui peut en découler, il faut aller aussi vite

que l'avion intellectuel que monte l'auteur. C'est une telle succession de fantaisie métaphorique et de dilemmes posés, qu'on ressent quelquefois le terrible mal de mer vous invitant à restituer aux pieds du créateur de ce vertige... toutes les couleurs qu'il lui plaît de vous faire avaler. Ah ! si je pouvais citer !... C'est un livre où l'on trouvera toutes les belles phrases épigraphiques de l'avenir !...

La ville de joie, par Albert Jean. Imaginons la création, qui fut aussi toute artificielle, d'un nouveau *Deauville*. Firmin Lardieu, un entrepreneur et un entreprenant, met sur pied une cité de plaisir, on y joue, on y boit et on y dévalise...toutes les vertus. Un peintre parisien est prié de donner quelques retouches artistiques à ce nouvel aquarium. Il s'éprend d'une fille de pêcheur et de la femme très soumise du notaire de l'endroit. La haute et la basse ville sont en présence. On se dispute, on se bat, mais l'amour y a son instant de vive lumière, son apothéose dramatique en la chute affreuse de l'ange qui n'a pas voulu survivre à son beau rêve, un peu trop chaste pour l'homme tout autant que pour la femme. Espérons que la ville de joie sera une ville repentie et que le cinéma bien pensant fera fermer les portes du salon de jeu en nous racontant l'histoire vengeresse sur l'écran tout à fait moralisateur.

Histoire d'une Marie, par André Baillon. Je ne voudrais pas attenter au libre choix du sujet, mais, si sincères, si parfaitement poignantes que puissent être les biographies de prostituées, elles me semblent toujours un peu bien inutiles parce que je ne crois pas à la naïveté des *Dames aux Camélias* de n'importe quelle nuance littéraire. Je crois qu'on aime le vice pour lui-même et que les auteurs mâles ou femelles qui le décrivent avec autant de soin le préfèrent certainement à la vertu. Alors le point de vue moralisateur disparaît dans cet ensemble de trop bonnes dispositions pour le sujet. Il est un fait certain, et qu'il faut souligner, malgré le respect dû à celui ou à celle qui l'entoure de ses mille soins psychologiques, c'est que, depuis que le monde est monde, *Eve* a la prostitution dans la peau. Jamais un homme, si parfaitement taré qu'il puisse être, n'arrivera au degré de lâcheté physique et morale où en arrive le plus naturellement du monde n'importe quelle femme, amoureuse ou non. Il est donc très normal de rencontrer la prostituée sous toutes les latitudes et sous

tous les aspects. Maintenant, ce n'est pas la société qui est coupable en les mettant en prison... c'est celles qui se tolèrent servantes. C'est une erreur de les croire malheureuses. Pour bien connaître la question il faut avoir été Dame patronesse d'une œuvre essayant de relever moralement parlant ces pauvres filles. J'ai conservé de quelques études de mœurs que j'ai pu m'offrir à leur endroit le plus vif désir de les brûler en place de Grève à la moindre velléité de se sortir de leur spéciale condition. C'est par la pitié qu'on a cultivé l'adultère et c'est par les histoires de toutes sortes de Marie qu'on propage des tas de maux qui ne sont pas tous d'une cérébralité distinguée. Ceci dit, le livre de M. Baillon n'en est pas moins un livre fort intéressant, sauf le personnage principal.

Mon ami Pierrot, par Gyp, C'est un conte bleu, au clair de la lune conté. Pourquoi chicaner cette étincelante et douce Gyp, qui continue à croire que les petites oies blanches ont une volonté ferme en amour et que les gentils petits garçons peuvent rester fidèles à un idéal, même lorsqu'ils ne sont pas des bâtards d'une incontestable noblesse. Par-ci par-là, un mot éclate comme une fusée. Une vérité retombe en pluie d'étoiles. Et c'est assez pour que le conte bleu amuse de grands enfants, y compris ces naïfs qu'on appelle des philosophes!

Petite idole, par Sarah Bernhardt. C'est un raccourci, certainement, de l'histoire de la Grande. Mais comme nous aimerions plus de franchise et moins de décor fatal ! Nous admirons tous la femme dans l'actrice, aussi voudrions-nous la sentir plus proche de nous par l'aveu, non pas d'une faiblesse, nous l'en croyons très incapable, mais par la nervosité d'un possible qu'elle ferait passer dans nos nerfs d'humble mortelle ? Enfin, nous espérons maintenant qu'on nous donnera plus tard le secret du ressort de cette vie divine qui ne peut s'expliquer que par la plus absolue des indifférences à toutes sensations humaines.

Le débardeur lettré, par Jeanne Landre. Ce qui me gâte, justement, ce sympathique garçon c'est *qu'il en est !* Comment concevoir la sincérité de sa passion effrontée pour une artiste, puisqu'il est, lui-même, un pasticheur de tous les sentiments ? Enfin, c'est un héros de Jeanne Landre, et on lui doit le respect, mais que la bonne marraine me permette de lui dire que si j'avais jamais rencontré un Ludo quelque part, fût-ce chez moi, je l'aurais

régalé d'une série de coups de cravache, histoire de lui apprendre qu'un homme se conduisant comme une grue ne mérite que ça.

Le Forban, par André Devens. Un Monsieur de l'espèce *rasta* qui est très banal, en somme, car il finit par être amoureux de la femme comme un honnête homme ordinaire. Il y a des tableaux de mœurs politiques et des courses à la croix qui sont fort bien peints, à peine poussés au noir.

Le roman d'un chien, par Magdeleine Chaumont. C'est joli, un peu trop. On s'efforce de donner des leçons à l'humanité par l'animalité, une morale en action aussi louable que possible. Il y a aussi le roman d'un chat, *Moustic*. Mais la dame bien élevée qui a écrit cela ignore une chose, c'est que les animaux n'ont plus besoin d'être loués, il conviendrait de *les venger*. Il est temps de détruire de fond en comble l'esprit moral du monde pour le remplacer par la morale du tigre ; réduire l'homme à l'état d'esclave, de bouffon et d'aliment. Ça va devenir leur tour de se nourrir de l'être humain... et je n'ai qu'une crainte, c'est que cette sale nourritu e leur communique la peste !

Contes d'outre et d'autres mondes, par Claude Farrère. Les plus beaux bijoux littéraires de l'auteur dans un superbe écrin de l'éditeur Dorbon.

RACHILDE.

THÉATRE

Les Droits de la Critique. — Théatre Antoine : *Le Dieu d'argile*, pièce en 3 actes de M. Edouard Schneider. — Théatre national de l'Odéon : *Louis XI, curieux homme*, chronique de France, en six images, de Paul Fort. — Théatre des Arts : *Le Cousin de Valparaiso*, comédie en 4 actes de MM. Fonson et Kolb. — Théatre Albert-Ier ; *Celui qui tient la lampe*, opérette en 3 actes de MM. d'Hauswyck et Rex. — Athénée : *Le Paradis Fermé*, comédie en 3 actes de MM. R. Coolus et Hennequin. — Incidents.

J'aurais volontiers assisté à la reprise de *M. de Pourceaugnac*. M. Georges Ricou, que l'Odéon soucie, a oublié le *Mercure de France*. J'aurais de même voulu dire mon mot sur le *Chemin de Damas*, de M. Pierre Wolff, pièce dont la béante vacuité donna le vertige aux plus endurcis highlanders de l'éloge ; M. Sylvestre m'a fermé les portes du Vaudeville. J'aurais eu également mon petit avis sur la comédie de M. Pierre Mortier, que l'on joue aux Mathurins et sur la revue de Rip et Gignoux que l'on joue aux Variétés et sur la *Comédienne* de M. Bousquet, qui

exerce au théâtre des Nouveautés. Les tenanciers de ces divers établissements ne m'ont point accordé le droit de regard qu'au nom d'un usage fort ancien et d'une loi très récente je réclamais à leurs employés, par les judas de leurs portes. Je pris d'abord — tant est prompt l'orgueil humain! — ce bannissement pour une mesure particulière. Les clameurs des cuistres et des écrivassiers à qui j'enlevais la peau, les protestations des négociants, dont je m'efforçais de perturber le trafic, tout cela et le refus de serrer, dans les corridors, certaines mains habituées à porter les plats, m'aveugla d'abord sur l'évidence d'une moins flatteuse réalité.

Au vrai, le critique du *Mercure* est traité, par la gent théâtrale, de la même façon que ses confrères les critiques des grandes revues françaises. Les plus éminents comme le plus modeste subissent un sort identique. D'une manière générale, les marchands de spectacles n'accordent aucune importance aux opinions des gens qui ne s'expriment point à proximité des colonnes de publicité théâtrale. Les directeurs ont des excuses ; la meilleure consiste dans la facilité où ils sont de contredire, moyennant écus, aux avis qui les désobligent. L'an passé, le critique d'un puissant quotidien malmena le *Chérubin* de M. Wiener de Croisset. Le lendemain, une proclamation, issue du coffre-fort de M. Volterra, annonçait aux lecteurs du puissant quotidien que « tous les critiques importants » avaient trouvé le Chérubin de notre fils de preux très supérieur à celui qu'avait jadis inventé le roturier Beaumarchais. On conçoit que de telles mœurs aient pu troubler l'entendement des directeurs de théâtre et qu'ils se méfient des publications où les problèmes dramatiques ne se résolvent pas au moyen de la réglette typographique et des tarifs de publicité. Leur opinion sur ce point s'étend du particulier au général. On les voit, par exemple, donner le pas aux critiques des journaux les plus confidentiels, sur les critiques des revues les plus universellement répandues. Parlons net : M. Doumic, de l'Académie Française, qui tient les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* au courant du mouvement dramatique, ne saurait égaler en prestige (aux yeux de maints directeurs) l'Aristarque de telle gazette imprimée chaque jour pour le délice des seuls correcteurs de la rue du Croissant. C'est un fait. Je répète qu'on lui peut trouver de bonnes explications. Au surplus, les critiques et leurs associations ont en cela leur part de responsabilité. On a pu voir le plus

éminent d'entre eux, éconduit par les contrôleurs d'un théâtre, sans que leur confraternité s'exaltât jusqu'à le suivre dans la rue. Mieux : l'an dernier, M. Henry Bataille fit refuser l'entrée du Vaudeville, où l'on répétait la *Tendresse*, à tous les critiques non inscrits sur la liste de ses claqueurs ordinaires. M. Sacha Guitry en use de même, qui n'a point, lui, les mêmes raisons de craindre le blâme des gents de goût. Bref, « on invite qui l'on veut » ; c'est entré dans l'usage, et personne n'y trouve à redire, parce que tout le monde se figure que les directeurs agissent selon leur droit.

Tout le monde se trompe. Je vais le montrer. Pour cela, je m'adresse à M. le ministre des Finances, qui nous a fait remettre des « cartes rouges » portant la signature de M. le directeur des Contributions Indirectes et enregistrées au syndicat des directeurs de journaux. « L'objet de ces cartes est d'exempter les critiques de la taxe sur les spectacles. » Dans le fait, cette exemption s'étend à tous les spectateurs des répétitions générales. Cette tolérance — qui s'oppose à l'esprit et à la lettre des récents décrets — signifie que, dans la pensée de chacun, les répétitions générales sont moins des spectacles publics que des manifestations, en quelque sorte techniques, et réservées aux professionnels de la critique et du « courrier ». L'Etat (plus respectueux des traditions que ne le croit mon royaliste ami Lucien Dubech) ne consent à l'abandon de ses droits que pour faciliter aux critiques le libre exercice de leur profession. Que cette libéralité profite aux demoiselles à ne pas marier, aux oisifs, aux petits aventuriers, aux amants en titre des comédiennes, aux concierges d'ouvreuses et aux copains de machinistes, c'est assez exorbitant ; c'est pourtant la réalité quotidienne. J'entends bien l'objection de MM. les directeurs : les répétitions générales sont données sur invitations; ce sont des spectacles gratuits, et, par conséquent, exonérés des taxes, surtaxes et droits divers. Erreur. Les taxes, surtaxes et droits divers ne frappent pas seulement les coupons achetés au bureau, mais toutes les *entrées*. C'est le péage du plaisir dont le législateur, fort précisément, ne voulut affranchir que les seules personnes appelées au théâtre par leurs obligations professionnelles. On ne fera croire à quiconque que Mlle d'Alençon et M. Alexandre Duval vont aux répétitions générales pour travailler. Cela n'est pas davantage le cas des douze cents personnages

que, dans l'euphémique argot des coulisses, on désigne sous le nom d' « ayant-droits ». J'ai fait le compte des sommes dédaignées ainsi par nos argentiers magnifiques : il s'agit de *deux millions par an*. Assurément, ce serait faire payer cher à la nation l'entretien de ses conseillers dramatiques, même si ces conseillers y trouvaient quelque facilité dans l'accomplissement de leur mission. Mais que dire d'un pareil gaspillage des fonds publics, s'il n'est point justifié par le respect des usages qui lui servent de prétexte ?

Il est temps de songer à cela. Je m'adresse d'abord à l'excellent M. Georges Boyer, président de l'association de la critique ; il a qualité pour intervenir efficacement dans ce débat ; c'est sa tâche et je ne pense pas qu'il s'y dérobe ; je me fais fort de lui montrer que cent cinquante places suffisent à satisfaire toute la critique parisienne, étant admis que le métier de critique consiste à écrire quelque part. La cause est fort bonne. Si, par impossible, mes confrères s'en désintéressaient, je poserais moi-même la question à M. le ministre des Finances. On assure que c'est un homme très occupé. Mais deux millions valent bien cinq minutes de son temps, six mille francs par seconde ! Un boxeur même trouverait que c'est bien payé. Nous allons bien voir.

§

Des droits passons aux devoirs. Mes confrères, et en particulier les plus lettrés d'entre eux, n'ont-ils point quelque remords de la manière qu'ils eurent, l'autre mois, de traiter un jeune et probe dramaturge, M. Edouard Schneider ? Pour avoir écrit une pièce, le **Dieu d'argile**, qui pouvait déplaire, mais qui surpassait singulièrement le casuel dramatique, M. Edouard Schneider assuma toutes les railleries et toutes les remontrances des censeurs. Ces messieurs éprouvent-ils, comme on l'a assuré, la nécessité de montrer les dents une fois par mois ? Pensent-ils ménager de la sorte le bon renom de leurs rubriques et rompre le cours de leurs complaisances ordinaires ? Naturellement c'est un jeune écrivain, et, de préférence un poète, qui fait les frais du sacrifice. Certes, l'idée ne viendrait point aux grands-prêtres du goût public d'immoler un ajusteur d'adultères, un fabricant de vaudevilles ou un ravaudeur de tragédies. Il y faudrait le modeste courage d'écrire ce qui se dit au long des entr'actes. C'est peu, oui. Ce serait rompre avec une jeune, mais déjà sacrée tradition.

Voilà pourquoi le chœur des « guides de l'opinion » condamne dans les feuilles les seuls auteurs dont il célèbre le talent dans les corridors. Juste réciprocité évidemment.

Le plus beau est qu'à M. Edouard Schneider ils ont reproché des défauts qu'ils considèrent habituellement comme des qualités. Les symboles qui, en effet, alourdissent les quatre actes du *Dieu d'argile* sont idem numéro que ceux dont M. Henry Bataille gave les unanimes bataillards du feuilleton. N'ai-je point lu un peu partout qu'on faisait grief à M. Schneider de se montrer déclamatoire? Et c'étaient les panégyristes de M. Rostand II qui parlaient ainsi, au lendemain même de leur indécente apologie de *La Gloire*, si dépourvue, n'est-ce-pas? d'emphase et de redondance... Passe pour le fretin. Il n'en est plus à faire ses preuves et l'on ne doit pas se montrer surpris de voir piétiner le *Dieu d'argile* de M. Schneider après avoir vu bafouer les *Amants puérils* de M. Crommelynck. C'est dans l'ordre. Mais ma surprise est grande et aussi ma perplexité de voir M. Henry Bidou, d'ordinaire si perspicace, tenir sa partie dans ce choral de l'injustice et du parti pris. Je ne l'attendais point là et je le lui dis comme je le pense.

Le conflit que l'auteur nous propose est celui de l'indépendance et du succès; deux hommes : l'un, Folzer, aspire au suprême orgueil de la solitude; l'autre, Pierre Lannes, auteur dramatique, est en proie à toutes les servitudes de la réussite. Quelque chose comme Zarathoustra opposé à Maurice Donnay. Entre ces deux hommes, une femme, Elisabeth, éprise de renoncement, anxieuse, pitoyable. Elle aimait l'homme de théâtre; et elle a suivi le prophète, sur sa montagne, lui dédiant une amitié « qui ne coûte rien à la vertu ». Dix ans, elle soutient l'orgueilleux dans son isolement. Mais l'homme à femmes revient; et il la reprend. Elisabeth trahit la haute amitié du solitaire, dont l'orgueil exalté par ce coup atteint à la folie. Voilà la pièce. Je conviens qu'elle ne pouvait obtenir le succès de *Tire-au-flanc*; et je conviens que les lecteurs du *Colonel Ronchonnot* n'y pouvaient trouver aucune satisfaction, et je conviens de même que le dialogue souvent abstrait de M. Schneider devait surprendre un public habitué à des festins d'ordures ménagères et qui toujours se détournera, avec une invincible répugnance, de n'importe quelle nourriture spirituelle. Mais je m'étonne que la beauté tout à fait remarquable et très soutenue du quatrième acte n'ait point ému les dix Parisiens ca-

pables d'absorber, sans défaillir, un peu d'air pur, un peu d'air que ne chargent point les aromes des prostibules. Cela est vrai, particulièrement, de la scène où l'auteur confronte l'ermite et le séducteur. Je pose en fait que la qualité de cela ne pouvait échapper aux hommes dont je parle. Alors?... Alors je n'insiste pas. Il se peut, après tout, que M. Edouard Schneider ait été la victime d'une « vague » de mauvaise humeur. Les foules ont leurs caprices et la foule des répétitions générales plus que toutes les autres. Je m'en veux tenir à cette hypothèse, et je prends la liberté de la soumettre à l'auteur du *Dieu d'argile*. Mieux vaut croire cela que de s'en tenir à ma première supposition : à savoir que l'éreintement de M. Schneider servit de rançon aux moins pardonnables complaisances de la critique. M'est avis que nous verrons un jour se relever sa pièce. Elle ne sera, dans tous les cas, pas mieux jouée qu'elle le fut par Mme Suzanne Desprès, M. Harry Baur et M. Henri Rollan. En l'occurrence, d'autres que moi ont félicité ces excellents comédiens. Je ne rougis point d'être presque seul à les remercier.

§

A vous aussi, Paul Fort, je dis merci ; vous sûtes donner une harmonieuse et vivante réalité aux ombres qui traversèrent nos rêveries d'enfants. Nous sommes allés à votre pièce, comme jadis, lisant *Quentin Durward* nous allions aux pâles images romantiques, aux portraits en taille-douce du roi pieux et retors, aux profils d'Olivier-le-Daim, de Tristan l'Ermite et des autres, détachés dans les cadres à blasons sur le fond crénelé de Péronne. On vous a reproché de vous en être tenu au gentil art de l'enlumineur. Plût au ciel que, reprenant godets et pinceaux, vous coloriez pour nous le vélin, bel imagier. Faites-nous des estampes ; cela nous changera des cartes transparentes que nous offrent, au soir tombé, cent obscènes camelots. Les trouvères et les colporteurs passaient autrefois pour un peu sorciers ; on leur prêtait des miracles. Vous en avez fait un, vous, et véridique : vous avez réconcilié M. Gavault avec les artistes. Comme le bon peuple de Paris aime bien les moineaux francs, il a fêté et fête encore le prince des poètes ; **Louis XI, curieux homme**, montre son hoqueton noir, ses grègues bourgeoises et son chapeau à figurines devant un Odéon débordé. Voilà bien la plus curieuse de toutes ses curiosités. Cela n'empêchera point, certes, d'assurer que le

public préfère les cochons aux poètes ; cela est vrai dans bien des cas; mais ce n'est pas toujours la faute au public...

On a querellé Paul Fort sur une scène de la pièce, où Louis XI annonce à Olivier-le-Daim (cet ancêtre méconnu de M. Pujo) que les royalistes finiraient par abattre la royauté. Je sais bien qui lui cherche cette noise ; c'est le meilleur critique de Paris, fors le cas où il parle des Juifs ou des Capétiens (Valois et Bourbons). Alors, son sang-froid l'abandonne, et c'est miracle qu'il ne perde pas l'esprit. Que Paul Fort ait peint, en Louis XI, un Français de France, crédule et sceptique, économe et madré, riant, haussant les épaules, blagueur et dur à l'adversaire, un peu sournois, fin politique, hautain avec les grands, familier avec les pauvres ; un type, si l'on veut, dans le genre de Clemenceau, fait pour la popularité et la légende ; que Paul Fort ait peint cet homme, cela ne peut suffire à l'ami Dubech. Il lui faut une pièce historique, entendons : une pièce qui fasse honte aux démocrates. Allons, allons ! Paul Fort ne mérite point qu'on le tire des jardins du Luxembourg, par sa belle cravate, pour le conduire dans les « grandes réunions publiques et contradictoires » où, selon les estrades, on appelle Louis XI prince très catholique ou vieux coquin. Tenons-nous-en au « curieux homme », c'est assez.

Raconter la « Chronique » de M. Paul Fort pourrait, je pense, contrarier ses désirs. Il n'a pas voulu faire une pièce et il s'est moqué de toutes nos règles avec une belle insouciance de vagabond : « en six images », a-t-il dit. Cela ne relève ni de l'analyse, ni du commentaire. Allez feuilleter l'odéonesque album; faites comme tout le monde, bonnes gens, et prenez plaisir au trait vif, à la couleur franche de notre artisan. Après cela vous irez voir les plats clichés d'un Wolff et vous tâcherez de ne pas vous décrocher les mâchoires à force de bâiller. *Louis XI, curieux homme*, est bien joué, bien habillé. Quant aux décors, j'attendais mieux de M. Emile Bertin que le succès n'améliore point.

§

Un monsieur mûrissant et sentimental aime une jeune fille aussi pauvre que tendre et faible autant que délicate. La jeune fille aime un méchant garçon de vingt ans. Vers onze heures et demie, le barbon, essuyant du bout de l'index une larme lentement distillée, marie la demoiselle au coquebin. Entre temps, tout le monde est devenu riche, les parvenus affichent une muflerie un

peu révoltante et deux ou trois personnages s'expriment avec l'accent belge, ou marseillais ou chilien. Voilà la base (de tout repos) sur laquelle M. Fonson, Bruxellois de Paris, construit des comédies souvent ingénieuses et assez agréables, dont la meilleure fut, je crois, la *Demoiselle de magasin*. Le titre change, non la manière ; tel est encore le nouvel ouvrage que nous a, l'autre soir, proposé la direction du Théâtre des Arts. **Le cousin de Valparaiso** nous est, par ailleurs, une vieille connaissance. Il ressemble comme un frère au *Marchand de la Guadeloupe* de Mercier ; celui-ci revenait, lui aussi, du bout du monde et trompait sur sa fortune des parents cupides, égoïstes et fermés à la pitié. C'est une très vieille donnée, souvent portée au théâtre, et dont le bonhomme Mourguet, canut du Gourguillon, tira *les Frères Coq*, ce chef-d'œuvre du guignol lyonnais. Il faut croire que les mêmes choses amusent les hommes de tous les temps. Ceux de 1921 ont fait un bon accueil au Valparaisien jovial. M. Fonson joue, et fort bien, sa pièce, en compagnie d'acteurs inégaux, mais consciencieux.

Au théâtre Albert-Ier on joue une opérette : **Celui qui tient la lampe**, d'une teneur un peu grosse, mais assez plaisante. Chez M. Lugné-Poe, l'acteur italien Alfredo de Sanctis joue dans sa langue des ouvrages de Gorki et d'Emile Fabre.

Le **Paradis fermé**, de MM. Coolus et Hennequin, fait rire, même sourire. Ainsi fut comblé le vœu de leux auteurs plus ambitieux qu'on ne pourrait le croire. Les acteurs ont très bien joué, avec allégresse et variété.

§

Incidents — L'essai de Jacques Copeau sur la reconstruction du théâtre, que nous avons longuement commenté (1), vient de paraître, avec un long retard. Le directeur du Vieux-Colombier écrit :

Pour juger les mérites et les défauts d'une représentation théâtrale, il ne suffit pas d'être journaliste, ou littérateur, ou romancier, ou même auteur dramatique, mais il faut savoir apprécier la composition d'un ouvrage et son style, la vérité des personnages et la qualité du dialogue, le jeu des acteurs et celui des figurants, la diction, l'attitude, la chorégraphie et le costume, la plantation du décor et son éclairage, enfin l'esprit de la mise en scène. C'est ce qu'aucun critique dramatique de l'heure pré-

(1) V. *Mercure* du 15 octobre.

sente n'est capable de faire, et cette décadence de la compétence critique est pour beaucoup dans la décadence générale du goût théâtral.

En voilà pour nous tous! Si quelques-uns d'entre nous ont étudié les diverses techniques dont parle M. Copeau — et la musique par surcroît, — ce n'est pas à l'école du Vieux-Colombier. Alors cela ne compte pas. C'est bien ce que veut dire M. Copeau? Et, si je me trompe, je lui demande de nommer un critique défunt ressemblant au modèle qu'il nous trace. Etaient-ce La Harpe, Gustave Planche, Jules Janin, Barbey d'Aurevilly, Sarcey, Catulle Mendès? Je ne plaisante pas. Ou bien les « grandes époques dramatiques » eurent des critiques dignes d'elles; ou bien la compétence critique n'est pour rien « dans la décadence générale du goût théâtral ». Je penche pour cet avis et je viens de donner mes raisons. A Copeau de nous fournir les siennes.

— M. Paul Gsell a consacré à Gémier un opuscule (1) où se trouvent incomplètement racontées les trente-trois années durant lesquelles ce grand comédien lutta contre tous et contre lui-même: « Je me sens la force de recommencer, avec la même joie », m'écrivait-il récemment. Nous le savons, cher Gémier; à l'heure où j'écris ces lignes, ceux qui vous aiment attendent la décision de Léon Bérard; et ils sont anxieux, car l'art que vous servîtes n'eut jamais à se louer de la politique. Si cela dépendait de notre affectueuse admiration, vous dirigeriez l'Odéon (2).

— M. Henry Lyonnet consacre (3) un ouvrage extrêmement utile et remarquable aux « *Premiers* » *de Molière*. J'aurai l'occasion d'en parler, lorsqu'on fêtera le tricentenaire du grand comique.

— Un monsieur, que l'on dit être un vieux monsieur, a publié ceci dans *l'Eclair* (22 novembre):

N'essaie-t-on pas, en ce moment, de [illegible]éer un mouvement d'admiration pour cette œuvre, d'un cerveau un peu fêlé, et qui s'appelle *Ubu r*[illegible]? Des gens d'intelligence et de savoir affirment, sans rire, qu'il s[illegible]it là d'un véritable chef-d'œuvre. On l'imprime couramment. C'est le [illegible]iomphe de l'école de Claudel, qui est tout de même moins farce, et de [illegible]rommelynck. Tous deux sont aussi, paraît-il, des hommes de génie; il ne faut en parler qu'avec discrétion, car ils ont tous deux des fidèles, des admirateurs passionnés. Il s'est formé autour d'eux une Ecole, c'est peu dire, un culte, ayant ses fidèles, ses prêtres et ses pontifes,

(1) Chiberre, éditeur.
(2) On sait que ces vœux sont à présent comblés.
(3) Delagrave, éditeur.

communiant dans des pensées extravagantes, exprimées en petit nègre.

O Rachilde ! Jarry, triomphateur de l'école de Claudel !.. Comment diable Emile Buré, si lettré, si informé, si fin, peut-il, à côté de ses écrits et non loin de ceux de Louis Marsolleau, laisser traîner ces paquets de sottises? Allons ! allons ! le *Phare de Romorantin* manque de copie. Buré, laisse-lui M. Jean Bernard !

HENRI BÉRAUD.

PHILOSOPHIE

M. Esch : *Notre métier*, Notes d'un professeur, Luxembourg, Linden et Hansen. — Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils enfin des hommes ?* Alcan. — J. Demoor et Tobie Jonckheere : *La science de l'éducation*, Bruxelles, Lamertin. — Alexandre Murat : *L'École Nationale de Demain*, F. Nathan, 1920. — Alexandre Murat : *La Morale à l'école nationale de demain* ; F. Nathan. — Paul Lapie : *Pour la raison* (nouvelle édition), Rieder et Cie. — Mlle J.-F. Renault : *Manuel de Morale*, F. Alcan. — Jacques Maritain : *Eléments de philosophie* : P. Téqui, 1920.

« Un jour, à Munich, on représentait je ne sais plus quelle pièce dont la scène est dans un milieu scolaire. Lorsque le héros principal prononça cette phrase : « Il n'y a rien de plus grand que d'enseigner », toute la salle fut secouée d'un fou rire. » — On rirait à moins et les humoristes s'applaudiront de voir s'ouvrir une nouvelle source de comique : le comique pédagogique. Ce n'est pas que le métier d'instituteur ou de professeur prête le moins du monde à rire. Mais le contraste est vraiment trop drôle entre les exagérations d'une certaine rhétorique démocratique, les boniments sur la mission de l'éducateur d'une part, et, d'autre part, les conditions réelles faites à la carrière enseignante. La réaction fatale s'est produite. A l'engouement succède une vie de désabusement. Aujourd'hui, c'est la crise sur toute la ligne ; crise matérielle et crise morale ; crise de traitements ; crise du recrutement, crise des programmes, des examens, crise de l'instruction elle-même ; car à quoi bon se munir de ce viatique encombrant ? Les cancres deviennent ordinairement les premiers dans la vie. — Eh bien ! si stupéfiant que cela paraisse, il se trouve encore des amateurs, voire des fervents de l'éducation. Explique qui pourra cette fidélité. Survivance des bourrages politiciens, persistance d'un obscur idéalisme, d'une vague religiosité laïque dans les rangs du primaire, ce bas clergé de la République ? — Dans le secondaire, calcul ambitieux de quelques jeunes arrivistes

abordant l'enseignement comme un lieu de passage vers des destinées plus hautes et désireux d'expérimenter s'il reste vrai que l'Université mène à tout, à condition d'en sortir. Peut-être; mais ce cas n'est qu'une exception. — Il y a aussi les natures timides, indolentes, attirées par la sécurité d'une carrière réglée comme papier à musique, coupée d'ailleurs par l'agréable relâche des vacances, cette ultime attraction d'une profession dépréciée. Tous ces motifs peu reluisants entrent en ligne de compte ; mais il en est de plus honorables. Oui ; pour quelques-uns, il y a la vocation ; osons encore prononcer ce joli mot éveilleur d'énergies et d'espoirs ; encore qu'il jure avec l'ironie gouailleuse de nos générations mercantiles et avec le scepticisme désabusé de plus d'un vieux maître. Il y a la bonne volonté obstinée de quelques hommes qui ne jettent pas le manche après la cognée, qui s'ingénient à surmonter la crise, à faire leur examen de conscience, à rectifier leurs concepts pédagogiques, à les ajuster aux exigences d'un monde bouleversé, à se réadapter à leur modeste et utile tâche scolaire. La situation n'est pas désespérée ; le meilleur signe en est le nombre et la qualité des ouvrages récents sur l'éducation.

C'est à cette élite qu'appartient M. Esch, à qui est empruntée la petite anecdote relatée plus haut. Humaniste délicat, idéaliste impénitent, il ne se résigne pas à la mort de l'esprit. Son petit livre, **Notre Métier**, n'est pas un traité didactique ; c'est un recueil de notes personnelles qui prend le ton d'une confidence et la saveur d'un Journal intime. Si quelques-unes des observations de M. Esch se réfèrent plus spécialement à la situation de l'enseignement dans le Luxembourg, nombre d'autres valent pour les autres pays et intéressent la culture dans le sens le plus élevé du mot. Admirateur de l'esprit français, particulièrement informé des problèmes relatifs aux enseignements secondaire et supérieur, des courants divers qui divisent les esprits sur ces questions : spécialisation ou culture générale ; — philologie ou enseignement littéraire ; — langues vivantes ou humanités classiques, l'auteur propose des solutions qui comportent une sage mise au point et un dosage heureux de ces éléments. En une conclusion d'une grande élévation de pensée, il évoque lès destinées incertaines de notre civilisation, la menace de barbaries intérieures ou extérieures, peut-être la destruction des tables anciennes... Possible, mais en

attendant l'auteur reste partisan de « l'évolution réfléchie de la démocratie ».

Nos fils seront-ils enfin des hommes? demande M. R. Nussbaum, « éducateur spiritualiste ». — Titre bien ambitieux. Question saugrenue. Etre des hommes! il y a mille façons de l'entendre. L'auteur nous expose la sienne en la rattachant à une métaphysique passablement alambiquée. Quant à son système, il convient plutôt à des enfants de familles aisées. Fondateur d'une école privée: *l'Ecole, Foyer des Pléiades*, il estime qu'il faut que le milieu où doit opérer l'éducateur soit suffisamment isolé et simplifié pour être un milieu moralement aseptique, et tel que les effets attendus de telle cause, les résultats de tel effort ne soient pas neutralisés ou confondus par l'intervention de forces incontrôlées. L'école, située à la campagne, doit être familiale, peu nombreuse et ne recevoir que des élèves internes; les soumettre à une surveillance et à une direction éclairée, affectueuse, mais incessante. — Ce milieu artificiel, cette éducation *in vitro* ne me dit rien qui vaille. Elle peut représenter une expérience intéressante, donner lieu à des observations psychologiques qui ne manquent pas de saveur; mais cette « discipline intérieure » (?) qu'on se propose d'inculquer à l'enfant ne le laissera-t-elle pas désemparé quand il rentrera dans la vie réelle?

MM. J. Demoor et T. Jomkheere fondent leur **Science de l'éducation** sur la biologie. Seule une connaissance suffisante de la physiologie générale, de la physiologie humaine et de celle de l'enfant permettra à l'éducateur d'éviter bien des méprises et des maladresses. Un exemple: la physiologie nous apprend que la différence des sexes n'est pas localisée, qu'elle s'étend à tout le détail de la physiologie et donc de la mentalité des unités humaines. Ce simple fait suffit pour condamner l'enseignement et l'éducation mixtes, non pour des raisons de timidité, mais par égard pour des nécessités profondes, bio-pédagogiques. Des critères biologiques sont appliqués à toutes les questions de psychologie enfantine et aboutissent en général à préconiser un plus grand respect du développement spontané de l'enfant.

Les questions de laïcité et de neutralité scolaires continuent à préoccuper les professionnels, encore que M. A. Murat prenne les choses bien au tragique quand il dit que la dualité d'enseignement risque de fomenter une guerre civile... Notre jeunesse

a d'autres soucis; elle s'intéresse aux sports et aux moyens de gagner de l'argent,— comme papa,— plutôt qu'aux luttes scolaires. M. Murat distingue des degrés dans la laïcité et la neutralité. Il veut la neutralité complète, intégrale, c'est-à-dire l'enseignement non seulement areligieux, mais aphilosophique, voir apolitique. Sur ce dernier point pourtant sa pensée paraît hésitante. Il ne se résigne pas à sacrifier à la neutralité politique sa chère doctrine des Droits de l'homme et du citoyen, qu'il pose comme la charte de l'École. M. Murat oublie combien nombreux sont ceux à qui cette doctrine apparaît comme une simple fiction, une « plausibilité », comme dirait Carlyle. Même ceux dont le démocratisme est le moins sujet à caution, M. Lapie, par exemple, dans son petit livre **Pour la Raison**, reconnaissent qu'elle se réfère à des postulats philosophiques, à une « certaine opinion sur la valeur naturelle des hommes » (p. 55). Quoi qu'il en soit, M. Murat nous propose sa solution tripartite du problème de la neutralité. — Renan rangeait ses pensées en trois catégories : certitudes, probabilités, rêves. Les moralistes anciens distinguaient des devoirs parfaits et des devoirs imparfaits; les moralistes modernes distinguent des devoirs stricts et larges; les théologiens distinguent le précepte et le conseil. M. Murat paraît s'inspirer de ces modèles quand il propose son système des trois zones (comme dans l'administration douanière des tabacs). Cela s'appelle méthode des trois degrés ou méthode mixte ou alternative, c'est-à-dire tour à tour autoritaire, semi-autoritaire et libérale, selon qu'elle s'applique aux trois zones du non-neutre, du non-neutre provisoire et du neutre ou facultatif. La première zone, obligatoire, se compose des faits avérés, des vérités de bon sens, des lois scientifiques et des connaissances pratiques élémentaires; sur lesquels tout le monde est d'accord; la seconde, de résultats vrais encore, mais d'une vérité peut-être provisoire; la troisième d'affirmations hypothétiques et incapables de s'imposer.—L'auteur applique cette méthode à toutes les questions: enseignement de la physique, de l'histoire, etc. Il divise chaque leçon en trois coupes superposées. Le malheur est que le maître ne se sentira à l'aise que dans le non-neutre, c'est-à-dire le truisme. Il se verra réduit à la neutralité, c'est-à-dire au silence précisément sur les questions les plus intéressantes. Car ce qui passionne le plus les hommes et aussi les enfants, c'est l'incertain, le mystérieux, l'in-

connu. — Même au prix des plus grandes précautions sera-t-il sûr de ne froisser aucune croyance? A propos des « voix » de Jeanne d'Arc, le précepte est de « n'affirmer ni le pour ni le contre ». N'est-ce pas la définition même du doute et cela satisfera-t-il le croyant?

En morale, la partie non-neutre consiste à constater que nous sommes des êtres vivants; pur truisme. Au delà on entre dans l'incertain. La vie s'accommode passablement de la monogamie: mais aussi bien de la polygamie... Et puis la vie, comprise de quelle façon? De Schopenhauer ou de Guyau, de M. Bergson ou de Le Dantec? Tout cela est difficile. Il faut, en tout cas, savoir gré à M. Murat d'un effort sincère et louable, sinon toujours complètement heureux.

Le **Manuel de Morale** de Mlle J.-F. Renauld nous change du type de Manuel d'avant-guerre, avec la sempiternelle pétition de principe de la loi morale kantienne et de l'énumération des caractères de cette bienheureuse loi. Au lieu d'une forme vide, nous avons ici une matière riche et variée : informations et expériences recueillies au cours de voyages d'études en divers pays, notamment en Amérique; connaissance de la vie contemporaine, vision nette des réalités; le tout compose un idéal concret qui a pour substrats l'utile et le vrai, selon l'esprit des morales antiques.

Signalons, en terminant, non seulement aux candidats du baccalauréat, mais aux philosophes, les **Eléments de Philosophie** de M. Jacques Maritain, *Introduction générale* à un travail plus détaillé dont elle trace les grandes lignes. La philosophie enseignée est celle d'Aristote et de saint Thomas exposée fidèlement selon un mode de présentation moderne et en tenant compte des systèmes et des théories qui occupent la pensée depuis trois siècles. Dans la théorie de la Connaissance, l'auteur repousse d'une part le scepticisme, avec ses variétés modernes : l'antiintellectualisme et l'intuitionisme : d'autre part le rationalisme absolu (Descartes, Hegel), pour se rallier à ce qu'il appelle un « intellectualisme mesuré », c'est-à-dire faisant une place à l'expérience et à l'autorité, conformément aux principes d'Aristote et de saint Thomas.

G. PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Yves Guyot et Arthur Raffalovitch : *Inflation et déflation*, Alcan — Albert Claveille : *Nos ports*, Plon — Prosper Gervais et Paul Gouy : *L'exportation des vins*, Guyot.— Lavergne : *Ce qu'il faut entendre par principe coopératif*, Rieder. — Memento.

Il n'est pas de question plus actuelle que celle d'**Inflation et Déflation** que traitent MM. Yves Guyot et Arthur Raffalovich dans un bref volume accessible aux profanes. Chacun sait, d'ailleurs, le sens de ces vocables obsolètes : inflation c'est l'augmentation du papier-monnaie, et déflation, c'est sa diminution, et la question que se posent, paraît-il, nos gouvernants est de savoir s'il ne vaudrait pas mieux recourir encore quelque temps à la planche aux assignats, comme on a fait pendant la guerre, que d'imposer de nouveaux impôts à des contribuables qui plient sous le faix. Les questions économiques et financières, qui sont pourtant de simple bon sens, sont si ignorées qu'on entend en effet souvent parler, même au Parlement, même, ce qui est plus inattendu, dans les milieux industriels et commerciaux, de l'avantage qu'il y aurait à frapper quelques millions ou milliards de plus de billets de banque à cours forcé, et l'on insiste surtout sur la charge énorme que représenterait notr dette de 200 milliards s'il fallait en servir les intérêts en francs-or au lieu de les servir comme aujourd'hui en francs-papier, qui n'en représentent que le tiers ; mais si l'on pouvait revenir au franc-or (et ceci ne pourrait se faire que très lentement, d'où inanité de toutes les craintes exprimées au sujet d'un changement brusque), la situation générale améliorée permettrait de supporter cette transmutation, sans compter que nous y gagnerions de ne payer qu'au tiers de leur valeur actuelle notre dette extérieure qu'il faut payer, elle, en francs-or. L'autre argument qu'on donne en faveur de la monnaie avariée, que c'est une prime à l'exportation, se trouve de même balancé par la remarque contraire que c'est une barrière à l'importation ; or, aucun peuple ne peut se suffire à lui-même, et même les Etats-Unis souffrent en ce moment de ne pas pouvoir par contre-coup importer chez nous leurs produits. Au surplus, si l'inflationisme était un bien, le pays le plus heureux du monde serait la Russie, où une paire de souliers vaut 100.000 roubles. L'Allemagne, objectera-t-on, se trouve-t-elle si mal que ça de son mark tombé à quelques centimes ?

L'Allemagne se trouve bien de son travail obstiné et forcené, ce qui n'est pas la même chose, et elle se trouvera de plus en plus mal de ses finances détraquées, à quoi elle ne s'est d'ailleurs résignée que dans un dessein purement politique, celui de ne pas faire honneur à sa signature, mais les banqueroutes frauduleuses, même gendarmes mis à part, enrichissent moins souvent qu'on ne croit les banqueroutiers. Les pays qui sont au régime du papier-monnaie, (le billet de banque remboursable à vue n'est pas, est-il besoin de le rappeler ? un papier-monnaie) sont dans le même état que des tuberculeux ou des syphilitiques, ils vivent mais ne se portent pas bien, et ils sont toujours sous la menace d'une aggravation; d'où la nécessité pour eux de se soigner et de guérir leurs finances avariées, ce qui ne peut se faire que par le retour à la monnaie saine. Or, ce retour ne peut pas résulter d'un coup de baguette magique, il faut commencer par avoir un budget équilibré, par supprimer toutes les dépenses d'Etat inutiles et par affecter une partie des rentrées d'impôts au remboursement de la dette extérieure et des avances à la Banque de France; une fois ceci fait, qui représente une centaine de milliards, la déflation se réalisera d'elle-même et, disposant alors de monnaie saine et de finances solides, nous pourrons d'une part supporter plus aisément les charges de nos budgets grâce à la baisse générale des prix et à l'accroissement de notre production économique, et d'autre part atténuer ces charges par l'amortissement de notre dette publique et par l'assagissement de nos mœurs politiques, qui se seront complètement guéries, espérons-le, de notre manie d'étatisme industriel et commercial.

§

Le livre de M. Albert Claveille, **Nos ports**, est le mot d'adieu que cet ancien ministre a voulu nous laisser avant de mourir. Il y expose, en style sobre et mâle, ce que la guerre a fait de nos ports et ce que les ports ont fait pour la guerre. Il est certain que si nous avons fini par être vainqueurs, ç'a été en partie parce que nos ports ont pu recevoir et transmettre les secours d'outre-mer, et l'œuvre de Claveille vaudra à sa mémoire l'éternelle reconnaissance de tous les bons Français. Mais il s'agit maintenant de mettre nos ports à la hauteur de la paix comme on les avait mis (au prix de quels efforts, on le devine, si on se rappelle la terrible crise de leur embouteillage) à la hauteur de la guerre, et

de leur donner les conditions nautiques que demandent les nouveaux léviathans, les outillages perfectionnés qu'exigera de plus en plus le chargement et déchargement d'innombrables cargos, les facilités d'évacuation par voies ferrées sans lesquelles on verrait se reproduire ces embouteillages, qui, par leur contre-coup en surestaries, ruinent le commerce maritime, et enfin les rouages administratifs souples, rapides et pratiques sans lesquels tout le reste, hélas! serait vain. Le livre de M. Claveille permet de voir que ces divers problèmes sont en voie de solution ; nous faisons les sacrifices nécessaires pour donner les profondeurs suffisantes à ceux de nos ports qui ne sont pas en eau profonde, nous les dotons des quais, wharfs, docks, grues et élévateurs indispensables, nous les complétons peu à peu par les voies de desserte et d'écoulement voulues, et enfin nous venons de leur donner l'organisation qu'ils réclamaient depuis si longtemps, avec la loi du 12 juin 1920 et le règlement du 23 septembre 1921. L'histoire de l'élaboration de ce régime administratif de nos ports serait trop longue à raconter, et c'est dommage, car aucune ne peindrait mieux l'incroyable lenteur de notre machine législative et la pire résistance sournoise de notre bureaucratie technique ; il n'est même pas sûr que le nouveau règlement puisse avoir raison de la toute-puissance de notre corps d'ingénieurs ; du moins faudra-t-il que les nouveaux conseils de direction des ports autonomes veillent sur leurs droits et se gardent contre les retours offensifs du service des Travaux publics. Je note, en terminant, que sur un point M. Claveille, malade depuis plusieurs mois, n'a pas eu le temps de revoir son texte ; il expose que la loi de 1920 a consacré une grande idée décentralisatrice qui a consisté à remettre l'administration du port au Comité économique, émanation de la nouvelle région créée en temps de guerre. C'était exact de son projet de loi, mais ce ne l'est plus de la loi définitive. Le Parlement s'est contenté de demander l'avis de ce Comité régional au sujet de la création du futur port autonome, et il en confie la gestion à un Conseil d'administration où le dit Comité n'est pas représenté ; il semble d'ailleurs qu'il en soit mieux ainsi, le Conseil d'administration étant déjà très nombreux.

A la question des ports de mer se rattache celle de **l'Exportation des vins** que traitent fort pertinemment MM. Prosper Gervais et Paul Gouy, spécialistes en la matière, dans une collec-

tion, *La Renaissance agricole*, publiée par Payot. Cette exportation, qui pourrait être un des plus gros facteurs de notre commerce extérieur, se heurte presque partout à des droits d'entrée qui sont prohibitifs (avant la guerre la majoration d'un hectolitre de vin ordinaire à 35 fr. allait de 57 o/o en Belgique à 231 o/o en Russie) et c'est avec raison que nos auteurs demandent l'abaissement de ces droits et leur proportionnalité à la valeur vénale du vin. Ici, une fois de plus, on voit combien l'orientation vers le libre échange serait préférable à la politique contraire. Nos auteurs préconisent une union latine qui, au lieu d'opposer âprement les vins italiens, espagnols et français les uns aux autres, les uniraient pour leur ouvrir tous les marchés du dehors ; c'est un excellent programme et dont la réalisation ferait la fortune aussi bien des producteurs que des transporteurs.

§

M. Bernard Lavergne, professeur à la Faculté de droit de Nancy et fondateur de la *Revue des études coopératives*, commence judicieusement par se demander **Ce qu'il faut entendre par principe coopératif**, et il répond : « Celui en vertu duquel les profits réalisés sont restitués aux acheteurs ou clients dans la proportion de leurs achats. » Il résulte de ceci, d'abord, qu'il n'y a d'autres coopératives que celles de consommation, les coopératives de production tant ouvrières que syndicales n'étant que des associations ordinaires avec répartition des profits dans la proportion des apports en travail ou en capital. Et il en résulte, encore, que le principe coopératif ne semble pas recéler dans ses flancs cette force prométhéenne de laquelle certains attendent la rénovation de l'humanité. Mais ici il faut bien s'entendre. Que la coopération, dans son sens général de coeffort, de coassociation cordiale, soit bonne, nul moins que moi, prôneur de la *Synergie sociale*, ne serait disposé à le nier ; et que la coopération, sous sa forme essentielle de coopérative de consommation, ait l'excellent effet d'instruire le consommateur, de le grouper et de favoriser son action contre l'action, parfois égoïste, du producteur, c'est ce que chacun admettra également. Mais l'action du consommateur ne peut-elle pas être égoïste elle aussi ? et le profit du producteur être dans certains cas plus favorable au progrès général que celui de son client ? la question peut, du moins, être posée. En outre est-il bien sûr que la coopérative de

consommation est plus avantageuse pour l'acheteur que la production à libre concurrence ? Quand on le demande à un coopératiste loyal, il vous répond : Nous ne vendons pas meilleur marché que les grands épiciers, mais nous vendons meilleur à prix égal. C'est possible, mais le consommateur préférerait meilleur marché. En réalité, les coopératives de consommation ne sont utiles que parce qu'elles maintiennent justement cette libre concurrence, ce sont des « témoins » désintéressés qui s'opposent à toute collusion entre grands producteurs ; mais l'élément efficace alors ce n'est pas la coopérative, c'est la concurrence ! Ajoutez à cela que les profits dans une de ces organisations peuvent être non pas répartis entre les acheteurs, mais affectés à une œuvre d'intérêt général, et je crois bien que M. Charles Gide, leur patriarche, ne regarde comme œuvres vraiment coopératives que celles qui font servir une part de leurs bénéfices à la propagande ou à l'extension de la coopération. Or le terrain est glissant. Qu'arrivera-t-il si la coopérative entretient des œuvres socialisantes ou socialistes ou collectivistes ? C'est le cas du *Vooruit* de Gand et de quelques coopératives de chez nous, je crois. Mais alors ceci explique la méfiance des simples passants dont se plaint si amèrement M. Gide. Le bourgeois qui achète ses conserves chez Potin ou chez Damoy est sûr du moins que son argent ne servira pas à entretenir des machines de guerre contre la société. On voit donc que la question n'est peut-être pas aussi simple qu'elle apparaît d'abord (comme tout ici-bas) et qu'on peut à la fois être très favorable à la coopération en général et aux coopératives en particulier, comme le sont les économistes, et ne pas attendre pourtant d'elles, toujours comme eux, la palingénésie définitive ; on peut même regarder avec méfiance celles qui n'existent que pour servir, en se camouflant, les intérêts de nos Cégétistes.

Memento. — Han Ryner : *Les Artisans de l'Avenir*, 74, rue Vasco-de-Gama, Paris. Une éloquente conférence prononcée à la salle Procope, le 27 février, pour la première matinée de la Ghilde de ce nom. Le Vœu que l'humanité se nourrisse un jour du blé de la fraternité sera approuvé par tout le monde. — Th. Argence et A. Herclet : *Le contrôle ouvrier et les comités d'ateliers*. Edition de la Bibliothèque du Travail. Que les ouvriers soient tenus au courant de la gestion de l'usine où ils travaillent, rien de plus admissible, mais qu'ils contrôlent cette gestion, tout dépend de ce qu'on entend par contrôle. S'il s'agit d'une compression à la bol-

chevik, comme le veulent les auteurs, l'usine n'ira pas loin. — Pierre Durville : *Devant le dilemme de la liberté économique : Négociants ou Producteurs*, Editions de la Hampe Rouge, Mouy (Oise). Ceci est plus sérieux. L'auteur met en lumière l'importance pour la production des techniciens industriels, contremaîtres et sous-ingénieurs et ne cache pas son dégoût pour le communisme bolcheviste ; son néo-communisme à lui se restreint à la circulation (finance, assurance, commerce). Proudhon, de même, n'était socialiste que pour l'échange. Mais, au fond, la circulation est aussi peu « communisable » que la production et la consommation. — *La Revue des Etudes Coopératives*, dont le premier numéro vient de paraître, donne un ensemble d'articles des plus intéressants avec des informations sur le Xe Congrès de l'Alliance coopérative internationale de Bâle, qui confirme les réserves que j'exprimais plus haut. Voici, en effet, la résolution finale qui a été votée à l'unanimité, paraît-il, par le congrès : « Au cas où la folie des hommes déchaînerait une nouvelle guerre, sans contester le droit et le devoir de tout pays de défendre son indépendance, l'A. C. I. compte que les coopératives de tous les pays, même de ceux qui se croiraient victimes d'une injuste agression, sans crainte de braver les préjugés patriotiques et les censures officielles, sauraient s'unir dans une action unanime pour imposer aux belligérants la cessation du conflit par le recours à l'arbitrage. » En dépit des précautions oratoires, ce mot d'ordre est carrément déplorable, et chacun voit ce que, en 1916 ou 1917, il aurait donné ! — Henri Barbusse : *Le Couteau entre les dents. Aux intellectuels*, Edition Clarté. Vraiment, quand on prêche la violence, pourquoi écrire ? Discuter, imprégner, objurguer, tout cela ne vaut pas un bon coup de matraque. Le couteau entre les dents ? je comprends que l'auteur ricane, c'est dans le ventre qu'il est tout à fait persuasif.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Salaires et petits traitements : Saisie-arrêt, Cession du dixième, Dettes alimentaires. — Loi du 29 juillet 1881, sur la Presse, Calomnie et Diffamation. — Diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public, Injures, Compétence, Jury, Droit de récusation. — Outrages aux bonnes mœurs. — Affiche.

L'insaisissabilité partielle du fruit du travail a été admise par la loi du 21 ventôse an IX en ce qui concerne les fonctionnaires publics et inscrite dans l'article 580 du Code de proc. civ.

Pour le débiteur, ouvrier ou employé, il n'était, quand au dit fruit, protégé contre la saisie-arrêt que par les tribunaux. Ils décidaient, dans chaque cas, quelle partie en était indispensable à la subsistance de l'intéressé et au soutien de sa famille et ne pourrait être saisie.

La loi du 12 janvier 1895, relative à la **saisie-arrêt sur les salaires et petits traitements**, a corrigé une situation à laquelle plus d'un pays étranger avait déjà porté remède.

Distinguant d'une part les *ouvriers et gens de service*, d'autre part les *employés ou commis et fonctionnaires*, les premiers touchant des « salaires », les autres des « appointements » ou « traitements », elle a proclamé les salaires insaisissables sauf un dixième, quel que soit leur montant et les appointements ou traitements saisissables jusqu'à concurrence du dixième, lorsqu'ils ne dépassent pas 2.000 fr. par an.

En même temps, elle a permis la cession, par le débiteur, du salaire, appointement ou traitement, jusqu'à concurrence d'un autre dixième.

La loi du 12 janvier 1895 a été incorporée dans le Code du Travail promulgué en 1910. Elle constituait les articles 61 à 73 de ce code.

Une loi du 27 juillet 1921 l'abroge et la remplace dans ces articles.

Plus de distinction entre les différents intéressés. Qu'il s'appelle salaire, appointement ou traitement (la loi conserve ces termes) le fruit du travail, s'il ne dépasse pas 6.000 francs par an, n'est saisissable que jusqu'à concurrence du dixième — (art. 61).

Plus de cessibilité du second dixième. Les salaires, etc., « peuvent être cédés dans la mesure où ils sont saisissables » — (art. 62).

Quoi, s'ils dépassent 6.000 fr ? — Ils restent soumis au droit commun ; c'est aux tribunaux de dire dans quelle mesure ils seront saisis-arrêtés.

De même que la loi de 1895, la loi nouvelle déclare ne pas s'appliquer aux cessions et saisies faites pour le paiement des dettes alimentaires, non plus qu'à celles (ajoute-t-elle) faites en vertu de la loi du 13 juillet 1907, relative à la contribution des époux aux charges du ménage — (art. 63).

Quant à la procédure de l'espèce, la loi la complique de façon à décourager, semble-t-il, le créancier le plus pressant. Pratiquement la saisie-arrêt et la cession des salaires et petits traitements devient d'un jeu qui ne vaudra pas souvent chandelle :

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

§

M. G. Richaud, juge d'instruction de la Seine, dont je citais

récemment une intéressante étude, a bien voulu m'écrire touchant ma glose sur le procès Desserey-Dumur, intervenu en matière de **Diffamation.**

Il est, me dit-il, « regrettable qu'un tribunal français ait été ou se soit cru obligé de donner un semblant de satisfaction à l'adversaire (même jolie fille) de l'auteur du *Boucher de Verdun.* Mais sur le fonds de l'affaire je ne me prononcerai pas, ne connaissant pas suffisamment, même après vos indications — qui ne remplacent pas la lecture du dossier, — les faits de la cause. Vieille précaution de juriste à laquelle je suis sûr que vous souscrivez. En tous cas je ne suis point de ceux qui pensent que la loi de 1881, dans son article 29, est louable ». — Et mon savant correspondant continue :

Quand il s'agit de coups portés à la personne physique, le législateur a soin de distinguer suivant que les blessures ont entraîné la mort, occasionné une infirmité permanente, une incapacité de travail supérieure ou inférieure à vingt jours, aggravant la peine en cas de préméditation, l'abaissant en cas de simple imprudence ou maladresse. N'est-il pas illogique, en n'admettant pas des distinctions analogues quand il s'agit de blessures à la personne morale ? La loi devrait punir la calomnie plus sévèrement que la diffamation et se préoccuper du mobile qui a inspiré l'écrivain : haine, vengeance, méchanceté, inadvertance, légèreté, inconscience de la gravité des conséquences, désir d'être utile au public, amour de la vérité, historique ou autre...

... Vous en convenez vous-même ; pris à la lettre et aussi, je crois, étudié dans les travaux parlementaires, l'article 29 de la loi de 1881 exigeait la condamnation de M. Dumur. D'autre part il nous répugne, du point de vue moral et social, de faire de la diffamation un délit contraventionnel. C'est pourquoi la doctrine et la jurisprudence n'ont pas suivi le législateur. A son principe que toute diffamation constitue un délit, elles ont opposé celui de l'intention de nuire, indispensable à la perpétration de tout crime ou délit, principe qui domine notre législation pénale. Timidement d'abord, présumant l'intention et mettant la preuve de la bonne foi à la charge de l'inculpé, les tribunaux n'ont jugé que cette preuve était rapportée que dans des cas tout à fait exceptionnels. Peu à peu ils se sont enhardis et ils ont subordonné l'existence du délit à l'existence d'une intention frauduleuse. La Cour suprême les a couverts de sa haute autorité. Mais une jurisprudence si constante soit-elle ne vaut pas une loi. La loi s'impose au magistrat. Il doit l'appliquer, même quand il ne l'approuve point et les efforts mêmes qu'il déploie pour en atténuer, le cas échéant, les effets ne sont légitimes, oserai-je

dire, que quand ces efforts démontrent le respect que le magistrat a pour la loi. Enfin une loi est quelque chose de stable. La jurisprudence est sujette au revirement. Et, en fait, ce n'est pas autre chose qu'une manière de revirement, le jugement de Nancy.

Donc sur cette question d'article 29 une réforme est désirable. Est-elle dans l'air? L'opinion publique la souhaite-t-elle, aujourd'hui où l'on s'efforce par tous les moyens : réhabilitation judiciaire, réhabilitation de droit, suppression du casier judiciaire, amnisties, d'empêcher la justice elle-même d'être renseignée sur les antécédents des prévenus?...

§

Encore la loi de 1881...

« Le socialisme — proclamait un édile parisien, contemporain du *Bal de l'Hôtel de ville* de Mac Nab (ou Jules Jouy.. Je ne sais plus) — ne se contente pas seulement de réprimer les abus, il se demande ce qu'il mettra à leur place. »

M. José Théry, avocat à la cour de Paris, se pose la même question quant aux dispositions de la loi qui répriment la **diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public,** et il y répond dans une étude : *la Liberté de la presse sans la liberté de diffamer*, parue dans *l'Action Nationale* du 25 septembre.

Les abus auxquels donne lieu l'obligation, pour un ministre, un parlementaire, un fonctionnaire de poursuivre devant la cour d'assises (art. 47 à 59 de la loi), trouvent chez le distingué avocat, excellent spécialiste des procès de presse, un verveux dénonciateur. *Experto crede Roberto.*

On sait ce qui se passe en la circonstance. Le journaliste a reproché à un homme politique, par exemple, d'avoir trafiqué de son mandat ; il a été injurieux, violent, mais tout en demeurant dans les généralités ; le voilà devant la cour d'assises. L'homme politique diffamé, qui, en réalité, est l'accusé, aura cependant le rôle ingrat durant tous les débats, puisque, par une fiction injuste, c'est lui qui tiendra le rôle d'accusateur. Son avocat sera l'auxiliaire, la doublure du ministère public ; toutes les sympathies iront de prime abord au journaliste assis au banc des accusés, à son avocat, à qui tout sera permis, parce qu'il est au banc de la défense.

Ne sachant au juste ce que l'on va dire contre lui, l'homme politique n'a pu faire citer que des témoins de moralité, appartenant généralement à son parti (ce qui diminuera la force de leurs témoignages) et qui ne pourront qu'affirmer qu'ils le tiennent pour un parfait honnête homme.

L'accusé, lui, ira chercher ses témoins à décharge un peu partout ; il fera redire à l'audience sous une autre forme, et sans plus de précision,

les calomnies auxquelles aucun homme politique n'échappe; il créera, sans apporter la moindre preuve, une atmosphère défavorable à son adversaire; puis son avocat, qui aura le dernier la parole, parlera de tout, hormis des faits qui ont occasionné les poursuites; il fera le procès politique du plaignant, développera avec une liberté et une fantaisie sans limites les racontars dont le plaignant et son parti furent l'objet; ensuite il chantera l'éloge de son client, vantera son désintéressement, proclamera sa bonne foi, contera les légendes les plus touchantes sur sa famille, sa vie privée et terminera en évoquant les terribles conséquences que pourrait avoir un verdict de condamnation. Ensuite, le jury se retirera dans la chambre des délibérations; il discutera, il hésitera; finalement il estimera que tout cela n'est pas grave que le journaliste n'a ni tué, ni volé, que « c'est de la politique », c'est-à-dire chose sans importance, et il acquittera...

M. Théry pense qu'on couperait le mal à la racine en demandant au jury, non pas de répondre par oui ou par non à la question: « L'accusé mérite-t-il d'être condamné ?» mais en lui posant la question ainsi: « L'accusé a-t-il apporté la preuve que M. X..., tel jour, en telles circonstances, a fait telle chose ? » Il s'agit de supprimer une décision non motivée, qui se traduit par un simple « oui » ou un simple « non » et d'y substituer des réponses catégoriques sur les faits précis contenus dans l'accusation du journaliste. Alors, dit M. Théry, « les débats se termineront dans la clarté et la justice, l'un des deux adversaires en sortira condamné ».

Mais ceci suppose que l'article incriminé aura précisé le fait qu'il impute quant à sa date, au lieu où il a été commis, quant à ses circonstances essentielles, quant à son auteur. Ceci suppose que son imputation, contrairement à ce qui se passe les trois quarts du temps, n'aura pas été vague et imprécise.

M. Théry est allé au-devant de l'objection et l'a résolue d'une façon simple et juridique à la fois. On sait que la loi du 29 juillet 1881 établit une distinction entre *l'injure* et la *diffamation;* que l'injure, simple *expression outrageante... qui ne renferme l'imputation d'aucun fait* (art. 29) est toujours de la compétence des tribunaux correctionnels. Eh bien ! il suffit que la loi nouvelle déclare que toute imputation d'un fait qui ne sera pas complètement précisé quant à la date, au lieu, à l'objet ou aux personnes constitue une injure et se trouve justiciable des tribunaux correctionels.

Déplaisante en soi, qu'elle ait ou non quelque fondement, l'injure a de plus, à notre époque de « business » et de pragmatisme, un défaut encore plus grave, nous dit à peu près M. Théry. *Elle est inutile.* « Elle ne prouve rien. » Considérons-la donc comme un délit de droit commun indigne de tout intérêt. Et laissons-le voir aux juges correctionnels, — admis comme incapables de déclarer inexistant un fait dont l'existence est établie, — le soin de la réprimer. Quant à la diffamation, elle peut être un outil de moralité et salubrité lorsqu'elle vise un homme public. Donc, soumettons-la au jury, qui pourra la punir ou l'absoudre, suivant qu'elle sera calomnieuse ou justifiée.

Aggraver les peines de la diffamation, charger de son examen une juridiction spéciale, une cour d'assises dont le jury serait composé de jurés tirés au sort sur les listes de tous les départements composant le ressort d'appel, *de façon à écarter le danger des influences locales*; restreindre la compétence *ratione loci* « au chef-lieu de la cour d'appel dans le ressort de laquelle est publié le journal et au chef-lieu de celle où le diffamé a son domicile légal », en laissant le choix au diffamé ; n'entendre les témoins que touchant le fait précis, dont la preuve est en question ; fermer la porte du maquis de la procédure, que la loi de 1881 ouvre si large. — M. Théry présente sur chacun de ces points des propositions qui me paraissent justes et pratiques... sauf en ce qui concerne la constitution de son jury.

Constituer un jury sur les listes de tout un ressort de cour, c'est d'une difficulté paperassière plus grande que le distingué avocat le suppose ; et puis, ce serait coûteux de temps et d'argent. Voyez-vous, par exemple, envoyer un juré habitant Givet siéger à Nancy ? — Si l'on tient à « écarter le danger des influences locales », — et voilà bien une chose de premier souhait aussi bien en matière de diffamation qu'en toutes matières, — la chose est simple. Il suffit d'abroger les articles 400 et suivants du Code d'Inst. Crim. et de priver le ministère public et l'accusé de leur *droit de récusation*. Voilà, n'en déplaise à l'honorable M. Mandel, une vraie mesure d'assainissement. Qu'en pense M. Théry? S'il y tient, nous pourrions peut-être nous entendre et réduire ce droit, qui est de douze en principe pour chaque partie, à un chiffre raisonnable de deux ou de trois.

§

Egayons une chronique un peu grave et donnons un sujet d'entretien, « sous les branches myrtines », aux mânes du Remy de Gourmont des *Epilogues* et de M. le sénateur Bérenger, président, en son vivant, de la Ligue contre la licence des rues, tous deux pris ès-qualités...

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que, le 17 février 1921, a été placardée, en divers points de la ville de Dijon, une affiche intitulée : « Les surprises d'une nuit d'amour ».

Attendu que cette affiche représente, à proximité du comptoir d'un bar, un homme debout, passant le bras autour de la taille d'une femme, que celle-ci, en toilette décolletée, est assise sur un tabouret élevé, les bras allongés, les mains serrées entre les genoux, les pieds appuyés sur un barreau, en sorte que le haut des jambes est dans une position horizontale, laissant voir des bas montants et au-dessus une partie de la chair, puis le bas des jupes;

Attendu qu'en raison de l'apposition dans les lieux publics de cette affiche, Crossay et Catriens sont déférés au tribunal sous prévention d'avoir apposé ou fait apposer à Dijon, le 17 février, une affiche contraire aux bonnes mœurs, et que Clérice, auteur de ce dessin, est poursuivi comme complice de ce délit;

Attendu que les prévenus reconnaissent la matérialité des faits qui leur sont reprochés, mais prétendent que cette affiche ne contient aucun outrage aux bonnes mœurs ;

Attendu que, sur l'appréciation de ce dernier point, les tribunaux possèdent un pouvoir souverain ;

Attendu que le sujet de l'affiche est par lui-même vulgaire et ne répond à aucune réalité artistique ;

Attendu que le décolletage de la femme n'est pas exagéré, que les robes ultra-courtes imposées par la mode féminine entraînent, dans la position assise, un relevé assurément excessif ; que si, en l'espèce, le retroussis des jupes a été exagéré, pour faire apparaître un morceau de chair, on ne saurait toutefois dire qu'il soit réellement de nature à éveiller des instincts pervers ou susciter des idées contraires aux bonnes mœurs ;

Attendu, dans ces conditions, que, s'il est pour le moins regrettable que l'affiche incriminée, d'un goût risqué, dépasse les limites d'une annonce absolument correcte, il n'apparaît pas au tribunal qu'elle doive être retenue comme contraire aux bonnes mœurs ;

Attendu qu'ainsi il y a lieu de relaxer les prévenus ;

Par ces motifs,

Acquitte Crossay, Catriens et Clérice et les renvoie des fins de la poursuite sans peine ni dépens ;

Déboute les parties civiles de leurs demandes respectives et les condamne aux dépens.— Trib. corr. Dijon, 4 juin 1921, *Gaz. Pal.*, 4 octobre.

« Les parties civiles ». Que l'ombre de Gourmont retienne ce mot ! J'osais plus d'une fois lui reprocher ses injustices à l'égard du ministère public et il finissait par me dire : « Peut-être que vous n'avez pas tort ! .... » Qu'il s'en prenne ici à qui de droit.

MARCEL COULON

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Espionnage. — L'aventure survenue récemment à la police spéciale de Strasbourg n'est qu'un fait divers assez banal duquel nous devons cependant tirer un enseignement.

Si, d'après les clauses du traité de Versailles, l'Allemagne est tenue de transformer en ferraille ses canons et ses mitrailleuses, rien ne peut l'obliger à limiter son service de Renseignements militaire, économique et politique.

Ce serait faire injure à son amour-propre, que de supposer un instant l'abandon d'un art, élevé chez elle à la hauteur d'une institution.

On est en droit de croire, et nos services qualifiés ne doivent pas l'ignorer, que l'état semi-anarchique dans lequel se débat l'Allemagne, depuis 1918, a été, pour le gouvernement d'Empire, une nécessité vitale de décupler à l'intérieur ses agents de l'espionnage et du contre-espionnage, sans négliger la réorganisation des services secrets à l'étranger.

L'espion Scherf, de par ses fonctions subalternes, ne pouvait détenir de secrets importants intéressant la défense nationale, ceux-ci n'étant connus que des seuls chefs de services. D'autre part, les bureaux militaires, jaloux de leurs prérogatives, n'ont pas l'habitude de communiquer leurs notes secrètes à l'élément civil, si haut placé soit-il dans la hiérarchie de la police.

Scherf n'a donc pu transmettre aux Allemands que des broutilles et les noms de quelques agents du service auquel il appartenait.

C'est encore trop. De par l'emploi qu'il occupait dans la police strasbourgeoise, cet espion pouvait être qualifié, selon la formule

commune à toutes les polices du monde en matière de contre-espionnage, de « dangereux ».

Combien de Scherf les Allemands entretiennent-ils en Rhénanie, en France, notamment en Alsace-Lorraine, au Luxembourg, en Hollande et en Suisse ?

Il ne faut pas oublier qu'au cours des hostilités l'Allemagne eut à sa solde une multitude d'espions, grassement payés, dressés tant dans les pays neutres qu'en France et en Belgique occupées.

Lorsque, en octobre et novembre 1918, les armées allemandes reculaient en désordre sous la poussée des Alliés, les agents de l'ennemi s'enfuirent au plus vite sur Francfort, Dusseldorf et les pays neutres, où ils trouvèrent un abri sûr.

Chacun sait que l'espionnage et l'intelligence avec l'ennemi sont des crimes politiques et les coupables ne peuvent être extradés.

Quelques renégats alsaciens-lorrains, agents officiels de la police allemande du contre-espionnage, suivirent en Germanie les formations auxquelles ils étaient attachés. Peut-on dire que ces individus ont conservé dans nos provinces reconquises des intelligences ? Le contraire serait surprenant et Scherf en est une preuve flagrante.

Se préoccupe-t-on de savoir ce que sont devenus les agents des empires centraux recrutés chez les neutres ? Suit-on, dans leurs déplacements, nos nationaux mêmes, hommes et femmes, qui, volontairement, accompagnèrent le Boche chez lui à l'heure de la débâcle et qui, le danger passé, rentrèrent tranquillement dans leur village ?

Peut-on admettre qu'un espion de l'envergure de cet ex-inspecteur auxiliaire de police spéciale à Verdun ait pu, après l'armistice, se procurer un emploi dans les services des régions libérées, alors qu'on le recherchait à Metz et ailleurs depuis deux ans ?

Les services d'Etat peuvent-ils trouver auprès de la Direction de la Sûreté Générale tous renseignements sur le passé du personnel employé par les divers ministères ?

Mais, au fait. Pendant la guerre, les bureaux de renseignements militaires ont eu à s'occuper d'un nombre considérable d'espions et de suspects de toutes nationalités ; les S. R. à l'étranger et ceux des armées d'opérations ont confectionné des milliers de dossiers sur ces peu intéressants personnages.

Ce travail formidable, élaboré dans l'ombre, aurait-il été mis au point pour aller pourrir dans la poussière des archives de quelque section historique du ministère de la guerre ?

Le 2e bureau de la rue Saint-Dominique a-t-il besoin de cet amas de papiers qu'il n'utilise plus, et ne pourrait-il les céder à celui de la place Beauveau, chargé de notre sécurité sur le territoire de la République ?

Les conseils de guerre et les tribunaux civils, qui ont eu à connaître des crimes d'espionnage et d'intelligence avec l'ennemi feraient œuvre utile, en communiquant régulièrement, au service centralisateur, les dossiers des individus condamnés pour trahison ou qui ont été l'objet d'une ordonnance de non-lieu et même d'un acquittement.

Nul n'ignore que, de 1914 à 1918, la « Guerre » et l' « Intérieur » n'ont pas précisément été toujours en accord parfait... Cette rivalité serait tout aussi nuisible en temps de paix qu'en période d'hostilités.

Le ministère de l'Intérieur détache dans les pays Rhénans, à la disposition du général commandant l'armée d'occupation, un certain nombre de commissaires et d'inspecteurs de police militarisés. Fort bien. Mais sommes-nous parés à l'intérieur ? Est-ce un commissaire de police qui, à la rue des Saussaies, peut s'occuper, seul, du C. E. dans toute la France ?

Qu'attend-on pour créer une brigade spéciale d'agents qualifiés rayonnant sur la métropole ? Affaire budgétaire, dira-t-on, et les commissaires spéciaux des postes frontières et des ports sont là pour faire face aux événements. Non. Sans liaison entre eux, leur juridiction se bornant au département où ils sont établis, ces fonctionnaires ne peuvent faire œuvre utile.

Nous avons une brigade des courses et des jeux, chargée de donner la chasse aux aigrefins opérant sur les hippodromes et dans les casinos des stations thermales et climatériques. Les espions seraient-ils moins intéressants que les « grecs », qui, en somme, ne font que soutirer, par avance, aux crédules, ce qu'ils perdraient indubitablement à la roulette ou au baccara ?

Une réforme de nos services de contre-espionnage s'impose.

Si les crédits font défaut, que l'on supprime les trop nombreux commissaires spéciaux inutiles dans certains départements et que l'on étende la juridiction des commissaires municipaux.

Sans bourse délier, nous pourrons alors surveiller efficacement l'espionnage militaire, politique et économique de l'Allemagne ou de toute autre puissance qui nous serait hostile.

P. L.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La question albanaise. — La conférence germano-polonaise.

On ne sait pas trop, malgré les journaux, ce qui se passe en Amérique. La conférence de Washington a un programme colossal. Les personnes qui ont dit, comme le roseau de La Fontaine : « attendons la fin », ne regrettent pas leur prudence un peu ironique. Une des intentions du gouvernement américain est évidemment de faire pièce à la Société des Nations, qui vient d'ajouter en Europe deux bonnes pages à ses annales.

Quand, il y a un an, **l'Albanie** demanda son admission dans la Société, de fortes résistances se firent sentir, mais la Grande-Bretagne comprit qu'il était maladroit de se mettre en travers d'un mouvement d'opinion publique qui tendait à s'accentuer. L'Albanie fut admise comme membre de la Société et depuis lors elle a, d'une manière générale, une très bonne presse en Occident. Deux causes principales expliquent peut-être ce phénomène, bien qu'il soit difficile de tracer entre elles une limite précise. L'Albanie semble bénéficier du dogme de la nouvelle religion qui commande que les peuples disposent d'eux-mêmes : c'est la cause sentimentale. D'autre part, plusieurs puissances prétendaient avoir des intérêts spéciaux (comme on dit) dans cette région des Balkans et convoitaient un morceau du gâteau albanais. Comme on n'arriverait pas à s'entendre sur le partage des zones d'influence, on proclama, non sans quelques arrière-pensées, le droit de l'Albanie à l'existence et l'intégralité de son territoire. C'était encore le meilleur moyen pour chacun de déjouer les convoitises du voisin : cause politique du phénomène.

Cependant l'Albanie reste peu connue. L'évêque qui la représentait à la deuxième Assemblée de la Société des Nations a pu dire que les questions les plus saugrenues sont posées aux Albanais : « Où est situé le pays d'Albanie ? Est-ce un pays africain ? Est-ce un pays américain ? » A la veille de la guerre, l'Albanie offrait encore une image fidèle de l'Europe médiévale — et cela explique bien des choses.

Les Albanais ont été divisés pendant des siècles en deux grands groupes : les Ghegs au nord et les Tosks au sud. Les deux tiers (1) des Albanais du nord sont musulmans, un tiers est catholique. Les Ghegs se subdivisent en sept tribus dont la plus importante est celle des Mirdites. Les Tosks sont musulmans et chrétiens à peu près dans la même proportion, avec cette différence que les chrétiens sont orthodoxes. Le terme « grec » a provoqué une certaine confusion, car il s'applique tantôt à la nationalité, tantôt à la religion.

La division de la population en tribus explique en partie les dissensions intérieures et les relations des Albanais avec les Etats voisins. Le délégué de l'Etat Serbe-croate-slovène a fait à la deuxième Assemblée de la Société des Nations la déclaration suivante :

> La vraie guerre est celle qui se poursuit entre les Albanais eux-mêmes, guerre due à la structure sociale du pays, à la division en clans, à ses dissensions religieuses.

Malgré les différences de religion, on peut dire d'une manière générale qu'un esprit de tolérance règne dans le pays. En outre, au point de vue historique, la population albanaise a, dans son ensemble, fait preuve de cohésion et résiste à toutes les conquêtes. Depuis 25 ans environ, elle a marqué une tendance à sortir de l'ère du clan et de la tribu pour s'orienter vers une espèce de démocratie. On peut dire que l'émancipation albanaise a commencé en 1878, date à laquelle s'est constituée la Ligue albanaise pour briser la domination turque. Le mouvement a abouti à la proclamation de l'indépendance, le 28 novembre 1912.

En vertu de l'article 3 du Traité de Londres, de 1913, une commission internationale fut chargée de déterminer les frontières du pays. En ce qui concerne la frontière septentrionale du pays ce travail fut interrompu par la guerre. De 1914 à 1918, l'Albanie subit les vicissitudes de la grande guerre et fit l'objet d'arrangements provisoires et de traités secrets. En se la partageant sans vergogne, on y jeta le trouble pour plus d'une année.

La Conférence de la paix décida, le 9 décembre 1919, que les frontières de l'Albanie seraient celles de 1913. Le 17 décembre 1920, l'Albanie fut admise dans la Société des Nations, avant que ses frontières fussent définitivement fixées.

(1) Toutes les données numériques relatives à l'Albanie sont incertaines.

Depuis son admission dans la Société, l'Albanie n'a cessé de protester contre l'occupation d'une partie de son territoire par les troupes serbes. Le gouvernement serbe-croate-slovène répondit invariablement n'avoir jamais dépassé la ligne dite d'armistice. De part et d'autre, on se lança des accusations de pillage et de brigandage. Que toutes les provocations soient venues du même côté, cela n'est pas vraisemblable, mais deux ou trois faits donnèrent de la force à l'argumentation albanaise : le gouvernement de Tirane fit appel au Conseil et à l'Assemblée de la Société des Nations; il demanda l'envoi d'une commission d'enquête; enfin, il n'était certainement pas le plus fort.

Au cours de l'été 1921, la querelle serbe-albanaise s'envenima, ce qui était facile à prévoir. Reprenant à leur compte la politique de pénétration autrichienne, les Serbes suscitèrent un gouvernement en Mirditie. Insignifiant au début, ce mouvement séparatiste prit de l'importance. Une crise de croissance ou d'impérialisme poussait les Serbes du côté de Scutari, dont le lac pourrait être transformé en une rade de premier ordre.

En octobre, les journaux serbes entonnèrent des chants de triomphe : « Nos troupes avancent en Albanie ». Le gouvernement britannique demanda la convocation immédiate du conseil de la Société des Nations.

L'affaire serbe-albanaise est d'origine lointaine. Elle est devenue un des épisodes de la lutte pour l'Adriatique. La Conférence des ambassadeurs a une grande part de responsabilité dans les événements de ces deux dernières années.

Les Albanais ne demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse tranquilles chez eux. Mais l'unité de l'Albanie n'est pas assez solide pour qu'il ne soit pas toujours possible d'y exciter le fanatisme religieux et d'y organiser des bandes. Un des arguments dont se sert la propagande étrangère consiste à dire à ces montagnards : vous êtes des gens libres et on veut vous faire payer des impôts ! Et la propagande a beau jeu dans une région sans frontière. Pendant un an, on a attendu de semaine en semaine la décision de la Conférence des ambassadeurs et, au cours de la deuxième assemblée, de jour en jour. Ce n'est que le 9 novembre, deux jours après la demande de convocation d'urgence du Conseil de la S.D.N. que la Conférence a fait connaître sa décision. Les atermoiements de la Conférence des ambassadeurs pourraient

faire l'objet d'une étude particulière, mais une question se pose : pourquoi le gouvernement britannique a-t-il mis tant de hâte à demander la convocation du Conseil, au lieu et avant de faire porter tout son effort sur une rapide fixation des frontières par la Conférence des ambassadeurs ? Peut-être a-t-il été ému par la nouvelle de l'avance des troupes serbes en territoire albanais. Une intervention lui permettait d'être agréable à l'Italie et désagréable à la France. Enfin M. Lloyd George a peut-être jugé opportun de prouver à la Conférence de Washington que la Société des Nations pouvait agir efficacement dans le domaine des réalisations pratiques.

A la demande du représentant britannique les séances du Conseil ont été publiques. L'opinion est très flattée qu'on fasse appel à son jugement, mais il ne lui a pas échappé qu'en d'autres circonstances et au cours de la même session du Conseil des sujets qui l'intéressent beaucoup ont été traités en séance secrète.

L'attitude de la Grande-Bretagne, d'abord assez cavalière, s'est montrée ensuite plus conciliante. Le représentant de la France semblait un peu embarrassé. C'est à ses exhortations qu'on doit sans doute la modération dont fit preuve le représentant de l'Etat serbe-croate-slovène. Celui-ci avait d'ailleurs une mauvaise cause à défendre. Sa réponse à certaines accusations manqua de précision. Il était visiblement gêné. Mais il releva en termes mesurés et fermes ce qu'il y avait de cavalier dans l'attitude britannique et dans celle de la conférence des ambassadeurs. Quant aux Albanais, forts de leur bon droit et des sympathies dont ils se sentaient entourés, ils dépassèrent un peu la mesure et furent agressifs en paroles, si les Serbes avaient été leurs agresseurs. Un incident se produisit. Le ton des débats devint plus vif et les passions nationales soigneusement enveloppées dans la phraséologie du tapis vert tout à coup éclatèrent. Mais le président Hymans, en quelques mots énergiques, calma les parties et le Conseil prononça sa décision.

La décision du Conseil contient une partie positive et une partie négative. Du moment que les Serbes s'engageaient à retirer leurs troupes en deçà de la frontière fixée par les ambassadeurs, le différend était réglé et l'action de la Société des Nations pouvait être considérée comme achevée. Mais pourquoi le Conseil, exclusivement préoccupé de l'avenir, a-t-il systématiquement refusé d'examiner les faits passés qui avaient motivé son intervention ? Si,

véritablement, 150 villages albanais ont été détruits (rapport du consul britannique à Durazzo), les Albanais n'ont-ils pas droit à des réparations ? Il faut espérer que la commission envoyée en Albanie par la Société des Nations fournira des renseignements précis sur cette obscure question albanaise dont la décision du Conseil a clos un chapitre.

Malgré toutes les réserves qu'on doit faire sur le fond de la question et les intrigues politiques en jeu, il est acquis dès maintenant que les Serbes ont promis de retirer leurs troupes, que Serbes et Albanais ont promis d'entretenir des rapports de bon voisinage, et que ce résultat n'aurait probablement pas été si décisif et si rapide sans l'intervention du Conseil de la S. D. N. réuni en séance publique.

Dans un autre domaine encore, la Société des Nations s'est mise à la tâche et les premiers résultats sont encourageants. La **Conférence germano-polonaise** a tenu cinq séances à Genève, du 23 au 26 novembre. Les plénipotentiaires sont partis pour la Haute-Silésie diriger les travaux des commisions techniques. Cette conférence fera l'objet d'une prochaine chronique.

PRICE HUBERT.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le Congrès de Washington et les perspectives de la Marine Française. — Par ce temps de harangues creuses, dont nous mourons, le discours inaugural du Président Harding au Congrès de Washington, le 12 novembre, a éclaté comme une manifestation de bon sens et d'honnêteté. Je ne connais, d'aucun homme politique, un morceau de plus grande élévation. Quel soulagement ! J'en ai été éberlué. C'est, peut-on-dire, l'acte d'un homme fraîchement arrivé au pouvoir et que l'exercice du pouvoir n'a pas encore corrompu, ou, si l'on trouve le mot trop gros, que les petits profits du pouvoir n'ont pas encore ligoté et réduit aux clichés de la Civilité politique, puérile et... j'allais dire, honnête.

Aussi les organes de la grande presse employèrent-ils à ce propos les termes de « coup de théâtre », d'« explosion ». C'est, en effet, une pierre de calibre dans l'eau bourbeuse de leurs mensonges quotidiens. Mais la proposition de M. Hughes al'a encore au delà. Elle apportait, pour la première fois, en matière de limitation des

armements navals, une formule claire, pratique, d'une précision parfaite et efficace. Il était impossible de se dérober ou de biaiser. Deux clauses essentielles : 1° Arrêt des constructions de cuirassés en cours ou en projet ; 2° Interdiction d'en construire pendant dix ans. Cette seconde clause, à elle seule, pourrait bien marquer la fin de ce qu'on a appelé la course aux armements. S'il arrive, en effet, que cette trêve de dix ans soit résolument adoptée, si vraiment les gouvernements des grands Etats s'engagent à l'observer, il faudra bien que les firmes de la métallurgie tournent leur activité vers un autre côté. Elles s'emploieront à construire des locomotives, des ponts, des paquebots et toutes œuvres d'art d'une utilité plus immédiate. Il se pourrait bien encore, qu'après cette période de dix ans, les industries de l'acier, habituées à trouver d'autres débouchés, se désintéressent alors complètement de la construction du cuirassé. Celui-ci, abandonné par ceux auxquels il profitait surtout, perdrait toute raison d'être. Les nouvelles générations de marins seraient orientées vers un autre type de navire. C'en serait fini de ces monstres flottants, ridicules par leur prix, ridicules par leur défaut de qualités nautiques, ridicules par leur formidable complication, par leur fragilité, par leur faible coefficient de puissance offensive, par leur défaut de rayon d'action, par leur besoin incessant de réparations et de transformations, qui les attache au rivage, ridicules enfin par le danger qu'ils présentent, non pour leur adversaire, mais pour ceux qui les montent. Il n'y a pas d'exemple, en effet, depuis leur apparition sur les champs de bataille, d'un cuirassé ayant détruit l'un de ses pairs ; mais la liste en est longue de ceux qui, à la moindre blessure, se sont retournés, comme de véritables marmites à renversement, et ont capoté, engloutissant en quelques minutes leurs états-majors et leurs équipages. Cela n'est nullement une exagération. Mais revenons à la proposition de M. Hughes.

Elle n'apporte pas de modification profonde dans la situation actuelle des grandes puissances maritimes. Elle prétend apporter des limites à leur croissance ; elle laisse subsister les rapports, les écarts de puissance qui existaient entre elles. Vraiment on ne peut faire aucune objection sérieuse contre son adoption. L'Angleterre insulaire conserve sa suprématie ; et elle restera libre d'envoyer de nouveau son immense flotte cuirassée à Scapa-Flow, pour y conserver le sceptre des mers, pendant que les autres navires feront

la véritable besogne. Les Etats-Unis se gardent à égalité; et il reste au Japon une marge assez belle pour ses représentations diplomatiques. La proposition de M. Hughes aura encore pour effet de ventiler les budgets des marines rivales, en débarrassant celles-ci, impitoyablement, de leurs types désuets, démodés, maintenus en service pour faire nombre ou pour utiliser un persónnel pléthorique.

Il a été assez divertissant d'entendre les délégués des grandes nations, après s'être ralliés d'enthousiasme à la proposition américaine, taxer de « folles dépenses » les constructions de cuirassés, qui se préparaient cependant de toutes parts. Sans le congrès de Washington, cependant, ces « folles dépenses » auraient été admises partout ; dans tous les pays, elles auraient été présentées comme des dépenses sages, nécessaires, indispensables à la sécurité et à la grandeur des nations. Cela peut donner une idée assez exacte de la fragilité et de l'insincérité de certaines théories, dont la forme doctrinale fait parfois sourire.

§

Mais que vont devenir les marines des puissances secondaires, telles que la France et l'Italie ? Il n'en a été question que pour mémoire. Les délégués britanniques ont essayé de leur donner le coup du père François, en suggérant de supprimer radicalement les sous-marins. L'amirauté britannique n'est pas encore sortie tout à fait de l'épouvantable cauchemar de la dernière guerre, où la démonstration faillit être faite de la fragilité de sa suprématie navale. Une pareille prétention revêt un caractère insupportable. Mais évitons toute acrimonie en cet instant joyeux. Quel est l'avenir réservé à la Marine française, en particulier, par les décisions qui seront prises à Washington, en admettant que soient adoptés les *deux points* de la proposition Hughes : 1° Arrêt des constructions de cuirassés en cours ou en projet ; 2° interdiction de construire pendant une période de dix ans ? A notre avis, les décisions de Washington ne changeront rien à la puissance absolue ou relative de notre flotte. On peut dire même qu'elles n'apporteront pas un retard sensible à son développement, si celui-ci devait être poursuivi dans l'état actuel de nos finances. La flotte française, quoi qu'on en dise, est encore la première parmi les flottes méditerranéennes. Elle compte sept dreadnoughts de 23.000 tonnes, qui sont sortis de la guerre intacts, et dont les

deux plus anciens, *Courbet* et *Jean-Bart*, sont entrés en service en 1913. La *France* et le *Paris* datent de 1914; et notre trio *Lorraine*, *Provence* et *Bretagne* a fait ses premiers pas en 1916. Les plus anciens ont donc huit ans d'âge; les plus récents à peine cinq ans. Il n'est pas besoin d'être grand calculateur pour vérifier qu'au terme de la période des « Vacances Navales » de M. Hughes, nos cuirassés les plus anciens, parmi ceux que l'on vient de nommer, n'auront que dix-huit ans d'âge. Or, il est de principe, et celui-ci a été rappelé dans les délibérations de Washington, qu'un cuirassé doit fournir une carrière de vingt ans. C'est un principe plutôt d'ordre financier que d'ordre militaire, si l'on veut. Il n'en a pas moins été reconnu d'utilité publique, pour apporter un frein à la course aux armements et sérier en quelque sorte les constructions sur les chantiers navals. La proposition de M. Hughes, si elle est adoptée, n'apportera donc aucun retard au développement de notre puissance navale, au sens où l'entend notre marine officielle. Le remplacement de nos unités de combat démodées pourra s'effectuer en temps voulu, à peu de chose près. Mais il est à peine besoin de souligner que les projets de Washington renversent les espérances de nos grandes industries navales et de la marine de la rue Royale, qui marche étroitement avec elles.

On assiste, en effet, depuis quelque temps, à un spectacle assez divertissant pour un observateur averti et désintéressé. La marine alimente une campagne de presse, qui, si naïvement qu'elle soit conduite, finit par impressionner le public, assez ignorant en général des questions maritimes. Cette campagne de presse a pour but de montrer l'état de misère et d'abandon où se trouve la marine. Celle-ci n'aurait plus que le souffle. Pour l'un elle est «à la dérive» . Si on a voulu dire par là qu'elle est dirigée d'une manière pitoyable, on a eu raison de le dire ; mais on a voulu signifier toute autre chose. Pour un autre, elle est « en veilleuse». L'expression est jolie ; mais elle ne répond pas davantage à la réalité. Il est vrai que nos cuirassés ont toujours été, plus ou moins, des châteaux de la Belle-au-bois-dormant. Pour M. le Contrôleur R. La Bruyère (*Revue des Deux Mondes*) la marine est simplement « rongée par un cancer épouvantable » : les arsenaux. Ce ne sont pas cependant des ouvriers d'arsenaux qui sont aux directions de la rue Royale. Si de ridicules abus sub-

sistent, la faute en est aux dirigeants et non aux dirigés. Avec un peu de fermeté et de bon sens en haut lieu la question des arsenaux serait rapidement réglée, malgré son apparente complexité. On se garde bien de le vouloir. M. Jacques Bainville, de son côté, écrivait ces jours derniers (*Revue hebdomadaire*) : « Sur mer, faute d'argent, la France n'a plus que l'ombre d'une marine. C'est une chose infiniment grave. » La bonne foi de M. J. Bainville a été surprise. Ce n'est pas l'argent qui manque à la marine. Que n'a-t-il lu M. le Vice-Amiral Darrieus dans le *Correspondant*, où cet officier général du cadre de réserve, mais hier encore en activité, affirme que les 2/3 des dépenses actuelles de la marine sont des dépenses parasites. La Marine ne souffre pas du mal de Panurge : elle est atteinte d'un mal plus grave. C'est à la tête qu'il faudrait porter les remèdes nécessaires. Mais qu'on se rassure, cela n'aura pas lieu avec nos directions actuelles. La marine, avant la guerre, avec un budget d'un demi-milliard, entretenait, en pleine activité, une flotte d'une vingtaine de grands bâtiments. Aujourd'hui, avec un budget double, elle voudrait donner à croire qu'elle peut à peine constituer une armée navale de... deux cuirassés. Elle le donne à entendre comme une révélation de son état de misère, mensonge puéril. La vérité est bien différente. Suivant le mot d'un officier général, la marine s'est livrée pendant la guerre à un gaspillage effréné, dans tous les ordres d'idées, dans tous les ordres de faits. Elle ne peut aujourd'hui renoncer à ces habitudes de gaspillage. Sans doute le luxe est nécessaire à un train de grande maison ; il y a cependant des limites. Elle fait figure de « nouveau riche », et comme les nouveaux riches, elle est insatisfaite et elle s'oppose de toute son énergie aux reprises légitimes. Mais, si l'on veut se rendre compte de son état véritable, il n'y a qu'à venir la voir là où elle travaille, si l'on peut dire, dans ses ports. On la verra alors en pleine lumière, et on pourra juger que son aspect est assez florissant. Jamais la marine n'a compté autant d'officiers généraux. Elle en a augmenté le nombre depuis l'armistice. Jamais elle n'en a compté d'aussi jeunes. Ce n'est pas un mal, je pense. Son corps d'officiers supérieurs est rajeuni, rafraîchi comme il ne l'a jamais été, et ses officiers subalternes atteignent leur troisième galon vers la vingt-cinquième année. Est-ce qu'on a une pareille aubaine dans l'armée, dont les pertes cependant ont été autre-

ment élevées ? Tout cela est-il le signe d'une décrépitude ? Non, sans doute. Tous ces officiers sont nantis, même les plus jeunes, de soldes assez belles et nous souhaitons qu'ils les gardent. Ils ont assez connu, autrefois, la gêne et l'impécuniosité. Mais qu'au moins ils donnent aux contribuables des signes d'allégresse et de reconnaissance. Enfin on pourra voir nos arsenaux travailler à pleines dépenses, sinon à plein rendement, avec ces innombrables états-majors d'administrateurs de tous grades, dont on constate avec fierté le nombre sans cesse croissant.

Enfin la marine a réorganisé toutes ses écoles, flottantes ou non, sur un pied de somptuosité qu'elle n'a jamais connu jusqu'ici. Ce sont les navires de choix, élus entre tous, où la navigation répond bien aux ambitions modérées d'une grande majorité d'officiers qui, parvenus, à un tournant de leur carrière, ont perdu à peu près complètement le goût des aventures et des longs voyages. Non, la marine n'est ni «à la dérive», ni «en veilleuse», ni à la côte, ni en train de couler à pic. On peut être rassuré. Elle est simplement en jouissance.... en attendant de faire accepter par l'opinion, en criant misère, le vote d'un programme de cuirassés de 50.000 tonnes, dont elle n'a d'ailleurs aucun besoin pour remplir sa véritable mission. Le Congrès de Washington coupe ses espérances en herbe. C'est vraiment maintenant qu'elle va aller à la dérive avant de retrouver son assiette. Espérons quand même. Les décisions prises sous l'inspiration du gouvernement des Etats-Unis ne pourront pas rester lettre morte. En marquant le déclin des marines cuirassées, elles auront un effet salutaire. Elles ramèneront en particulier notre marine vers ses anciennes traditions : l'expansion de son rôle à travers le monde, la protection de notre domaine colonial, dont elle s'est si peu inquiétée au cours de ces dernières années, où elle a cependant jeté autrefois les bases d'une œuvre durable, admirée de tous.

MEMENTO. — *Revue Maritime* (octobre) : A. Cogniet : *Essai sur la bataille du Dogger Bank*, etc.— Revue militaire française (novembre) : Camon : *La genèse du plan de guerre allemand*. —Commandant Daille : *La manœuvre de Montdidier*, etc.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

A propos du « Journal des Goncourt » (Comœdia, 1er novembre).— *Jolis et vilains noms de France* (L'Eclaireur de Nice, 17 novembre.) — *Rabelais à*

gen et à Toulouse (Le Télegramme, 27 sept. 7 oct). — *Le philosophe Boutroux st mort* (Le Matin, 23 novembre).

M. Asté d'Esparbès, dans **Comœdia**, nous donne quelques ouvenirs amusants de M. André Billy sur Marius Roux, « écrivain ublié » et ami de Zola et des Goncourt, qu'il a beaucoup connus :

— J'ai connu Marius Roux en 1902, nous dit M. André Billy. Cet trange bonhomme avait été un ami intime de Zola. On retrouve, du este, dans la « Correspondance » de l'auteur du *Rêve* toute une série le lettres adressées à Roux. Il avait adapté *Les Mystères de Marseille*, le Zola, qui furent représentés au Théâtre du Gymnase de Marseille, e 5 octobre 1867. Il m'avait raconté, il y a une vingtaine d'années, outes les péripéties des aventures de cette pièce, mais depuis, hélas, e les ai oubliées.

« Marius Roux, à l'époque où je le connus, était un vieux bohème, etit, ramassé sur lui-même. Il portait une longue barbe blanche inculte, t était toujours revêtu d'un long pardessus verdâtre. Il parlait d'une oix profonde et caverneuse.

« Je le rencontrais souvent dans un petit café de la rue Saint-Honoré, *A La Tour d'Argent*, où il allait tous les soirs absorber force marcs et cognacs.

« Là, il me racontait des épisodes de sa vie. En 1902, il était employé hez une marchande de reconnaissances du Mont-de-Piété ! Ne pouvant rouver de place dans un journal — car il avait été journaliste dans le emps — il avait fini par échouer là ! Il habitait alors un misérable sixième étage dans le faubourg Saint-Honoré.

« Ayant beaucoup connu les Goncourt par Zola qui l'avait introduit u Grenier, il me parlait souvent de l'auteur de *Madame Gervaisais*, t d'Alphonse Daudet, avec qui il avait vécu de longs jours, lors de 'arrivée à Paris de l'auteur des *Contes de mon Moulin*. Il me raconta, entre autres histoires, bien avant qu'elle fût écrite, celle de « La chèvre le Monsieur Séguin ». Elle est tout à fait délicieuse.

« Je vivais alors avec Daudet, me conta Marius Roux, et comme il assait ses journées au lit, soi-disant pour se reposer le cerveau, je lui apportais son dîner, dans mes poches, tous les soirs ! Un jour, tout le même, je voulus le décider à se lever et à travailler, le menaçant le ne rien lui rapporter pour son dîner. Devant cette cruelle pénitence, Daudet me demanda de lui acheter une rame de papier écolier et m'annonça qu'il allait écrire un conte ! Une heure après, en possession du oloc de papier, Daudet se cala dans ses oreillers et écrivit « La Chèvre le Monsieur Séguin »... L'après-midi, lorsque je revins, Daudet me ut son conte et j'en eus les larmes aux yeux.

« — Tu vas prendre une voiture, me dit-il, et faire le tour de toutes

les salles de rédaction. Place ce conte dans n'importe quel journal, mais ne le lâche pas à moins de cinq cents francs !

« Je pris donc une voiture, comme il me l'avait dit, et commençai ma tournée. Daudet n'ayant pas à cette époque atteint la notoriété, je fus mis à la porte de presque tous les journaux. Vers la fin, presque découragé, j'allai voir Villemessant. Il me reçut fort bien, lut le conte, et l'accepta. Devant le prix que demandait Daudet il essaya de protester... En raison de mon insistance, il me fit remettre les cinq cents francs demandés et me fit promettre sur l'honneur que Daudet lui en écrirait un par semaine.

« Je promis, et m'en fus, tout heureux.

« Arrivé rue de Fleurus, où nous logions, j'annonçai la bonne nouvelle à Daudet, qui se leva immédiatement. Mais, apprenant que j'avais promis qu'il écrirait un conte par semaine, il se mit dans une fureur terrible :

« — Rapporte tout de suite ces cinq cents francs à Villemessant, et dis-lui que j'aime mieux mourir de faim que de travailler sur commande !

« Devant les remontrances et les objections que je lui fis, il renonça à ce projet. Nous gardâmes le sapin et nous allâmes chercher « le Monstre vert », une amie de Daudet, qui était mannequin dans une grande maison de modes. Après une nuit passée dans de nombreux cafés et restaurants, nous rentrâmes au petit jour, fatigués, ivres-morts, et sans un sou... Les cinq cents francs de « La Chèvre de M. Seguin » avaient vécu !...

« Marius Roux allait aussi très souvent à Auteuil, chez les Goncourt. Mais comme ce pauvre diable était toujours affamé, il aimait mieux rester dans la cuisine avec Pélagie, que d'aller discuter au grenier avec les habitués, sur la littérature contemporaine !...

« Roux, pendant les longues heures passées dans la cuisine, avait eu le temps de faire le portrait de Pélagie. Un de mes amis, à qui Roux l'avait donné, me l'a confié dernièrement. Il est très beau. On dirait un Carrière !

« Voilà, nous dit en terminant M. André Billy, tout ce que je puis vous dire sur l'intéressante figure de Marius Roux. Je l'ai perdu de vue depuis dix-huit ans ; un jour, j'ai essayé de le rechercher à Montmartre, mais, après avoir été dans de nombreuses mansardes où il avait séjourné, j'ai perdu sa trace. Il a dû mourir, depuis, misérablement... C'était un brave homme !... »

Comœdia reproduit le portrait de Pélagie, la servante au grand cœur, par Marius Roux. C'est, en effet, fort beau, et c'est bien un Carrière.

Plus favorisée que nous, au bout des cinquante ans expirés, Pélagie avait lu quelques pages du journal interdit : ce qui lui plaisait, c'était que M. Edmond cinglait comme il convient quelques-uns de ces flatteurs hypocrites qui espéraient se faire « coucher » sur le testamemt du vieux maître. Quel dommage que Pélagie n'ait pas laissé, elle aussi, un « journal » !

§

M. Georges Maurevert épilogue dans l'**Eclaireur de Nice**, à propos d'une enquête de l'*Intransigeant* sur le plus joli nom porté par une commune de France. Le nom de Marnes-la-Coquette est sorti vainqueur de ce jeu plaisant.

Nous nous rappelons avec M. Maurevert « les proses parfumées par lesquelles Paul Fort salua tant de jolis noms de l'Ile de France : Senlis « tout sourire, tourterelles et lis » ; Nemours, « sceau d'argent sur la page de France la plus noble » ; Mortcerf, « le son du cor et tout l'automne en fresque »...

Rien n'est plus injuste et plus abominable — davantage encore pour un pays que pour un homme, — ajoute M. Maurevert, que de porter un vilain nom :

A côté d'appellations charmantes, dont la consultation de notre confrère parisien vous donne une petite idée, combien de noms vilains, affreux, voire immondes et scandaleux, sont portés par des lieux, peut-être délicieux, de notre glorieuse France !... Si vous n'avez loisir de feuilleter à ce propos le Dictionnaire des Postes et Télégraphes, tâchez donc de vous procurer un certain numéro du *Merle Blanc* du 8 octobre dernier : une « émouvante protestation de M. Joseph Prudhomme fils » y figure, qui vous en apprendra de belles sur ce point, plus, certes, que je n'oserai, pour ma part, jamais vous en apprendre !..

Voici cette « émouvante protestation de M. J. Prudhomme fils », telle que la publia le *Merle blanc*.

Quand on est du pays de Rabelais et de Molière, on peut excuser certaines gauloiseries, encore qu'elles dépassent parfois ce que permet la bonne compagnie. Convenez cependant que c'est déjà bien périlleux ou humiliant pour un village de s'appeler *La Pucellière* (Eure) ou *La Fesse* (Savoie) ou *Le Cuq* (Gers), *Le Cul* (Deux-Sèvres), voire *Le Prussien* (Nord). Il n'est guère plus glorieux de répondre au nom *Les Péteux* (Vosges), *Merdaze* (Haute-Garonne), *Foireux* (Savoie), *La Cochonnière* (Eure et Loire-Inférieure)... Et naturellement, vous trouvez *Les Cocus* dans tout le Cher, la Gironde et la Nièvre !... Passe encore, Mon Dieu, passe encore...

Mais, vraiment, ce qui dépasse l'imagination la plus dévergondée, ce qui est positivement et désormais intolérable, ce sont d'autres vocables plus effroyables encore, ceux dont vous pouvez constater l'existence dans le dictionnaire des Postes et Télégraphes !...

Bien que ma modestie naturelle répugne à les transcrire, je crois de mon devoir civique de les signaler, par votre intermédiaire, à toutes les Ligues Françaises pour la Défense de la moralité publique et à M. le ministre des Postes et Télégraphes en particulier.

Que voulez-vous que l'on pense, Monsieur le Directeur, que voulez-vous que l'on pense, je vous le demande en rougissant, d'un pays qui se respecte lui-même assez peu pour laisser porter à des communes, villages, bourgs ou lieuxdits, de tels noms : *Pétasse* (Haute-Marne), *Les Vérollets* (Savoie), *Couilles* (Savoie), *La Couillauderie* (Loire Inférieure). Et que de *Queues* et de *La Queue*, Monsieur, on ne les compte plus !... Elles foisonnent dans le Loiret, la Marne, la Haute-Savoie, l'Yonne et ailleurs... Quand ce n'est pas la *Grande Queue*, dans l'Isère, que de facétieux individus rapprochent de la *Petite Motte*, dans la Seine-Inférieure !...

Faut-il continuer, Monsieur ? ... Continuons, toute honte bue... Comme s'il n'y avait pas assez de Cons dans la Haute-Savoie, nous avons le *Trou Pissot*, dans l'Aisne, les *Condoms*, dans la Haute-Garonne, *Congras*, dans l'Hérault, *Le Conot*, dans la Haute-Saône, *La Conarderie*, dans l'Eure, et que de *Conardières* nos plus beaux départements se disputent !...

Et quoi penser, Monsieur, de ce trou de *Vil-cul* qui, avec ses 52 habitants, trouve le moyen d'être à la foi *Grand* et *Petit* ?...

Vous parlerai-je encore, Monsieur, de ces quatre endroits, respectivement situés dans le Gard, la Haute-Saône, la Manche et le Puy-de-Dôme, qui répondent à l'appellation diffamée de *Bordel !* ... de *La Puterie* dans le Nord, de *La Maquerelle,* dans la Marne !... Et que dire de *La Borde à la Gousse,* dans l'Orne, de la *Gousserie,* dans la Manche, des *Foutriers,* dans la Nièvre, sans compter *La Goutte des Mineurs* sur le territoire de Belfort !...

Convenez, Monsieur, que pour équivoques qu'ils soient déjà, nous préférions *Mennemois-Dessous* dans l'Yonne, *Fessy-Dessous-et-Dessus* qui est un hameau de la Haute-Saône, dont les 260 habitants ne doivent pas s'ennuyer tous les jours ?...

Tous ces noms, je vous le répète, Monsieur, se trouvent dans le dictionnaire des Postes et Télégraphes, où vous pouvez vérifier leur existance et celle, sans doute, de bien d'autres encore, peut-être plus scandaleux si c'est possible !...

Je suis persuadé qu'il suffira de signaler ces graves inconvenances dont sont, notamment, appelés quotidiennement à souffrir ces dames et

demoiselles buralistes (l'une de mes nièces à déjà refusé d'occuper un poste d'inconcevable appellation), pour que tous ces noms épouvantables disparaissent bientôt du sol de notre patrie bien aimée.

Je suis, Monsieur le Directeur, votre serviteur très humble et très dévoué.

J. PRUD'HOMME FILS.

§

Dans le **Télégramme**, de Toulouse, M. J.-R. de Brousse consacre à Rabelais deux articles intéressants. Il pose cette question : « Entre le séjour au château de Ligugé et le séjour à Montpellier que devient Rabelais ? Et il prouve, d'après M. de Santi, que pendant une période obscure de sa vie Rabelais fit un long séjour à Agen. Mais il résulte encore d'autres documents récemment publiés par M. de Santi que Rabelais, entre son séjour à Agen et ses études à Montpellier, vint à Toulouse en 1528-1529.

A ce propos M. de Brousse dit très justement — et le conseil peut aussi s'adresser à Toulouse : c'est le cas pour Agen de donner le nom de Rabelais à une des ses rues. Agen, constate-t-il, a débaptisé jadis toutes ses vieilles rues, aux noms historiques et pittoresques, pour les affubler des noms de Diderot, Voltaire, Edgar Quinet, etc... « qui n'ont rien à faire à Agen, sinon de prouver que cette cité des gentils esprits, des humanistes et des poètes a eu des municipalités composées de Homais, de Bouvards et de Pécuchets ».

§

« Le philosophe Boutroux est mort », nous annonce **Le Matin**, qui nous donne sur la philosophie du disparu ces renseignements vraiment un peu vagues : « En même temps qu'il poursuivait ses études et son enseignement philosophique, M. Boutroux avait fait paraître de nombreux ouvrages. » Ce qui, d'ailleurs, est faux, car, ainsi que l'écrit le *Journal des Débats*, mieux renseigné : « L'œuvre personnelle de M. Emile Boutroux tient presque toute dans deux ouvrages : *De la Contingence des lois de la nature*, et *L'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines.* »

Le seul document que nous offre *le Matin* sur la philosophie de M. Boutroux, c'est le portrait du philosophe en veston. Il eût été préférable de lui ôter son veston et de le remplacer par quelques lignes synthétiques sur son œuvre. D'autant plus que la philosophie de M. Boutroux fut une philosophie consolante, s'appuyant à la fois sur la science et la religion, et bien faite

pour un vaste public ; une philosophie admirablement adaptée à la vie, en réalité une sorte de négation de la philosophie.

R. DE BURY.

ART

Le Salon d'Automne. — Si l'histoire de l'impressionnisme était moins inconnue, les visiteurs du Salon d'Automne auraient été moins étonnés de découvrir en Caillebotte un peintre de haute valeur. Pareille surprise se manifesta lorsqu'à l'exposition préalable à la vente Rouart il apparut que Rouart n'avait pas été seulement un collectionneur avisé, mais que son œuvre picturale tenait à côté des beaux tableaux dont il s'était entouré. La brièveté de la vie de Caillebotte fit qu'ayant participé à la lutte, il ne vit pas le triomphe, et la générosité de son caractère ainsi que les dons de fortune qui lui étaient départis firent disparaître l'artiste sous le camarade et le mécène. Tout au plus lui concéda-t-on d'avoir habilement manié une technique inventée par d'autres, dont il n'était qu'un reflet amical. Sans doute des préoccupations semblables se dénotent chez tous les impressionnistes. Leur amour de la vie moderne, leur sensibilité à la vie lumineuse du monde les ont menés devant les mêmes épisodes et les mêmes modèles. L'évolution de Caillebotte n'embrasse que les premiers périples de l'impressionnisme à travers le décor parisien, à la découverte de la vie suburbaine, vers une vision présentée d'un modelé plus sûr dans une clarté plus exacte et mieux détaillée. La technique de Manet est au fond de l'art de Caillebotte ; il a étudié Degas et Renoir, et les premiers paysages de Pissarro l'ont captivé. Il a fait preuve d'idées personnelles. Il est le premier parmi les impressionnistes qui s'occupe du monde du travail. En décrivant la rue, il note le mouvement des artisans qu'elle occupe. Le peintre en bâtiments s'impose à son étude ; il regarde des parqueteurs. Caillebotte pour deux tableaux, ceux qui portèrent le plus parmi ses affirmations aux expositions du groupe, fut, au yeux de la critique, le peintre des parqueteurs. On ne lui attribua d'ailleurs que la volonté d'étonner, en traitant un sujet ingrat.

La cinquantaine de toiles réunies au Salon d'Automne prouvent la diversité de son talent. Ses portraits frappent par la variété de leur mise en page, par la souplesse de l'allure. Il réussit à tra-

duire la coquetterie florée des architectures de banlieue parisienne dont Pissarro disait si bien au même moment les jardins, dont Raffaelli interprétait toute la misère. Son *Canotier* est une belle page documentaire. Caillebotte sait noter la lumière que tamise dans un appartement la guipure des rideaux et cette lumière baigne des personnages d'un beau modelé, très vivants. Son art a de la force, de l'équilibre, de la sérénité. Certaines pages affirment un style pur et noble. Son effort est très réfléchi, égal. L'impression générale est de puissance, d'émotion et de clarté.

L'exposition d'un choix de belles épreuves de Daumier avait pour but de renseigner ceux qui pouvaient en ignorer sur sa valeur de lithographe, donc de technicien, et de démontrer qu'il n'est point simplement un caricaturiste.

C'est actuellement une opinion admise que Daumier fut un peintre de premier ordre, que son étude des ridicules humains et des déformations professionnelles a valeur de satire philosophique et que la profondeur de son humour est égale à sa fantaisie. Il a été le portraitiste d'une ploutocratie plus que le commentateur du ridicule bourgeois. Il est reconnu, mais quelle que soit l'unanimité de l'admiration qu'on lui porte, si l'on doit convenir qu'il est agréable de l'admirer, non plus, comme dit M. Delteil, « avec des exemplaires provenant de tirages prolongés au delà de ce que peut fournir une pierre »), mais sur de belles épreuves, n'oublions point que le Salon d'Automne a dû écarter, faute de place, un certain nombre de tableaux et se montrer sévère vis-à-vis de jeunes artistes.

Ce n'est point qu'il faille attacher d'importance à ce refus d'un tableau de Van Dongen, dont on a mené grand tapage. Van Dongen a pu se trouver choqué d'un procédé de ce genre à un Salon dont il est une des curiosités annuelles, mais il avait quatre toiles, suffisantes pour tenir les amateurs au courant de son évolution, et que de vitrines de marchands sont heureuses de se parer de ses œuvres !

Le Salon d'Automne prêtait son hospitalité à deux collectivités, un groupe d'artistes belges, un groupe d'artistes russes.

Ces artistes belges, qui se groupent sous la dénomination d'Ymagiers, sont loin d'être indifférents. Leur trait commun est une recherche d'archaïsme dans la forme (leur dénomination prouve qu'ils se connaissent) qui n'exclut point le modernisme du sujet.

Des influences se décèlent : Breughel et aussi les préraphaëlites anglais. M. Fabry, à travers Fernand Khnopff, songe à Watts et à Burne Jones. M. Anto Carte procède des vieux Flamands, comme M. Van de Wœstyne, le plus ymagier de tous, celui dont la peinture par la solidité et la netteté des contours, par leur indépendance dans une lumière un peu uniforme, prend l'immobilité d'une image traduite par un procédé. M. Strebelle recherche la grâce et presque le parisianisme. Des paysages de M. de Sædeler ne manquent ni de douceur ni d'intimité. Les sculpteurs sont intéressants. M. Wolfers par la fougue, M. Baudreghien par le calme harmonieux des lignes. M. Wynants est curieux. Il y a de la fougue, du caractère et du métier dans les eaux-fortes de M. de Bruyeker archéique et caractériste.

La salle russe est éclatante et variée. L'exotisme y abonde et la fantaisie ; on y trouve du conte dix-huitième siècle raconté par des orientaux à l'imagination colorée et féconde en évocations décoratives ; il y a des récits mythologiques ou chrétiens narrés par des extrême-orientaux épris de pompe et de couleurs brillantes. Il y a des ellipses un peu fortes, de l'emphase, une joie à manier les couleurs comme on déploierait des brocarts riches ou des gemmes multicolores. Il y a de l'originalité et beaucoup de virtuosité. La plupart de ces artistes sont des décorateurs. Exceptons Tarkhoff, qui s'est fait si longtemps connaître comme peintre de Paris avec de fougueuses descriptions des boulevards extérieurs. Le voici à la campagne évoquant des coqs de très belle allure ou des fleurs très vivantes. Mme Chana Orloff sculpte dans le bois. Il lui arrive de résumer à l'excès, mais ses bustes sont très vivants et elle excelle à y traduire l'intimité d'un caractère. M. Soudbinine nous donne des bois laqués, des pierres polychromées de la plus savante et de la plus séduisante harmonie de couleurs. On est étonné de l'aspect de bibelot charmant qu'il peut donner ainsi à un *Moïse* ou à un *Ange de la Douleur*, mais c'est une curieuse tentative et qui peut donner dans l'art monumental de beaux effets et imprévus. M. Jacovleff est très habile et souple. Il y a des pages intéressantes de MM. Grigorieff, Milman, Somoff, Rœrich, Soudeikine, de Mme Gontcharowa, de M. Laronow, ces trois derniers très amusants coloristes, et de belles esquisses de décor de M. Benois, somptueux et fin.

Toutes ces recherches, appuyées sur tout ce que l'art oriental ou

extrême-oriental a pu donner d'instinctif et sur les dernières méthodes de l'art occidental, offrent le plus curieux aspect d'originalité fondée sur des éléments composites.

§

Un seul des doyens de notre art pictural figure au Salon d'Automne, Jules Chéret, avec une peinture et cinq pastels dans sa manière de féerie décorative constante, de joliesse féminine et d'éclat d'attifement, bouquets délicats et nombreux de tons frais.

Parmi le groupe d'artistes en pleine maturité maîtres de leurs moyens d'expression, novateurs dans le cadre traditionnel et qui forment le noyau d'intérêt du Salon d'Automne, voici Charles Guérin avec un très beau portrait de femme, de grande proportion, de vie complète par la force du dessin, d'un métier éclatant et sobre. C'est une des belles pages de ce puissant artiste. Friesz émeut par ses visions du Havre d'une savante et sévère architecture, de profonde tonalité. Son *Grand paquebot* par la simplicité de la présentation impose une impression de grandeur.

Il est intéressant de comparer à ces toiles de Friesz, fondées sur la recherche des lignes et des tons essentiels, les notations japonisantes de Dufy, prises au même décor, en tenant compte de tout l'imprévu et le bariolé du spectacle avec un mélange de vérisme et de volonté décorative. La suavité des nus de Georges d'Espagnat s'étaie sur une science parfaite du modelé et la spontanéité des mouvements s'y encadre du plus harmonieux décor. Valtat n'a que deux petites toiles, une marine qui capte le rythme de la vague, un intérieur d'une grande intimité. L'art de Jules Flandrin excelle à des figures d'une grâce quelque peu immobile, exécutées d'un métier clair et savoureux. Les ports d'Albert Marquet sont admirablement lumineux. Laprade, à côté de fleurs d'un coloris gracile et séduisant, note des jeux de brume autour de Notre-Dame. William Malherbe peint des nus en plein air avec une singulière maîtrise. Les harmonies des chairs et du décor sont exquises. Les fonds très simples rabattent toute la lumière sur les lignes du corps. La beauté féminine est traduite avec une émouvante intensité. Cette sonorité de fête, appuyée sur un vérisme clairvoyant, c'est du grand art. Sobre, sérieux et délicat, Charlot nous montre un charmant portrait de jeune fille et des paysages de ligne sévère. Les aimables harmonies de Lebasque sertissent de

la grâce. Mme Agutte expose des fruits et des fleurs. L'ardente tonalité des kakis s'encadre de tons chauds et profonds. Les fleurs se dégagent de vases de Metthey, dont la beauté de matière est superbement transcrite. Il y a là un métier très sûr et qui se plaît aux difficultés.

De Gaudissard des fleurs très vivantes dans une belle atmosphère. Jeanès évoque les mysticités tranquilles des fonds marins. En cime de la bleuité de son tableau, au fond de l'horizon s'indique une ville de rêve, un aspect rare et magnifique de Venise baignée d'aurore. Des présences d'êtres à forme humaine et des poissons animent la nappe profonde des eaux et fournissent l'arabesque décorative qui accentue cette vision de silence et de fluidité. Art d'un peintre poète, maître d'un métier puissant, qu'il soumet à l'originalité de la rêverie. L'ambition de sa recherche et de la personnalité de son harmonie attribuent à Jeanès une place à part dans l'art actuel. Parallèlement à ses évocations décoratives, Jeanès affirme la force de son dessin dans des nus saisis en des raccourcis violents et justes, d'aspect sculptural.

Les portraits de Van Dongen témoignent d'une extrême virtuosité, d'un grand sens du modèle féminin, d'une entente parfaite de l'effet; dans aucun de ces quatre portraits l'artiste n'adopte l'allure, un peu paradoxale qu'il ne se refuse pas toujours. Cet effort à traduire la mondanité tient le plus grand compte des apparences, mais les qualités de l'artiste l'arrêtent juste au point où cela pourrait le faire glisser au convenu.

De la vie grouillante de la Kasba d'Alger André Surida extrait une page synthétique où il semble avoir voulu grouper les éléments de beauté qui en forment le décor mauresque et en dégage le caractère. La justesse de l'étude physionomique accentue la perception du rêve monotonement sensuel des personnages. Le luxe de couleur des costumes diapre une heureuse disposition des personnages dans la beauté de la lumière. Suréda est celui de nos peintres qui exprime le mieux la beauté âpre et profonde et la diversité de la vie et du décor de l'Algérie et du Moghreb. C'est un réaliste, mais singulièrement actif à noter toute splendeur qui passe devant son observation agile. Verhœven a deux belles statures de Javanaises mises en page avec tout son prestige d'harmoniste rare et détaillé, une nature morte délicate et somptueuse et un jardin extrêmement décoratif, d'une complexité de coloris d'un grand charme. C'est

d'un artiste très intéressant qui n'occupe peut-être point dans la notoriété la place dont il est digne. *L'Espiègle* affirme la belle personnalité d'Alexandre Urbain. Ce n'est point un tableau de genre. Une figure rieuse d'enfant est simplement le point central d'un tableau à quatre portraits dont elle régit le mouvement. C'est d'un art très agréable en même temps que vigoureux, de solide et éclatante harmonie, avec de la vie vraie dans la sérénité de son atmosphère. Deux paysages d'Auvergne de Victor Charreton sont imprégnés de qualités de finesse émue, d'observation détaillée, d'atmosphère captivante, de saveur naturiste qui caractérisent cet excellent peintre. Deux nus de femmes de Vallotton, d'un dessin strict, offrent une agréable harmonie colorée.

Balande, dans des paysages très frais, enserrés de lumière blonde, de lignes simples et fortes, encadre de belles visions de nus aux mouvements eurythmiques ; il sait indiquer sobrement la splendeur des horizons vastes. De grandes peintures murales de Jaulmes présentent un beau caractère d'abondance heureuse, une architecture claire de lignes et d'élégantes figures décoratives. Richard Ranft, trop rare aux expositions, pratique un art harmonieux, délicat, rebelle à toute outrance comme à toute déformation, d'un bel équilibre et de haute signification. Voici de puissants dessins rehaussés de Dethomas, elliptiques, nerveux et complets, des pages pénétrantes de Camoin, de belles notations d'Hermann-Paul, un beau tableau de Girieud, de belle conscience classique, un beau portrait de fillette de Dorignac, la loge d'un modernisme nerveux de Dusouchet, un très solide et curieux portrait de Guéroult s'enlevant sur un fond jaune très habilement traité, de bons paysages de Le Bail, de facture saine et robuste, de lumière juste, des portraits sincères et de jolie clarté, d'un art très réfléchi par Mlle Andrée Karpelès, une évocation décorative très arrêtée et de carrure violente, mais expressive de Maurice Barbey, des bords d'Yerre harmonieux de Jacques Blot, un bon portrait de paysan de Chabaud, des fleurs d'une jolie finesse de Mme Hélyonne Barbusse, un solide portrait de Mme Marguerite Herold, un vigoureux portrait du sculpteur James Vibert par Cacheux, une belle nature morte de cet artiste très sensitif, Bernard Toublanc, les bouquets et les arrangements très modernes de Mme Suzanne Bernouard, une nature morte très fine et

un nu bien modelé par Mme Lucie Caradek, les baigneuses de Mme Crissay, la neige de M. Roger Deverin, les aspects de Paris fougueusement peints par M. Gihon, les impressions agilement décoratives de M. Kousnetzoff, les fresques de Marcel Lenoir, les intérieurs de M. Borgeaud, la mosquée à Gabès de Mlle Frémont, la décoration algérienne, curieuse, mais sommaire, de M. Dabat, les gazomètres de M. Jacquemot, volontaire et chercheur.

§

Quelques peintres apparaissent, soit par un choix judicieux dans leurs envois, soit que réellement ils se soient surpassés, en plus pleine possession de leur art qu'auparavant. Il semble que Maurice Asselin soit arrivé à plus de plénitude dans ses réalisations. Ses harmonies de couleur, toujours volontairement sobres, ont acquis plus de cohésion et ses personnages plus de vie. Une lumière très douce baigne leurs lignes. Il règne dans ces scènes de vie simple un accent de vérité et d'intimité qui est de la poésie. Il m'apparaissait trouver chez Maurice Asselin, et dès les premières œuvres, certaines des belles qualités de force et de probité de Fantin et le parentage, semble-t-il, s'accentue dans la franchise et la vérité de cet art foncièrement vrai. Henry Offmann a montré une rue du Marseille populeux vue au curieux éclairage du jour finissant parmi le jeu amusant de couleur des draperies de boutiques et des étals. Sa *Plage à Pornic* est une page très séduisante où aboutissent avec certitude ses ambitions de donner de la vie exacte à des personnages en plein air dans un jeu de lignes délicates et bien modelées dans la lumière. Picart le Doux est également en belle voie, mais nous aurons l'occasion de revenir prochainement à lui à propos de son exposition. Son *Repos* est une belle œuvre solide. Jean Marchand a obtenu un des succès les plus unanimes et les mieux fondés de ce Salon. La simplicité et l'acuité d'émotion de sa *Maternité*, la puissance calme du mouvement de la jeune mère, l'émotion discrète et forte de l'œuvre sont captivantes. Deux paysages urbains donnent une très forte impression de solitude cernée de buildings. Il y a là un tragique de la grande ville qui n'avait jamais été dégagé aussi fort et avec quelle sobriété de moyens! L'exposition de Jean Marchand chez Barbezanges, très diverse et fournie, accentue ce caractère de maîtrise que revêt l'œuvre de Jean Marchand.

La loge des Fratellini de Mme Fuss-Amoré est une toile très vivante, établie avec un grand bonheur d'arrangement pittoresque, d'un beau dessin, d'une excellente luminosité ; on y perçoit un don singulier d'animation, une particularité dans l'évocation décorative et une intéressante puissance d'unité.

L'âpre talent de Le Scouezec se plaît à traduire de rudes figures de mariniers et de buveurs d'une étonnante justesse de mouvements, d'une ligne stricte, d'une coloration truculente. Il excelle à évoquer leurs dialogues rapides, à accuser par le cambrement des corps, par la massivité des trognes la saveur probable de leurs propos. De brusques oppositions de couleurs éclairent les faces et en projettent la mentalité en apparences de vérité violente. Il a la force familière d'un Flamand et aussi des traits de synthèse à la Daumier. Il se plaît aussi à enlever sur des fonds très colorés d'un faire sculptural aigu et volontiers pessimiste des nus féminins puissamment équilibrés. C'est un caractériste très doué. M. Clairin expose une bonne figure de femme et de larges paysages. La figure de Georges Migot est d'un bon caractère et ses paysages d'une technique très sensible.

L'envoi de Ceria force l'attention. Son *Labourage en Toscane* vaut par la bonne harmonie de l'ensemble, la solidité des terrains, la vigueur de l'attelage de buffles aux reins souples, à la puissante encolure. A noter les *Dentellières de Savreux*, un portrait de belle tenue de Léopold Lévy, l'excellent graveur. Widhopff est un des maîtres de la nature morte ; ses *Rougets* sont une de ses bonnes pages, ses paysages se baignent en pleine lumière. C'est de la peinture forte et simple sans tics ni partis pris, très émouvante.

Zingg évoque avec sa robustesse coutumière des paysages d'Auvergne avec de belles silhouettes de travailleurs dans les blés ensoleillés, des gestes sobres dans des décors quasi bibliques. Rupert Bunny, très ornemental, anime d'un sens tout moderne les vieilles légendes helléniques. La Chimère de son *Œdipe* prend la vigueur d'un personnage réel. C'est une belle image que son *Eau du Styx*. Ses recherches d'éclat dans le coloris s'appuient sur le sens même de son symbolisme. Deltombe, sans renoncer aux richesses décoratives de son art, précise la construction de ses figures. Ses femmes portant un panier offrent des lignes gracieuses et leurs allures sont d'une évidente vérité. Ses natures mortes sont de bel équilibre et de très agréable couleur. Barat-

Levraux construit solidement: ses nus et ses paysages ont un bel accent vigoureux. C'est un artiste très en progrès. Les portraits de Tristan Klingsor, d'un faire un peu concentré, offrent un réel agrément esthétique, notamment un portrait de femme d'une pénétrante simplicité. Mme Mela Mulier montre un excellent portrait d'homme, d'une vie mentale accentuée. Thomas-Jean a un solide portrait et de très vives notations de carrefours parisiens, et de savoureuses et fines études de M. Baignières vivent en une lumière fluide et harmonieuse. M. Ekegardh, que nous retrouverons à l'étude de son exposition, s'affirme en son originalité, Mme Ghy Lemm peint juste et spirituel.

§

Les beaux paysages sont nombreux. Altmann a deux excellentes toiles: une place Saint-Lambert très pittoresque, une île parmi les étangs qui mêle au jeu des nuages, parmi les émaux mobiles de l'eau, les reflets de ses arbres et la cime dorée de soleil de leur frondaison. Des paysages de Segonzac se dressent en belle architecture d'arbres sombres. Peské donne dans leur aspect juste et dans de jolis poudroiements lumineux des aspects de Paris et des coins de Provence. Fernand Olivier peint savoureusement les Martigues et les illustre du spectacle de la vie des pêcheurs. Mainssieux a remarquablement compris le paysage tunisien et la béatitude de son soleil. Maurice Taquoy note de larges arborescences. Le faire si particulier, la qualité de vision d'Henri de Warocquier donne à des paysages réels de lac et de villages dans la montagne des aspects de décor lyrique. Van Maldere inonde un paysage de lumière provençale et le pittoresque pierreux de Rognac surgit bien sous son pinceau. Claude Rameau est fin, délicat et ému. Les barques de Verdilhan s'accusent d'un beau relief sur des eaux un peu schématiquement traduites. Chavenon a le sentiment des larges horizons. René-Juste a de l'accent. Alcide le Beau varie ses procédés; peinture ou détrempe, il fleurit de belles couleurs des stylisations hardies. Le paysage clair de Léopold Levy a de l'intensité, il est fort bien construit. Citons encore Peccati, Toorndyke, Vallée pour ses Montsouris joliment animés de foule souriante, Villard avec ses âpres vues de chemin de fer de ceinture, Volot, Llano Florez pour un coin de Marseille, bien vivant, Mania Mavro d'une exécution cursive, mais fiévreuse et subtile, Andibert pour des notes sur *Cassis*, de belle couleur, les paysages italiens de Mme Boyd,

dont l'exécution se fait plus ferme, le paysage de Seine, à Rouen, de Paul de Castro, les dessins de vieilles rues provinciales dont M. Cantal ressent si vivement et transcrit bien les silences vermoulus, les pages hollandaises de Debraux, Dourouze et ses aquarelles du Var, les bons paysages des Landes de Capon, les bords d'Oise et Seine de Renefer, le gouffre de Roustan de pittoresque disposition et de bonne facture, les paysages de ville et les horizons de mer d'André Wilder d'un joli frémissement, d'un art compréhensif. Burgun note alertement les bois de Clamart ; M. Fraye est un harmoniste des plus sensibles et des mieux doués.

§

Les cubistes sont peu nombreux. Gleizes, toujours hermétique et comprimant volontairement ses dons de peintre sous le poids de son esthétique en un long effort qui commande la déférence. Léger, tenté par la vie, mais l'abordant encore avec une excessive raideur. Parmi ceux qui avoisinent le cubisme ou qui en ont dérivé leur esthétique, André Lhote, dont *la Plage* et l'*Après-midi* dénotent les très belles qualités d'exécutant, contrariées par ses principes ; Tobeen, dont les qualités de volonté, de simplicité, l'art des proportions s'affirment dans des toiles d'un bel émail. Corneau, paysagiste curieux doué de relief, Bissière qui apporte un Nu et un paysage remarquables. Simon Lévy, après des tâtonnements intéressants, aboutit dans sa nature morte à une excellente facture très pleine et sonore ; Feder développe bien une procession en pays du Midi et présente harmonieusement des femmes à la fontaine. Son art se précise et se fortifie. Ortez de Zarate reprend avec bonheur le vieux sujet de la Léda et sa *Vierge de Lourdes* est d'une belle allure ; c'est en exécutant hardi qu'il reprend les thèmes de Musée. Le Fauconnier donne un vigoureux portrait de Duhamel. Favory est considéré par nombre de jeunes artistes comme l'initiateur d'un mouvement nouveau qui est, en somme, un retour à des techniques anciennes. Sa valeur de dessinateur s'impose au travers et malgré l'aspect lourd de ses harmonies colorées. Alix, artiste très doué, très préoccupé de synthèse se dégage d'année en année. Lotiron s'assombrit ; la jolie couleur de ses derniers paysages a fait place à des tons uniformes ; sa tentative de Carnaval moderne valait d'être tentée. Le paysage de Mme Halicka est large et séduisant. L'originalité de Gernez se précisera. Son *Port de Honfleur*

fait preuve de très jolies qualités. Mme Chérianne peint d'une amusante spontanéité des images claires et hardies. La violence de M. Granowsky comporte du caractère. Son *Campement de Bohémiens* fortement établi est loin d'être indifférent. Il manque à M. Gromaire de moins montrer ses préparations, c'est-à-dire de moins exagérer ses musculatures et ses proportions pour apparaître un bon et vigoureux caractériste, doué d'un sens aigu du moderne. La *Parade* de M. Gimmi est sérieusement accentuée. M. Per Krogh se cherche. M. Grunewald a de la science et de la volonté. M. Médjes dispose bien ses architectures. René Durey voit juste et détaillé. Ses natures mortes de Krémègne sont bien construites et de bel éclat. Les *Baigneuses* de Kars sont d'un artiste savant. M. Heran-Chaban peint avec solidité. M. Ben Sussan nous montre deux belles natures mortes et un fin paysage de la *Forêt de Fontainebleau*. C'est un artiste très curieux, bon peintre et qui compte parmi nos nouveaux graveurs. André Marc nous montre une scène italienne d'une très curieuse présentation et d'un jeu de colorations spirituel. André Marc est une des forces du cubisme. La puissance de ses réalisations dans les arts décoratifs est un argument excellent en faveur de la technique qu'il adopte comme peintre. La grande toile de Sabbregh est pleine de vie et de vérité. Mondzain est bon portraitiste. Gabriel Belots, dont on connaît l'art robuste de graveur sur bois, est un peintre sensible et ému et habile.

Mme Suzanne Valadon atteint au caractère dans ses portraits. Mlle Andrée Fontainas est attirée vers la peinture décorative. Les jeux de lignes sont harmonieux et les qualités d'imagination très réelles. Citons encore Oppi, Pierre Brune, Osterlinot, Mlle de Lanoa qui fait preuve de goût, Kikoine, Iser, Lagar, Loutreuil.

A noter Mlle Lloyd avec de bons portraits, Mme Thaon d'Arnoldi avec une très séduisante étude d'enfant, Mme Perdriat qui a de jolies qualités de ton. Mahn, bon paysagiste, Carlos Raymond, de vision pittoresque, les fleurs de Gaston de Villers, une très bonne nature morte de Voguet, Martin-Ferrières, bon harmoniste, Pallady une vigoureuse silhouette féminine, Madge, Oliver, Roi, Mlle Scaly, la foule espagnole de Ramond Pichot, Florot, Bertram Demeurisse, Alcorta, Maurice Marque, Morin-Jean, savant et synthétique, M. Savin, M. Lurçat.

Foujita n'est plus isolé dans nos expositions. Un petit groupe

de Japonais occidentalisants l'entoure. Le portrait de Fujita par lui-même est une étude très sérieuse; une étude de nu féminin est de bon dessin; si l'harmonie de couleur en est pâle, cela dépasse l'humour décoratif dont l'artiste avait jusqu'ici fait preuve: M. Kawashima saisit bien le caractère des paysages, parfois à travers les maîtres de son pays. L'étude de jeune fille de M. Kojima est agréable. M. Toyama Yoskio, Toyama Koyama Koyamagui méritent l'attention.

§

Au blanc et noir la prestigieuse suite de Bernard Naudin pour le *Neveu de Rameau*, et des dessins amers et tumultueux de sa série des clowns; d'Ouvré des portraits d'un art substantiel et intuitif, dont un bon Rosny aîné, les belles illustrations de Charles Guérin, les bois un peu durs, curieusement satiriques de Laboureur; de P. E. Colin, les pages de beau style de son album l'Inde en France, Gimel et ses curieux portraits de musiciens, Lespinasse, Chapront, Boussingault, Emile Bernard avec des bois remarquables pour illustrer Villon; Perrichon, Daragnés, Bruyer, etc...

§

La Sculpture. — La place d'honneur dans la Rotonde était attribuée cette année à James Vibert. Rien de plus juste que de saluer ainsi le grand labeur et la haute valeur de ce sculpteur, un de ceux qui sont actuellement les mainteneurs du grand art monumental. Parce que des groupes de James Vibert de dimensions colossales ornent les palais fédéraux de la Suisse et que leur dimension ne permettait d'en exposer à Paris que des maquettes, l'œuvre de ce bel artiste n'est pas toute familière au public de nos expositions. James Vibert est un excellent portraitiste: quelques bustes ici en font foi, dont l'admirable effigie de Mme James Vibert et ces figures de Robert de Traz, du musicien Bartholoni, du procureur général Navoz, si parfaitement expressives, si révélatrices, par la force du modelé de la mentalité des personnages. Mais le souci de James Vibert va surtout à la création des monuments, et si ses statues des palais suisses sont surtout la commémoration nationale des héros suisses, son vœu ferme est d'amener la sculpture, par le symbolisme de la mise en œuvre du thème, à une idéographie.

Rien de plus noble que cette ambition au service de laquelle James Vibert met une technique très sûre. Son groupe la *Terre*,

si nouveau en sa forme circulaire, est un épisode d'un monument : les *Astres influençant la Terre*, dont une petite maquette de plâtre donne l'idée générale.

Cette idée générale est fort plausible et la gravitation des sphères autour d'une colonne de support, représentant la spirale du mouvement universel, s'inscrit harmonieusement. Mais, pour en juger, il faut se figurer le format du monument esquissé d'après ce groupe en bronze, la Terre, dont l'évocation en petit module forme le bas de la maquette de plâtre du monument. La Terre se compose de corps humains entrelacés par la solidarité et la nécessité : le père et la mère embrassent le corps du fils qui surgit fort et vigoureux. Le difficile équilibre des apparences sculpturales est résolu, et voici enfin un effort nouveau qui aboutit, une hardiesse rythmique couronnée de succès, un chemin ouvert.

Le *buste d'enfant* de Marque, ses bas-reliefs de terre cuite pour une bibliothèque, où les jeux graciles du corps s'enchaînent dans la plus délicate harmonie, compteront parmi les œuvres les plus charmantes de ce grand sculpteur. La statue de Maillol a obtenu le vif succès que méritait la douceur et la plénitude de son harmonie, mais elle se teinte de reflets du passé et de souvenir antique.

Halou envoie des statuettes d'une élégante vigueur. L'Etude de nu d'Anna Bass (une jeune fille couchée, la tête inclinée sur l'épaule) est d'une grâce charmante. Son masque de jeune fille est expressif et harmonieux. Il y a de la vigueur dans l'effort de Mateo Hernandez avec peut-être une tendance excessive à la simplification. Un *poilu* de Bouchard est d'une belle gravité; celui de Coste a des qualités de sérénité. Un sculpteur urugayen, Mané, donne de bons bustes largement taillés. La grâce de Fernand David se déploie en lignes nobles dans sa *Femme au cygne*. Il y a de beaux envois de Desruelles, art agile, très libre, qui fait sa part à la polychromie, de Marius Cladel, de René Carrière, de Mme Céline Lepage, dont la *jeune femme* du Sous, est une jolie chose, de Mme Jeanne Bradey une figure d'une agréable polychromie, de Mlle Sonia Pavloff de Swinzinski, d'Adam Fischer robuste, de Mme Tallichet réaliste et expressive, de Vigoureux, qui a du charme, de Mme Geneviève Granger, de Indenbaum, de Dunack, de Mme Suzanne de Gourmont (un bon buste de Jean de Gourmont), Mme Marthe Spitzer : un bon buste de Debussy, une Ève de ligne élégante, de MM Heng, Lipschitz et des tentatives très curieuses de synthèse de Zadkine.

A l'art décoratif, Lenoble, avec de très belles céramiques, Marinot et ses belles verreries, de jolies verreries aussi de Daum avec la collaboration de MM. Gall et Winz, les émaux de Jouhaud, les ferronneries de Brandt et de Brégeaux. André Mare montre les plus beaux meubles, des bas-reliefs de Véra sont très heureux. Dufrène est toujours très harmonieux. Il y a une belle vitrine de Paco Dunio, des papiers peints de Burkhalter, ingénieux; d'excellentes reliures de Kieffer, du goût le plus sobre et le plus heureux, une salle à manger d'Allard avec une décoration picturale bon style de Schmidt, une chambre d'enfant de goût excellent de Mme Lucie Renaudot, des meubles subtilement imaginés par Pierre Chereau, des tapis de M. Fayet d'un très joli goût et de belle exécution, avec d'heureuses nouveautés dans l'ordonnance décorative.

§

Les dimensions d'un article sur le Salon d'Automne ne permettent pas d'y joindre l'analyse des expositions particulières qui se sont ouvertes en même temps que le Salon.

Nous analyserons au prochain article les expositions très importantes d'Angel Zarraga, de Picart le Doux, d'Ekegardh et de Ghy Lem, etc...

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande. — Dans le *Mercure* du 16-XII-1918 j'ai (seul à ma connaissance) exposé que le plan du Kaiser avait été d'envahir la Hollande pour tourner la position de Liége, si celle-ci n'était pas tombée à la première attaque. Peu après, M. Nothomb, interviewé, déclara que l'on avait appris pendant la guerre qu'en 1911, lors de l'affaire d'Agadir, les Allemands avaient préparé à Aix-la-Chapelle les bois nécessaires pour jeter un pont à Maestricht en cas d'échec et les automobiles qui devaient les y transporter. D'après M. Nothomb, l'état-major belge préparait à ce moment-là une étude sur ce sujet. Je n'ai pas entendu dire qu'elle ait paru. Mais j'ai donné des explications supplémentaires sur cette partie du plan allemand dans mon compte rendu du livre de von Kluck (*Mercure*, 15-IX-1920, p. 808-809). Elles ne trouvèrent point d'écho, et dans ses *Mémoires*, le général de Ryckel, sous-chef d'état-major de l'armée belge en 1914, déclare qu'il n'a jamais cru à une attaque des Allemands

sur Maeseyk (c'est-à-dire par Maestricht et le territoire hollandais).

Une interview de M. Rudolf Steiner, le dépositaire des *Mémoires* de Moltke, est venu prouver que j'avais vu juste. Il a, en effet, déclaré que le général de Schlieffen avait préconisé le passage simultanément par la Hollande et la Belgique et que Moltke en avait rayé la Hollande. Cette déclaration a naturellement scandalisé bien des gens ; parmi ceux qui ont protesté contre elle, s'est trouvé Ludendorff, en sa qualité de « chef de la division d'avant-garde du grand quartier-général » déjà longtemps avant la guerre. En dépit de sa protestation, je considère les révélations de M. Steiner comme décisives. Si Ludendorff n'a pas connu la décision d'envahir la Hollande, c'est que, n'étant pas employé à l'exécution de cette partie éventuelle du plan, il n'était pas nécessaire de la lui faire connaître. C'est ainsi que le gouvernement allemand a agi aves ses ministres en Belgique et en Hollande qui n'ont connu que le 2 août la décision de présenter l'ultimatum à la Belgique le soir de ce jour. L'occupation ordinaire de M. Steiner est la théosophie. Il n'eût pas su inventer l'idée d'envahir la Hollande s'il ne l'avait pas trouvée dans les Mémoires de Moltke. La modification de n'envahir d'abord que la Belgique était un perfectionnement. Il fut accepté par le Kaiser et le Chancelier. Nul autre n'avait à en être informé. L'aveu de Moltke de l'intention de son prédécesseur d'envahir la Hollande suffit pour prouver qu'il l'a eue, lui aussi, pour le cas où il n'aurait pas été possible de tourner autrement la ligne de la Meuse.

Dans mon article de 1918, j'abordais deux autres problèmes : 1° celui du retard de l'Allemagne à entrer en Belgique (ayant donné au gouvernement belge 12 heures pour répondre, elle n'a envahi la Belgique que 36 heures plus tard) ; 2° celui de l'attitude de l'Autriche après que Guillaume, sans la consulter, eût déclaré la guerre à la Russie. Je résolvais cette double difficulté en citant ce que racontait Don Fr. de Melgar. Le 1er août au soir, l'ambassadeur de Russie, par ordre de son souverain, se serait jeté aux pieds de François-Joseph, se mettant à sa discrétion et acceptant toutes ses exigences. L'empereur d'Autriche se serait rendu à ses prières, mais, le lendemain, aurait repris sa parole, Guillaume ayant déclaré la guerre à la Russie. Depuis, un personnage, à qui j'avais parlé de cette hypothèse, l'a exposée à M. Sa-

zonov et l'ancien ministre a déclaré que ce qu'avait raconté Don F. de Melgar était du pur roman. La bonne foi de ce dernier est indiscutable. Quelle est exactement la part d'erreur dans son récit, c'est ce qu'il est difficile de savoir. Les textes découverts par Kautsky résolvent en tout cas les deux problèmes.

Le premier est un memorandum de Moltke au ministère des Affaires étrangères. Il y déclare, le 2 août, qu'il doit avoir la réponse de la Belgique « au plus tard le 3 à 14 heures » et propose donc de fixer un délai de 12 heures aux Belges pour leur réponse. Le délai de 25 heures écoulé entre la réponse belge et l'entrée en Belgique a donc été rendu nécessaire uniquement par la commodité des communications entre les autorités allemandes.

L'autre texte est une lettre de Berchthold à Tschirschky du 3 août au matin.

L'ambassadeur de Russie est venu me voir en ami ce matin pour apprendre, comme il m'a dit, quelques nouvelles. Il espérait toujours que l'on réussirait par des négociations directes à arranger le conflit. Dans la situation actuelle, il serait mieux de se rendre sur un terrain neutre et Londres y semblait particulièrement approprié. Il était absolument navrant que l'Allemagne paraisse vouloir imposer la guerre. La Russie n'avait-elle pas donné à Berlin les assurances les plus nettes que ses mesures militaires n'avaient aucun caractère d'hostilité contre l'Autriche ou l'Allemagne. Sans doute, on devait à Pétersbourg continuer à insister pour que nous ne solutionnions pas notre conflit avec la Serbie sans consulter la Russie, dont les intérêts étaient en jeu sur cette question. Je ne répondis point à cet exposé de Shebeko et j'entamai avec lui une conversation amicale et non officielle sur les nombreuses folies de la politique russe dans les Balkans et lui dis qu'il y avait une bien plus large base de compromis entre la Russie et nous si l'on pouvait, au moins une fois, à Saint-Pétersbourg, ne pas faire du sort des Etats Balkaniques le pivot de l'attitude à notre égard. Shebeko me répondit également très amicalement, exposa d'une façon académique les multiples obligations de la Russie comme Etat slave et orthodoxe, rappela le caractère sentimental du peuple russe et me quitta en remarquant qu'il ne s'agissait, à vrai dire, entre la Russie et nous que d'un grand malentendu. *Immédiatement après, je reçus la visite de Dumaine, qui fit retentir des accords aussi amicaux que ceux de son collègue russe, mentionna un regret amer de la conduite belliqueuse de l'empereur Guillaume et exprima la conviction qu'une formule devait être trouvée donnant satisfaction à nos légitimes revendications*

et à l'intérêt que la Russie prenait à la Serbie ; la voie de la paix serait ainsi ouverte.

D'après des écrivains socialistes, M. Viviani aurait négligé de s'associer à des efforts de l'Autriche pour maintenir la paix : le ton railleur de Berchthold racontant les efforts franco-russes dans ce but est la mesure de ce qu'il faut penser de ce qu'ils soutiennent. Quant au retard de l'Autriche à déclarer la guerre, on l'expliqua à l'ambassadeur d'Allemagne le 3 août vers 6 heures, « par l'avantage d'effectuer le plus longtemps possible le déploiement en Galicie sans être troublé. En ne prenant pas l'initiative d'une déclaration de guerre à la Russie, on voulait éviter l'odieux d'une attaque et on se demandait si l'Autriche ne pouvait pas alléguer l'agression contre l'Allemagne comme un motif de guèrre à cause de leur alliance. » Or, la cavalerie russe n'avait attaqué l'Allemagne qu'après que celle-ci avait déclaré la guerre. Mais l'Allemagne l'avait caché même à son alliée !

ÉMILE LALOY.

LETTRES ANGLAISES

Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*, Humphrey Milford.

Le roman anglais, dit M. Abel Chevalley, est une fiction en prose d'une certaine étendue, et il admet aussitôt que la définition est bien large et par certains côtés trop étroite. Toutefois nous devons convenir avec lui qu'elle est claire et qu'au surplus en cours de route, elle se prêtera élastiquement aux adaptations et aux classifications nécessaires. Ayant ainsi fixé son point de départ, M. Abel Chevalley a écrit tout un volume sur **le Roman anglais de notre Temps**. L'ouvrage, outre un avant-propos et une conclusion, comporte onze chapitres. Tout cela est bref, simplifié et très clair. Une vingtaine de pages lui suffisent pour traiter du roman anglais avant le XIXe, c'est-à-dire depuis Daniel Defoe, et, avec le double de peine, il expédie toute la production du XIXe siècle comprenant Dickens, Thackeray, les Brontë, George Eliot, George Meredith et Thomas Hardy. Puis, c'est en quinze pages l'esquisse de ce qu'il appelle « L'âge de Victoria à l'âge d'Edouard VII », mais il consacre un chapitre à Samuel Butler et à son influence, et un autre, plus court encore, il est vrai, à Henry James et au roman psychologqiue. Les six de

niers chapitres, soit cent quarante pages, passent une rapide revue de ce qui constitue vraiment le roman anglais de notre temps.

C'est évidemment là un livre écrit à l'usage des lecteurs français, mais il sera non moins utile aux lecteurs anglais, car je ne sache pas qu'il existe un ouvrage semblable par un Anglais pour les Anglais. Certes, on trouvera des essais d'un genre plus ou moins approchant dus à des critiques britanniques ou même américains, mais d'exposé historique et critique aussi complet dans sa concision, il n'en existe assurément pas. C'est sans doute pour cette raison que l'ouvrage de M. Chevalley a eu une fortune assez peu fréquente. Son manuscrit, fruit de ses loisirs de diplomate, fut confié à un agent littéraire londonien qui devait s'occuper éventuellement d'une traduction, alors que l'auteur ne s'était pas encore soucié de trouver un éditeur français. L'agent remit le manuscrit à Mr Humphrey Milford, l'actif et intelligent libraire-éditeur de l'Université d'Oxford, qui, ignorant totalement la qualité de son auteur, reconnut aussitôt les mérites de l'ouvrage et se chargea de l'édition dans les deux langues. C'est ainsi que l'édition en français fut faite par les soins d'un éditeur anglais. Sur la page de titre, le ministre plénipotentiaire, haut-commissaire de la République au Caucase, ne se réclame que de sa qualité d'agrégé de l'Université. Pour les Anglais, c'est une révélation, et le nom de M. Abel Chevalley prend sa place parmi ceux des anglicisants qui s'attachent à l'étude de la littérature contemporaine. Pour nous, il n'y a pas de surprise. Nous attendions cette œuvre et nous savions qu'elle marquerait du premier coup la valeur de son auteur ; elle est un exemple de plus du degré de perfection atteint par les études anglaises en France, et désormais il n'y aura plus de bibliographie sans que ce livre y figure au premier rang. Lorsqu'ils lisaient dans les revues, ces différentes études, ceux qui pouvaient en juger admiraient la pénétration et l'ampleur du jugement qu'ils y remarquaient, un sens des proportions et des valeurs relatives rarement en défaut, et un art des plus rares de formuler ses appréciations.

Entre tous les anglicisants, M. Abel Chevalley est certainement celui qui possède l'érudition la plus complète sur le roman anglais ; il l'a lu prodigieusement, il l'a retenu, classé, pesé,

jugé au plus juste, et il n'ignore rien apparemment de ce que la critique britannique a pensé et a dit de ses auteurs. Il s'appuie sur ces jugements, mais sans s'y inféoder. J'ai lu ce livre avec attention. Les premiers chapitres sont à peu près impeccables et il n'y a guère d'opinion à laquelle le plus difficile ne puisse se ranger. L'espace m'est trop mesuré ici pour que je puisse citer tout ce que j'ai noté au passage, mais le lecteur français peut se fier à M. Chevalley et s'en tenir à son jugement. Pour nos contemporains, je n'endosserais pas toujours sans réserve les appréciations du critique, non pas qu'il s'égare ou commette des erreurs de fait, mais parce que mon sentiment diffère du sien et que nous ne sommes pas émus également par les mêmes œuvres. Ses pages sur Meredith m'ont paru particulièrement justes, mais peut-être M. Chevalley n'est-il pas assez familier avec l'œuvre poétique de Meredith. C'est dans sa poésie surtout que Meredith exprime le divin qu'il découvre dans toute la création, c'est là qu'il trouve la joie de la force intellectuelle, de la vie ardente de l'âme, du fonctionnement harmonieux du cerveau. C'est bien une sorte de panthéisme, comme M. Chevalley l'observe, ce même panthéisme dont s'inspireront certains de nos poètes français, un peu plus tard, et que je ne serais pas surpris de voir apparenter à Meredith par les critiques de l'avenir. Il est certain, par exemple, que notre grand Francis Vielé-Griffin, si dédaigneux de la popularité et si méconnu aussi, va de conserve avec la tradition mérédithienne. M. Abel Chevalley a mille fois raison d'insister sur l'influence sociale et littéraire exercée par Meredith ignoré du public. Ce qui satisfait le goût de la masse est amorphe ; ce que le public ne comprend pas, il n'en subit pas moins l'effet.

L'action d'un écrivain est souvent en raison inverse de sa popularité. Les idées irradient, s'infiltrent, pénètrent, et depuis cinquante ans, celles de Meredith ont secoué et façonné l'art et la moralité de l'Angleterre.

Les romans de Meredith sont conçus, composés, rédigés d'après une doctrine qui est en avance de plusieurs générations, et qui laisse l'auteur isolé au milieu de son temps. Son inspiration, ses idées, son art se retrouvent mieux chez le poète qu'il fut à un degré si prodigieux. Il est surtout poète, et plus que le romancier le poète a sa doctrine que je préfère telle qu'elle est appliquée dans ses poèmes. La clef de sa doctrine, il l'a donnée en maints endroits,

généreusement, mais nulle part mieux que dans l'*Essai sur la Comédie* qui devrait être le livre de chevet de tous les romanciers A propos de cet opuscule, c'est à tort que M. Chevalley le date de 1897, et qu'il croit que c'est le livre de M. Photiadès qui l'a révélé pour la première fois au public français. Cet honneur revient au *Mercure de France*, qui, au cours des trente dernières années, a tant de fois signalé et présenté aux lecteurs français les manifestations originales de la pensée étrangère. L'*Essai sur la Comédie* est une conférence faite par Meredith devant la London Institution le 1er février 1877, et publiée dans le *New Quarterly Magazine* d'avril suivant. L'auteur de cette chronique le traduisit en 1897 et publia sa version dans les numéros du *Mercure* de septembre et octobre 1897, c'est-à-dire bien des années avant que ne parût le livre de M. Constantin Photiadès.

M. Chevalley fait bien ressortir que le roman est inspiré par une révolte contre la convention sociale, contre le sentiment tyrannique des majorités, contre les travers des mœurs, contre les abus des puissants, contre les injustices de l'existence sociale. Le roman qui n'est qu'un récit pour distraire ou amuser ne compte guère, seule l'œuvre, qui est une attaque, — attaque indirecte, sans doute, — peut vivre et avoir une répercusion sur les idées et sur les mœurs. Tout cela est fort juste, à condition d'y ajouter que l'œuvre durable est celle qui s'attaque non seulement aux travers sociaux et aux mœurs du temps, mais aux vices des hommes et aux imperfections de la nature humaine, tels qu'ils furent et qu'ils restent dans tous les temps et dans tous les pays, selon l'expression de Swift. A ce propos, la fin de l'ère victorienne présente un exemple sans précédent. L'hypocrisie y atteignit un degré anormal et la respectabilité y exerça une tyrannie impitoyable; l'intolérance y étouffa toutes les velléités d'indiscipline. Un scandale retentissant exacerba la tourbe hypocrite et intimida les pleutres et les pusillanimes. Le discrédit rejaillit sur la littérature, sur l'intelligence et sur l'indépendance de la pensée. La génération qui vit la fin du siècle en fut accablée, paralysée et décimée. Il sembla que tous les sujets imitaient l'inertie intellectuelle de leur disgracieuse souveraine. Ce phénomène d'étouffement collectif fut des plus curieux et il mérite d'être étudié comme un des facteurs les plus influents dans l'histoire de la littérature anglaise contemporaine.

Il est un autre élément qui, bien que tout extérieur, exerça une action considérable sur la production du roman en Angleterre. Jusqu'aux environs de 1895, les éditeurs s'obstinèrent à publier les romans nouveaux en trois volumes qui paraissaient à de cours intervalles. C'est, je crois, vers 1885, qu'une firme nouvelle risqua l'innovation du roman paraissant en une seule fois en un volume à un prix beaucoup moins élevé que les trois volumes traditionnels. Sauf leurs toutes dernières œuvres, Georges Meredith et Thomas Hardy durent se soumettre à la règle du roman à trois volumes ; à les lire on se demande bien souvent si la qualité de ces œuvres n'aurait pas gagné à être affranchie de cette routine, et l'on ne peut s'empêcher de conclure que l'obligation d'écrire un roman de cent mille mots est apparemment responsable d'un nombre de pages qui sont trop évidemment des digressions et du remplissage. Bien plus, cette obligation n'explique-t-elle pas l'habituel défaut de construction et de proportion dont souffre le roman anglais quand il ne rebute pas par une excessive longueur ?

La longueur et la confusion seront les deux défauts que relèvera souvent M. Abel Chevalley chez les romanciers de ces trente dernières années. Son tableau est magistral, brossé avec une sobriété, une exactitude, une compréhension admirables. Il y manque quelques figures qu'on se serait attendu à y voir (par exemple Mark Rutherford et Richard Blackmore, l'auteur de *Clara Vaughan et de Lorna Doone*), surtout après l'indulgence inattendue avec laquelle est traitée Mrs Humphry Ward. Cette indulgence fait regretter aussi un jugement injustement sévère à l'égard de George Moore, qui demeurera l'un des plus grands écrivains de langue anglaise, alors que beaucoup de ceux dont traite M. Chevalley seront oubliés. Mais n'anticipons pas sur la postérité. Les Français d'aujourd'hui ont désormais à leur disposition un livre précieux pour guider le choix de leurs lecteurs dans le fatras de la production contemporaine en Angleterre. Ce sera le tour des lecteurs anglais de jouir de ce privilège lorsque l'ouvrage sera traduit, et ce n'est pas un mince mérite que d'arriver à guider ainsi, avec autant de sûreté, deux publics aussi différents. Il faut souhaiter à M. Chevalley un traducteur qui ne fasse rien perdre des remarquables qualités de son texte, de la concision avec laquelle il formule ses jugements, du choix si heureux et si précis de ses mots,

de la clarté de son style et de son originalité d'une hardiesse si séduisante.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bourcart: *L'Albanie et les Albanais*, Bossard. — Dr Lucien-Graux: *Histoire des Violations du Traité de Paix*, Crès.

L'ouvrage de M. Jacques Bourcart, **l'Albanie et les Albanais**, ne peut qu'être le bienvenu à l'heure où le Conseil de la Société des Nations se trouve saisi d'un conflit entre les gouvernements de Belgrade et de Tirana.

Les études de MM. Denis et Chéradame sur les Yougoslaves, les remarquables articles que leur a consacrés M. Gauvain nous les ont fait connaître et aimer depuis longtemps déjà. Leur cause a été chaleureusement portée devant l'opinion française. C'est ainsi que se créent, en dehors des subtilités de la diplomatie officielle, des liens durables de confiance d'un peuple à l'autre.

Ces liens, cependant, ne sauraient nous défendre d'un rigoureux esprit de justice. Les peuples qui viennent de s'émanciper au nom du principe des nationalités doivent le respecter eux-mêmes, avec scrupule, chez leurs voisins.

L'auteur a séjourné trois années en Albanie et il y a exercé des charges administratives. Il enchante notre imagination en nous montrant une contrée restée toute moyenâgeuse sous le voile de la domination ottomane. Nous touchons du doigt, — avec quel intérêt! — un état social depuis bien longtemps évanoui pour nous. Les hommes loyaux, hospitaliers, superstitieux, rudes et fiers sous leurs vêtements chamarrés, toujours armés d'une carabine et prêts à venger une insulte faite à leurs familles, à leurs clans, à leur patrie, ces hommes sont tels que leurs ancêtres aux temps où la maison d'Anjou régnait sur le pays (XIIIe et XIVe siècles) et où le grand Skanderbeg le défendait contre les Turcs. Comme au moyen âge, l'Eglise catholique adoucit les mœurs et répand l'instruction. Elle a institué une trêve de Dieu, fidèlement observée, qui, certains jours de l'année, suspend les vendettas. Son influence est demeurée entière chez les Mirdites, tribu de pasteurs, autrefois sous la protection de la France, qui occupe les régions montagneuses de l'Albanie du Nord. Les orthodoxes sont nombreux sur les confins de la Grèce et l'on rencontre un peu partout

des musulmans. Il n'en reste pas moins que les Albanais appartiennent à la même race et que depuis des temps immémoriaux ils s'expriment dans la même langue. La plupart des mahométans descendent des familles autochtones converties par prudence ou intérêt à la religion de l'oppresseur. Cette unité ethnique a été sauvegardée par un système montagneux qui isole le pays de ses voisins. L'absence de routes carrossables et de voies ferrées achève d'en rendre l'accès fort difficile.

L'Albanie a été un réservoir de soldats, vaillants et fidèles à leurs chefs. Maints condottieri appartenaient à sa race. Les Sultans aimaient à s'entourer d'une garde albanaise. De 1807 à 1814 un régiment levé dans le pays servit avec honneur dans les armées de Napoléon. Qui ne se rappelle les exploits d'Ali de Tepelen, qui régna sur toute l'Albanie du Sud, soutint l'insurrection grecque et périt, en 1822, assiégé dans Janina?

Des rivalités religieuses et l'éparpillement de la population sur un sol accidenté retardèrent l'affranchissement d'un peuple d'une trempe si singulière. La révolte de 1737, soutenue par la république de Venise, fut réprimée avec cruauté. M. Bourcart nous apprend que c'est sous l'influence des petites colonies albanaises d'Italie et surtout des Etats-Unis que se reforma une conscience nationale. Comme en Serbie, les souvenirs d'un passé glorieux se réveillèrent avec la même force que s'il s'était agi d'événements récents. Il sembla aux Albanais que le cours de leur histoire avait été suspendu par la domination étrangère et ils chantèrent des hosannas pour les victoires que Skanderbeg, au xve siècle, avait remportées contre les Turcs.

Une insurrection éclate en 1912 qui oblige la Sublime Porte à reconnaître l'autonomie albanaise dans les vilayets de Scutari, Kossovo, Janina et Monastir. Mais survient la guerre balkanique. D'abord envahie par ses voisins, l'Albanie est sauvée grâce à l'intervention de l'Autriche et de l'Italie qui veulent endiguer l'essor des Yougoslaves. Elle devient un Etat indépendant et on lui donne un monarque. Mais, au début de la grande guerre, les Grecs profitent de la confusion où les maladresses du prince de Wied ont jeté le pays pour en occuper toute la partie méridionale. En 1916 les Autrichiens envahissent le nord de l'ancien royaume et l'organisent comme pour une conquête définitive.

Un contingent français vint s'installer, en 1917, pour des rai-

sons stratégiques, dans la région dont les Grecs s'étaient emparés. Il la dota de tribunaux, y assura l'ordre le plus parfait, fit percer de nouvelles routes. Cependant, sur les instigations de M. Venizelos, le Quai d'Orsay décidait, au mois d'avril 1919, que nous devions céder la place aux autorités grecques. Mais, à peine les Français partis (non sans laisser deux millions et demi dans la caisse publique, que les Grecs avaient précédemment tarie), la population s'insurgea, empêchant les Hellènes de reprendre pied dans le pays. C'était une réponse sans réplique aux allégations de Vénizelos, selon quoi, dans toute la région de Korissa, l'élément grec l'emportait sur le fond albanais.

Il existait depuis 1915 entre la Grèce et l'Italie un accord secret qui prévoyait le partage de l'Albanie entre les deux puissances. Ce traité fut divulgué, au mois de janvier 1920, par les journaux d'Athènes. Une violente indignation parcourut le pays et préluda à un soulèvement général contre l'étranger. Les Italiens furent obligés d'évacuer le territoire qu'ils occupaient, tandis qu'une convention nationale se réunissait à Tirana (août 1920).

La conférence des ambassadeurs a donné à l'Albanie des limites à peu près équivalentes à celles de 1913 et l'a élevée au rang d'Etat indépendant. Le livre de M. Bourcart nous attache fortement à ce pays, dont la résurrection est, en Europe, comme le gage d'un avenir meilleur.

Destinée — comme dans toute démocratie véritable — à influer de plus en plus sur notre politique extérieure, l'opinion publique, en France, ne doit point seulement être éclairée sur des peuples ou des Etats peu connus jusqu'ici ; il importe de lui révéler par des enquêtes impartiales les idées, les sentiments, les buts que nourrissent les grandes puissances avec qui ou contre qui la guerre a été faite. Le Dr Lucien-Graux en a ainsi jugé lorsqu'il a commencé, dès le 28 juin 1919, **l'Histoire des Violations du Traité de Paix.**

L'auteur nous rappelle dans une étude préliminaire toutes les ruses inventées par la Prusse pour échapper au paiement de l'indemnité de guerre et à la réduction des effectifs militaires que lui avait imposés Napoléon. Il écrit que « la plus complète sagesse eût été de démembrer la Prusse après le 14 octobre 1806 ». La solution évidemment eût été simple ! Mais nous ne pensons pas qu'elle aurait été conforme à la plus élémentaire idée de justice.

Napoléon fut déjà très dur pour le royaume des Hohenzollern et nous ne sommes point indignés rétrospectivement par les manœuvres auxquelles eut recours cette puissance pour éluder les obligations qui mettaient son existence en jeu. Toute autre a été la situation de l'Allemagne après la guerre de conquêtes qu'elle avait déchaînée en 1914. Ses vainqueurs furent assez magnanimes pour laisser intact le territoire germanique et ne pas prendre des gages en nature pour le paiement des réparations qu'elle devait. Bien plus, on faisait espérer à ce vaincu qui portait le poids de fautes si lourdes qu'il pourrait, dans un avenir rapproché, obtenir sa place dans la Société des Nations. L'Allemagne allait-elle donner des preuves de son repentir et se dépouiller de son esprit impérialiste ? Rendrait-elle possible un apaisement européen et la mise en œuvre d'une large coopération économique ? La pierre de touche de son bon vouloir était le pacte même qu'elle avait signé. Au premier plan venaient les obligations relatives aux réparations des dommages commis en Belgique et en France, aux divers plébiscites et au désarmement. Il y avait une sorte de hiérarchie à établir dans les articles du traité, lorsqu'on voulait mesurer la bonne foi allemande. Si les clauses secondaires ou touchant de purs événements de guerre (comme la remise des coupables) avaient à nous trouver indulgents, toutes celles, par contre, qui étaient liées au repentir de l'Allemagne, à l'abandon de son esprit de conquête devaient appeler notre attention et rencontrer notre énergie.

Pour n'avoir point fait ce classement, le docteur Lucien-Graux a enlevé de la clarté à son ouvrage et rendu sa lecture moins facile.

Il ne suffisait point, cependant, d'étudier les violations du traité suivant un ordre d'importance qui les plaçât dans un relief approprié. Un pays vaincu ne se résigne jamais, le cœur joyeux, à l'exécution de ce qu'on lui demande. Il est enclin à faire obstacle aux volontés du vainqueur, si justes qu'elles puissent être. Les passions déchaînées par la guerre sont à peine éteintes. Il faut qu'on exerce sur lui une pression qui le rappelle à ses engagements. De l'attitude du vainqueur dépendra, dans une certaine mesure, celle du vaincu ; l'une tendra à devenir le corollaire de l'autre. Or la France n'était pas seule vis-à-vis de l'Allemagne. Notre légèreté nous ayant privés de l'appui des Etats-Unis, nous

avions un partenaire qui s'inquiétait de toute autre chose que de l'honnête exécution du traité de Versailles, un partenaire qui renouvelait à notre égard toute sa méfiance séculaire et en qui l'Allemagne trouvait, assez souvent, un avocat zélé. On est obligé de tenir compte de ces circonstances pour mesurer équitablement le mauvais vouloir de cette puissance. Tous les impérialistes et les chicaneurs du Reich ne triomphaient-ils point, par exemple, des éléments libéraux soucieux d'une loyale exécution du traité, lorsque l'Angleterre, aux mois d'avril et de mai 1920, nous accusait hautement de chauvinisme ?

Le docteur Lucien-Graux n'a point mis ces faits en évidence. Il expose d'une façon toute objective les violations du traité en les isolant des circonstances qui les ont accompagnées. C'est une méthode vicieuse, qui nous fait considérer les événements d'Allemagne sous un angle trop étroit et nous éloigne des conclusions intéressantes que comporte un tel sujet.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

A L'ÉTRANGER

Russie.

Le triomphe de la mort. — Il y a juste un an, j'ai parlé dans le *Mercure de France* de la « gravitation vers la mort » qui s'est emparée de la Russie, depuis l'avènement des bolcheviks. Les tristes douze mois qui ont passé depuis ce moment-là ont, malheureusement, confirmé les constatations que je faisais à propos de la journée des morts de 1920. La situation de la Russie soviétique continue encore à empirer. La famine a frappé une quinzaine de gouvernements, soit une trentaine de millions d'habitants. Et comme le gouvernement bolchevik, bon désorganisateur des choses qui existent, n'est pas capable d'organiser les secours aux affamés (d'après les déclarations officielles de ses représentants, l'administration soviétique ne peut ravitailler que deux millions d'affamés sur trente) et comme, d'autre part, aucune action philanthropique ne peut suppléer à ce qui doit être l'œuvre de l'Etat, des millions et des millions d'hommes sont voués à mourir cet hiver, sur les bords de la Volga, dans les steppes d'Orenbourg, dans les forêts séculaires de Perm.

Les chefs bolcheviks n'ont, en général, qu'une notion très restreinte de ce qu'on appelle la *responsabilité*. L' « opinion publi-

que » ne les intéresse pas beaucoup. La morale n'est pour eux qu'un simple « préjugé bourgeois ».Mais même ces cerveaux sans notion de responsabilité s'effraient devant la grandeur de la calamité qui atteint la Russie sous leur régime et tâchent d'en décliner les responsabilités.Pour atteindre ce but ils invoquent l'action des forces naturelles, la sécheresse et d'autres circonstances ne dépendant pas de la volonté humaine.

Il est vrai que les mauvaises conditions atmosphériques et climatiques peuvent jouer leur rôle négatif en Russie de l'Est et du Sud-Est, dont les plaines sont facilement accessibles au souffle mortifère des vents d'Asie qui s'ouvrent route entre les monts Oural et la mer Caspienne. Les sécheresses y sont périodiques. Mais, même aux pires moments de l'époque impériale, avec toute son imprévoyance bureaucratique, la Russie n'a pas connu de souffrances pareilles à celles d'aujourd'hui. Et, pour en trouver des exemples dans le passé, il faut remonter au XVII[e] et au XVI[e] siècles, avec leurs grandes disettes qui transformaient des régions entières en déserts : la mort fauchait les populations ; les paysans abandonnaient leurs maisons et s'enfuyaient, et beaucoup d'années après les voyageurs qui parcouraient ces régions-là y trouvaient des villages entiers inhabités avec des izbas aux portes fermées et de l'herbe qui poussait sur les seuils.

Le tableau de la famine de l'année 1921, dans cette Russie soviétique, qui prétend être supérieure à tous les autres pays du monde, ne diffère pas beaucoup de ce que les vieilles chroniques russes racontent lorsqu'elles parlent des disettes des siècles passés. Des dizaines de milliers de paysans meurent du manque de nourriture. Des mères tuent leurs enfants (fait constaté par M. Lounatcharsky, ministre rouge de l'Instruction publique) pour leur épargner les souffrances de la faim. D'autres parents vendent leurs garçons et leurs fillettes aux marchands orientaux. D'autres abandonnent leurs petits dans les rues, devant les portes des institutions soviétiques qui ont promis au peuple le paradis terrestre et ne lui ont donné que des tortures d'enfer. D'énormes foules de paysans quittent leurs foyers (on vend parfois une izba pour un poud de farine), mettent leurs pauvres hardes sur une « telega », attelée d'un squelette de cheval, et s'en vont chercher d'autres pays, où il y a du pain. Les routes sont jonchées de leurs cadavres.

Pour revenir au problème des responsabilités, il faut dire qu'avant le régime bolchevik on prenait en Russie certaines mesures préventives pour parer aux conséquences d'une disette. Notamment on avait des magasins cantonaux de blé, où les réserves étaient accumulées en prévision d'une mauvaise récolte. Les bolcheviks les ont pillés tous sans y laisser une pincée de farine. Les réserves de blé faites par les propriétaires individuels ont subi le même sort. Cette mise à sac des biens accumulés grâce aux efforts de générations et de générations fut faite sous l'étiquette des termes les plus pompeux : on l'appelait la « socialisation », la « réquisition dans l'intérêt des masses laborieuses », etc. Mais ce ne fut, en réalité, qu'un simple cambriolage estampillé par l'administration communiste.

Le résultat est que, lorsque la famine vint, les malheureux paysans se trouvèrent devant les magasins cantonaux vides de blé.

Mais ce n'est pas tout. Avant la révolution bolchevik, la Russie avait une espèce de self-government local, connu sous le nom de *zemstvos*. Les zemstvos russes avaient développé une activité considérable et leurs services sanitaires, agronomiques, techniques avaient souvent un caractère exemplaire. Les bolcheviks déclarèrent que les zemstvos étaient des institutions bourgeoises et les supprimèrent. Mais ils n'ont pas su les remplacer par d'autres institutions meilleures ou au moins équivalentes. Le résultat est que les paysans meurent des épidémies et de faim sans soins médicaux.

Mais, le plus grave crime du pouvoir bolchevik, c'est d'avoir tué toute initiative individuelle et sociale. En 1892, lorsque la disette menaçait les mêmes régions qui en souffrent aujourd'hui, Léon Tolstoï et d'autres personnes dévouées au bien des hommes pouvaient former de fortes organisations de secours aux affamés ; des milliers de jeunes intellectuels y travaillaient ; les étudiants et les étudiantes quittaient leurs études pour se rendre dans les campagnes dévastées par la famine, le scorbut et le typhus et combattre le fléau. Le gouvernement du tsar s'inquiétait de la possibilité d'une propagande subversive, mais devant la calamité publique, même les considérations d'ordre policier étaient reléguées au second plan et la jeunesse russe avait une certaine liberté d'appliquer son énergie et son dévouement là où la misère populaire l'appelait. Les bolcheviks n'ont pas su s'élever même

jusqu'au niveau moral des policiers du tsar. L'histoire récente de la suppression du Comité public pour le secours aux affamés et de l'arrestation de ses membres le démontre. Craignant pour leur pouvoir, les bolcheviks ne veulent pas que leurs adversaires puissent s'unir même sur le terrain d'un travail purement philanthropique.

Mais, ce qui est encore plus grave, c'est que la famine actuelle n'est qu'un prélude d'autres années de famine qui viendront nécessairement si le régime bolchevik ne cesse d'exister. La vraie cause de la disette d'aujourd'hui, c'est la désorganisation générale et la ruine de toute l'économie nationale en Russie. La politique économique des Soviets y porta un coup terrible. La « suppression de la propriété », et de la liberté du commerce et du travail, les confiscations de biens, les réquisitions forcées, le manque absolu de toute sécurité personnelle ont tué dans la population laborieuse toute volonté de travailler. Pourquoi un paysan labourera-t-il son champ si demain quelques communistes armés peuvent lui enlever de force le fruit de son travail? Et les paysans restreignent le labourage et l'ensemencement de leurs terres. Ils ne produisent que le strict minimum qui leur est nécessaire pour vivre et, lorsque la récolte est mauvaise, ils se trouvent dans une situation sans issue.

D'après les statistiques officielles du gouvernement bolchevik, les dimensions des terrains labourés et ensemencés se réduisaient, depuis l'avènement des communistes au pouvoir, dans des proportions énormes, et on ne peut prévoir aucune amélioration avant que le régime économique et politique ait radicalement changé.

Le régime bolchevik en Russie, — les faits le prouvent, — est un régime de mort. Jusqu'à ce jour il l'emporte encore. Mais c'est la Mort qui triomphe avec lui.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jean Bonnerot : *Autun*. Avec 36 illustr. ; Laurens. 3 »

P. Cruveilhier : *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*; Geuthner. 7 50

Augustin Fliche : *Louvain*. Avec 36 illustr. ; Laurens. 3 »

Auguste Rodin : *Les Cathédrales de France*, avec un portrait de Rodin; Colin. 12 »

Art

Roger Allard : *Marie Laurencin*. 26 reprod. de peintures et dessins, précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par elle-même et gravé sur bois par L. Damser ; Nouv. Rev. franç. 4 »

Bib : *Vingt têtes de Bib*, culottées par Henri Béraud ; Le Merle blanc. 1 »

Francis Carco : *Maurice Utrillo*. 27 reprod. de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait de l'artiste dessiné par Suzanne Valadon et gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Rev. franç. 4 »

Paul Lorquet : *L'Art et l'Histoire* ; Payot. 10 »

Samarendranath Gupta : *Les mains dans les fresques d'Ajunta*. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 19 figures ; Bossard. 2 40

G. Vidalene : *L'Art norvégien contemporain*. Avec 16 pl. ; Alcan. 10 »

Esotérisme

Dr R. Allendy : *Le Symbolisme des nombres* ; Chacornac. 20 »

Alta : *Le Catéchisme de la raison* ; Le Voile d'Isis. 5 »

René Guénon : *Le Théosophisme* ; Nouv. Libr. Nat. 12 »

Histoire

Auguste Callet : *Les Origines de la IIIe République* ; Bossard. 9 60

Dr G. Contenau : *La Civilisation Assyro-Babylonienne*. Avec 30 fig.; Payot. 4 »

Professeur Eltchaninow : *Le Règne de S. M. l'Empereur Nicolas II*. Traduit du russe par Mme de Hohenfelsen. Préface du marquis de Ségur, avec des illust.; Hachette. » »

P. Gachon : *Histoire du Languedoc*. Avec des illust. ; Boivin. 9 »

René Gonnard : *Histoire des doctrines économiques I : De Platon à Quesnay* ; Nouv. libr. Nationale. 10 »

G. Lacour-Gayet : *Bonaparte, membre de l'Institut*. Avec 16 illustr. ; Gauthier-Villars. 15 »

Hygiène

Dr Marcel Prunier : *L'a b c de la puériculture moderne* ; Catin. 2 50

Littérature

Henri Bordeaux : *La Vie au théâtre*, 5e et dernière série, 1919-1921 ; Plon. 8 »

Charles Chassé : *Les Sources d'Ubu-Roi*. Avec 12 illustr. : Floury. » »

Cinq Nô, drames lyriques japonais traduits avec préface, notices et notes par Noël Péri. Bois dessinés et gravés par Jean Buhot ; Bossard. 27 »

Claude Cochin : *Henry Arnauld, évêque d'Angers, 1597-1692*. Avec un portrait et 2 facsimilés ; Picard. » »

Dr Denis Dumarest : *Souvenirs et fantaisies* ; Vitte, Lyon. » »

Fables chinoises du IIIe au VIIIe siècle de notre ère, d'origine hindoue, traduites par Edouard Chavannes, versifiées par Mme Edouard Chavannes. Avec 46 dessins par Andrée Karpelès ; Bossard. 4 80

Paul Hamelius : *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique* ; Office de publicité. Bruxelles. » »

Charles Joret : *Auguste Duvau, traducteur, critique, biographe, naturaliste, 1771-1831*. Ouvrage posthume publié par le Comte A. de Laborde ; Champion. 18 »

Henry Lyonnet : *Les Premières de Molière*. Préface de M. Jules Truffier ; Delagrave. 7 »

Pierre-Jean Ménard : *La Fierté de vivre*. Préface de M. H. Bergson ; Figuière. 4 50

Perrault : *Contes*. Préface de Sylvain Bonmariage. Illust. de Gaude Roza; Figuière. 3 85

Georges Prévost : *Essai sur Jean de Gourmont* ; La belle Edition. » »

Marcel Schwob : *Œuvres*. I : *Spicilège*. (François Villon. Robert-Louis Stevenson. Georges Meredith. Plangon et Bachhis. Saint-Julien L'Hospitalier, La Terreur et la Pitié. La Perversité. La Différence et la Ressemblance. Le Rire. L'Art de la biographie. L'Amour. L'Art. L'Anarchie) ; Mercure de France

(Bibliothèque choisie). 12 »

Marcel Schwob : *Œuvres*. II : *La Lampe de Psyché*. (Mimes. La Croisade des Enfants, L'Etoile de Bois. Le Livre de Marcelle). *Il Libro della mia Memoria* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 12 »

Ernest Seillière : *La Morale de Dumas fils* ; Alcan. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Charles Baret : *Visions d'Antan* ; Carbonel, Alger. 4 »

Georges Douin : *L'attaque du Canal de Suez, 3 février 1915*. Avec 2 cartes ; Delagrave. 15 »

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome XI : *La guerre européenne, avril-décembre 1917* ; Bossard. 18 »

Le Journal de Lee Meriwether, attaché spécial de l'ambassade américaine à Paris. 1916-1917-1918. Préface de M. Edouard de Billy ; Payot. 10 »

Adolphe Laurain : *Sa Majesté l'Empereur et Roi*. Préface de M. Georges Lecomte ; Le Flambeau. 6 »

Philosophie

Jacques Chevalier : *Descartes* ; Plon. 9 »

Maurice de Gasté : *La Bêtise humaine* (Sociétés inorganisées) et *La Science de la vie* (Sociétés organisées) ; Libr. Perche. » »

Jacques Maritain : *Théonas ou les entretiens d'un sage et de deux philosophes sur diverses matières inégalement actuelles* ; Nouv. Lib. Nationale. 6 50

Jules Sageret : *La Religion de l'Athée* ; Payot. 6 »

Poésie

Gabriel Blanc : *Les Voix du Silence*; Imp. Catalane, Perpignan. » »

Capit. N. Bourdon : *Du Temps que j'étais captif*. Préface de M. Emile Baumann ; Berger-Levrault. 6 50

Jean Dars : *Les Vieux Thèmes* ; Hébras. » »

André Delacour : *La Victoire de l'Homme* ; Belles-Lettres. 5 »

Vivian Grétor : *Morts et petites Morts*; Sansot. 5 »

Paul Lieutier : *Le Dieu Caché* ; Chiberre. 4 50

Fortuné Paillot : *Les piments doux d'Hassan Malek* ; Rey. » »

Gastón Picard : *Le Cœur se donne* ; Images de Paris. 2 »

Frédéric Plessis : *La Couronne de lierre* ; Jouve. 5 »

Ernest Rieu : *Ballades du Temps présent* ; Bossard. 6 50

Thierry Sandre : *Fleurs du désert* ; Messein. » »

George Vallières : *L'Amoureuse Chanson* ; Emile-Paul. » »

Politique

Louis Eisenmann : *La Tchéco-Slovaquie*. Avec une carte ; Rieder. 5 »

Berthe-Georges Gaulis : *Le Nationalisme turc* ; Plon. 5 »

Bernard Lavergne : *Le Principe des nationalités et les guerres. Son application au problème colonial* ; Alcan. 8 »

Albert Mousset : *Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes* ; Bossard. 9 »

Questions médicales

Dr M. Brissot et H. Bourilhet ; *La Démence chez les épileptiques* ; Maloine. 5 »

Questions militaires et maritimes

G. Clerc-Rampal : *Les Navires*. Avec 92 gravures ; Hachette. 6 »

Questions religieuses

Georges Goyau : *Figurines franciscaines*. Avec 21 planches ; Laurens. 15 »

A. Lugan : *L'Enseignement social de Jésus*. I : *Les grandes directions sociales* ; Procure générale. » »

Roman

Paul Adam : *La Force*; Flammarion, 2 vol. 15 »
Claude Anet : *Quand la terre trembla* ; Grasset. 6 75
André Beaunier : *Suzanne et le plaisir* ; Flammarion. 7 »
Gérard de Beauregard : *L'Amour dominateur* ; Albin Michel. 6 75
René Boylesve : *Le Carrosse aux deux lézards verts* ; Calmann-Lévy. 4 90
Louis Chadourne : *Terre de Chanaan*; Albin Michel. 6 75
Benjamin Crémieux : *Le premier de la classe* ; Grasset. 6 75
Alice Decaen : *Miss Poker et consorts* ; Plon. 7 »
François-Marie Doreau : *Une de mes vies* ; Emile-Paul. » »
Gustave Flaubert : *L'Education Sentimentale* ; Nelson. 4 50
Jean de Foville : *L'Ennemie de l'Amour* ; Plon. 7 »
Edmond et Jules de Goncourt : *Germinie Lacerteux* ; Flammarion et Fasquelle. 7 »
Abel Hermant : *Le Crépuscule tragique* ; Lemerre. 7 «
Jean-Paul Hippeau : *Le Haoma ou la coupe du nouvel amour* ; Chapelot. 5 »
Hubert Krains : *Mes Amis* ; Vromant. » »
André Lamandé : *Castagnol* ; Delalain. 5 »
Victor Margueritte : *Le Petit roi d'ombre* ; Nilsson. 1 95
Albert Nouveau et Pierre Bossuet : *Boule de zinc ou l'école des bourgeois* ; Verbost. 6 »
Georges Ohnet : *Tout se paye* ; Ollendorff, 6 »
Michel Provins : *Le Fonds secret* ; Nilsson. 1 95
Albert Reggio : *Les Conclusions de Prodrome Zécas* ; Perrin. 7 50
Saint-Sorny : *Bicchi* ; Emile-Paul. 6 75
Fréderik Van Seden : *Le Petit Jean*. Traduit du néerlandais par Sophie Harper-Monnier. Avant-propos de Romain-Rolland ; Rieder. 6 75
Marcelle Vioux : *Une Repentie: Marie Magdeleine* ; Fasquelle. 6 75

Sciences

L. Mequenn : *Précis de psychologie végétale*. Avec 4 fig. Payot. 4 »
Gaston Moch : *La relativité des phénomènes*. Avec 21 figures ; Flammarion. 7 50
J.-H. Rosny aîné : *Les sciences et le pluralisme* ; Alcan. 8 »

Sociologie.

Dr Décran Aslanian : *La cinématique*; Valéry, Constantinople. » »
Dr Décran Aslanian : *La dynamique* ; Valéry, Constantinople. » »
Henri Sée : *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles* ; Giard. 15 »
Marcel Tardy : *Le problème de la socialisation en Allemagne* ; Rivière. 5 »
René Worms : *La sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches* ; Giard. 5 »

Théâtre

Jacques Copeau : *L'Ecole du Vieux-Colombier*. Cahiers du Vieux-Colombier n° 2 ; Nouv. Rev. franç. 3 »
H.-R. Lenormand : *Le Simoun* ; Crès. 3 »
H.-R. Lenormand : *Théâtre complet* : I : *Les ratés. Le Temps est un songe* ; Crès. 6 «
André Picard et Francis Carco : *Mon homme*, pièce en 3 actes ; Férenczi. 6 75

Voyages

Dr Stéphen Chauvet : *La Normandie ancestrale*. Avec de nomb. illust.; Boivin. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires,— A l'Académie Française : prix Bordin contre prix Montyon. — Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat. — Au Musée de la Guerre. — « La plus grande parcimonie » en matière d'administration. — Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — Sur deux statues de Michel-Ange. — Des lettres inédites de Mme de Staël. — Un amateur de Dickens.— La « Sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Impôts et gabelles au bon vieux temps.— Il y a quatre mille ans. — Un Anglais en France il y a deux siècles. — L'invention du parapluie. — L'heureuse ignorance. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le jury de « L'Aide aux femmes de professions libérales » a décerné à l'unanimité son prix pour 1921 à Mlle Marie-Paule Salonne, pour son volume de vers *Ma maison dans la brume.*

Le prix Lasserre a été attribué à M. Tancrède Martel, par 14 voix contre 6 à M. Victor Giraud.

§

A l'Académie Française : Prix Bordin contre prix Montyon. — Ernest Delahaye vient de recevoir de l'Académie Française le prix Bordin pour son étude très consciencieuse sur *Verlaine*. Dans la séance publique du 1er décembre, le secrétaire perpétuel juge en ces termes l'œuvre de l'ami fidèle du Pauvre Lélian : « L'Académie a décidé de donner un prix au *Verlaine* de M. Ernest Delahaye, étude très documentée et très littéraire de l'homme et de l'œuvre. Par bonheur, l'Académie dispose d'autres fondations que le prix Montyon ; autrement il eût été difficile de distinguer un livre comme celui-ci . »

§

Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. — Nous recevons de M. Louis Fabulet la lettre suivante, accompagnée de cette citation d'un journal : « La tête renversée sur le dossier doré de sa stalle, Rudyard Kipling paraît tout oreilles... Peut-être écoute-t-il les compliments qui tombent drus, solennels et grandiloquents des lèvres de M. Appell... Peut-être rêve-t-il à la magie de quelque horizon inconnu... » (Compte rendu de la réception de M. Rudyard Kipling à la Sorbonne dans le numéro de *L'Œuvre* du 20 novembre 1921.)

Rouen, le 25 novembre 1921.

Mon cher ami,

La Sorbonne n'a pas songé que je pourrais désirer voir M. Rudyard Kipling sur le siège d'or où, grâce à moi, elle l'a fait asseoir. Je m'en console, n'est-ce pas ? Et croyez bien que si j'ai adressé au Président de la République la dépêche que vous savez, ce n'est point par dépit de me voir tenu à l'écart de ce genre de fête, mais simplement pour remettre les choses au point.

C'est moi, et bien moi, et pas la Sorbonne, qui ai signalé Rudyard Kipling à la France, moi qui vous ai apporté *Le Livre de la Jungle* que venaient de refuser les éditeurs les plus réputés d'alors, et pour la traduction duquel la collabora-

tion de Robert d'Humières, sollicitée d'abord par délicatesse, puisque mention du livre dont la lecture m'enthousiasma avait été faite devant nous deux et par un de ses amis, se révéla si précieuse, comme pour les trois livres suivants et les *Histoires comme Ça*. C'est moi qui me suis vu opposer tout ce que l'on devine de la sottise humaine lorsqu'il s'est agi de présenter une nouvelle forme de beauté. C'est bel et bien moi, et pas la Sorbonne, qui ai fait lire à nos compatriotes ce qui devait retenir leur attention dans l'œuvre de l'écrivain anglais, et n'ai reculé devant nuls sacrifices pour que l'interprétation en fût de tout point parfaite. Mais M. Wells, qui, s'il n'est pas un aussi grand artiste que M. Kipling, est un tout autre penseur, a beau clamer dans *Anticipations* que l'une des forces de la France est qu'elle possède les plus grands traducteurs du monde, l'*Alma parens* n'a cure de ce genre de témoignage. Si en mon admiration pour le *Livre de la Jungle*, puis pour la plus grande partie des écrits de M. Kipling, pour *Kim*, que je fus seul à admirer, délaissé de tous, j'ai sacrifié tout autre projet à leur traduction, c'est que je sentais l'importance du sacrifice pour rajeunir et fortifier notre littérature arrivée peut-être alors à un degré dangereux de raffinement. Toute pensée autre que celle de l'art m'était étrangère, le lecteur averti peut s'en apercevoir à la qualité de mes versions. J'y ai consacré et mes années et mes ressources, mu par nulle pensée d'ordre inférieur.

Si j'ai acquis de la sorte quelque crédit auprès de mes confrères en littérature, et si l'oubli dont je viens d'être l'objet me vaut leurs lettres de sympathie indignée, il ne semble pas que jamais j'aie acquis semblable crédit auprès de l'auteur lui-même. Il se laisse aujourd'hui asseoir sur un trône d'or, mais reste totalement et on dirait avec entêtement ignorant de qui l'a fait asseoir là. N'importe quelle autre traduction, je crois, eût à ses yeux fait l'affaire, ce en quoi il s'abuse étrangement, la littérature française le sait bien ; et je ne le connais, on ne l'ignore pas au *Mercure de France*, que pour la façon toute britannique, ou plutôt le *manque de façons*, avec lequel il réclame son dû, lorsqu'il y a dû.

Toutefois, s'il faut s'étonner que la Sorbonne, au lieu de penser à moi, puisque, hélas! depuis la mort de Robert d'Humières et celle de mon ami Jackson, il n'y a plus que moi, n'ait songé qu'à tous ceux qui me faisaient opposition jadis lorsque je leur présentais *Le Livre de la Jungle*, ou *Kim*, lorsque pensant les avoir mis sur la route, je leur présentais ensuite *007*, *Le Navire qui s'y retrouve*, ou *Eux*, considérés alors comme incompréhensibles et intraduisibles, et qu'il a fallu un collaborateur comme Arthur Austin-Jackson pour m'aider à mener à bien, à tous ceux aussi, sans doute, qui depuis ont fait gloire et monnaie de son nom et de mon labeur, je m'étonne moins, pour ma part, du silence de M. Rudyard Kipling à mon égard. Il semble exister entre lui et moi une vieille guerre sourde de jungle. Je ne suis ami, Dieu merci, ni de l'argent ni de la gloire corrupteurs, et que de la seule justice. Et j'ai dû toujours opposer à son orgueil britannique ma fierté française. Il me doit cependant quelque peu, et je ne lui dois, moi, que deux choses : c'est, à titre d'artiste, je ne dis pas de penseur, d'être un de ceux que je tiens pour les plus grands du monde et que je goûte le plus, si toutefois j'exècre son impérialisme, et, à titre d'homme, de m'avoir servi, au cours de vingt années, de merveilleux sujets pour sonder le cœur des hommes et des nations d'hommes.

A vous cordialement,

LOUIS FABULET.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt.

Samedi 23 octobre. — *Le Club du Faubourg* tient une réunion publique 125, rue Montmartre, pour protester contre la mise au secret du *Journal des Goncourt*. M. Lucien Descaves adresse aux organisateurs de cette réunion une lettre dans laquelle il déclare n'avoir pas été consulté pour décider ou non de l'ajournement de la publication. On donne également lecture, au cours de cette réunion, d'une longue lettre de M. Léon Deffoux, attribuant aux tergiversations de certains « académiciens Goncourt » des causes remontant jusqu'au manifeste des Cinq, en 1887,

Dimanche 30 octobre 1921. — Mme Sarah Bernhardt donne à M. André Lang, pour les *Annales*, son opinion sur l'affaire Goncourt et sur le Journal. Elle n'a aucune estime pour Edmond de Goncourt : « Je le méprise, dit-elle. Je n'ai jamais ouvert son *Journal*. Quoi ! Des jeunes pleins de respect et d'admiration venaient se confier à lui, se livrer, lui dire leurs espoirs et leurs rêves et il courait s'enfermer aux lavabos prendre des notes sur ses manchettes ! J'y suis aussi, dans son *Journal*. Je le sais bien, par ce qu'il est venu me lire ici une méchante pièce que je lui ai refusée... [La Faustin]. Quelle vilaine âme ! »

Mardi 1er novembre. — M. André Billy révèle à M. Asté d'Esparbés (*Comœdia*) qu'il a connu naguère Marius Roux, un vieil ami de Zola, (cf. *Lettres de Jeunesse*) des Goncourt et de Pélagie, la servante des deux frères. Pélagie a fait souvent ses confidences à Marius Roux. Elle n'aimait pas les amis de son maître (Edmond de Goncourt) ; elle les accusait de fausseté. « Vous verrez, disait-elle à Marius Roux, M. Edmond racontera tout ce qu'il pense d'eux dans son *Journal*. Il m'en a déjà lu quelques pages. Ce qui me plaît dans ses écrits c'est qu'il voit juste. Il en cingle quelques-uns comme il convient ».

Vendredi 4 novembre. — M. Henry Séguin met en doute, dans une lettre qu'il adresse à *Bonsoir*, l'authenticité des renseignements donnés par M. André Billy sur Marius Roux. Mais M. André Billy fournit d'indiscutables références (*Bonsoir* du 6 novembre) et, par un juste retour des choses, *le Matin* du 10 novembre met en doute l'existence de M. Henry Séguin lui-même.

Dimanche 20 novembre. — *L'Intransigeant*, après avoir rappelé que la lecture du *Journal* a été commencée à la Bibliothèque nationale, par M. Couderc, conservateur adjoint de cet établissement et Henry Céard, secrétaire de l'Académie Goncourt, le 19 août, demande si ce travail va être bientôt terminé. « M. Céard avait déclaré qu'il faudrait 90 à 100 jours pour arriver aux dernières lignes du *Journal*. Voici la fin des Cent-Jours... Quelles nouvelles ? »

Mardi 22 novembre. — Un dialogue s'engage entre M. Homolle, ad-

ministrateur général de la Bibliothèque Nationale, et un rédacteur de *l'Intransigeant* :

— Je pense, dit M. Homolle, que le délai de cent jours sera de beaucoup dépassé.

— La partie inédite est-elle importante ?

— Oui, très volumineuse.

— A-t-elle parfois, comme on l'a dit, un caractère licencieux ?

— Oui, parfois, quelque peu licencieux, m'a-t-on dit, répond M. Homolle.

Jeudi 1er décembre. — Le *Journal des Goncourt* ne paraîtra pas, ou, du moins, il ne paraîtra pas intégralement, telle est la nouvelle que donne dans sa première page *l'Intransigeant*, nouvelle qu'il publie en se basant sur l'opinion de M. Camille Couderc lui-même.

« M. Camille Couderc n'a pas encore terminé la lecture de ces mémoires ; il n'a pas encore commencé la rédaction de son rapport, il n'a donc transmis jusqu'à présent, à qui que ce soit, aucun avis « officiel » à ce sujet. Mais ce qu'il connaît du *Journal des Goncourt* inédit suffit pour motiver son opinion ; la publication intégrale en est impossible à cause des nombreux passages de caractère extrêmement licencieux qui s'y trouvent.

« Il apparaît donc certain que les contemporains ne verront pas de sitôt une édition complète du fameux journal. »

C'est la fin du premier acte de l'affaire dite du Journal des Goncourt. Rideau. La décision ministérielle et la publication du journal expurgé constitueront, dans quelques mois, le second acte de cette aimable comédie. Mais, en manière d'intermède, un « groupe de curieux » a, dit-on, l'intention de publier incessamment, en librairie, un certain *Journal des Goncours*. L. DX.

§

Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat.

Cher Monsieur Vallette,

M. Henri Béraud continue à me prendre à partie dans le *Mercure* et m'oblige ainsi à vous demander d'insérer encore cette réponse. Il tient visiblement à ramener la discussion sur mon cas personnel. Il me faut donc le suivre sur ce terrain. Je tâcherai de m'y attarder le moins possible.

Pendant une dizaine d'années, et jusqu'à 1916, M. Henri Béraud s'est dit mon ami et même mon admirateur. En 1916, il m'écrivait encore pour me recommander le livre de son camarade Paul Lintier, intitulé « Ma pièce » et qui fut, en effet, un des livres de guerre le plus lus et le plus appréciés alors. Abîmé à ce moment dans un deuil cruel qui m'ôtait toute liberté de penser, je crois que je ne répondis pas à sa lettre. Cela m'est arrivé, du reste, avec d'autres, d'autres fois, où

j'étais moins excusable. Quoi qu'il en soit, je n'avais plus entendu parler de lui depuis longtemps, lorsqu'en ouvrant par hasard *l'Eclair*, j'y lus un article, portant sa signature, où la Comédie-Française était sommée de ne plus rien me jouer. J'avoue que je ne reconnus pas l'ancien admirateur et ami dans l'auteur de cet article, que je ne sais comment qualifier et qui ressemblait fort à une agression à main armée, au coin d'un bois.

Dans ma réponse à *l'Eclair*, je demandai qui était ce Béraud et sur quelles œuvres, sur quel passé il appuyait son autorité, l'autorité de critiques, auxquelles il procédait avec la méthode bien connue de la corneille qui abat des noix. Il me sortit alors ce bout de lettre, où je lui avais prédit qu'il pourrait maintenant écrire, quand il voudrait, un chef-d'œuvre, en s'amusant. Ce mot ne prouvait qu'une chose, c'est que je n'avais pas eu le don de prophétie. Je veux bien reconnaître, si ça doit faire plaisir à M. Béraud, que je me suis trompé. Et encore ! Je ne veux répondre de rien. J'attends la fin. Il est arrivé à des gens, plus sots que lui, en somme, de produire tout à coup un livre inattendu, exceptionnel et qui, par ses qualités autant que par ses défauts, arrive à être passionnant et vivace. Un Béraud, que personne ne soupçonne, qui s'ignore lui-même, peut brusquement surgir et nous ravir. Je crois que c'est dans le roman qu'il trouvera cette chance, si elle doit lui échoir un jour. C'est, du reste, à propos d'un recueil de nouvelles, qu'autant qu'il m'en souvienne, je lui écrivis les lignes qu'il incrimine.

Qu'il ne sourie pas trop du vœu ambitieux que j'ai formulé à son égard ! J'appartiens à une génération de littérateurs et de poètes où tous nous avons rêvé de chefs-d'œuvre, où tous nous avons essayé d'en réaliser. Ce fut notre noblesse et nous ne nous en défendons point. Nous avons sérieusement médité, chacun à notre place, sur les lois de notre art, et si nous avons échoué, ce dont l'avenir décidera, ce ne fut pas sans avoir soulevé sur toutes les questions d'esthétique de nombreux problèmes. Ce que nous avons tenté devait être tenté, ne fût-ce que pour dégager les voies de nos erreurs possibles.

Pour ma part, j'ai cru qu'après un siècle de poésie lyrique, le genre devait commencer à être épuisé et qu'il y avait lieu de revenir aux grandes compositions en vers, aux poèmes organisés. Ainsi, moins d'un siècle après Ronsard, la poésie dramatique produisait en France ses premiers chefs-d'œuvre. Pourquoi n'y pas revenir ?

Le poème dramatique, pour être réussi, doit être à la fois un drame et un poème. L'épreuve du drame, c'est la représentation. Si le public est empoigné, ému, si l'intérêt ne languit pas, on est vraiment en présence d'une œuvre dramatique et on n'a plus à demander compte à l'auteur que de la qualité de sa pensée et de sa poésie.

Mais le drame en vers ne peut être construit, écrit et dialogué exac-

tement comme le drame en prose. L'intervention du vers lui donne ses lois propres. Le drame en vers retombe sous la loi du poème et il emprunte une partie de ses effets aux moyens lyriques. Mettez en prose une tragédie de Racine et aussitôt elle devient languissante. Versifiez au contraire une comédie moderne et elle sera intolérable. Tous les traits en seront faussés.

Ce sont des genres, qui peuvent sembler parallèles, mais sont irrévocablement différents. Une pièce en prose perd presque autant à être mise en vers, qu'une pièce en vers à être mise en prose.

Cependant, depuis Augier et Dumas, nos comédies en prose sont de véritables tragédies bourgeoises, des transpositions en prose de la tragédie racinienne appliquées à des personnages médiocres. Il en est résulté un genre bâtard, dénué de grandeur et de poésie, dont les productions vieillissent et se démodent avec rapidité, mais qui, manié avec adresse, a réussi et continue à réussir extraordinairement, au point que notre théâtre moderne est devenu pour le monde entier ou à peu près le théâtre type.

Il faut conclure de ce succès prolongé que la formule dramatique de Racine était la formule même de notre théâtre français et répondait étonnamment non seulement aux lois profondes du théâtre, mais encore à notre génie national, qui, écartant tous les accessoires, va droit au conflit passionnel, dont il analyse avec sûreté tous les éléments psychologiques.

Pourquoi cette formule, qu'une longue pratique nous montre presque infaillible, ne serait elle pas restaurée dans sa splendeur primitive, en la rendant à la poésie, pour laquelle elle fut inventée, et où elle produisit de merveilleux chefs-d'œuvre ?

La formule romantique, au contraire, n'a, en France, rien donné en vers que des œuvres d'apparence brillante mais de valeur intellectuelle très inférieure.

Hugo s'est réclamé de Shakespeare. Or, rien n'est moins shakespearien que ses drames fameux. *Hernani* et *Ruy Blas* sont puérils, comparés à *Hamlet* ou à *Macbeth*. Ils ne le sont pas moins, comparés à *Polyeucte* ou à *Britannicus*.

De plus, les adaptations en vers de Shakespeare n'ont jamais eu, chez nous le succès des adaptations en prose. Et tout ce qu'il y a, en France, de théâtre un peu shakespearien qu'il s'agisse de Musset, de Maeterlinck, de Claudel, est en prose. Et le théâtre de Musset se raccorde à celui de Marivaux, de Beaumarchais, au théâtre en prose de Molière, à cet étonnant Scapin, à ce tragique grotesque d'Harpagon. Voilà notre veine shakespearienne, mais son expression est en prose.

Si nous suivons, au contraire, la série des belles œuvres en vers, depuis Racine, nous trouvons l'*Amphitryon* de Molière, l'*Iphigénie* de Goethe,

le Théâtre de Banville avec sa *Deidamie* et son *Esope*, les *Erinnyes* de Leconte de Lisle, la *Samaritaine* et la *Princesse Lointaine* de Rostand, l'*Iphigénie* de Moréas, le *Polyphème* de Samain, le *Tobie* de Bouchor, nous rentrons dans la royale voie classique ; nous nous trouvons en face de la vraie postérité de Racine ; nous en revenons au poème, qui est en même temps une œuvre dramatique. C'est la voie où il nous faut rentrer, si nous voulons restaurer le théâtre en vers.

Du reste, Racine s'est arrêté, découragé, en pleine évolution. Il tendait, de son propre aveu, à reconstituer la tragédie grecque intégrale, avec ses chœurs.

Adapter la tragédie grecque à notre théâtre fut l'entreprise de sa vie. Il ne s'en détourna quelque temps qu'à cause de sa lutte avec Corneille; il reprit son projet avec *Iphigénie* et *Phèdre*, puis avec *Esther* et *Athalie*.

Et n'est-ce pas la même chose que tenta Gœthe, que tentèrent, chez nous, Leconte de Lisle et Banville ?

L'*Iphigénie* de Moréas est à peine plus que traduite d'Euripide. Le *Polyphème* de Samain est tiré d'une églogue de Théocrite. Il me semble que tous ces gens sont de bonne compagnie. Or Moréas et Samain sont de mes contemporains et mon œuvre a été en partie simultanée à la leur. Comment ce qui était bien chez eux serait-il mal, dès qu'il s'agit de moi ? Serait-ce parce qu'ils sont morts et que je leur survis ? Mais, de leur vivant, je jouissais de leur amitié et de leur estime. Nous faisions partie des mêmes groupes, nous étions épris d'un même idéal. Je puis dire non sans fierté que je suis venu à la littérature du petit salon immortel de Mallarmé.

Mais je sens bien que c'est à mon humanisme que s'attaque M. Béraud, qui n'y voit que du travail de collège. Il est vrai, je fais de l'Humanisme au théâtre ; mon théâtre est un théâtre d'Humaniste, au moins pour la plus grande part; je fais de l'Humanisme, après Racine, Gœthe, Banville, Leconte de Lisle, Moréas et Samain. Mais les trois quarts de nos poètes sont des Humanistes : Henri de Régnier, Paul Fort, Paul Valéry, Samain, Moréas, Mazade, Ernest Raynaud, la Tailhède, etc., etc. Leurs poèmes fourmillent de nymphes et de faunes. Claudel lui-même a écrit un remarquable drame satyrique : *Protée*. La plupart ne jurent que par André Chénier.

Si vous supprimiez l'Humanisme, vous supprimeriez la partie la plus remarquable de notre poésie, vous en supprimeriez l'âme.

Et n'est-ce pas encore une sorte d'Humanisme, qui a amené Henri de Régnier à greffer sur le *Don Juan* de Molière sa délicieuse comédie des *Scrupules de Sganarelle?* Reprendre les sujets traités par les vieux Maîtres et en présenter de nouveaux aspects, n'est-ce pas le travail auquel je me suis efforcé, auquel je convie d'autres lettrés? J'y ai réussi avec *Circé*, si j'en crois Antoine, Lugné-Poe, Nozière, Pawlowski et nombre d'autres.

L'invention des sujets n'est rien. Nous savons aujourd'hui que la plupart des pièces de Shakespeare sont d'anciennes pièces refaites, où il a mis sa griffe. Il en est de même de Molière.

L'Humanisme est intolérable à M. Béraud, parce qu'il a un cerveau de primaire, de brillant primaire, je le veux bien, mais de primaire tout de même. Dans le primaire le plus intelligent, il y a toujours une prétention de parvenu qui étale son récent savoir, comme le nouveau riche étale ses richesses. N'est-ce pas une idée de parvenu, que celle d'avoir cherché dans son dictionnaire les prénoms ignorés de tous les méchants tragiques, auxquels il me compare ? Qui, en dehors d'un primaire, eût pu savoir qu'Arnauld fût prénommé Valentin ? Et cela parce que Népomucène Lemercier, comme Casimir Delavigne, avait un prénom aussi célèbre que son nom et qui le complétait. A-t-il pris le temps de savoir que ledit Népomucène Lemercier fut un des premiers romantiques, au théâtre ?

Ce que je reproche à M. Béraud, c'est que, n'étant ni poète, ni homme de théâtre à aucun degré, il se mêle de vaticiner sur la poésie et le théâtre, deux formes d'art qui réclament un métier consommé. On ne s'improvise pas poète, même avec les plus beaux dons naturels. Un Laforgue, un Jammes n'ont pu faire de si jolis vers faux, que grâce à une science profonde du vers régulier près duquel leurs vers intervenaient comme de charmantes dissonances. Il n'y a que les sots pour l'ignorer.

M. Béraud a des idées spéciales sur la poésie et le théâtre ; qu'il les mette donc en pratique et qu'on puisse voir enfin ce dont il est capable et ce qui en sortira. Alors, nous pourrons discuter autrement que dans le vide.

D'avoir été poilu, d'avoir vécu dans les tranchées, cela lui donne le droit à certaines décorations et à certains emplois, mais cela ne le fait pas plus dramaturge ou poète que chimiste ou ingénieur des mines. Ce sont choses d'ordres différents.

Mon opinion sur son talent de journaliste ou de conteur n'a pas varié. Je lui conteste seulement toute valeur critique, car il parle à tort et à travers de choses auxquelles il n'entend visiblement rien. Quand il écrit, par exemple, que la Comédie-Française est devenue la risée de l'Univers ou qu'il raille lourdement Silvain, ce sont d'énormes sottises, qu'on pardonnerait à un tout jeune homme, mais qu'on ne peut pardonner à un garçon de son âge. Et s'il les pense, cela ne fait pas honneur à son jugement.

Pour en revenir à mon cas, je n'ai pas besoin de lui rappeler que j'ai trois pièces seulement à la Comédie-Française : 1° *Electre*, adaptée de Sophocle, qui fut et continue à être, chaque fois et partout où on la donne, un véritable triomphe. *Electre* a fait le tour du monde et a été partout acclamée. Je pourrais lui citer l'article dithyrambique

d'un grand écrivain de l'Amérique du Sud, témoignant de la stupeur admirative où l'avait plongé la révélation du génie de Sophocle. On avait joué d'autres *Electre* avant la mienne. Pourquoi avaient-elles passé inaperçues ?

2° *Sophonisbe,* dont Ernest-Charles écrivait que c'était une tragédie de Racine miraculeusement retrouvée.

3° Enfin *Circé,* dont il vient d'être parlé assez avantageusement par la plupart des critiques dramatiques et qui commence seulement sa carrière.

Je n'ai jamais été sérieusement joué qu'à la Comédie-Française, mais où joue-t-on des pièces en vers ? A l'Odéon ? Je n'y ai rien présenté. Quant à Sarah et Gémier, si je n'ai pas été représenté sur leurs théâtres, c'est que je n'ai pas voulu attendre.

J'ai préféré produire, pour gagner du temps, mes autres pièces sur de petits théâtres. Ainsi avais-je fait d'abord pour *Sophonisbe*, dont le théâtre Fémina offrit de donner, à ses frais, seize représentations. *Inès de Castro* a eu 15 représentations au Théâtre François-Coppée. *Méléagre et Atalante* fut créé à Orange, représenté à la Comédie-Française au bénéfice de Prud'hon et, fort goûté par Carré, eût pu être reçu à la Comédie-Française si la guerre ne m'eût fait changer d'avis. *Sainte Cécile* a eu de nombreuses représentations sur de petits théâtres, où *Echo et Narcisse* en eut quinze. *Inès de Castro* a été publiée par le *Monde Illustré*, *Echo et Narcisse* par la *Revue de Paris.* Toutes ces pièces reverront, en temps voulu, le jour de la rampe. Et je ne parle ni de *Saül,* qui triompha au Théâtre du Parc, à Bruxelles, ni du *Cyclope*, dont la représentation à Champlieu fit quelque bruit, ni d'*Antigone*, redonnée récemment au Trocadéro.

J'ai mené ma vie littéraire comme je l'ai entendu, et ne dois, sur ce point, de comptes à personne.

Certes, j'ai joué la difficulté. Tout le monde proclamait la tragédie morte et j'ai appelé bravement tragédies des pièces que j'aurais pu présenter sous d'autres qualificatifs. Les critiques n'y auraient vu que du feu. Aujourd'hui la situation est retournée. Tous les auteurs arborent fièrement pour leurs œuvres le titre de tragédies. Aussi ne parlé-je plus que de théâtre en vers. Et c'est bien, en effet, le théâtre en vers qui est menacé, le théâtre en vers, au secours duquel tous les bons poètes devraient se porter. Mais ce sujet aurait besoin d'être traité plus largement et justifierait au moins un grand article. Tous les chefs d'école devraient marquer leur passage par un théâtre de poésie. Je l'ai souvent dit à Henri de Régnier, qui aurait dû représenter au théâtre le Symbolisme, dont il fut longtemps le chef incontesté.

Mais il convient, cher Monsieur Vallette, de ne pas trop abuser de votre hospitalité.

Avec mes remercîments, etc. ALFRED POIZAT.

§

Au Musée de la Guerre. — Le Musée de la Guerre vient d'organiser dans son installation provisoire, 39, rue du Colisée, une petite exposition de documents iconographiques d'origine allemande ayant pour sujet, d'une part la satire de Guillaume II, d'autre part, la critique du traité de paix et de son application.

§

« La plus grande parcimonie » en matière d'administration. — « Il faut, disait l'autre jour le préfet de la Seine, que l'administration ait la préoccupation constante d'assurer le fonctionnement des services dont elle a la charge avec la plus grande parcimonie. » Ceci, qui était dit à propos du budget de Paris pour 1922, s'applique le mieux du monde aux affaires de l'Etat. Or voici comment un département de l'Etat entend « la plus grande parcimonie ».

On sait en quoi consiste l'expédition dite « en numéraire » des imprimés, périodiques, etc., à grand nombre, et qui est une simplification et une économie beaucoup plus pour la poste que pour les particuliers. On présente les étiquettes d'envoi, bandes ou enveloppes au bureau qui appose son timbre humide rapidement et n'importe où — trop rapidement d'ailleurs, car les timbrages sont illisibles, ce qui n'est pas sans inconvénient, et trop n'importe où, car lesdits timbrages, bien qu'illisibles, oblitèrent parfaitement une indication essentielle d'adresse, le numéro de la rue par exemple, et quand l'objet expédié revient (par hasard), il porte la mention postale ingénue et charmante : « adresse illisible » ou « adresse incomplète ». Toujours est-il que pour procéder à l'opération la poste n'a eu à manipuler qu'un paquet de menus papiers pesant quelques centaines de grammes, que le travail a duré à peine une heure, et que l'administration n'a pas fourni de vignettes. C'était trop simple. La poste nous rappelle que le contribuable doit « contribuer » en espèces et en nature, et que la moitié de son travail doit être exécutée par le public. Elle écrit que, *bien que payant le plein tarif*, les publications dont les bandes sont soumises à l'affranchissement en numéraires « doivent être triées et enliassées par départements et par bureaux de destination. Lorsque le nombre des publications à destination de divers bureaux de distribution est inférieur à 6 pour chaque bureau, ces publications sont réunies dans le paquet collectif du département en une liasse étiquetée « Bureaux divers». En outre, les publications à destination de Paris doivent être triées et enliassées par arrondissement de la Capitale. (Arrêtés ministériels des 25 juillet 1907 et 7 août 1920). « Après cela il faut remercier les signataires des deux arrêtés ci-dessus de ne pas avoir prescrit à l'expéditeur d'acquitter un droit de monopole, puis de reprendre ses bandes et de faire effectuer la distribution par ses propres moyens...

Cette procédure arrange la poste, mais dérange considérablement les particuliers, et il s'ensuit que pour échapper à tant de prescriptions tracassières et onéreuses les expéditeurs se dispensent de faire affranchir en numéraire. Comme tout le monde, ils collent un timbre sur leurs paquets et les portent au bureau. Résultat : au lieu de recevoir de légères étiquettes d'envoi, la poste reçoit de lourdes publications enveloppées, et elle doit manipuler des centaines de kilos au lieu de centaines de grammes. Le timbrage sur vignettes est beaucoup plus long, car il faut qu'il tombe — à peu près — sur la vignette au lieu de tomber n'importe où. Enfin l'administration fournit ainsi un nombre respectable de mètres carrés de vignette, et, aux prix du papier, des tirages en couleur, du perforage, de la colle même et de la main-d'œuvre, les vignettes coûtent très cher. Notons que cela ne dispense nullement la poste de l'opération de tri... Mais patience : un troisième ministre saura bien, quitte à aggraver encore les charges de l'administration, inventer quelque nouvelle manière de mécontenter le public. — A. V.

§

Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — Notre confrère Pierre Varenne vient de faire une singulière découverte au sujet de l'échange d'amabilités qui, selon la légende, se serait produit sur le champ de bataille de Fontenoy entre Lord Charles Hay, capitaine aux gardes anglaises, et le comte d'Auteroche, lieutenant aux grenadiers de France.

Des quelques documents trouvés par notre confrère il résulte, en effet, que jamais d'Auteroche n'a crié : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Bien au contraire, connaissant l'ordinaire cautèle d'un ennemi combattu maintes fois, il donna à ses troupes ce conseil de prudence : Tirez les Anglais (comme on dit : tirer un lièvre), messieurs, les premiers ! »

Hélas ! Son ordre fut mal entendu et les Anglais exécutèrent un feu roulant qui, comme on sait, emporta notre premier rang, tout entier, y compris d'Auteroche, soit 600 soldats et 52 officiers.

Ce qui explique l'erreur des historiens, c'est qu'elle se fonde sur un document officiel qui est en même temps une impudente calomnie. Le comte d'Auteroche avait, en le marquis de C., un ennemi implacable : le marquis importunait la comtesse d'assiduités déplacées, on l'avait éconduit. Pour se venger, le jaloux, qui combattait aussi à Fontenoy, dépêcha après la bataille, de laquelle il se tira sain et sauf, deux messages, l'un au maréchal de Saxe, l'autre au Roi. Ce dernier était ainsi conçu :

Sire,

Le Comte d'Auteroche a trahi la cause de Votre Majesté. Avant que d'ouvrir le feu, il osa donner aux Anglais le conseil de tirer sur nous sans tarder.

Seul survivant du premier rang de votre armée, je l'ai parfaitement entendu crier : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais. » Le lâche a payé de la vie...

Suivent quelques commentaires assez désobligeants pour l'infortuné d'Auteroche.

Louis XV admit la version inexacte du marquis de C... Mais il ne voulut voir en cette prétendue trahison qu'un excès de politesse, ressortissant à l'ancien esprit chevaleresque.

Une lettre d'aveu du marquis de C..., et trouvée dans le château de Comborn en Limousin, en même temps que la copie du message adressé au roi, détruit cette légende. Le comte d'Auteroche était un brave, mais il n'était pas un sot.

§

Sur deux statues de Michel-Ange (1). — Il n'est pas douteux que le texte a été altéré. La phrase complète est (Ed. Delaunay, 1829, t. I, page 131) :

> A *Paris*, dès l'instant que l'on est décidé à entreprendre le voyage de Rome, il faudrait s'imposer la loi d'aller au *musée* de deux jours l'un ; on accoutumerait son âme à la sensation du beau. Les deux statues de Michel-Ange qui sont au Musée d'Angoulême feraient comprendre le grandiose du xve siècle.

Il s'agit des *Prisonniers* du Louvre, qui sont, au moment où l'auteur écrit, au Louvre.

Auraient-ils été, à un moment donné, transportés à Angoulême (2), ce qui aurait pu faire naître une confusion dans l'esprit de Beyle ? C'est peu probable. Données à Francois Ier par Imbert Strozzi, qui les tenait lui-même de Michel-Ange, les deux statues furent offertes par le roi au Connétable de Montmorency, qui les plaça dans son château d'Ecouen. Confisquées par Richelieu apres l'exécution d'Henry de Montmorency, elles n'ont plus cessé d'appartenir à la famille de Richelieu jusqu'à la Révolution. Elles sont achetées pour la Nation en 1793 et placées au Musée du Louvre.

Le mot Angoulême ne peut s'expliquer que par un lapsus ou par une erreur d'impression que Stendhal aurait laissé passer à la correction des épreuves.

Il faudrait revoir le manuscrit ; ce que fera sans doute l'éditeur des Œuvres Complètes en cours de publication.

Je vous signale dans le même ouvrage une autre inexactitude, qui paraît, celle-ci, plus vraisemblablement imputable à Stendhal.

T. II de la même édition, page 101, on lit :

> J'avais un volume de Gibbon ; monté sur un de ces grands murs des Thermes de Caracalla je me suis mis à lire la vie de Vespasien.

(1) Voir *Mercure de France* du 15 novembre, page 283.

(2) Stendhal est-il allé à Angoulême ? On pourrait vérifier dans l'itinéraire de Stendhal qui a été donné ici même par M. Léautaud.

L'histoire de Gibbon commence avec le règne de Commode, qui est le huitième empereur romain après Vespasien.

Ici aussi il faudrait confronter le texte du manuscrit.

UN STENDHALIEN.

§

Des lettres inédites de Madame de Staël. — Six lettres inédites de Madame de Staël ont été mises en vente récemment chez un marchand d'autographes pour la somme de 200 francs. Elles étaient datées de 1806 et adressées à un M. Thurot, chef de pensionnat de Paris.

Toutes ces lettres étaient relatives à l'éducation du fils de Mme de Staël.

Celle-ci priait M. Thurot de la renseigner sur son enfant afin qu'elle puisse le conduire ; elle désirait qu'il pratique les exercices physiques et se plaignait des trop grands loisirs laissés aux élèves. Elle exigeait une surveillance particulière pour que l'enfant travaille avec tout le recueillement nécessaire.

> Ce sera, écrivait-elle à M. Thurot, une grande gloire pour vous, au milieu de l'indifférence actuelle, d'avoir formé des jeunes gens plus purs et plus éclairés que tout le reste de leur génération. C'est le seul bien qui puisse encore se faire et c'est le plus désintéressé de tous.

Mais à quoi le destinait-elle, ce fils si cher ?

A l'Ecole Polytechnique.

> Je souhaite fort qu'il y parvienne, c'est un but naturel d'émulation, et, si mon exil finit, cela peut lui servir pour une carrière française.

On sait que le fils de Mme de Staël, Auguste-Louis, baron de Staël-Holstein, sollicita vainement de l'Empereur la révocation de l'ordre interdisant à l'auteur de *Corinne* le séjour de la France.

Il n'est guère connu que par ce trait fort honorable et par un projet d'ouvrage sur la traite des nègres.

§

Un amateur de Dickens. — M. John Harrison Stonehouse, directeur de la librairie et maison d'édition Henry Sothern et Cie, à Londres, vient de faire paraître en brochure les extraits de *David Copperfield*, dont Dickens se servait pour ses lectures en public et qui font pendant à ceux déjà parus de *Sikes and Nancy*, choisis par Dickens dans le même but. M. Stonehouse est une autorité sur Dickens, et ses préfaces pour ces deux petits volumes sont aussi précieuses qu'intéressantes. M. Stonehouse a, du reste, lui-même, une biographie qui vaut la peine d'être contée. Il m'a un jour donné cette petite esquisse de sa vie :

> J'ai commencé ma carrière comme marin, étant entré à l'âge de quatorze

ans et demi en qualité de mousse au service de MM. T. et J. Brocklebank, les armateurs bien connus de Liverpool. J'ai fait cinq voyages de Liverpool en Orient, trois à Calcutta, un à Manille et un à Singapoor. J'ai quitté la mer, — avalé l'ancre, comme nous disons, — en 1884, et après quelques mois passés dans la librairie Smith, j'entrai chez Southern et Cie comme associé dans la maison.

Ma curiosité pour le côté intime du caractère de Dickens date de dix-huit ans environ, quand j'achetai de première main, de l'unique fille survivante, morte depuis, de Mme Winter, les lettres qui ont servi à documenter le volume que j'ai fait paraître en 1908 à la Société Bibliophile de Boston (Etats-Unis), *Charles Dickens and Maria Beadnell*. Mme Winter, née Maria Beadnell, fut, en effet, l'original de Dora Spenlow dans *David Copperfield*, ainsi que de Flora Finching dans *Little Dorrit*.

Depuis assez longtemps je suis à l'œuvre en vue de faire paraître un ouvrage plus important qui englobera un certain nombre de choses inédites, sous le titre de *Dickens and the Women who influenced his life and writings*. Ceci, toutefois, ne sera pas prêt de longtemps.

THÉODORE STANTON.

§

La « sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Nous ne croyions, en vérité, point si bien dire, lorsque, dans le *Mercure* du 1er août, nous suggérions que les *Lettres* mettaient à avoir le dernier mot, dans le petit débat suscité par la publication de M. Altermann, une insistance digne d'une meilleure cause. Et voici qu'en effet M. Bernoville revient à la charge, dans la livraison du 1er novembre, pour reprocher au « rédacteur du *Mercure* » d'user d'une « insistance digne d'une meilleure cause » — naturellement ! — et d'employer à son endroit une dialectique peu « loyale ». C'est là une question d'appréciation, sur laquelle les lecteurs qui connaissent le fonds du débat ont jugé, et nous nous garderons d'y toucher. Mais pourquoi faut-il que M. Bernoville donne un si fâcheux exemple de sa propre loyauté, en imprimant, p. 764 de sa Revue, que nous avons écrit dans le *Mercure* que la thèse de M. Altermann était « bonne » ? Sans doute prétextera-t-il un erratum, mais, quand on entreprend de donner à autrui des leçons de méthode, il faudrait d'abord reproduire fidèlement les textes que l'on cite. Et M. Bernoville nous reproche encore de « donner un bel exemple de ce procédé de casuistique appelé *restriction mentale* et attribué faussement à ces jésuites », que, dit-il, nous ne devons pas « aimer ». Tout doux, M. Bernoville ! nous n'aurons pas le pédantisme de vous renvoyer à la *IXe Provinciale* d'un certain Blaise Pascal, car vous nous répondriez sans doute que tout cela c'est bon pour ceux qui, comme nous, n'aiment pas d'amour tendre les RR. PP de la Compagnie. Nous vous conseillerons simplement de vous faire traduire la partie de l'article dédiée par le P. Lehmkuhl, S. J., à démontrer que la res-

triction mentale continue d'être permise comme aux bons temps des bons Pères (voyez le *Kirchenlexikon* dans la réédition de Kauler, prélat du pape et professeur de théologie, t. X, colonne 1088, Fribourg-en-Brisgau, 1897); après quoi vous pourrez consacrer un quart d'heure de méditation spirituelle sur cette sentence de *l'Encyclopédie Catholique* de l'abbé Claire, Doyen de la Faculté de théologie de Paris.

L'usage des restrictions mentales est, sauf quelques exceptions, moralement et théologiquement défendu, et ces exceptions sont prises soit dans le tort que ferait la manifestation de la vérité, soit dans la disposition du droit, ou dans l'usage commun, ou dans l'usage particulier. (Article : *Restriction mentale*, t. XVI, page 600, Paris, 1848).

Nous n'aurons pas la fatuité d'espérer que M. Gaétan Bernoville puisse penser une seule fois d'accord avec nous ; sinon, nous lui dirions : « Cher Monsieur, vous dont la loyauté est si grande, n'êtes-vous pas d'avis que, venant ou non des Jésuites, cette doctrine orthodoxe renferme — pour parler XVIe siècle — tout l'art « d'éviter le mensonge lorsqu'on veut faire accroire une chose fausse », ou, comme parlerait un esprit moderne, que c'est là user d'une phrase un peu embrouillée pour déclarer la restriction mentale défendue en principe, sauf qu'il serait licite, à peu près en toute occasion, de s'en servir dans la pratique ? — Décidément, Don Juan était moins compliqué... — C. P.

§

Impôts et gabelles au bon vieux temps. — Il n'y a pas d'impôts nouveaux. Tous ceux qu'on est en train d'imaginer ont été déjà appliqués, ici ou là, il y a pas mal de temps, et d'autres encore devant lesquels hésiterait M. Bokanowski lui-même. Aujourd'hui, où il y a tant de chaudes discussions à propos de l'extension ou de la suppression des monopoles de l'Etat, on ne lira pas sans intérêt cette page extraite des si amusantes *Observations sur l'Italie*, qu'écrivit Grosley à la suite de son voyage de 1758.

Les impositions réelles et personnelles, qui n'ont point lieu dans l'Etat ecclésiastique, sont remplacées par mille petites Gabelles, qui, sans toucher à la liberté des hommes et des terres, produisent des sommes fort considérables. Les épingles, par exemple, y sont en ferme, ainsi qu'à Naples ; et les Fermiers ont attention, pour en augmenter la consommation, de ne les fournir que de la plus mauvaise qualité. Il faut cependant convenir que l'on ne trouve point à Rome ces impôts si multipliés à Venise et à Gênes, sur la consommation des auberges, et par conséquent sur les étrangers. Les Romains payent, comme eux, celui qui se lève aux portes de Rome sur les voitures et sur les valises : impôt d'autant plus singulier que les morts mêmes, loin d'en être exempts, en sont le plus important objet. Les Fermiers exigeaient mille écus romains pour laisser entrer à Rome le corps d'un Prince Borghèse, mort à Frescati ; mais la famille frauda la Gabelle, en le faisant entrer dans une voiture chargée de foin. On usa du même stratagème pour faire sortir en contrebande le

corps de la Duchesse de Saint-Aignan, qui mourut à Rome pendant l'ambassade de son mari auprès du Pape. Le tabac a été en ferme jusqu'au pontificat de Benoit XIV. Vers l'année 1756, des contrebandiers attroupés et armés, franchissant les frontières, apportoient du tabac et autres marchandises prohibées, jusque dans le cœur de l'Etat ecclésiastique. Sur les plaintes des Fermiers, la Chambre prit enfin le parti de donner la chasse à ces contrebandiers, et chargea de cette expédition le Prélat, qui était alors Préfet d'Urbin. Le Général forma une petite armée de sbires commandée par les Barigels de la ville et de la campagne ; et s'étant mis à la tête de cette armée, il tomba vers les frontières de la Toscane, sur une petite ville qui était le centre des attroupements. A son approche, tous les habitants s'évadèrent : il ne resta qu'un vieillard octogénaire et impotent, avec un homme qui, étant à l'article de la mort, n'avait pu suivre les autres. Le Prélat choisit cette ville pour son quartier général, en fit murer les portes, et travailla à se mettre à l'abri des insultes des contrebandiers, qui demeurèrent maîtres de la campagne. Ces mesures prises, il fit pendre haut et court le vieillard et le moribond : en un mot, tant fut procédé, que cette pendaison, à laquelle aboutit toute l'expédition, coûta deux cent mille livres à la Chambre Apostolique. Le feu pape Benoit XIV en fut si mécontent, qu'il supprima la Ferme, et remit le tabac dans le commerce. Depuis cette suppression, les marchands ont imaginé un mélange de foie de bœuf séché et pulvérisé, de sciure de bois et de poivre, qu'ils vendent pour du tabac, et aussi cher que le vendoit la Ferme. Il me fut impossible d'en trouver d'autre dans toute l'étendue de la Romagne, dont les habitants commencent à s'y accoutumer.

§

Il y a quatre mille ans. — Des fouilles effectuées à Kaisaryek, en Asie-Mineure, viennent de révéler que là vivait, 2400 ans avant l'ère chrétienne, une colonie babylonienne, partie militaire, partie commerciale.

Son histoire est inscrite en caractères cunéiformes sur des tablettes qu'on vient de mettre au jour et qui toutes datent de la même époque.

Elles donnent des détails curieux sur la manière dont était gouvernée cette colonie par un « prince » et un « préfet », aux côtés de qui se trouvaient une « princesse » et une « préfète », lesquelles avaient des pouvoirs et des droits absolument égaux à ceux de leurs collègues masculins.

Les droits de la femme étaient respectés, on le voit, à Burus, comme s'appelait alors la ville. De même que les hommes, les femmes y pouvaient faire du commerce, léguer leur propriété et remplir les mêmes fonctions qu'eux ; aussi les archéologues se demandent-ils aujourd'hui s'il n'y aurait pas, après tout, quelque vérité dans l'histoire des Amazones que la légende — il s'agit bien d'une légende — fait vivre précisément dans cette partie de l'Asie-Mineure.

Non loin de Burus se trouvait la « Ville des femmes », où celles-ci avaient leurs collèges et leur université. Cette université comprenait

deux facultés, celle des Lettres et celle des Arts, chacune placée sous la direction d'un principal, qui, cependant, n'était pas une femme, mais un homme.

Les tablettes découvertes ont permis en outre d'établir que bien des institutions modernes étaient alors connues.

Sur les routes, nombreuses, qui sillonnaient le pays, un facteur faisait de régulières distributions de lettres, faites en terre cuite. Si elles étaient sans enveloppes, elles n'étaient pas sans timbres et ceux-ci étaient de forme circulaire.

Dans une des lettres qui ont été retrouvées on peut lire le vœu de l'auteur qui souhaite au facteur une lune brillante et un ciel clair pour son voyage de nuit.

Dans quelques correspondances il est fait allusion à une sorte de chèque, le messager avait reçu de l'expéditeur des instructions pour recevoir du destinataire de la lettre une somme d'argent dont le montant est indiqué sur la tablette.

Bref, quelque chose comme notre chèque postal...

§

Un Anglais en France il y a deux siècles. — Un écrivain anglais, M. S. R. Roget, vient de publier, à Londres, des lettres de ses ancêtres qu'il a eu la bonne fortune de découvrir dans les archives de sa famille. Toutefois, il n'a donné de ces lettres que ce qui est de nature à nous renseigner sur les voyages de ses grands-parents.

La première de ces lettres concerne un voyage en France et en Suisse, à une époque où l'Angleterre et la France étaient en guerre. Néanmoins, le trafic entre Douvres et Calais n'était pas interrompu et même les Anglais qui débarquaient chez nous n'étaient ni molestés ni gênés. Il leur était même permis d'aller à Versailles et d'y voir la Cour.

On trouve, notamment, dans cette lettre, le récit d'une messe à Versailles.

> Aux premiers rangs des galeries étaient assises les dames de la cour, maquillées de rouge, somptueusement habillées de manière à former une partie du spectacle. Le Roi riait et épiait les dames. Même au moment de l'élévation, nul ne fit attention à l'office.

Quelques années à peine séparaient cette époque de la Révolution, et cependant, ce qui frappa le plus cet Anglais, ce fut « l'attachement profond du peuple pour ses rois ».

Traverser la Manche n'était pas alors petite entreprise. Une de ces lettres mentionne une attente de près d'une semaine à Boulogne jusqu'à ce que le vent fût redevenu favorable.

En 1802, un autre membre de cette famille était à Paris ; il se lamente du manque de trottoirs qui rend les promenades dans les rues dangereuses à moins de posséder une agilité particulière.

Les accidents sont fréquents. Les pavés sont inégaux, glissants, boueux. Les ruisseaux qui coulent au milieu « vous éclaboussent gentiment ».

Et notre Anglais ajoute ce détail : « Il est impossible à une dame et à un gentleman d'aller à pied dans les rues de Paris. »

§

L'invention du parapluie. — Dans les *Oiseaux* (pièce écrite en 414, pendant qu'Alcibiade et Nisias faisaient le siège de Syracuse), Aristophane révèle le véritable inventeur de l'ombrelle, et donc du parapluie, son agrandissement. L'inventeur n'est autre que l'antique *Prométhée*. Il invente l'ombrelle pour se *cacher de Jupiter*, son ennemi, et il ajoute : « J'aurai l'air d'escorter une canéphore. »

D'ailleurs, aux temps fabuleux, il y avait aussi les « Sciapobes », dont les pieds servent d'ombrelles.

§

L'Heureuse ignorance. — Un inspecteur d'Académie honoraire, M. B. Lamounette, fait connaître aux lecteurs du *Sud-Est Républicain*, d'après des publications pédagogiques que ne lisent que les instituteurs, les résultats d'une expérience à laquelle s'est livré récemment M. A. Belot, inspecteur primaire de la Seine, expérience qui rappelle certaine enquête sur des questions d'histoire de France, faite, vers 1900, par un commandant de recrutement à l'arrivée des jeunes recrues et qui avait donné des résultats réjouissants.

L'expérience de M. Belot venait à la suite d'une leçon sur les volcans, faite par un maître « hors ligne », accompagnée d'images, de dessins et même de vues cinématographiques.

L'inspecteur, désireux de s'assurer que les élèves avaient bien compris la phrase suivante, d'apparence bien inoffensive : « Il est probable que le centre de la terre est occupé par des matières en fusion », le soumit, quelques jours après, à vingt-cinq d'entre eux (cours moyen, 2e année, c'est-à-dire âgés d'environ onze ans), leur demandant de répondre par écrit aux cinq questions que voici :

1° Quand disons-nous qu'une chose « est probable » ?
2° Qu'est-ce que le « centre de la terre » ?
3° Que signifie dans la phrase l'expression « est occupé » ?
4° Qu'appelle-t-on « matière en fusion » ?
5° Citez quatre matières qui peuvent être en fusion.

Le résultat, dit M. Lamounette, fut déconcertant. Nous le croyons sans peine d'après les chiffres qu'il nous donne :

21 élèves — sur 25 petits Parisiens qui passent pour des esprits très éveillés — ne savaient pas, ou à peu près pas, ce que veut dire « il est probable » ; 23 n'avaient aucune idée de ce qu'est le « centre de la

terre » ; 13 ne comprenaient pas le sens de l'expression « est occupé » ; aucun élève n'a su dire qu'une « matière en fusion » est celle qui, par l'effet de la chaleur, passe de l'état solide à l'état liquide ; enfin, deux élèves seulement ont bien répondu à la cinquième question, 10 à peu près convenablement, 10 à peu près mal, et 3 ont été cotés nuls.

Parmi les réponses recueillies, l'inspecteur relève celles-ci : Une chose est probable quand « elle est certaine ». Le centre de la terre est ce qui « se trouve en rond, au milieu... » Une matière en fusion est une matière « qui renferme des gaz... » Exemple de matière en fusion : « le papier dans la cuve de la papeterie... », etc.

Ce sont là des manifestations de ce que Remy de Gourmont — dans un *Epilogue* rédigé à propos de l'enquête du commandant de recrutement, — appelait « l'heureuse ignorance ». Cela fait de l'oxygène, ajoutait-il. Et les pédagogues seront seuls à ne pas goûter l'esprit d'heureuse ingénuité qui se révèle dans cet aphorisme :

— On dit d'une chose qu'elle est probable quand elle est certaine.

§

Publications du « Mercure de France ».

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1921

CXLVI — N° 545. — 1er MARS

CXLVI — N° 546. — 15 MARS

CXLIX — N° 554. — 15 JUILLET

CXLIX — N° 555. — 1er AOUT

CL — N° 556. — 15 AOUT

CL — N° 557. — 1er SEPTEMBRE

CL No 558. — 15 SEPTEMBRE

CLI No 559. — 1er OCTOBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1921

—

Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. — La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous :

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	541-CXLV — 1-288	1er mai	549-CXLVII — 577-864	1er sept.	557-CL — 289-576
15 janv.	542-CXLV — 289-576	15 mai	550-CXLVIII — 1-288	15 sept.	558-CL — 577-864
1er févr.	543-CXLV — 577-864	1er juin	551-CXLVIII — 289-576	1er oct.	559-CLI — 1-288
15 févr.	544-CXLVI — 1-288	15 juin	552-CXLVIII — 577-864	15 oct.	560-CLI — 289-576
1er mars	545-CXLVI — 289-576	1er juill.	553-CXLIX — 1-288	1er nov.	561-CLI — 577-864
15 mars	546-CXLVI — 577-864	15 juill.	554-CXLIX — 289-576	15 nov.	562-CLII — 1-288
1er avril	547-CXLVII — 1-288	1er août.	555-CXLIX — 577-864	1er déc.	563-CLII — 289-576
15 avril	548-CXLVII — 289-576	15 août.	556-CL — 1-288	15 déc.	564-CLII — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1921

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture on aura aisément la pagination à la Table de nos Sommaires On saurait immédiatement à quel tome appartient le numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CXLV
15 février, 1er et 15 mars	—	CXLVI
1er et 15 avril, 1er mai	—	CXLVII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CXLVIII
1er et 15 juillet, 1er août	—	CXLIX
15 août, 1er et 15 septembre	—	CL
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLI
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLII

AGRICULTURE

1er Mars : L'Evolution du Syndicalisme agraire. — **1er Août** : L'Enseignement agricole à l'école primaire.

A L'ÉTRANGER

ALBANIE. **15 Janvier** : La nouvelle situation de l'Albanie.—**1er Août** : La question des Frontières.

ARMÉNIE. **15 Février** : La question arménienne.

BELGIQUE. **1er Février** : Les rapports franco-belges. — **1er Mars** : La Belgique et la Conférence de la Paix. — **1er Mai** : Le gouvernement belge et l'échéance du 1er mai. — **1er Juin** : Les Conciliations de M. Henri Jaspar. — **1er Juillet** : La situation générale. — **1er Août** : La Crise socialiste.— **1er Septembre** : L'affaire des barons Coppée. — **1er Octobre** : Politique d'incohérence et de gaspillages.—**1er Novembre** : Le Scandale de Lophem.—**1er Décembre** : Vers un nouveau gouvernement.

CHINE. **15 Septembre** : La Situation politique.

ESPAGNE. **1er Avril** : D. Eduardo Dato et l'Espagne pendant la guerre.

IRLANDE. **1er Mai** : Le mouvement sinn-fein et ses sympathies.

ITALIE. **1er Avril** : Les Difficultés du ministère Giolitti.

PALESTINE. **1er Août** : L'Angleterre et la Palestine.

POLOGNE. **15 Janvier** : Le maréchal Pilsudski. — **15 Avril** : L'Entr'acte haut-silésien. Après le plébiscite. — **1er Juin** : La « Politique polonaise » de l'Angleterre.

RUSSIE. **1er Janvier** : Le Problème agraire.— **1er Février** : Une simple citation. — **15 Décembre** : Le Triomphe de la Mort.

SYRIE. **1er Mars** : La Pacification de la Syrie.

TURQUIE. **15 Avril** : La Conférence de Londres.

APOLOGÉTIQUE

15 Juin : Adolphe Retté : *Lettres à un Indifférent*, Bloud et Gay. Memento.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : Alexis Forel : *Voyage au pays des sculpteurs romans*, H. Champion, F. Boissonnas (quai de la Poste, 4, Genève). Dr Skevos Georges Zerves : *Rhodes capitale du Dodecanèse*, Ernest Leroux. L. Gielly : *L'Ame Siennoise*, de Boccard. —**15 Mai** : Charles Diehl : *Salonique* ; Louis Réau : *Colmar* ; Jean Alazard : *Or San Michele*, Collect. des « Visites d'Art », Laurens. Hubert-Fillay : « *Mon Blois à moi* », édit. du « Jardin de la France », 9, Mail Clos-Haut, à Blois. Alexandre Chevalier : *Le site d'Aéria*, Jules Céas et fils, à Valence. Memento. — **1er Août** : Camille Enlart : *Manuel d'archéologie française*, Aug. Picard. Georges Cain : *Tableaux de Paris*, Flammarion. Fred. Boissonnas : *Athènes ancienne*, édit. d'art Boissonnas à Genève, G. Crès à Paris. W. Deonna : *L'archéologie*, édit. « Sonor » S. A., Genève. — **1er Novembre** : Jules de Lahondès : *Les Monuments de Toulouse*, Edouard Privat, 14, rue des Arts, Toulouse. Jean Bonnerot : *Les Routes de France*, Laurens. Marcel Aubert et Hubert-Fillay : *Menetou-sur-Chers*, édit. du « Jardin de la France », 9, rue Mail Clos-Haut, à Blois. G. Loumyer : *Les traditions techniques de la peinture médiévale*, G. Van Oest.

ARCHITECTURE

1er Juin : L'Art monumental au Salon.

ART

1er Janvier : Exposition Alexandre Altmann, galerie Bernheim Jeune. Le Salon des Jeunes, Jeu de Paume. Exposition Guillaume Dulac, galerie Druet. Exposition d'aquarelles et de dessins de M. Paul Véra, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE. Victor Basch : *Le Titien*, Librairie française. Léon Werth : *Bonnard*, Crès. M. Forca : *Bonnard*, Alcan. Antoine Wicard : *La Danse Macabre*, Lyon. Dr Paul Richer : *Nouvelle Anatomie artistique*, tome II, Plon. — **15 janvier** : Exposition de la Société de la Gravure originale en couleurs, galerie Georges Petit. Exposition des Tout-Petits, galerie Georges Petit. Exposition de l'Art intime, galerie Marcel Bernheim. Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. Exposition d'un Groupe, galerie Bernheim jeune. Exposition de dessins et d'aquarelles de M. Picart Le Doux, galerie Druet. Exposition de M. André Boll, Studio Moderne. Exposition de Mme Madge Oliver, MM. Louis Audibert, Georges Morin, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : Vittorio Pica : *Attraverso gli Albi e le Cartelle* (Série IV), Istituto italiano d'arti grafiche, Bergame. — **1er Février** : Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. Exposition Maurice Gueroult, galerie Druet. Exposition Charles Maurin, galerie Bernheim Jeune. Exposition Troubetzkoï, galerie Georges Petit. BIBLIOGRAPHIE : Gustave Geffroy : *Constantin Guys*, librairie Crès. — **15 Février** : L'Exposition des Indépendants. — **1er Mars** : M. Denys Puech à l'Ecole de Rome. Exposition de Camille Pissarro, galerie Durand-Ruel. Exposition Jean Peské, galerie Devambez. Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. Exposition Val, galerie Marcel Bernheim. Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. Exposition Léonce de Joncières, galerie Georges Petit. — **15 Mars** : Exposition L.-C. Breslau, galerie Brame. Quelques études de la femme, galerie Devambez. Exposition Charles Menneret, galerie Devambez. Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. Exposition d'aquarelles de M. Tony Georges Roux, galerie Georges Petit. Exposition de tableaux de Mme Martin-Gourdault, galerie Georges Petit. Exposition d'un groupe de peintres alsaciens, galerie Bernheim Jeune. Exposition de Mlle Andrée Karpelès, galerie Marcel Bernheim. Exposition André Wilder, galerie Marcel Bernheim. Exposition Mauguin, galerie Druet. Exposition H. de Warocquier, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : Louis Chancerel : *Jean-Julien Lemordant*, imprimerie Joseph Quesnel à Coutances, se trouve chez Eugène Rey, 8, boulevard des Italiens, à Paris. André Charles Coppin : *Les Eaux-fortes de Besnard*, Berger-Levrault. — **1er Avril** : Exposition Van Dongen, galerie Bernheim Jeune. Exposition Bernard Naudin, galerie Barbazange. Exposition Deluermoz, galerie Reitlinger. Exposition Marie Laurencin, galerie Paul Rozemberg. Exposition d'art contemporain (2e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Jean Galtier-Boissière, galerie Chéron. Exposition du 1er groupe, galerie Druet. Exposition René Lehman, La Licorne. Exposition Benoni Auran et Charles Sabatier, galerie du Luxembourg. Exposition Olga Bing, galerie du Luxembourg. Exposition rétrospective de Guillaumin, galerie Danthon. La Société

moderne, galerie Durand-Ruel. — **15 Avril** : Le XIIe Salon de la Société des Artistes Décorateurs, Musée des Arts Décoratifs. Exposition Raoul Dufy, galerie Bernheim Jeune. Exposition André Lhote, galerie de la Licorne. Exposition Van Maldin, Burguin, etc., La Licorne. — **1er Mai** : Le Salon de la Société Nationale.— **15 Mai** : Exposition du 2e groupe (Charles Guérin, Dufrénoy, etc.), galerie Druet. Exposition Georges d'Espagnat, galerie Marcel Bernheim. Exposition Stoenesco, galerie Bernheim Jeune. Exposition de dessins de Vallotton, galerie Druet. Exposition Jean-Paul Dubray, galerie André. Exposition Albert Gleizes et P.-A. Gallieu, galerie Povolozky. Exposition de quarante-sept peintres, café du Parnasse. Exposition Maximilien Luce, galerie Druet. Exposition d'Art Polonais au Grand Palais (Société Nationale). BIBLIOGRAPHIE : Paul Sentenac : *Guirlandes de Masques*, préface de Gustave Geffroy, de Boccard, Francis Carco : *Les Humoristes*, Ollendorff. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes français. — **15 Juin** : Exposition Bonnard, galerie Bernheim Jeune. Exposition du Troisième groupe, galerie Druet. Exposition d'art contemporain (3e groupe), galerie Marcel Bernheim. Exposition Henry Malançon, galerie Georges Petit. Exposition Pierre de Matheu, galerie Georges Petit. Exposition d'œuvres de Camille Pissarro, galerie Nunès et Fiquet. — **1er Août** : Les sculptures d'Edgard Degas, galerie Hébrard. Exposition d'un groupe de peintres anglais, galerie Druet. BIBLIOGRAPHIE : *Les Ecrits de James Ensor*, édition Selection (Bruxelles). M. Yone Noguchi : *Orientalia*, Londres. André Mabille de Poncheville : *Carpeaux inconnu*, Van Oest. — **15 Décembre** : Le Salon d'Automne.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

15 Janvier : Les résultats de la loi du 31 juillet sur l'exportation des objets d'art ancien : pertes appréciables pour le Trésor, ruine du marché de Paris, dépréciation de 50 0/0 de nos richesses en objets d'art ancien. Histoire de deux Primitifs et d'un lot de tapisseries. On demande un parlementaire soucieux de l'intérêt général et épris de gloire. Principales ventes : collection Roybet, collection d'un amateur rouennais, collection de Mme Rigaud, collection Alphonse Karr. — **15 Mai** : Inauguration à Nice du musée Masséna : le portrait de Masséna à trente-huit ans ; l'acte de naissance de Garibaldi ; Alphonse Karr jardinier ; un « baiser de paix » de la Renaissance ; œuvres de Primitifs niçois. Inauguration à Grasse du musée Fragonard ; la boîte à couleurs de Frago ; les souvenirs du général Gazan ; la chambre et la cuisine provençales ; les salles de Mallet et de Marguerite Gérard ; le portrait d'Elzéar de Pontevès et les cinq portraits du château de Gourdon. — **15 Juin** : Exposition hollandaise aux Tuileries : œuvres de Rembrandt, Frans Hals, Jan Steen, etc. ; œuvres modernes. Exposition Ingres, rue de la Ville-L'Evêque : peintures, dessins. Huit scènes de chasse, par J.-B. Oudry, chez Jacques Seligmann. Vente Cabruja : tableaux modernes. Vente Demont : objets du XVIIIe siècle, peintures, boîtes, meubles, tapisseries. — **1er Juillet** : Vente de la collection Engel-Gros chez Georges Petit : Tableaux modernes et anciens. Objets d'art et de haute curiosité, Tapisseries, Tapis, Manuscrits. La leçon de cette vente : injustice et absurdité de la loi du 31 juillet 1920. Collection du comte de la Bédoyère provenant du salon de Mme Geoffrin : huit tableaux par Hubert Robert et 43 médaillons par Nicolas Cochin.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Février : La première exposition internationale d'art moderne à Genève. — **15 Mars** : Pietro Chiesa à Genève. — **15 Juillet** : Publications d'art italiennes. — **15 Août** : L'art symboliste en Suisse : la peinture. — **1er Septembre** : L'Art symboliste en Suisse : la statuaire.

L'ART DU LIVRE

1er Janvier : Une enquête. Quelques livres. — **15 Avril** : Livres d'étrennes. *Les Fleurs du Mal*, Ollendorff. *Beauté, mon beau souci*, « La Banderole ». L'Art Catholique. Les Deux Collines.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Pierre Lhande : *Notre sœur latine l'Espagne*, Bloud et Gay. K Tahmazian : *Turcs et Arméniens*, H. Turabian, 227, Boulevard Raspail. E. Gé-

rard : *L'Extrême-Orient et la paix*, Payot. Lucien Souchon : *Le passifisme*, Bossard. M. T. Seleskovic : *La Serbie dans l'opinion allemande contemporaine*, Jouve. B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume*, Lahure. Indian Khilifat Delegation : *M. Lloyd George et la délégation indienne pour le Califat*, Bureau d'information islamique, 3, rue de Téhéran. Ib. : *Le droit d'un peuple à la vie. Le Verdict de l'Inde*, ib. — **15 Janvier** : Jacques Bainville : *Les Conséquences politiques de la paix*, Nouvelle Librairie Nationale. Z.-L. Zaleski : *Le Dilemme Russo-Polonais*, Payot. J.-J. Sederholm : *The Aland Question* ; Harald Hajrne : *Quelques points essentiels de la question d'Aland* ; Anonyme : *Trois articles sur la question d'Aland* ; *la Question des îles d'Aland au point de vue stratégique* ; *la Question d'Aland*, Helsingfors. Anonyme : *Aveux sur la Question grecque*, Edit. Atar, Genève. Bureau international du Travail : *Les conditions du travail dans la Russie des Soviets*, Berger-Levrault, 1920. Max Hoschiller : *Le mirage du soviétisme*, Payot. G. Alexinsky : *Les effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste*, Bruxelles, 1920. J. Honorat : *L'école bolcheviste*, Imprimerie Union, Paris, 1920. — **1er Février** : Bismarck : *Gedanken und Erinnerungen, III. Band.* — **1er Mars** : Raymond Poincaré : *Histoire politique, chronique de quinzaine* (15 *mars*-1er *septembre* 1920), Plon-Nourrit. Ambroise Got : *La contre-révolution allemande*, Strasbourg, Imprimerie strasbourgeoise. Ambroise Got : *L'Allemagne à l'œuvre*, Strasbourg, Imprimerie Strasbourgeoise. Paul Gentizon : *L'Armée allemande depuis la défaite*, Payot. Anonyme : *L'Aveu de la défaite allemande*, La Renaissance du Livre. Gabriel Maruel : *Où en est l'Allemagne et où va-t-elle ?* Paris, Editions et Librairie. Charles Vermant : *Comment faire payer l'Allemagne*, Perrin. — **15 Mars** : Sixte de Bourbon : *L'Offre de paix séparée de l'Autriche*, Plon-Nourrit. — **15 Avril** : Léonce Juge : *Notre abdication politique*, Editions Bossard. Etienne Fournol : *Sur les chemins qui mènent à Rome, remarques sur le rétablissement de l'ambassade du Vatican*, Editions Bossard. Dr A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial*, Payot. Le Comité d'information publique des Etats-Unis : *Le complot germano-bolcheviste*, Bossard. Otto Autenrieth : *Les trois guerres prochaines*, Etienne Chiron, 40, rue de Seine. C.-G. Picavet : *Une démocratie historique, La Suisse*, Ernest Flammarion. Boris Sokolov : *Le voyage de Cachin et de Frossard dans la Russie des soviets* (faits et documents), J. Povolozky, Paris. Alexandre Axelrod : *L'œuvre économique des soviets*, J. Povolozky, Paris. Simon Zagorski : *La république des soviets* (Bilan économique), Payot. Memento. — **1er Mai** : Comte de Fels : *Essai de politique expérimentale*, Calmann-Lévy. Capitaine H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*, Payot. Léon Rouillon : *Pour la Turquie*, Bernard Grasset. Etienne Micard : *Le Vatican et la Deuxième République*, Société nouvelle d'édition. Marc Vichniac : *La Protection des droits des Minorités*, Jacques Povolozky et Cie. Justus : *France et Pologne dans les voies de l'Alliance*, Imprimerie littéraire, 12, rue Barbès, Montrouge. Dr K.-W. Kumaniecki : *Comment fut constitué l'Etat Polonais*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Stanislas Szpotanski : *La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat Joseph Pilsudski*, Fischbacher. Dmitri Merejkowski : *Joseph Pilsudski*, Imprimerie René Tancrède, Paris. Maurice Pernot : *L'Epreuve de la Pologne*, Plon-Nourrit. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, Edition Bossard. Divers : *La Haute-Silésie.* — **15 Mai** : A.-F. Pribram : *Die politischen Geheimverträge Oesterreich-Ungarns* 1879-1914, I. Band, Wien, W. Braumüller. — **1er Juin** : Ludovic Naudeau : *Les dessous du chaos russe*, Hachette. Henri Massis et Edouard Halévy : *La trahison de Constantin*, Nouvelle Librairie nationale, 3, Place du Panthéon. Adriaticus : *La question adriatique*, L'Emancipatrice, 36, rue de Pondichéry. Abram Andronian : *Documents officiels sur les massacres d'Arménie*, H. Turabian, 217, boulevard Raspail. —**15 Juin** : J. Loris-Mélikof : *La révolution russe et les nouvelles républiques transcaucasiennes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La révolution russe*, Rieder et Cie. Jules Legras : *Mémoires de Russie*, Payot. William Le Queux : *La Vie secrète de la tzarine tragique*, Edition française illustrée. Henri Barbusse : *La Lueur dans l'Abîme*, Editions « Clarté ». — **1er Juillet** : Georges M. Mélas : *L'ex-roi Constantin*, Payot. — Jean Francœur : *Réflexions d'un diplomate optimiste* : I. *Je fais la guerre* ; II. *La paix sera une création continue*, 2 vol., Bossard. Charles Rivet : *Les Tchéco-Slovaques*, Perrin. Marcel Dunan : *L'Autriche*, F. Rieder. M. Sabry : *La Révolution égyptienne*, 2e *partie*, Vrin. *Rapport de la Mission Milner sur la question d'Egypte* (traduction du Comité de l'Afrique française). — **15 Juillet** : Robert Lansing : *The Peace Negotiations, a personal narrative*, London, Constable. — **1er Août** : André Tardieu : *La Paix*, Payot. — **15 Août** : Jose Carrasco : *La Bolivie devant la Société*

des Nations, Berger-Levrault. Arnold Van Gennep : *La nationalité géorgienne*, Institut Solvay, Bruxelles.— **1er Septembre** : Mémoires du Comte Witte (1849-1915), Plon-Nourrit. Francis Laur : *Le Cœur de Gambetta*, Payot. R. de Villeneuve-Trans : *A l'ambassade de Washington*, Bossard. J. Tersannes : *Le Problème autrichien*, Bossard. Herman G. Scheffauer : *Blood Money*, Overseas publishing Co, Hambourg. — **15 Septembre** : Jacques Bardoux : *De Paris à Spa*, Félix Alcan. Wladimir Woytinski : *La Démocratie géorgienne*, Alcan. Paul Gentizon : *La Résurrection géorgienne*, Leroux. — **1er Octobre** : J. von Szilassy : *Der Untergang der Donau-Monarchie*, Berlin, E. Berger. Poultney Bigelow : *Prussianism and Pacifism*, New-York, Putnam. Elisha M. Friedman : *International Commerce and Reconstruction*, New-York, Dutton. Stanley Frost : *Germany's New War against America*, New-York, Dutton. Sir Thomas Barclay : *Collapse and Reconstruction*, Boston, Little Brown. K.-K. Kawakami : *Japan and World Peace*, New-York, Macmillan. Arthur Twining Hadley : *The Moral Basis of Democracy*, New-Haven, Yale University Press. — **15 Octobre** : Pierre Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot. H. von Eckardstein : *Die Isolierung Deutschlands* (3. Band der Lebenserinnerungen), Leipzig, P. List. — **1er Novembre** : Raymond Poincaré : *Chronique de quinzaine. Histoire politique*, 15 *septembre* 1920-1er *mars* 1921. Plon-Nourrit. Alfred Frachon : *Les opinions allemandes sur la reconstruction du Droit international*, Editions de la « Vie Universitaire ». J.-L. Puech : *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*, Garnier. A. Lugan : *Un précurseur du bolchévisme, Francisco Ferrer*, Procure générale. — **15 Novembre** : Otto von Bismarck : *Erinnerung und Gedanke (Gedanken und Erinnerungen, 3er Band)*, Stuttgart, J. C. Cotta. — M. Martens : *L'Esthonie*, Armand Colin. — L. Auriant : *L'Egypte, la proie de ses métèques*, M. Delasalle. — Marcel Mirtil : *Et l'Italie ?* La Renaissance du Livre. — Général Comte de Montgelas : *Sur la question des responsabilités*, Société nationale d'édition. — **1er Décembre** : Bernard Lavergne : *Le Principe des nationalités et les Guerres*, Alcan. Stuart Henry : *Villa Elsa*, New-York, Dutton. Oliver L. Sayler : *The Russian Theater under the Revolution*, Boston, Little Brown. William Roscoe Thayer : *Theodore Roosevelt*, Boston, Houghton Mifflin. Agnes Repplier : *William White M. D.*, Boston, Houghton Mifflin. H. C. Wallace : *Discours*, Plon.— **15 Décembre** : Jacques Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*, Bossard. Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de Paix*, Crès.

BIBLIOTHÈQUES

15 Août : Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris. Parallèle entre Londres et Paris. Réformes à accomplir. — **15 Octobre** : Les Bibliothèques municipales.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Le nouveau ministère. L'abbé Moeller et Durendal. Charles de Sprimont. Jules Bordet et le Prix Nobel. Les Conférences de Paul Fort en Belgique. Pierre Mille à Bruxelles. Le Théâtre du Parc. Deux premières à la Monnaie. Les Concerts. Les livres : André Baillon : *Moi... quelque part*, La Soupente, Bruxelles. Noël Ruet : *Le Beau Pays*, Bénard, Liège. Joséphin Milbauer : *Paroles pour les Petits Bergers*. Paul Gérardy : *Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius*, Collection Pamphila. Memento. — **1er Mars** : Edmond Picard. L'Académie des Lettres françaises de Belgique. « Au jardin de l'Inutile ». — **15 Avril** : Ouverture de l'Académie. Albert Giraud : *Eros et Psyché*, Le Flambeau. Max Elskamp : *Sous les tentes de l'exode*, Robert Sand. Georges Eekhoud : *Dernières Kermesses*, La Soupente. Abel Torcy : *L'exil*, Lamberty. Georges Garnir : *La Chanson de la Rivière*, Imprimerie industrielle. Quelques autres livres. Théâtres : Georges Rency : *La dernière victoire* (Théâtre du Parc). Fernand Crommelynck : *Le Cocu magnifique* (Théâtre du Parc). M. Ravel : *L'Heure espagnole* (Théâtre de la Monnaie). Concerts, conférences, expositions. Mellery. Aug. Lévêque.— **1er Juin** : En l'honneur des écrivains morts à la guerre. Les mardis des lettres belges. Paul Fierens : *Le Prisme de cristal*, Expansion belge. Franz Hellens : *La Femme au Prisme*, Sélection. P. Vanderborght : *Les Souffles libres*, Fischlien et fils. P. Broodcoorens : *Le Carillonneur des Esprits*, la Soupente. G. Pulings : *Les Sources vives*, Librairie française et internationale. Mme Jeanne Polyte : *Nos amis les poètes*, Vromant.

J. Drève *Le Troupeau*, le Pays belge. Roger Avermaete : *La Conjuration des chats*, Lumière. J. Vingtergnier : *Choisir*, Exil. L. Debatty : *Livres de Belgique*, «Revue Latine ». Le Sculpteur Wynants à la Galerie Giroux. Exposition Emile Claus. A.-J. Heymans. Théâtres et Concerts. Memento. — **15 Juillet** : Les salons de peinture. James Ensor et Georges Lemmen. Collectionneurs de tableaux et amateurs de livres. Les principales Revues belges. Un beau livre : *Aux lueurs du Brasier*, par M. L. Christophe. Isadora Duncan. Théâtres de la Monnaie et du Parc. Les concerts. — **1er Septembre** : Auguste Donnay. Henry Maubel. Le « Sésino » et les Cafés littéraires. Memento.— **15 Octobre** : Quelques livres belges : Louis Piérard : *Films Brésiliens*. Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*. Henry Davignon : *Le visage de mon Pays*. Alix Pasquier : *Dans les Ténèbres*. André Baillon : *Histoire d'une Marie*. Hubert Stiernet : *Le Récit du Berger*. Albert Giraud : *Le Miroir caché*. Thomas Braun : *A des Absents*. Hermann Frenay-Cid : *Cartes postales pour Novembre*. A. Misson : *Belgelette*. Gaston Heux : *L'Angoisse*. M. Darchambeau : *L'Enfance en ruines*. L. Kochnitzky : *Vingt-quatre Rondeaux pour faire danser les grandes personnes*. L. Chenoy : *Poèmes vers une clarté*. — **1er Décembre** : Réouvertures. L'exposition Henri Binard au Cercle artistique. Un poète wallon : M. Henri Simon. La retraite de M. Jules Destrée. Memento.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Février : *Anthologie du Félibrige provençal*, par Ch.-P. Julian et P. Fontan, T. I, Paris, Delagrave. *Armana Prouvençau* pour 1921, Avignon, Roumanille. *La Sirène blessée*, poèmes, par Emile Ripert, Plon. *Flore des rues d'Aix-en-Provence*, par Emile Lèbre, avec une préface de Marcel Provence, Aix, Makaire et Dragon. — **15 Juillet** : *Las Leys d'Amors*, manuscrit publié par Joseph Anglade, 4 volumes, libr. Edouard Privat, Toulouse. *Lou Carpan*, drame, par Batisto Bonnet, Libr. Tessier, Nîmes. *Marsyas*, journal littéraire, Le Cailar, Gard. *Le Calendrier Sentimental*, nouvelles, par Bruno Durand, Edition du *Feu*. L'œuvre du poète Emile Sicard.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie*, offerts à M. Bernard Bouvier, à l'occasion du XXXe anniversaire de sa nomination comme professeur ordinaire à la Faculté des lettres de l'Université de Genève ; Genève, éditions Sonor. Gonzague de Reynold : *Charles Baudelaire*, Paris, Crès ; Genève, Georg. Charly Clerc : *Les Chemins et les Demeures*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. René-Louis Piéchaud : *Les jours se suivent*, poèmes, Genève, éditions Sonor. — **1er Avril** : Marie-L. Herking : *Charles-Victor de Bonstetten* (1745-1832), *sa vie, ses œuvres*, Lausanne, Imprimerie La Concorde. Otto Kluth : *Carl Spitteler et les sources de son génie épique*. Pierre Girard : *Le visage tourné vers le Zénith*, poèmes, Genève, Editions Sonor. Alice de Bary : *Le Feu dans l'âtre*, Lausanne, Payot. Serge Milliet : *Le Départ sous la pluie*, Edition du groupe littéraire Jean Violette. Dr Charles Ladame : *Enfantines*, Lausanne, Edition de la « Revue Romande ». Memento. — **1er Juillet** : Emmanuel Buenzod : *Le Canot ensablé*, suivi de *Petites Proses*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé. Daniel Baud-Bovy : *De Saint-Pierre à Saint-Gervais*, Genève, éditions d'art Boissonnas. Memento.

CINÉMATOGRAPHIE

1er Février : Le Lys brisé. — **1er Mai** : Les causes d'une crise de qualité. Le jugement des « exploitants ». L'absence de critique cinématographique. Le fisc et la censure. Un livre allemand sur le cinéma. — **1er Août** : Des différents « genres » cinématographiques. De l'importance du sujet. L'urgence d'une hiérarchie des salles. Indulgence nécessaire à l'égard des films actuels. Une initiative intéressante. Les idées qu'il faut répandre. — **1er Novembre** : Du scénario. Sur trois films français : *Fièvre*, *l'Atlantide* et *El Dorado*. Conférences au cinéma.

ÉCHOS

1er Janvier : Les Amis de Verlaine. Prix littéraires. Un nouveau concours littéraire. Une question de propriété littéraire. Le gala Emile Verhaeren. Joffre et Gallieni. Les Vêpres Irlandaises. L'éternelle menace allemande. Monnaie de nécessité. A propos de Don Juan et d'une actrice défunte. Maximes et pen-

sées. A propos de Ligne. « La conquête du Baiser » à l'Académie de Nîmes. Tartarin de...Nîmes. Un thermomètre géant. Les lectures de Madame. L'art français en Alsace. — **15 Janvier** : Le prix des livres et la baisse du papier. Prix littéraires. A la mémoire de Daumier. Le centenaire de Jules Moinaux. Un monument à Guillaume Apollinaire. Anatole France bibliographe. Tartarin... de Nîmes. La « vie chère » sous Dioclétien. Une réclamation. Le philosophe du parc Montsouris. Un mot d'Alexandre Dumas. D'un emploi de la litote. Descendants ou homonymes. Une « Académie des Lettres ». Errata. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Février** : Le 25e anniversaire de la mort de Verlaine. Le livre français et la Douane. Prix littéraires. Les archives littéraires des écrivains et des artistes morts pour la France. Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée. La sépulture de Laurent Tailhade. Le tombeau de Duranty. Le Bolchevisme et les Juifs. La librairie Stock. Ponson du Terrail, William Busnach et la Poésie. Souvenirs de Lord Byron. Deux mortes, une descendante de Burns et un personnage de roman anglais. La prison de Saint-Lazare. M. Charles Maurras et le mot « Poésie ». Opinions. Erratum. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Février** : Mort d'Emile Sicard. Les obsèques de Laurent Tailhade. L'affaire de Broqueville. Une lettre de Mme Franklin-Grout. A propos de *l'Atlantide* et de *She*. Prix littéraires. Le livre français et l'imprimerie. A propos de linguistique et plus particulièrement du mot « bécane ». Madame Cantili. Nouvelles de Russie. Publications du *Mercure de France*. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **1er Mars** : Les obsèques de Laurent Tailhade. Le centenaire de la naissance de Baudelaire. Le centenaire de Joseph de Maistre. Appel pour un monument à Samain. Prix littéraires. Une lettre de M. Marcel Boulenger. La question des îles d'Aland. Le centenaire de l'Ecole des Chartes. A propos d'anglicismes. A propos des lettres de Flaubert. Sur l'enseignement de l'espéranto dans les écoles commerciales. Ad usum populi. 752 ou 749 ? Nouvelles de Russie. Romantisme scolaire. Un mot de M. Jean Richepin. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Mars** : A la mémoire de Remy de Gourmont. Sur Gabriele D'Annunzio. A propos de *L'Atlandide* et de *She*. Le livre d'heures de Napoléon Bonaparte. L'exportation des objets d'art et les conséquences des décret et loi du 31 août 1920. Un incendie à la « Casa Santa » de Lorette. Un précurseur du professeur Spinazzola. Pour couper les ailes à un canard : la prétendue sainteté de Don Juan. « Mettre les bois ». A propos du mot « bécane ». Citation inexacte. Hommage à Jean-Marc Bernard. Les bouquinistes et la douane. Les « soliloques d'un simple Poilu ». Oreilles à vendre. Tartarin de ... Nîmes. Résultats en Amérique de l'avance de l'heure. Monnaies de nécessité. Ne dites pas... Erratum. Rachat de numéros du « *Mercure de France* ». — **1er Avril** : Deux lettres de M. Raymond Poincaré au sujet du prince Sixte de Bourbon. Une plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. Hommages oubliés à Baudelaire. Le centenaire de Fontanes. Mort de Mrs Florence Barclay. Emile Zola et Alphonse Daudet. Souvenirs sur Albert Aurier. Un mot de Vallès sur la Commune. Savants et gens de lettres en Russie soviétique. Comment on fait du papier en Russie. Un nouveau moyen de s'enrichir. Une lettre de M. Jacques Boulenger. Tartarin... de Nîmes. Les Rois en exil. Reliures en peau humaine. Erratum. Rachat du n° 517 du *Mercure de France*. — **15 Avril** : Où se trouvait la maison natale de Baudelaire ? A propos de l'*Atlandide* et de *She*. Le problème juif. Un nouveau don à l'Académie Goncourt. Ernest William Hornung. Un monument indésirable. Vallès et la Commune. Les Compagnons du tour de France. Tartarin... de Nîmes. Sept parmi les meilleurs poètes. Erratum. — **1er Mai** : Inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. La maison natale de Baudelaire. Mort de Jacques Brieu. Une lettre de M. Louis Dumur à propos du *Boucher de Verdun*. A la mémoire de Gustave Courbet. Un monument à Brillat-Savarin. En l'honneur des écrivains morts pour la France. Georges Moore éditeur. A propos de la « sainteté » de Don Juan. Le tour hindou de la corde rigide. Un projet d'impôt sur le gibus. Argot et langage populaire. Journaux centenaires dans la banlieue parisienne. Un vieux vocabulaire polyglotte. Comme dans les Psaumes. La mort du passé défini. — **15 Mai** : Mort de Joachim Gasquet. Une anecdote controuvée sur Baudelaire. Pierre Laurens à la Bibliothèque de Harvard. Prix littéraires. Deux reines des Lettres. La question irlandaise. Maupassant et Masters. Huysmans et le théâtre. La date de fondation de l'ordre du Thistle. L'art français moderne en Amérique. A propos de *L'Indésirable* de Louis Chadourne.

Amicus Béraud. — **1er Juin** : Société anonyme du *Mercure de France* : Assemblée générale annuelle. Les cérémonies du Centenaire de Flaubert et Bouilhet à Rouen. Les fêtes Verlaine à Metz. Mort de Dona Emilia Pardo-Bazan. Prix littéraires. A propos du *Boucher de Verdun*. La plus ancienne relation française de voyage sur Sainte-Hélène. A propos d'une *Anthologie du Félibrige provençal*. Une lettre de M. Jean Royère. Un monument à Erckmann-Chatrian. Ce que disait la *Gazette des Ardennes* il y a cinq ans. Publications du *Mercure de France*. — **15 Juin** : Le Procès de Nancy. Les Amis de Verlaine. M. Frédéric Masson contre Gustave Flaubert. Un pastiche de Béranger par Louis Bouilhet. Editeurs et Auteurs. La colonne de Marengo. L'Epée de Napoléon sur son lit de Mort. Sarah Bernhardt à Madrid. Publications du *Mercure de France*. — **1er Juillet** : Le jugement de Nancy. Les « Amis de Verlaine » au Luxembourg. Mort de Gabriel Fabre. Une lettre de M. Francis de Croisset. Prix littéraires. Des nouvelles de von Kruska. La garde-robe de Joséphine. Une lettre inédite de Nietzsche. Un autographe de Mangin. A la suite de la lettre de Mrs Kirk. L'instruction publique dans la catholique Espagne. A propos de la disparition du café Véron. Une rectification. Une caricature de Célimène. Publications du *Mercure de France*. — **15 juillet** : Une lettre de M. Louis Dumur à propos de jugement de Nancy et de la loi de 1881. Une jolie anifestation. Pour le deuxième centenaire de la mort de Watteau. Prix littéraires. Le monument Albert Samain. Le théâtre du peuple de Bussang. La Bourse des Livres. Le plus cher de tous les bruits. Contre le sytème métrique. Les analogies littéraires. Pour la veuve et la fille de Laurent Tailhade. M. Darius Milhaud n'est pas millionnaire. Les Archives de la Grande Guerre. La vente de Newstead Abbey. La résurrection du voilier. Journaux centenaires. Un beau fait divers. Le cinématographe chez les fauves. Les Cafés d'acteurs. — **1er Août** : Mort de Jean Pellerin. Acquittement de von Kruska. La Correspondance des Goncourt. Edmond de Goncourt et Paul Verlaine. La « Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français ». Une plaque commémorative sur la maison de Léon Dierx. Toujours la « Sainteté » de Don Juan. Le « porte bonheur » de la Tsarine. Opinion de Rabindranath Tagore sur Guillaume II. Un chapitre intéressant pour le « Traité des Dédicaces ». Une compensation au prix des livres. La mort de Kitty O'Shea. Jean Moréas et la Musique. A propos du Congrès du Livre. Nouvelles de Russie. Une enquête sur le Crédit intellectuel. Le plus vieux journal de Paris. A propos de Florence Barclay. Un poème sur la sécheresse. Erratum. Archiduchesse à marier. — **15 Août** : Mort d'Henri Albert. Vieux palmarès. Une candidature féminine à l'Académie française. Les Juifs et le bolchevisme. Mécislas Golberg. La « Huchette ». L'Ile de Robinson Crusoë. Le 150e anniversaire de la naissance de Walter Scott. Le centenaire d'Octave Feuillet. La plaque Léon Dierx. Le souvenir de Gabriel-Tristan Franconi. L'affaire Goncourt au Parlement. La mort du baron Tauchnitz. Le premier code de la route. Petite réplique de M. Bachelin. Un monument à l'inventeur du pâté de fois gras. Erratum. Un incident à la gare Saint-Lazare. — **1er Septembre** : Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Mort d'Ernest Daudet. Mort de Pierre Boborykine. La perte du fort de Douaumont. La morale de La Fontaine. Les Protocoles des Sages de Sion. A propos de généalogies. Le cinquantenaire de Paul de Kock. Le prix d'une revue russe. Le 300e anniversaire de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. Trop de commémorations. Sur le mot « boche ». William Stead et Wickham Steed, ou la confusion d'un journaliste. Erratum. Les beaux faits divers. — **15 Septembre** : Avis à nos lecteurs. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt *(suite)*. Une protestation et une rectification. Le centenaire de Champfleury. Une jolie manifestation. A propos de la chute de Douaumont. Sur le symbolisme. A propos des *Rustiques*. Une soirée chez le Kaiser à Doorn. « Athéna ». Errata de « Généalogies fabuleuses et réalités héréditaires ». Emprunts et pièges à loups. — **1er Octobre** : Les nouvelles pièces divisionnaires. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Centenaire de Dostoievski. Georges Darien et le roman antimilitariste. Sur le Symbolisme. Un projet d'impôt sur les œuvres tombées dans le domaine public. La Morale de La Fontaine. L'Académie des Jeux Floraux de Provence. La liturgie mozarabe. A propos de généalogies. Cocu et Cornard. Un aspect de la culture. Pour la culture française à l'étranger. Les Amis de Zola. Contre les procès — **15 Octobre** : Une lettre de M. Alfred Poizat sur la Comédie-Française. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Le « pèlerinage » de Médan. Austin Dobson. Sur le divorce de lord Byron. Millan

Astray ou la chemise de l'homme heureux. Espagne, Afrique et Pyrénées, ou les leçons de géographie du communiqué de guerre espagnol. Contre les chasseurs de chevelures. La question du pont du Gard. Les fortifications de Bayonne. Comment la mort de Napoléon fut connue en Allemagne. Les mystères de la mer. Faites votre encre vous-même. — **1er Novembre :** Le centenaire des « Confessions d'un mangeur d'opium ». Encore un anniversaire. Prix littéraires. Une lettre de M. Ernest Coyecque, archiviste-paléographe, sur les Bibliothèques municipales de Paris. Les idées d'un aviateur franciscain. A propos de la question du Pont du Gard. Un autographe de Sophie. La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam. Erratum. Autre erratum. La critique dramatique du *Mercure* et les journaux de modes. Une école d'urbanisme. Publications du *Mercure de France*. — **15 Novembre :** Avis à nos abonnés de l'étranger. Nos nouvelles tables annuelles. De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres. Le monument de Flaubert par Clésinger. Le centenaire d'H.-F. Amiel. De quelques épitaphes. A propos du voyage du prince de Galles. La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban, le Fort La-Garde. Le souvenir de Laurent Tailhade. Les Amis de Hodler. Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange. « Dieu n'est pas là ». Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam. A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. Sur le même sujet. Les héroïnes de M. Pierre Benoit. L'identification des morts de l'Artois. Fondation américaine pour la pensée et l'art français. Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre :** Le centenaire de Flaubert. Société des Amis de Verlaine. Le Prix Nobel de littérature pour 1921. Clésinger jugé par Remy de Gourmont. Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». Les deux voyages du roi George V aux Indes. Le serment d'Hippocrate à Montpellier. La peinture primitive portugaise retrouvée. Les Bibliothèques de la ville de Paris. Les optimistes et Remy de Gourmont. La complainte de Landru. La « Ruche et son miel ». Lettre d'une abeille. Le mystère de la « Marie-Céleste ». Errata. Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre :** Prix littéraires. A l'Académie Française : prix Bordin contre prix Montyon. Une lettre de M. Louis Fabulet, traducteur de Kipling. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. Une nouvelle lettre de M. Alfred Poizat. Au Musée de la Guerre. « La plus grande parcimonie » en matière d'administration. Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». Sur deux statues de Michel-Ange. Des lettres inédites de Mme de Staël. Un amateur de Dickens. La « Sainteté de Don Juan » et la restriction mentale. — Impôts et Gabelles au bon vieux temps. Il y a quatre mille ans. Un Anglais en France il y a deux siècles. L'invention du parapluie. L'heureuse ignorance. Publications du « Mercure de France ».

ÉDUCATION PHYSIQUE

15 Février : Les intellectuels et le sport. Carpentier. Dr Ruffier : *Traité d'Education physique* ; *l'Enfant et l'Adolescent*, libr. Physis. Le team anglais de foot-balleuses. — **1er Avril :** La préparation militaire et le sport en Allemagne. — **1er Juillet :** La saison de foot-ball. Le match Dempsey-Carpentier. Les jeux olympiques. — **15 Septembre :** Création de sous-secrétariats à l'Education physique. Epilogue du match Carpentier-Dempsey. Les Jeux Olympiques de 1924. Aurons-nous un stade modèle ? Cherchons des athlètes.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

1er Janvier : Camille Marx-Lange : *Science et Prescience*, préface d'Edouard Schuré, Perrin. Jollivet-Castelot (F.) : *Au Carmel, roman mystique*, Chacornac. Jollivet-Castelot (F.) : *Le Destin ou les Fils d'Hermès*, roman ésotérique, Chacornac. — **15 Avril :** Dr Auvard : *Santé. Comment se bien porter d'après l'enseignement théosophique*, A. Maloine. Henri Rem : *Ce que révèle la main*, Ollendorff. Carlo Loontiens : *Le Symbolisme et les Sociétés secrètes*, A. Bouchery, Ostende. — **1er Août :** Pamela Glenconner : *The Earthen Vessel*, John Lane, London. Ernest Bozzano : *Les Phénomènes de Hantise* (traduction C. de Vesme), Alcan. Camille Flammarion : *La Mort et son mystère* (tome II : *Autour de la mort*), E. Flammarion. *Bulletin de l'Institut métapsychique* et *Revue Métapsychique* (nos 1 à 5). Docteur Encausse (Papus) : *La Pensée, son mécanisme et son action*, Editions du Sphinx, Nice. Sédir : *La Guerre selon le point de vue mystique*, Bibl. des Amitiés spirituelles. Henri Durville : *Vers la Sagesse*, édit. Durville. — **15 Novembre :** Congrès théosophique. L'enquête de *l'Opinion* sur le spiritisme. Memento.

ETHNOGRAPHIE

1er Mars : Edouard Naville : *L'Evolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 8°, 180 pages. G. Autran : *Phéniciens, Essai de Contribution à l'Histoire antique de la Méditerranée*, Paris, 1920, Paul Geuthner, 4°, 146 pages. K. Dieterich : *L'Hellénisme en Asie Mineure*, Paris, 1919, Bureau d'informations helléniques, 8°, 50 pages. Skevos Zervos : *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, Paris, 1920, Leroux, 4°, 380 pages. *Enquête sur des arts lointains ; seront-ils admis au Louvre ?* Bulletin de la Vie artistique, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1920, nombreuses illustrations, Paris, Bernheim Jeune, petit 8°. — **1er Juin :** Marcellin Boule : *Les Hommes Fossiles, Eléments de Paléontologie humaine*, Paris, Masson, gr. in-8, 492 pages, avec 239 figures dans le texte et hors texte. Raoul Montandon : *Bibliographie générale des Travaux palethnologiques et archéologiques* (*Epoques préhistorique protohistorique et gallo-romaine*), Genève et Lyon, Georg, Paris, Leroux, gr. in-8, tome I, 600 pages sur deux et trois colonnes ; tome II, 508 pages sur deux et trois colonnes et une carte. L. Tauxier : *Le Noir du Katanga : Mossis, Nioniossés, Samos, Karsés, Silmi-Mossis. Peuls*, Paris, Larose, gr. in-8, 790 pages. *Les dossiers inédits du Dr Cremer.* Memento : Meillet, Ries, Orsier. — **1er Septembre :** William A. Mason : *A History of the Art of Writing*, New-York, Macmillan. G.-E. Hubbard : *The Day of the Crescent, Glimpses of old Turkey*, Cambridge University Press. W. Deane : *Fijian Society or the sociology and psychology of the Fijians*, Londres, Macmillan. Emma Hadfield : *Among the Natives of the Loyalty Group*, Londres, Macmillan. Memento : Publications de Leger, Longnon, Destaing.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

15 Janvier : Histoire de Madame Cantili. Original. — **1er Février :** Jour de l'An. Un livre sur Paris. Dialogue. — **1er Mai :** Un sujet de nouvelle. Lecture. Mots, propos et anecdotes Une pensée de Pascal. — **15 Mai :** Le poète Bobèche de Montbrison. —**15 Juin :** Souvenir. — **15 Juillet :** Souvenir.

GÉOGRAPHIE

1er Octobre : Les grandes percées des Alpes. — **15 Octobre :** Jean Brunhes et Camille Vallaux : *La Géographie de l'Histoire*, Alcan.

GRAPHOLOGIE

15 Mai : Crépieux-Jamin : *Les Bases fondamentales de la Graphologie et de l'Expertise en Ecritures*, vol. in-4, avec 25 planches hors texte, Alcan.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Mars : Edmond Cazal : *Sainte Thérèse*, Ollendorff. E. Sainte-Marie Perrin : *La belle Vie de sainte Colette de Corbie*, Plon. Albert Farges : *Les Phénomènes mystiques*, Maison de la Bonne Presse. — **1er Novembre :** R. P. Navatel : *Une contemplative au xxe siècle : Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur*, de Gigord. Memento.

HISTOIRE

1er Février : Léon Bloy : *La Porte des Humbles*, « Mercure de France ». Memento. — **15 Mars :** Ed. Fueter : *Histoire de l'Historiographie moderne*. Traduit de l'allemand par Emile Jeanmaire (avec notes et additions de l'auteur), Félix Alcan. Ernest Renan et la critique allemande. Memento. — **1er Mai :** Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à la Paix de* 1919. Tome Ier : *La Révolution* (1789-1792), par P. Sagnac ; Tome II : *La Révolution* (1792-1799), par G. Pariset; Tome III: *Le Consulat et l'Empire*, par G. Pariset. Tome IV : *La Restauration*, par S. Charléty, Hachette. Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, avec une carte, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin :** Henri Sée : *Les idées politiques en France au XVIIIe siècle*, Hachette. Henri Carré : *La Noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, Champion. Renouvin : *Les assemblées provinciales de 1787, Origines, développement, résultats*. A. Picard, J. Gabalda. — **1er Juillet :** Augustin Cochin : *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*, Etudes d'histoire révolutionnaire,

Plon-Nourrit. Memento. — **15 Juillet :** Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution Française*, huitième série, Alcan. P. de Pardiellan : *Nos Ancêtres sur le Rhin*. Episodes de la Révolution et du Premier Empire, Flammarion, Ed. de Marcère : *La Prusse et la Rive gauche du Rhin*, Le traité de Bâle, 1794 1795. Alcan. Jean Variot : *Légendes et Traditions orales d'Alsace*, I, Strasbourg, Georges Crès et Cie. Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers*, Payot. Memento. — **1er Août :** Guglielmo Ferrero : *La Ruine de la Civilisation antique*, Plon-Nourrit. Gabriel Hanotaux : *Histoire de la Nation Française*, Tome III, Histoire politique, premier volume (des origines à 1515), par P. Imbart de La Tour, Illustrations de J. Patisson, Société de l'Histoire nationale, Plon-Nourrit. Gaston Génique : *L'Election de l'Assemblée législative en* 1849, Essai d'une répartition géographique des partis politiques en France, E. Rieder et Cie. — **15 Août :** Ernest Lavisse : *Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de* 1919. Tome V : « La Monarchie de Juillet », par S. Charléty; Tome VI : « La Révolution de 1848. Le Second Empire », par Ch. Seignobos ; Tome VII : « Le Déclin de l'Empire et l'établissement de la 3e République », par Ch. Seignobos, Hachette. Yvonne de Romain : *Les Destins éminents de la France*, Editions Sansot. Memento. — **1er Septembre :** Duc de la Salle de Rochemaure : *Gerbert, Silvestre II*. Rome, Imprimerie Editrice Romana, Paris, Emile Paul. — **15 octobre :** Louis Halphen : *Etudes critiques sur l'Histoire de Charlemagne*, Alcan. Commandant Nel : *Bonaparte au siège de Toulon*, Toulon, Imprimerie Mouton et Combe.

HYGIÈNE

1er Janvier : La faim lente. Des lois romaines. L'école de plein air et l'école au soleil. — **15 Avril :** La santé physique pour nos enfants par le grand air et l'exercice. — **1er Septembre :** L'ensoleillement.

INDUSTRIE

15 Novembre : L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport.

LES JOURNAUX

15 Janvier : *De l'immoralité des prix littéraires* (Comœdia, 13 décembre). *On demande un Cinéma pour les grandes personnes* (L'Intransigeant, 21 décembre). *Une enquête sur le « Poème en prose »* (Don Quichotte, 19 decembre et jours suivants). — **15 Février :** *La psychologie des foules, à propos de la chute de Venizelos* (L'Action Française, 16 janvier). *Les Chevaliers du dernier tournoi* (L'Eclair, 7 janvier). *Le poète créateur des paysages* (L'Eclair, 23 déc.). *Une Française peut-elle épouser un Américain ?* (Le Journal, 16 et 26 janvier.) *La Croix aux gens de Lettres* (L'Ere Nouvelle, 26 janvier). — **15 Avril :** *Les grands inquiets* (Le Cri de Toulouse, 26 fév.) *L'amour de la musique chez les poètes et les musiciens* (L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, janvier et février). *Une amusante critique du symbolisme* (Le Messin, 2 mars). — **15 Mai :** *Une enquête : « Un écrivain professionnel peut-il, actuellement, gagner sa vie avec son œuvre ?* (La Démocratie nouvelle, du 8 février au 17 avril). *Baudelaire et ses contemporains* (l'Ere nouvelle, 12 avril). *Un poème inconnu de Baudelaire* (Sur la Riviera, avril). — **15 Juin :** *Flaubert et la Musique* (L'Ere Nouvelle, 23 mai). *Un bouquet d'injures offert à Flaubert par MM. Léon Daudet et Frédéric Masson* (L'Action Française, l'Œuvre, l'Ere Nouvelle, 24 mai, le Temps, 2 juin). *M. Paul Souday pense que Remy de Gourmont était un esprit archi-faux, un critique fallacieux et médiocre* (Paris-Midi, 22 mai). *Un hommage à Joachim Gasquet* (Don Quichotte, 17 mai). *De Paris à Amsterdam en avion* (L'Eclair, 19 mai). — **15 Juillet :** *A propos de Jean de Tinan* (Le Gaulois du dimanche, 4 juin). *La sobriété de Louis XVI* (Journal des Débats, 24 juin). *Une illustration de « Dominique »*. (La Libre Parole, 20, 24 et 27 mai.) — **15 Août :** *Au pays de P.-J. Toulet* (Le Figaro, 3 juillet). *Monsieur* (L'Eclaireur de Nice, 16 juillet). *Champmeslé, auteur des pièces de La Fontaine* (Journal des Débats, 8 juillet). — **15 Septembre :** *Henri Albert et la philosophie de Nietzsche* (Journal des Débats, 5 août, l'Action Française, 7 août, la Démocratie Nouvelle, 14 août). *D'une forme parfaite du classicisme contemporain* (L'Ere Nouvelle et le Rappel, 26 et 28 juillet, 2 août). — **15 Octobre :** *La Bibliothèque de Stendhal* (Le Temps, 15 septembre). *Les Plagiats de Stendhal* (Journal des Débats, 15 septembre). *Une cité pour les Poètes* (Le Figaro, 11 septembre).

Sur la tombe de Ch. Péguy (L'Eclair, 11 septembre).— **15 Novembre** : *Méditations sur Remy de Gourmont* (Le Gaulois, 15 octobre). *L'art gothique est français* (Le Journal, 18 octobre). *La littérature et les journaux de province* (La République de l Oise, 2 et 10 septembre, 2 octobre).— **15 Décembre** : *A propos du « Journal des Goncourt »* (Comœdia, 1er novembre).*Jolis et vilains noms de France* (L'Eclaireur de Nice, 17 novembre). *Rabelais à Agen et à Toulouse* (Le Télégramme, 27 sept., 7 oct.). *Le philosophe Boutroux est mort* (Le Matin, 23 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Jacob Fingermann : *Menschen im Abgrund*, Vienne, Lœwit. Emmy Henning : *Das Brandmal*, Berlin. Erich Reiss.Memento. — **1er Février** : Franz Hessel : *Pariser Romanze*, Berlin, Ernst Rowohlt. Annette Kolb : *Zarastro, Westliche Tage*, Berlin, S. Fischer. Memento. — **1er Mars** : *Bibliotheca Mundi* : Leipzig, Insel-Verlag. *Pandora*, Leipzig, ib. id. Hanns Heinz Evers : *Der Vampir*, Munich, Georg Muller. Mort de Karl Hauptmann. Memento. — **1er Juin** : Charles Andler : *Les précurseurs de Nietzsche*,Paris, Editions Bossard. Charles Andler : *La jeunesse de Nietzsche*, Paris, ibid. Sirieyx de Villers : *La faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche*, Paris, Editions Nilson.

LETTRES ANGLAISES

1er Février : La production des livres en Angleterre en 1920. Cubisme et Dada. Critique et Imprimerie. H.-G. Wells : *Russia under the shadows*, Hodder and Stoughton. Mr Arnold Bennett. Les romanciers. Ouvrages biographiques. *The Autobiography of Margot Asquith*, Thornton Butterworth, Lieutenant-Colonel Charles A'Court Repington : *The First World War*, 1914-1918, 2 vol., Constable, — **1er Juillet** : La vocation critique. *Pure Literature*, Times Literary Supplement. La passion de l'absolu. Max Beerbohm : *And even now*, Heinemann. Arthur Tilley : *Molière*, Cambridge. University Press. Percy Lubbock: *George Calderon*, A sketch from memory, Grant Richards. — **15 Novembre** : Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, Constable. Sidney Herbert : *The Fall of Feudalism in France*, Methuen. John Rissell : *Where the Pavement ends*, Butterworth. — **15 Décembre** : Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*, Humphrey Milford.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mars : Edgar Lee Masters : *Starved Rock* ; *Le Livre du Jugement dernier*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie*. Alfred Kreymborg : *Sang des Choses*; *Pieces for Pitre*. — **15 Juillet** : Louis Untermeyer : *The New Era in American Poetry*, New-York, Holt. John L. Lowes : *Convention and Revolt in Poetry*, Boston, Houghton Mifflin. Léon Bazalgette : *Walt Whitman*, New-York, Doubleday et Page. Amy Lowell : *The Floating World*, New-York, Macmillan. Edward Lee Masters : *Starved Rock*, New York, Macmillan. Vachel Lindsay : *The Golden Whales of California*, New York, Macmillan. Gladys Cromwell : *Poems*, New York, Macmillan. Joseph Kling : *A Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. Joseph Kling : *A Second Pagan Anthology*, New York, Pagan Publishing Co. William S. Braithwaite : *Anthology of Magazine Verse*, Boston, Small et Maynard. Henry van Dyke : *A Book of Princeton Verse*, Princeton, University Press. George H.Clark : *A Treasury of War Poetry*,Boston, Houghton Mifflin. Wilbur Cross : *War Poems from the Yale Review*, New Haven, University Press. Rudyard Kipling : *Inclusive Edition*, New York, Doubleday et Page. Memento. — **15 Août** : Edgar Lee Masters : *Domesday Book*. John Gould Fletcher : *L'Arbre de Vie, Brisants et Granit*. Alfred Kreymborg : *Sang des choses, Pièces pour Pitre*.

LETTRES BRÉSILIENNES

1er Décembre : Graça Aranha et l'esthétique de la vie.

LETTRES CANADIENNES

15 Mai : Olivar Asselin : *Anthologie des poètes canadiens*, Granger, Montréal. Albert Dreux : *Le Mauvais passant*, Roger Maillet, Montréal. Edouard Chauvin : *Vivre*, Roger Maillet, Montréal. Jean Loranger : *Les Atmosphères*.

LETTRES CATALANES

1er Janvier : Mort de Pompeu Gener. — **1er Septembre** : Le poète Josep Carner. — **1er Novembre** : M. Salvador Albert.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Janvier : Johan Bojer : *La Grande Faim*, traduit par P.-G. la Chesnais, Calmann-Lévy. J.-P. Jacobsen : *Madame Marie Grubbe*, traduit par Mlle E. Hammar, Ernest Leroux. Al. Kjellandi : *Else*, traduction Alfred Jolivet, Ernest Leroux. Gerhard Gran : *Henrik Ibsen, Liv og Værker (Henrik Ibsen, sa vie et ses œuvres)*, Kristiania, Aschehoug.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Janvier : Ramón Gómez de la Serna. L'Ultraïsme. Les éditions Atenea. Gabriel Miró : *El Humo Dormido*, Atenea, Madrid. Le Réalisme espagnol. Ventura García Calderon : *En la verbena de Madrid*, « América Latina », Paris. Corpus Barga : *Paris-Madrid*, Madrid. — **1er Avril** : Poètes et revues. Traductions françaises d'auteurs espagnols. R. Pérez de Ayala : *Belarmino y Apolonio*, Calleja. Memento. — **15 Juin** : Miguel de Unamuno : *Tres Novelas ejemplares y un prologo*, Calpe. Ramón Pérez de Ayala : *El Sendero andante*, Calleja. La revue « Hermes ». Memento. — **15 Août** : Le cas Blasco Ibañez. Julio Camba et la tradition satirique. Memento. — **15 Octobre** : Ramón Gómez de la Serna : *El Doctor Inverosimil*, Atenea. Rouveyre en Espagne. Memento. — **1er Décembre** : Gabriel Miró. Dernières publications de la collection *Atenea*.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Février : Les Novateurs. Leopoldo Lugones : *El libro de los Paisages*, Otero y Garcia, Buenos-Aires. Memento. — **1er Mai** : Le Grand Poète. *Ruben Dario en Costa Rica* (Première et seconde parties), Edition « Sarmiento », San José de Costa-Rica. Ruben Dario : *Paginas Olvidadas*, Edition « America », Buenos-Aires. Memento. — **1er Août** : Francisco Contreras. — **1er Novembre** : L'esprit critique. Alfonso Reyes : *El Cazador*, Biblioteca Nueva, Madrid. Alfredo Bianchi : *Teatro Nacional*, Imprenta Cuneo, Buenos-Aires. Memento.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Littérature commerciale. « La Rete mediterranea ». M. Palazzeschi-Serra. Une étude sur Fogazzaro. Le centenaire de Dante. — **1er Mars** : La décadence littéraire italienne. Le retour au christianisme. Quelques poètes : Mme Sibilla Aleramo, M. Angiolo Silvio Novaro. Quelques romanciers : M. Mario Borsa, M. Marino Moretti. — **1er Juin** : La crise poétique. Romanciers humoristes : M. Alfredo Panzini, M. Massimo Bontempelli et M. Mario Puccini. *Le Grazie*. Les collections Vallecchi, dirigées par M. E. Codignola. Les littératures étrangères en Italie. Memento. — **15 Septembre** : La guerre et l'après-guerre dans la littérature : M. Giovanni Papini, M. G.-A. Borgese et M. Michele Saponaro. Bilan poétique. L'histoire de la philosophie de M. Guido de Ruggiero. Les littératures étrangères dans deux collections nouvelles. Memento.

LETTRES LATINES

15 Mai : Coup d'œil rétrospectif. F. Ferrère : *La Guerre Européenne*, « Revue Universitaire ». A. Joséphidès : *Foch*, « La Voie Sacrée ». La Revue *Janus*.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Avril : Augusta de Wit : *De drie vrouwen in het heilige woud*, Amsterdam, J.-M. Meulenhoff. Louis Carbin : *De verlief de passagier* : Madtsch v. Goedeene en Goedk, Lectuur. Memento. — **15 Juin** : Dirk Coster, *Marginalia*, Arnhen, van Loghum Slaterus en Visser. Henriette Roland Holst-Van der Schalk, *De Held en de Schare (Le Héros et la Foule)*, Amsterdam, Maatschappij voor Goeden Goedkoope Lectuur. — **1er Octobre** : Hélène Swarth : *Late Rozen*, Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1920. C. G. Adama van Scheltema : *De Keerende Kudde*, Rotterdam, W. L. et J. Brussn Uitgeversmaatschappy, 1920. A. Roland Holst : *Voorby de Wegen*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1920.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : Ant. Miliarakis. : *Vassilios Digénis Akritas*, nouvelle édition, G. Vassilios, Athènes. A. Phoutridis et Dimitra Vakas : *Modern Greek Stories*, New York. D. Voutyras : *Triandadyo Diyimata*, Athénaïkon Bibliopoleion. Constantin Hatzopoulos. Costis Palamas : *Diyimata*, avec une préface, Sideris, Athènes. Memento. — **15 Septembre** : La Grande Idée. G. Sotirios : *To Agion Oros*, Sidéris, Athènes. La langue française à Athènes. Ion Dragoumis : *Déka arthra tou sto Nouma*, Edition Typos, Athènes. A. Moraïtidis : *Diyimata*, Sidéris, Athènes. G. Xénopoulos : *Apanda*, Kollaros, Athènes. J. Ghikas : *Drosiés kai Dakrya*, Cassimatis, Alexandrie. Costas Paroritis : *O Pateras ki alla diyimata*, Ganiaris, Athènes. D. Voutyras : *Zoï arrostiméni*, Elefthéroudakis, Athènes. Memento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Guerra Junqueiro : *Poesias dispersas*, Lelo et Irmão, Porto. D. João de Castro : *Jesus*, 2e édition refondue, Renascença Portuguêsa, Porto. J. Corrêa de Costa : *A Legenda das Horas*, H. Pereira, Lisbonne. Tomas da Fonseca : *Musa Pagã*, Livraria Portugalia, Lisbonne. A .Noriega Varela . *D O Ermo* ; Losada, Risco e Nogueirol, Ourense. Memento. — **15 Juillet** : Bento Carqueja : *O Futuro de Portugal*, Lello e Irmão, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Os Poetas Lusiadas*, Costa Carregal, Porto. Teixeira de Pascoaes : *Maranos* (2e édition), Guedes, Porto. T. de Pascoaes : *As Sombras* (2e édition), Porto Medico, Porto. *O Livro de Amor de Joao de Deus*, Libanio da Silva, Lisbonne. Francisca Herrera e Garrido : *Almas de Muller, Volallas na luz*, Roel, La Corogne. F. Herrera e Garrido : *Sorrisas e Bagoas*, Madrid. F. Herrera e Garrido : *Neveda*, Roel, La Corogne. Memento. — **15 Octobre** : Portugal et France. Paulo Osorio : *A traves do Livro Branco*, Cia Portugueza Editora, Porto. João de Barros : *Sentido do Atlantico*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. Le novolusisme. Antonio Sergio : *Ensaios*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Pina de Morais : *O Soldado; Saudade*, Renascença Portuguesa, Rio et Porto. Memento.

LETTRES RUSSES

15 Février : *Sovremennya Zapiski* (Les Annales contemporaines). Rakovsky : *Vistanié Bielykh* (Parmi les Blancs), Constantinople 1920. Les éditions de la société *Siévernyé Ogni*. — **15 Mars** : *Le livre russe*, no 1, janvier 1921. Publications pour les enfants : *Le bâton vert* ; *Les enfants aux enfants*. Steinberg : *De février à octobre* 1917. *La République des Soviets*, Editions de la maison : « Les Scythes » Berlin. V.-B. Stankévitch : *Souvenirs*, 1914-1919. Memento. — **15 Avril** : Les Poètes russes. — **15 Juillet** : *Rousskaia Mysl* (La Pensée Russe), nos 1 et 2, Sofia, 1921. Piotr Ryss : *Rousski Opyt* (L'expérience russe), « Sever », Paris. Dionéo : *Piostraia Kniga* (Le livre bigarré), vol. 1er, Stockholm. *Les archives de la révolution russe*, vol. 1er, Berlin. *Almanach russe pour* 1921. Memento. — **15 Septembre** : Ivan Bounine. Boris Savinkov. I.-C. Chmelev. A. Kouprine. Don Aminado. Poésie des jours bolchévistes. Un cercle de poètes russes à Paris. Mort d'Alexandre Blok. — **15 Octobre** : Le centenaire de Dostoïevski. Le mouvement littéraire et artistique au pays des Soviets. La Camarade Isadora. Memento.— **1er Novembre** : G. Plekhanov : *Une année dans la Patrie*, 2 volumes, J. Povolozky. Karabtchevski : *Ce que mes yeux ont vu*, 2 volumes, Editions de « Diakova », Berlin. J. Kirdetzov : *Aux portes de Petrograd*, 1919-1920, Editions « Moscou », Berlin. V. Stankévitch : *Les destinées des peuples de la Russie*, Ladychnikew, Berlin.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

1er Février : Karel Klostermann : *Amour tardif*. Antal Stasek : *Richesse*. F.-X. Svoboda : *Proie charmante*. Alois Mrstik : *En remontant le Vah*. — **15 Septembre** : Souvenirs personnels. Le rôle des littérateurs tchèques pendant la guerre. Aloïs Jirasek.

LETTRES YIDISCH

15 Mars : Léon Kobrin : *Di Erwachung*, chez l'auteur ; *Orédi Bord, A Litvisch Schtedtel*, édition Forvertz, New-York. *In Sich*, Monatlicher journal zur in-

trospectiver literatour, New-York. Memento. — **1er Octobre :** H. Leivick : *Lieder* ; *Der Goïlom*, farlag « America ». I. Opatoschou : *Ounterveldt*, *A Ferd Ganev*, literarischer farlag, New-York. Memento.

LETTRES YOUGO-SLAVES

15 Juin : L'unité yougoslave. Le moyen âge littéraire. Bogdan Popovitch *Antologija novije srpske lirike*, Cviyanovitch, Belgrade. Milan Réchétar : *Gorski Vijenac*, poème de Pétrovitch Niégochre, Cviyanovitch, Belgrade. Les Expressionnistes. Memento.

LINGUISTIQUE

15 Janvier : Une lettre de M. Bauche. — **15 Février :** Bonnaffé : *Dictionnaire des Anglicismes*, Delagrave. — **15 Juin :** Lazare Sainéan. *Le langage parisien au XIXe siècle*, de Boccard. J. Marouzeau : *La Linguistique ou Science du langage*, Geuthner. — **15 Septembre :** M. Cahen : *Etudes sur le vocabulaire religieux du vieux-scandinave, La libation*, Champion. M. Cahen : *Le mot « Dieu » en vieux-scandinave*, Champion. R.-F. Guillon : *François Villon, Les ballades en jargon du manuscrit de Stockholm*, Wolters, La Haye.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan*, Payot. Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens*, « Mercure de France ». Jean Royère : *La Poésie de Mallarmé*, Emile-Paul. René Ghil : *La tradition de Poésie Scientifique*, Société Littéraire de France. Jules Laforgue : *Chroniques Parisiennes, Ennuis non rimés*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Proses Mystiques*, « La Connaissance ». René-Louis Doyon : *Canciones de Saint Jean de la Croix, avec une étude sur la Poésie de l'Amour mystique*, « La Connaissance ». J.-C. Mardrus : *Lettre sur la Danse*, Bernouard. — **15 Janvier :** François Rabelais : *Pantagruel... orné de figures du temps*, La Sirène. Raoul Véze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, L'Olympe*, L'Edition. Alexandre Eckhardt : *Remy Belleau, sa vie, sa bergerie*, Edouard Champion. Marguerite de Valois : *Mémoires*, introductio et notes de Paul Bonnefon, Editions Bossard. Jean Mélia; *L'étrange existence de l'abbé de Choisy*, Emile-Paul frères. Diderot : *Historiettes réunies par Suzy Leparc*, Albert Messein. — **1er Février :** André Billy : *Ecrit en Songe*, Société Littéraire de France). Emile Magne : *Le Chevalier de Lignières*, R. Chiberre. Francisco Contreras : *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole*, La Renaissance du Livre. A. Zéréga-Fombona : *Le symbolisme français et la Poésie espagnole moderne*, Collection Les Hommes et les Idées, « Mercure de France ». Jules Bertaut : *Le roman nouveau*, La Renaissance du Livre. Georges Le Cardonnel et Pierre Lièvre : *Etudes sur Eugène Montfort*, Bibliothèque des Marges. — **15 Février :** *François Pétrarque*, Préface et traduction par Henri Cochin, La Renaissance du Livre. Camille Ducray : *Cendres du Passé*, Librairie Ambert. Maximin Deloche: *Autour de la plume du Cardinal de Richelieu*, Société française d'Imprimerie et de Librairie. Gabrielle Rocher : *Une jeune fille au XVIIIe siècle*, Armand Colin. J.-Fr. Regnard : *La Provençale suivie de la Satire contre les Maris*, Introduction et Notes de Edmond Pilon, Bossard. *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine du XIIe au XXe siècles*, par Ad. Van Bever, Delagrave. *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, par Ad. Van Bever, Louis Michaud. — **1er Mars :** André Rouveyre : *Souvenirs de mon commerce (Gourmont, Apollinaire, Moréas, Sourg)*, avec douze bois originaux de l'auteur, Crès. Louis Thomas : *L'Esprit d'Oscar Wilde*, Crès. Carlos de Lazerme : *La Princesse Jolie ou dans les jardins de Maeterlinck*, Grasset. Carlos de Lazerme : *Essais et propos*, Camille Bloch. — **15 Mars :** Honoré d'Urfé : *Les Amours d'Alcidon*, Introduction et notes de Gustave Chartier, Edit. Bossard. R.-P. Bouhours : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Introduction et notes de René Radouant, Edit. Bossard. Maurice Montigny : *En voyageant avec Mme de Sévigné*, Edouard Champion. Pierre Adam : *Contribution à l'étude de la langue des Mémoires de Saint-Simon*, Berger-Levrault. Pierre Adam : *Etude sur le vocabulaire du Chansonnier historique, La Régence*, Impr. Arts Graphiques, Jarville-Nancy. Charles Brifaut : *Souvenirs d'un académicien sur la Révolution, le premier Empire et la Restauration*, avec Introduction et notes du docteur Cabanès,

2 vol., Albin-Michel. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques suivies d'inédites annotations de Rivarol sur son exemplaire de Hambourg*, 1797, Perrin. Albert Fua : *La voix de Victor Hugo dans la guerre mondiale*, Delagrave. N. Serban : *Alfred de Vigny et Frédéric II*, Edouard Champion. — **1er Avril** : Stendhal : *Lettres à Pauline*, « La Connaissance ». Pierre Sabatier : *Esquisse de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres*, Hachette. Paul Bourget : *Stendhal, Discours prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du monument*, Champion. J. Barbey d'Aurevilly : *Le cachet d'Onyx, Léa, Fragments, Du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly*, étude par R.-L. Doyon, « La Connaissance ». Henri Massé : *Essai sur le Poète Saadi, suivi d'une Bibliographie*, Paul Geuthner. Edmond Pilon : *Alain Fournier*, Champion. Memento. — **15 Avril** : *Anthologie franciscaine du Moyen Age*, translatée et annotée par Maurice Beaufreton, Crès. Gustave Cohen : *Mystères et Moralités du manuscrit* 617 *de chantilly*, Edouard Champion. *Les Œuvres Satyriques complètes du sieur de Sigogne, extraites des Recueils et Manuscrits Satyriques*, avec un Discours préliminaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Bibliothèque des Curieux. Gaston Derys : *Les Grands Amoureux*, Louis-Michaud. Ernest Seillière : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, Félix Alcan. Bertrand Guégan : *Almanach de Cocagne pour l'an* 1921, La Sirène. Bossuet : *Lettres sur l'éducation du Dauphin*, Introduction et notes de E. Levesque, édit. Bossard. Fénelon : *Ecrits et Lettres politiques*, Introduction et notes de Ch. Urban, Edit. Bossard. Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes : II, les XVIIIe et XIXe siècles*, Armand Colin. — **1er Mai** : J.-H. Rosny aîné : *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, Edit. La Force française. Ernest Raynaud : *La mêlée symboliste*, tome II, Renaissance du livre. F.-T. Marinetti : *Les mots en liberté futuriste*, Poesia, Milano. J. Peladan : *Le livre secret*, 1 vol., « La Connaissance ». Jules Laforgue, Inédits : II, *Dragées, Charles Baudelaire, Tristan Corbière*. III. *Exil, Poésie, Spleen*, 2 vol., « La Connaissance ». Memento. — **15 Mai** : Albert J. Farmer : *Les Œuvres françaises de Scévole de Sainte-Marthe*, Toulouse, Edouard Privat. Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses, édition publiée d'après le texte original, précédée d'une étude sur Choderlos de Laclos et suivie d'une bibliographie*, par Ad. Van Bever, Georges Crès. A.-E.-M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, manuscrit inédit publié par les soins de la commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges*, avec une Introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson, t. II, Bruxelles, G. Van Oest. E.-J. Delécluze : *Mademoiselle Justine de Liron*, introduction et notes de Marcelle Tinayre, Editions Bossard. Chateaubriand : *Vie de Rancé*, Introduction et notes de Julien Benda, Editions Bossard. Memento. — **1er Juin** : Camille Mauclair : *Princes de l'esprit (Poe, Flaubert, Mallarmé, Villiers* de *L'Isle-Adam, etc.)*, Ollendorff. Pierre Lasserre : *Les chapelles littéraires (Claudel, Jammes, Péguy*, Garnier. René Johannet : *Itinéraires d'intellectuels*, Nouvelle Librairie nationale. Charles Regismanset : *Le livre de mes amis (Contradictions et Anecdotes*, 4e *série)*, Sansot. — **15 Juin** : Henry Bordeaux : *Au pays des amours de Lamartine*, Grenoble, J. Rey. Margueritte-Marie : *Lamartine*, Plon-Nourrit. J.-H. Kool : *Les premières Méditations en Hollande de* 1820 *à* 1880, *Lettres inédites de Lamartine*, Louis Arnette. Alfred Berthier : *Le poète savoyard Jean-Pierre Veyrat*, 1810-1844, Edouard Champion. Jules Bertaut : *Une amitié romantique, Lettres inédites de George Sand et François Rollinat*, La Renaissance du Livre. — **1er Juillet** : Frédéric Lachèvre : *Le libertinage au XVIIe siècle. Mélanges*, Champion. Jacques Boulenger : ... *Mais l'Art est difficile*, Plon-Nourrit. Pierre Lièvre : *Esquisses critiques*, Renaissance du Livre. Fernand Vandérem : *Le Miroir des Lettres, première et deuxième séries*, Flammarion. *Pages choisies de Romain Rolland* avec une introduction et des notes, par Marcel Martinet-Ollendorff. *Les Propos d'Alain*, « Nouvelle Revue Française ». L. Joliet : *Précis illustré de la Littérature Française*, A. Colin. — **15 Juillet** : Christine de Pisan : *Un Carteron de Ballades*, choisi et présenté par Maurice du Bosc, Chiberre. *Le mémoire de Mahelot, Laurent et d'autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne et de la Comédie française au XVIIe siècle*, publié par Henri Carrington Lancaster, Edouard Champion. Charles Dufresnoy : *Amusements sérieux et comiques*, Introduction et notes de Jean Vic, Edit. Bossard. Gui Patin : *Lettres du temps de la Fronde*, Introduction et notes de André Thérive, édit. Bossard. Maurice Mignon : *Adam Billaut. Choix de poésies*, « Cahiers du centre ». René Canat :

La littérature française au XIXe siècle, t. I (1800-1852), Payot. Memento. — **1er Août** : Mario Meunier : *Pour s'asseoir au Foyer de la Maison des Dieux*, Albin Michel. T.-M. Mustoxidi : *Histoire de l'Esthétique Française*, 1700-1900, suivie d'une Bibliographie générale de l'Esthétique française, des origines à 1914, Champion. Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. Pedro Figari : *Art, Esthétique, Idéal*, traduit de l'espagnol par Charles Lesca, Hachette. Pinkerton : *Parfums*, Société mutuelle d'édition. Daniel Lipman : *Pages d'un Adolescent*, Louis Annette. — **15 Août** : Gustave Cohen : *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle*, Edouard Champion. Mme Saint-René Taillandier : *Figures du Passé, Madame de Maintenon*, Hachette. Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins*, Introduction et notes de Gonzague Truc. Edit. Bossard. — **1er Septembre** : Albert Cim : *Récréations Littéraires*, Hachette. René Martineau : *Promenades Biographiques*, Librairie de France, Sant'Andrea et Marcerou. Luc Durtain : *Face à Face, ou le Poète et Toi*, La Maison des Amis du Livre. A. t'Serstevens : *Petites Trilogies*, Camille Bloch. Mme Ernesta Stern (Maria Star) : *Au Soir de la Vie*, Editions Gallus. — **15 Septembre** : Raoul Vèze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, tome II, Les Dieux chez les mortels*, L'Edition. Joseph Orsier : *Un ambassadeur de Savoie en Angleterre poète d'amour, précurseur de Charles d'Orléans, Othon III de Granson*, Edouard Champion. *Recueil des poesies diverses de M. Robbé de Beauveset*, publié avec Introduction et notes par Pierre Dufay, Jean Fort. Godard d'Aucourt : *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse*, Alphonse Lemerre. P.-J. Proudhon : *Du principe fédératif*, Introduction et notes de Charles Brun. Jean de Gourmont : *Zigoui*, Coutances. Memento. — **1er Octobre** : Francis de Miomandre : *Le Pavillon du Mandarin*, Emile-Paul. *XXIV Sonnets de don Luis de Gongora* (1561-1627), traduits par Francis de Miomandre, La Belle Edition. Duranty : *La Cause du Beau Guillaume*, avec un portrait de Duranty, par E. Degas, La Sirène. André d'Arnaud : *Croquis de Provence*, Brun, Aix-en-Provence. André d'Arnaud : *La Fille de Phocée*, Aix-en-Provence. René Alexandre : *Harmonie Lointaine*, Maison Française d'Art et d'Edition. Memento. — **15 Octobre** : François Vermale : *Notes sur Joseph de Maistre inconnu*, Chambéry, Libr. Perrin. Louis-Frédéric Choisy : *Sainte-Beuve, l'homme et le poète*, Plon-Nourrit. G. Michaut : *Sainte-Beuve*, Hachette. — **1er Novembre** : Albert Lantoine : *Paul Verlaine et Quelques-uns*, « Direction du Livre mensuel ». Gaston Le Reverend : *La Revanche du Bourgeois, divertissements littéraires*, Maison Française d'Edition et Louis Jouan, à Caen. M. Esch : *En relisant Maupassant*, Edition de la « Revue Romande », Lausanne. Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, Crès. Victor-Emile Bouzon : *Les Solitaires*, Maison Française d'Art et d'Edition ». — **15 Novembre** : Noel du Fail : *Propos rustiques*, Introduction et notes de Jacques Boulenger, Bossard. Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal*, Dorbon aîné. Jean Hankiss : *Philippe Néricault Destouches, l'Homme et l'Œuvre*, Hegedus et Sandor, Debreczen. Alfred Berthier : *Xavier de Maistre*, Librairie Catholique, Emmanuel Vitte. — **1er Décembre** : J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes*, Edouard-Joseph. Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, Emile-Paul. Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence*, Editions de la Sirène. François Mauriac : *Petits essais de psychologie religieuse*, Société littéraire de France. Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*, Albin Michel. — **15 Décembre** : André Beaunier : *La Jeunesse de Madame de La Fayette*, Flammarion. Memento.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Janvier : Berthe Reynold : *L'Amour Minotaure*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, Librairie Théâtrale. Edouard Fonteyne : *L'Appassionata*, quatre actes en prose, aux éditions du Masque, Bruxelles. Gabriel Marcel : *Le Quatuor en Fa Dièze*, pièce en 5 actes, L'Information Théâtrale. — **1er Août** : François de Curel : *Théâtre Complet*, Crès et Cie, Edmond Rostand : *La Dernière Nuit de Don Juan*, « L'Illustration ».

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

15 Février : Les Electrices américaines (novembre 1920). Le suffrage des femmes en Italie. L'Union française pour le suffrage des femmes et les députées

allemandes. — **15 Juillet** : En France. Une conseillère municipale de Prague. Les Electrices belges. Aux Indes. — **15 Novembre** : En Suisse. En Angleterre. En Belgique. En Suède.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : R. Lespieau : *La Molécule chimique*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Ch. Moureu : *La Chimie et la guerre*, Science et Avenir, Masson. — **1er Février** : La Science et les spécialistes. — **1er Mars** : Marcel Boll : *Précis de Physique* (Introduction à une deuxième étude de la Mécanique et de la Physique), Dunod. Marcel Boll : *Cours de Chimie* (Lois générales ; Métalloïdes), à l'usage des candidats aux grandes écoles, 2e édition refondue, Dunod. J. Duclaux : *Les Colloïdes*, Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. Georges Bohn et Anna Drzewina : *La Chimie et la Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — **1er Avril** : Leclerc du Sablon : *Le Rôle de l'Osmose en Biologie, essai de physique végétale*, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. A Heyninx : *Essai d'olfactique physiologique*, thèse de la Faculté de médecine de Bruxelles, Vve F. Larcier, Bruxelles. Victor Henri : *Etudes de Photochimie*, Gauthier-Villars. Louis Farigoule : *Vision extra-rétinienne et le sens paroptique*, « Nouvelle Revue Française ». — **1er Mai** : Olga Metchnikoff : *Vie d'Elie Metchnikoff* (1845 1916), Hachette. Edmond Chouquet Guillon : *L'Esprit des fleurs et des végétaux*, histoire naturelle, philosophique et sentimentale du règne végétal ; 16 planches illustrées par l'auteur ; Edition d'art et de littérature. — **1er Juin** : A. Einstein : *L'Ether et la Théorie de la relativité*, traduction française par Maurice Solovine, Gauthier-Villars. A. Einstein : *La Théorie de la relativité restreinte et généralisée*, mise à la portée de tout le monde ; traduit d'après la dixième édition allemande par Mlle J. Rouvière, avec une préface de M. Emile Borel ; Actualités scientifiques, Gauthier-Villars. L. Fabre : Une nouvelle figure du monde ; *Les Théories d'Einstein*, avec une préface de M. Einstein, Payot. — **1er Juillet** : Edmond Perrier : *La Terre avant l'histoire* ; les Origines de la Vie et de l'Homme, Bibliothèque de synthèse historique, la Renaissance du Livre. E.-L. Bouvier ; *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion, Memento. — **1er Août** : Pierre Boutroux : *L'Idéal scientifique des Mathématiciens*, dans l'antiquité et dans les temps modernes, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Al.-C. Clairaut : *Eléments de géométrie*. Jean d'Alembert : *Traité de dynamique*. Lazare Carnot : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, les Maîtres de la pensée scientifique, Gauthier-Villars. L. Silberstein : *Eléments d'algèbre vectorielle et d'analyse vectorielle*, traduits de l'anglais par G. Matisse, Gauthier-Villars. Paul Appell : *Eléments de la théorie des vecteurs et de la géométrie analytique*, avec 57 figures, collection Payot. — **1er Septembre** : L'abbé Moreux : *Où en est l'astronomie ?* Collection des mises au point, Gauthier-Villars. Svante Arrhénius : *Le Destin des étoiles*, études d'astronomie physique, traduit par E. Seyrig, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. Emile Longuet : *De la Nébuleuse à l'Homme*, hypothèse cosmogonique et nouvelles théories sur la naissance et l'évolution de la vie terrestre, Ed. Privat, à Toulouse, et F. Alcan. Albert Baldit : *Etudes élémentaires de météorologie pratique*, Gauthier-Villars. Joseph Lévine : *Atlas météorologique de Paris*, Gauthier-Villars. — **1er Octobre** : Dr Magnus Hirschfeld : *Sexualpathologie* : ein Lehrbuch für Aerzte une Studierende, 3 volumes, A. Marcus et E. Weber, Bonn. Emile Devaux : *Infantilisme de l'homme par rapport aux anthropoïdes*, « Revue générale des Sciences », 15 mai. Maurice Phusis : *La chute de l'humanité*, J. Terrier. — **1er Novembre** : Edmond Perrier et Yves Delage. Georges Matisse : *Le Mouvement scientifique contemporain en France*, I, les Sciences naturelles, Payot. *L'Année biologique*, 25e année, Masson. Georges Bohn : *Le Mouvement biologique en Europe*, Collin. Fédération française des sociétés de sciences naturelles : *Faune de France*, P. Léchevalier. Frédéric Houssay et Louis Matruchot. Georges Bohn : *La Forme et le Mouvement*, essai de dynamique de la vie, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. — **1er Décembre** ; Georges Urbain : *Les Disciplines d'une Science* ; La Chimie. Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences, Encyclopédie scientifique, G. Dion. Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs aux phénomènes disparates*, Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan.

MUSÉES ET COLLECTIONS

15 Février : Musée du Louvre : exposition des nouvelles acquisitions ; inauguration d'une exposition Henri Regnault et de la salle réorganisée des bijoux antiques. Nouvelles décisions concernant le Musée du Luxembourg et le Musée de la Guerre. Dans les musées de la Ville de Paris : au Musée Cernuschi, au Petit-Palais, au Musée Carnavalet. Memento bibliographique. — **1er Avril** : Au Musée du Louvre : un portrait de Dürer ; donations et acquisitions nouvelles ; un tissu persan du xe siècle. Memento bibliographique : un album de dessins de Claude Lorrain. — **15 Juin** : Au Musée du Louvre : réouverture de la salle des Etats ; les nouvelles salles du XIXe siècle ; nouvelles acquisitions. — Au Musée Guimet. Au Musée de l'Armée. Le Vermeer de la collection Six. Memento bibliographique. — **15 Juillet** : Au Petit-Palais : les nouvelles salles Dutuit. Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition Fragonard ; réouverture des salles d'Extrême-Orient. A la Maison de Victor Hugo : exposition du théâtre romantique. Memento bibliographique. — **1er Septembre** : Au Musée du Louvre : acquisition de la *Mort de Sardanapale* de Delacroix et dons récents ; inauguration des nouvelles salles de la sculpture du XIXe siècle. Expositions au Musée Galliera, au Musée des Arts décoratifs, au Musée de Versailles, à la Malmaison et au Musée de Sèvres. La « Saison d'art » à Beauvais. Memento bibliographique. — **1er Décembre** : Le Congrès international d'histoire de l'art. Conférences gratuites au Musée du Louvre. La donation Edward Tuck au Petit Palais. Vente des Rembrandt de la collection Youssoupoff, du *Blue Boy* de Gainsborough et de la *Mrs Siddons* de Reynolds. Memento bibliographique.

MUSIQUE

1er Avril : La question de l'Opéra. Memento. — **1er Juin** : Opéra National : *Antar*, conte héroïque de M. Chékri Ganem, musique de Gabriel Dupont ; *Maïmouna*, ballet de M. Gabriel Growlez. Concerts Pasdeloup. — **1er Septembre** : Opéra National : *les Troyens*, d'Hector Berlioz ; *Daphnis et Chloé*, de M. Maurice Ravel. Ballets Russes : *Chout* de M. Serge Prokofieff.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Janvier : Vincent Van Gogh à Arles.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Mars : *Nuova Antologia* (1er et 16 janvier 1921) : l'Impératrice Eugénie et Francisco Arese, par le major général Carlo Pagani. — **1er Avril** : La question juive. — **1er Juin** : Les inexactitudes des mémoires du Lieutenant-général de Ryckel. — **15 Juin** : Psychologie de la question des zones. — **1er Août** : — Le rite mozarabe. — **15 Novembre** : La Suisse et les Habsbourg. — **15 Décembre** : Le Kaiser et la Neutralité de la Hollande.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Casanova le séducteur. — **15 Février** : Deux pastiches de Mallarmé donnés pour des originaux. — **15 Mars** : Lautréamont est-il un précurseur de notre roman d'aventure ? — **1er Mai** : Stendhal à Brunswick (1807-1808). — **1er Juin** : Joachim Gasquet. A propos du Symbolisme. — **1er Juillet** : Histoire de « Cléopâtre ». A propos du frontispice de « Parallèlement ». — **15 Juillet** : Le Testament d'Edmond de Goncourt. — **1er Août** : Les manuscrits de Marceline. — **15 Août** : Quelques minutes de la vie d'Albert Aurier. — **15 Septembre** : Verhaeren et la Russie. — **1er Novembre** : Le roman polonais de Bernardin de Saint-Pierre. — **15 Novembre** : La première édition française du « Neveu de Rameau ». Dumas père et ses continuateurs. Sur le Symbolisme. — **1er Décembre** : Une déesse égyptienne dans « Salammbô ». Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

15 Avril : Définition du Progrès. — **1er Octobre** : Le Principe de la Relativité d'Einstein. — **1er Novembre** : Note additionnelle à propos de « l'interprétation philosophique du Principe de la Relativité d'Einstein ».

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Karl F. Nowak : *Der Weg zur Katastrophe*, Berlin, E. Reiss. Docteurs Paul Voivenel et Paul Martin : *La Guerre des gaz, journal d'une ambulance Z*, avec une préface de Paul Bourget, Renaissance du Livre.—**15 Janvier :** Général Verraux : *La bataille des Flandres*, Van Oest. Louis Gillet : *La bataille de Verdun*, Van Oest. Florian-Charpentier : *L'Ouragan*, Editions du Fauconnier. Marcel Gay : *Le général Gouraud*, Payot. A. von Cramon, *Unser Oesterreich-Ungarischer Bundesgenosse im Weltkriege*, Berlin, E.-S. Mittler. — **1er Février :** L'abbé Pierre Lelièvre : *Le Fléau de Dieu*, Ollendorff. Pierre Loti : *La Mort de notre chère France en Orient*, Calmann-Lévy. Elisabeth Fox Howard : *Comment les quakers ont servi pendant la guerre*, Société chrétienne des amis, 20, Avenue Victoria. Scherz : *Il Cerchio Nuovo ou le Xe Cercle d'Enfer*, l'Ecole Emancipée, 29-31, rue Sainte, à Marseille. — **15 Février** : Erich v. Falkenhayn : *Der Feldzug derg. Armee gegen die Rumänen und Russen* 1916-17. 1er *Teil : der Siegeszug durch Siebenbürgen*, Berlin, E.-S., Mittler. — **1er Mars** : Général Mangin : *Comment finit la guerre*, Plon. Dr Gaston Top : *Un groupe de 75*, Plon. Baron de Maricourt : *L'Oise dévastée*, Félix Alcan. Maurice Wullens : *Pages de mon carnet*, Edit. de la revue « les Humbles », Dinard. Constantin Photiadès : *La victoire des Alliés en Orient*, Plon. Florence Finch Kelley : *What America did*, New York, Dutton. Fullerton L. Waldo : *America at the Front*, New-York, Dutton. Ernest Peixotto : *The American Front*, New York, Scribners. A. Corporal : *Field Ambulances Sketches*, New-York, Lane. Anna Chapin Ray : *Letters of a Canadian Stretcher Bearer*, Boston, Little Brown. Derby Holmes : *A Yankee in the Trenches*, Boston, Little Brown. Robert Whitney Imbrie : *Behind the Wheel of a War Ambulance*, New York, Mc Bride. Sartell Prentice : *Padre*, New-York, Dutton. Ruth Gaines : *Helping France*, New York, Dutton. Evangeline Booth et Grace Livingston Hill : *The War Romance of the Salvation Army*, Philadelphie, Lippincott. Vernon Kellogg : *Head-quarters Nights*, Boston, Atlantic Monthly Press. Vernon Kellogg : *Germany in the War and after*, New York, Macmillan. Claude M. Fuess : *Phillips Academy in the Great War*, New-Haven, Yale University Press. George J. Hecht : *The War in Cartoons*, New York, Dutton. Raoul Allier : *Roger Allier*, New-York, Association Press. — **1er Avril** : Général Regnault : *La 3e Division d'Infanterie (août 1914)*, Fournier. Général X. X. : *Réflexions sur l'art de la Guerre*, Lavauzelle. Ch. Baux : *Etudes sur le combat*, Payot. — **15 Avril** : De Ryckel : *Mémoires*, Bruxelles, « Notre Pays ». Abel Ducornez : *Les derniers jours de Longwy*, Bloud et Gay. Abel Lurkin. *Les ronces de fer*, La Renaissance d'Occident, 95, rue Berckmans à Bruxelles. Dr Mitkovitch : *Une voix serbe*, Payot. André de Poncheville : *Arras et l'Artois dévasté*, Alcan. — **15 Mai** : Henriette Célarié : *Le martyre de Lille*, Bloud et Gay. Henri Cochin, Nicolas Bourgeois et André de Poncheville : *Le Nord dévasté*, Félix Alcan. Georges Kimpflin : *Le premier souffle*, Perrin. Ernest Renault : 1914-1919, *Histoire populaire de la guerre*, Tolra, 28, rue d'Assas, et 76, rue de Vaugirard. — **15 Juin** : Le capitaine-pilote aviateur Fonck : *Mes combats*, Flammarion. H. Bornecque et Germain Drouilly : *La France et la Guerre*, Payot. Th. W. Koch : *Les livres à la guerre*, E. Champion. — **1er Juillet** : Général Cordonnier : *Une brigade au feu (Potins de Guerre)*, Lavauzelle. J. R. Foch : *Essai de Psychologie militaire*, Payot. Commandant P. Cassou : *Le Procès du général Fournier, gouverneur de Maubeuge*, Fournier. E. Guillot : *Précis de la Guerre de* 1914, Chapelot. Trustee : *Le Bilan de la Guerre*, Plon. — **15 Juillet** : Jean Desflandre : *Rennbahn*, Plon. J. Revel : *L'effort militaire des Alliés sur le front de France*, Payot. L. Capello : *Note di guerra, Vol. 1, Dall'inizio alla presa di Gorizia*, Milano, Treves. René de Chavagnes : *De Guynemer à Fonck*, Etienne Chiron. René Arcos : *Pays du Soir*, « Le Sablier », Genève. Jean-José Frappa : *Makédonia*, Flammarion.— **1er Août :** Raymond Poincaré : *Les Origines de la guerre*, Plon. *Messages, allocutions, discours, lettres et télégrammes*, tome III, Bloud et Gay. Louis Piérard : *De moins cinq à la délivrance*, G. Crès, Maurice Lamertin, Bruxelles. Canudo : *Reflets du feu*, La Renaissance du Livre. Jacques Ancel : *Les travaux et les jours de l'Armée d'Orient*, Bossard. Ambroise Got : *L'Affaire Miss Cavell*, Plon. — **15 Août** : Callwell : *Experience of a dug-out*, London, Constable. Vice-Amiral Ronarc'h : *Souvenirs de la Guerre*, I, Payot. Général Buat : *Hindenburg*, Chapelot. Colonel Becker : *Trois conférences sur Ludendorff*, Berger-Levrault. Lieutenant-colonel Thomas-

son : *Les Préliminaires de Verdun*, Berger-Levrault. H. Bordeaux : *La Bataille devant Souville*, Renaissance du Livre. Commandant de Civrieux : *La Grande Guerre*. Paul Ginisty et Capitaine Maurice Gagneur : *Verdun*, Garnier. Charles Benoist : *L'Europe en feu*, Perrin. Paul Cazin : *L'Humaniste à la guerre*, Plon. Benjamin Vallotton : *A tâtons*, Payot. — **15 Septembre :** Edouard Schuré : *Lettres à un combattant* (Alphonse Roux), Perrin. Jean Lartigue : *A l'Ecole du réel*, La Connaissance. Jean Rateau de Laudeville : *Les Chevalier du Fox-Trot noir*, J. Buguet-Comptour, Mâcon. Duc de Doudeauville : *Au service de la France*, Emile-Paul. — **1er Octobre :** Sir George Arthur : *Kitchener et la Guerre* (1914-16), traduction de M. P. Alaux, Payot. Amédée Britsch : *Le Maréchal Lyautey*, La Renaissance du Livre. Charles Le Goffic : *La Marne en feu*, Alcan. Jean Drève : *Le troupeau*, Edit. du Pays belge, à Bruxelles. René Simonin : *La Cité sans cloches*, Imp. Strasbourgeoise, Strasbourg. Frédéric Regamey : *La Caricature allemande pendant la guerre*, Berger-Levrault. — **15 Octobre :** Colonel F. Feyler : *La campagne de Macédoine*, édit. d'art Boissonnas, Genève. Général Jouinot-Gambetta : *Uskub, le rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire*, Berger-Levrault. Gaston Deschamps : *La Somme dévastée*, F. Alcan. Georges Motte : *Les vingt mille de Radinghem*, Bloud et Gay. Etienne Burnet : *La Tour blanche*, Flammarion. Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin. — **1er Décembre :** L. Capello : *Per la Verità*, Milano, Treves. L. Capello : *Note di guerra*, vol. II, Milano, Treves. L. Cadorna : *La Guerra alla fronte italiana*, Milano, Treves, 2 vol. Léon Bocquet : *Courages français*, Payot. Michel Georges-Michel : *Le Bonnet rose*, l'Edition. R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe* Edit. d'art Boissonnas, à Genève. Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des Taxis de la Marne*, Chapelot.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Fr. Paulhan : *Les Transformations sociales des sentiments*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. Marie Bonaparte : *Guerres militaires et Guerres sociales*, E. Flammarion. Dr Gustave Le Bon : *Psychologie des temps nouveaux*, E. Flammarion. J. Sageret : *Philosophie de la Guerre et de la Paix*, Alcan. H. Spont : *Psychologie de la Guerre*, Perrin et Cie. Paul Choisnard : *L'Education psychologique, à propos de la Grande Guerre*, H. Durville. Memento. — **15 Mars :** Retour de la psychologie française à ses origines. G. Dwelshauvers : *La Psychologie française contemporaine*, Alcan. *Œuvres de Maine de Biran, Tome I, Le Premier Journal*, Alcan. Maine de Biran : *Mémoires sur les Perceptions obscures*, A. Colin. Gabriel Séailles : *La philosophie de Jules Lachelier*, Alcan. — **1er Juillet :** E. d'Eichtal : *Du rôle de la Mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives*, Alcan. E. Rignagno : *Psychologie du Raisonnement*, Alcan. E. Seillière : *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantique*, La Renaissance du Livre. E Seillière : *George Sand, Mystique de la Passion, de la Politique et de l'Art*, Alcan. René Gillouin : *Une nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française*, Bernard-Grasset. Maxime de Montmorand : *Psychologie des Mystiques catholiques orthodoxes*, Alcan. Ossip-Lourié : *La Graphomanie*, Alcan. Memento. — **15 Août :** R.-W. Emerson : *Hommes représentatifs* (Traduction J. Izoulet et F. Roz), Crès et Cie. Orison Swet Marden : *Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale* Fischbacher. Jules Huré : *Les postulats de la vie*, Fischbacher. Dr E. Osty : *Le sens de la vie humaine*, La Renaissance du Livre. Paul Oltramare : *Vivre*, Georg, Genève. Marc Dufaux : *Quelques pages*, Edition de la «Revue Romande», Lausanne, Sédir : *Le Devoir spiritualiste*, 31, rue de Seine, Paris. Elim Demidoff : *Points de repère*, Crès et Cie. Fernand Crooy : *Aux Artistes, Entretiens Philosophiques*, Librairie Y. Delannoy, Bruxelles. Perceval Frutiger : *Volonté et Conscience, Essai de Monisme spiritualiste*, F. Alcan. Léon Brunschwicg : *Nature et Liberté*, Ernest Flammarion. Marcel Labordère : *Une profession de foi cartésienne*, Armand Colin. Henri Guillou : *Essai de Philosophie générale et élémentaire*, Alcan. G. Reynoard : *Scepticisme ou Retour à la Foi*, Société Française d'imprimerie et de librairie. Carlos de Lazerme : *Essais et Propos*, Camille Bloch. — **1er Octobre :** A. van Gennep : *L'Etat actuel du Problème totémique*, Ernest Leroux. Raoul Fauconnet : *La Responsabilité*, Alcan. Dr Ph. Hauser : *Evolution intellectuelle et religieuse de l'Humanité*, Alcan. — **15 Décembre :** M. Esch : *Notre métier*, Notes d'un professeur, Luxembourg, Linden et Hansen, 1911. Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils*

enfin des hommes ? Alcan, 1921. J. Demoor et Tobie Jonckheere : *La science de l'éducation*, Bruxelles, Lamertin. Alexandre Murat : *L'Ecole Nationale de Demain*, F. Nathan. Alexandre Murat : *La Morale à l'école nationale de demain*, F. Nathan. Paul Lapie : *Pour la raison* (nouvelle édition), Rieder. Mlle J. F. Renault : *Manuel de Morale*, F. Alcan. Jacques Maritain : *Eléments de philosophie*, P. Téqui.

LES POÈMES

1er Janvier : Amélie Murat : *Bucoliques d'Eté*, « les Poètes de la Renaissance du Livre ». André David : *Les Libellules Crucifiées*, J. Meynial. Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel ; I, La Beauté*, éditions du « Divan ». Pierre-Albert Birot : *La Triloterie*, poèmes composés en 1918 ; une gravure de Léopold Survage et un dessin en couleur de F. T., « Sic ». Paul Vaillant-Couturier : *XIII Danses Macabres*, quatorze dessins de Jean d'Espony, Editions « Clarté ». Marcel Willard : *Tour d'Horizon*, dessins de Raoul Dufy, Au Sans-Pareil. Philibert de Puyfontaine : *Le Jardin de Gozaki*, Bernard Grasset. Emile Labroue : *Poèmes virils*, Edouard Champion. Antonin Bideau : *Poèmes*, Sansot. Henri Gelly : *Victoires et Lumières*, Sansot. André Langrand : *La Flamme au Cœur*, A. Watton, Saint-Etienne. Henry de Chalys : *Petites Filles*, « Association des Jeunes Littérateurs et Artistes Français ». Georges Ben-Aben : *Les Paysages Amoureux*, « la Grande Revue ». — **1er Février** : Stéphane Mallarmé : *Vers de Circonstance*, avec un quatrain autographe, « Nouvelle Revue française ». Raoul Ponchon : *La Muse au Cabaret*, Fasquelle. Tristan Derème : *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*, Emile-Paul frères. Paul Fort : *Ballades françaises. Mortcerf*, nouvelle édition revue et augmentée, Figuière.— **15 Février** : Paul Valéry : *Le Cimetière marin*, Emile-Paul. Paul Valéry : *Album de vers anciens*, A. Monnier et Cie. Léon Moussinac : *Les Reflets du Bonheur, suivis de Dialogues passionnés*, La Maison française d'Art et d'Edition. Henry Charpentier : *Le Poème d'Armageddon*, « La Connaissance ». A. Lefranc : *De l'Univers à Dieu*, Gabriel Beauchesne. Jean Comigne : *Les Quinze Tonnelles de Marie*, Impr. E. Aubin, Ligugé. Estienne : *Poésies posthumes*, Sansot. Pierre Lély : *La Guirlande*, Figuière. M. Sauvage : *Quelques choses !...* préface de Ph. Lebesgue et 3 images par F. M. Berthet, « la Veilleuse ». Henri Brimeux : *Par la Campagne et la Cité*, Figuière. De Pouvreau-Báldy : *Les Eclats, poèmes du Front*, Sansot. André Schmitt : *Dernière Intimité d'un Combattant*, Picart. Aristide Marie : *Notre-Dame la France*, Figuière. Félix Colomb-Brun, lauréat de l'Académie Française : *Les Triomphes, I, la Lyre de Fer ; II, la Lyre d'Or*, Lemerre. Robert Tardiveau : *Poèmes Vendômois, Poésies diverses*, Imprim. H. Chartier, Vendôme. Olivier de Rougé : *Pages Romaines*, Bernard Grasset. Philédès : *La Faunesse*, E. Fasquelle. Raymond Febvre : *L'Ame des Soirs, poèmes en prose*, préface en vers de Guillot de Saix, Impr. du Commerce, Nice. Marc Leclerc : *En lâchant l'Barda !* Crès. — **1er Mars** : Comtesse de Noailles : *Les Forces Eternelles*, A. Fayard. Lucienne Gaulard-Eon : *Paris*, Garnier frères. Nelly Zananiri : *Le Jardin Matinal*, préface de Paul Géraldy, A. Messein. Claude Halbrand : *Poèmes de la Vie*, préface de Fernand Gregh, Berger-Levrault. Marcelle de Joannis : *Mon Cœur sous la Pluie*, Imprimerie littéraire. Marthe de Libermont : *La Dernière Etape*, scène en vers, et *Quelques Poèmes* avec trois derniers dessins de Louis-Vaux, Floury. Suzanne Martinon : *Le Salut de l'Aurore*, Garnier frères. Etiennette Beuque : *Pour l'Honneur* (1914) ; *Pour l'Idéal* (1917), lettre-préface de M. Louis-Havet, membre de l'Institut, Maison Rapide. Germaine Emmanuel-Delbousquet : *La Flûte de Buis*, avec un portrait de l'auteur, A. Messein. Marie Le Franc : *Les Voix du Cœur et de l'Ame*, la Compagnie d'Imprimerie Perrault. Mathilde Delaporte : *La Poésie de Vivre*, Jouve. Magdeleine de Lapártic : *Pour nous Deux*, Sansot. Marguerite Burnat-Provins : *Heures d'Hiver*, Emile-Paul. Marguerite Burnat-Provins : *Poèmes troubles*, Sansot. Marguerite Burnat-Provins : *Le Livre du Pays d'Ar Mor*, Ollendorff. — **1er Avril** : Gauthier-Ferrières : *Le Miroir Brisé*, sonnets, « les Gémeaux ». Philéas Lebesgue : *Les Servitudes* (2e série), *La Grande Pitié*, Sansot. Henri Barbusse : *Pleureuses*, E. Flammarion. Georges Gay : *Préludes*, édition du Fauconnier. J. de Cours : *Treize chansons pour exprimer la Vie*, avec une gravure sur bois originale de Gabriel Fournier, « la Phalange ». Jacques Robertfrance : *Les Poèmes dans la Maison Triste*, décorés de bois dessinés et gravés par Jean-Paul Dubray, Les Editions Le Livre et l'Image. Pierre Tournier : *Solitude*, « la Connaissance ».

André Romane : *Les Pipeaux du Faune*, préface de Fernand Gregh, hors texte de Louis Oury, « les Gémeaux ». Louis des Courières : *La Flûte de Roseau*, illustrations de Notor, A. Messein. Charles Boulen, cultivateur à Saint-Maclou-de-Folleville, au Pays de Caux : *Sonnets pour la Servante*, Laverdure, Alençon. Henri Davoust : *L'Habit d'Arlequin*, avec une préface de M. Racine, de l'Académie Française, dessins de Louis Latapie et François Berthet, anciens combattants, Librairie des « Lettres ». Henri Hertz : *Lieux communs*, frontispice de Alexandre Noll, « Cahiers de l'Artisan ». Gilbert de Voisins : *Fantasques*, G. Crès. Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques*, Perrin. André Salmon : *Le Livre et la Bouteille*, Camille Bloch. — **1er Mai** : Albert Erlande : *Niobé*, Garnier frères. Charles Derennes : *Perséphone*, Garnier frères. Camille le Mercier d'Erm : *Léda*, « les Gémeaux» .Maurice Valette : *Le Coffret aux clous d'or*, « les Gémeaux ». Ernest Prévost : *L'Ame Inclinée*, Jouve. Maurice Gervais : *La Lumière qui n'est plus*, Société Mutuelle d'Edition. Edmond Sée : *Notre Amour*, Flammarion. Pierre de Nolhac : *Vers pour la Patrie*, Emile-Paul frères. Henri Flaud : *Makedonia*, Figuière. Albert Hennequin : *La Hotte de Simples*, fac-similé du manuscrit, Office général d'édition. Mussy-Roncey : *Dans le Bleu des Vosges*, H. Masseult, Châtillon-sur-Seine. Marcel-Albert Macé : *Lambeaux*, préface de Gabriel Brunet, « les Tablettes », Saint-Raphaël. Pierre Coutras : *Les Poèmes du Chauffeur*, « Revue des Indépendants ». Jo. Ginestou : *Rimes Impertinentes*, Société mutuelle d'édition . Louis Gratias : *Les Renouveaux*, dix-huit bois gravés de Fernand Olié, « Images de Paris ». Jean Gaultier : *Les Chants de la Pierre et du Feu*, Louis Rouart. — **1er Juin** : Charles Morice : *Le Rideau de pourpre*, portrait d'après Eugène Carrière, Messein. Joachim Gasquet : *Le Bûcher Secret*, Librairie de France . Maximilien Buffenoir : *Les Bonheurs fragiles*, Emile-Paul frères. Louis Lefebvre : *La Prière d'un homme*, Perrin. R. de la Rougefosse d'Arc : *Les Séparations*, Maison française d'éditions . De Pouvreau-Baldy : *Le Bréviaire d'Amours, poèmes au Pastel*, Sansot. Alexandre Goichon : *La Fuite de l'Heure*, « les Gémeaux » Fernand Leprette : *Triptyque*, « Grammata », Alexandrie. Jacques Heugel : *Le Souffle embrasé*, Calmann-Lévy. Fagus : *Le Jeu parti de « Futile »*, sur le roman de M. François Bernouard, la Belle Edition Fagus : *La Danse Macabre*, Ed. Malfère, Amiens. Charles Tillac : *Une nuit de téléphonie aux Eparges*, illustrations d'Albert Bénézech, « Plume au vent ». Maurice Bouchor : *Pendant la Guerre*, chez l'auteur. Philippe Dufour : *Ombres sur la Paix*, avec bois dessinés et gravés par Jean-Jules Dufour, Floury. Georges-Eugène Bertin : *L'Ame d'un Français*, Sansot. H. René Lafon : *L'Année Terrible et Charmante*, Messein. R. de Manoel-Saumane : *Les Torches*, Société mutuelle d'Edition. Albert Puech : *Le Triomphe de l'Aile*, avec des pages liminaires inédites de Marie Lenéru, Maison française d'Art et d'Edition . Charles Plisnier : *La Guerre des hommes*, Maison française d'Art et d'Edition». Louis Gradlans : *La Route Sanglante*, Marseille, Impr. méridionale. Charles Aillioud : *La Tristesse du Vainqueur*, Daragon.Henri Fauvel : *Paul Deschanel*, sans nom d'éditeur. — **1er Juillet** : Guillaume Apollinaire: *Alcools*, « Nouvelle Revue française ». Georges Duhamel : *Elégies*, « Mercure de France ». Georges Chennevière : *Poèmes* 1911-1918, la Maison des Amis des Livres. — **15 Juillet** : Charles Vildrac : *Chants du Désespéré*, « Nouvelle Revue Française ». Jules Romains : *Le Voyage des Amants*, « Nouvelle Revue française ». André Spire : *Tentations*, Camille Bloch. Albert Cohen : *Paroles Juives*, G. Crès. Albert de Neuville : *Epigrammes à la Japonaise*, Ch. Bosse. C. de Lazerme : *Tendre Paris*, Société Mutuelle d'Edition. Paul Eluard : *Les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, précédé d'exemples*, note de Jean Paulhan, au Sans-Pareil. Louis Aragon : *Feu de Joie*, avec un dessin de Pablo Picasso, au Sans-Pareil. — **1er Août** : Guy-Charles Cros : *Pastorales parisiennes*, François Bernouard. Georges Périn : *Les Fêtes dispersées*, « la Phalange ». Paul Jamati : *Le Vent de Guerre*, Edition « Rythme et Synthèse ». Henry J.-M. Levet : *Poèmes*, précédés d'une Conversation de MM. Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud, portrait par Muller, la Maison des Amis des Livres. Jean de la Ville de Mirmont : *L'Horizon chimérique*, poèmes ornés de bois gravés par Léon Dusouchet, Société Littéraire de France. Georges Sabiron : *Fragment d'un grand dessein*, Crès. Marcel Descamps : *Le Jardin Sentimental*, Bordeaux, J. Bière. Roger Bœufgras : *Cendres Douloureuses*, Edition de « Aujourd'hui ». Adrien Maréchal : *Miniatures*, Messein. Pierre Dominique : *Fumées*, édition du « Scarabée ». A. Chaboseau : *La Halte à l'Ombre*, Maison française d'Art et d'Edition. Jean-Michel Renaitour : *Che-*

veux au Vent, Jouve. Alexis Couët : *Les Amantes*, Edition du « Livre mensuel ». Gaspard Michel : *Dione*, Emile-Paul frères. Roger Frêne : *Les Nymphes*, avec cinq dessins de Modigliani, Ronald Davis. Max Jacob : *Le Laboratoire Central*, au Sans-Pareil. Marcel Sauvage : *Voyage en Autobus*, avec 4 images de Max Jacob, aux éditions « Liber ». — **1er Septembre** : M. Th. Gadala : *La Symphonie éternelle*, Société littéraire de France. Germonde : *Je dors et je veille*, Sansot. Jeanne Termier-Boussac : *Poèmes*, 1915-1920, Bernard Grasset. Nelly-Roussel : *Ma Forêt*, Imp. Cresson frères. Vivian Gretor : *Un Jour... et d'autres*, Sansot. Odette Albert-Lambert : *La Belle Confidence*, Fast. Marie Noël : *Les Chansons et les Heures*, Sansot. Régine Callaud-Belisle : *Les Heures qui sonnent*, les Œuvres Nouvelles. Louise Lafay : *Impressions et Souvenirs*, « les Tablettes ». Marie Jonesco : *Les Poèmes du Silence*, préface de Jean Richepin, de l'Académie française, Figuière. Madame de Montgomery : *A Racine*, Impr. J. Aubert, Versailles. Fanny Darfeuil : *A l'ombre du Drapeau*, Emile-Paul frères. Drasta Houël : *Les Vies légères*, les Œuvres nouvelles. Jules Bernex : *A l'Ombre de la Coiffe Blanche*, Librairie de France. Madame X... (Paul Reboux) : *Trente-Deux Poèmes d'Amour*, Flammarion. Paul-Louis Grenier : *L'Archipel Enchanté*, Société littéraire de France. Victor Ad. Romano : *Poèmes*, Alexandrie, Impr. Mizrabi. — **1er Octobre** : André Spire : *Samael*, G. Crès. Paul Fort : *Au pays des Moulins (le Voyage de Hollande)*, suivi de *Comme une Solennelle Musique*, Fasquelle. Paul Fort : *Hélène en fleur et Charlemagne*, « Mercure de France ». Tristan Derême : *Le Poème des Chimères Etranglées*, Emile-Paul frères. Georges Aimel : *Poèmes du bord de la Mer* (1907-1913), Lons-le-Saunier, impr. L. Declume. Robert Boudry : *Prédilections*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Chrysis et Fontelroye : *Les Merveilleuses confidences*, Albert Lambert. Henri Petiot : *Quelques poèmes des Beaux soirs d'été*, « Revue des Indépendants ». Paul Verdier : *Myrtes et Asphodèles*, Sansot. René d'Avenay : *La Flûte Evocatrice*, préface de Henri Barbusse, Messein. Edmond Rocher : *Le Prestige du soir*, édition de « Belles-Lettres ». Alfred Dubois : *Cristaux*, Ch. Bosse. Georges Piguet : *Dilections*, images de Pierre Hessat, Picart. Georges Brissinizakis : *Les Quatrains de la Haine*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Georges Brissinizakis : *Restauratio omnium*, Impr. Nouvelle, Alexandrie (Egypte). Alberto Ramos : *Le Chant de Bienvenue pour le Roi*, Rio de Janeiro. Emile Moussat : *Sous le Ciel d'Allemagne*, « les Gémeaux ». G.-B. Juéry : *Epaves de Jeunesse*, s. n. d'éditeur. — **1er Novembre** : Charles Maurras : *Inscriptions*, Librairie de France. Xavier de Magallon : *L'Ombre*, Librairie de France. André Fontainas : *L'Allée des Glaïeuls*, Librairie de France. Comtesse de Noailles, Pierre Camo, Charles Derennes Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry : *La Pléiade*, « Librairie de France ». Ch.-Th. Feret : *La Normandie exaltée*, Eug. Rey. Jean de Lestre : *La Danse entre les Flambeaux*, Catin. J.-S. Bardin : *Profils et Médaillons Littéraires*, Société Mutuelle d'Edition. Louis Durieux : *Premières Poésies*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Raoul Follereau : *Premières Poésies*, Impr. Fortin, Nevers-Paris. Raymond Carette : *Un doigt sur les Lèvres*, Saint-Raphaël, « les Tablettes ». Marcel Houin : *Renaître* ! Orléans, Aug. Gout. J. L. Carlos : *Feuilles-séchées*, Lille, Imprim. centrale du Nord. André Corbier : *Bouma N'zia, petite fille noire*, avant-propos de M. Jean Camp, Editions de « l'Effort ». Maurice Brillant : *Musique Sacrée, Musique Profane*, Garnier frères. Maurice Levaillant : *Des Vers d'Amour*, Garnier frères. Roger Gaillard : *L'If et les Constellations*, « les Feuilles Libres ». Maurice Boucher : *Nouveaux Poèmes*, « les Gémeaux ». Fagus : *Jonchée de fleurs sur le Pavé du Roi*, Nouvelle Librairie Nationale. — **1er Décembre** : Henri de Régnier : *Vestigia Flammae*, « Mercure de France ».

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Décembre : — Espionnage.

PRÉHISTOIRE

15 Octobre : Jacques de Morgan : *L'Humanité préhistorique. Esquisse de Préhistoire générale*, Paris, Renaissance du Livre. Ernest A. Parkyn : *An Introduction to the study of Prehistoric art*, Londres, Longmans. Harold Bayley : *Archaic England, an Essay in deciphering Prehistory from megalithic monuments, earthworks, customs, coins, place-names and Faerie superstitions*, Londres, Chap-

man and Hall. Memento : publications de R. de Saint-Périer, R. Forrer, Louis Galle, J. Maertens, Bossavy, Boulanger, J. Maury, Isaïe Dharvent.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Dans tous les numéros : auteurs, titres, éditeurs, prix.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Etienne Richet : *Le problème colonial*, Editions de « l'Autre France », Paris, 1920. — **15 Février** : L'affairisme colonial. — **1er Mars** : Bolchévisme et Colonies. — **15 Juin** : Les Colonies et la Société des Nations. — **15 Septembre** : *La mise en valeur des colonies françaises* : projet de loi de M. Albert Sarraut. Memento. — **15 Novembre** : Le congrès pan-noir.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

15 Juin : Le projet de réorganisation des chemins de fer d'intérêt général. Examen critique de deux réformes envisagées dans le projet — **1er Juillet** : Le deuxième Congrès du Livre (13-18 juin 1921). — **1er Octobre** : Les aspects de la crise actuelle.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Frais de justice criminelle ; taxe des témoins ; garde des scellés ; transport des magistrats ; indemnité des jurés. Honoraires des experts. Amendes et décimes, Présomption de vente. Dation en paiement. — **15 Février** : Avortement : Tentative, Provocation à l'avortement, Propagande anticonceptionnelle. Droit de suite des artistes. Loyers : Point de départ de la prorogation des baux. Propriété littéraire : Contrat d'édition. Droits de l'éditeur. Traduction d'une œuvre cédée. — **15 Mars** : Crime impossible : Tentative et commencement d'exécution, pratique de la correctionnalisation. Droit de réponse : Affaire Silvain et Jaubert contre Doumic. — **15 Mai** : Partie civile : Constitution, Paiement des frais de Justice. Amnistie : Casier judiciare, Bulletins n° 1 et n° 2, Grâce, Réhabilitation. Compétence des tribunaux de commerce, Publication d'un Journal, Acte de commerce. Contrefaçon, Cinéma, Œuvre littéraire, Tableau. — **1er Juillet** : Vagabondage : Responsabilité pénale des mineurs, majorité pénale. Prostitution des mineurs. Organisation judiciaire en Indo-Chine, juges de paix indigènes. Diffamation : Affaire Desserey-Dumur, Fait historique. — **1er Août** : Affaire Desserey contre Dumur : Diffamation. Conscience du préjudice. Intention de nuire. Délit et quasi délit. Délit contraventionnel. Bonne foi. Calomnie. Histoire contemporaine. Droits de l'historien. — **1er Septembre** : Flagrant délit. Droit de défense. Inculpé et prévenu. Propriété littéraire et artistique. Indivisibilité d'une œuvre faite en collaboration. Droits des héritiers. Forme des arrêts. Droit des gens. Droit assyrien. — **15 Décembre** : Salaires et petits traitements : Saisie-arrêt, Cession du dixième, Dettes alimentaires. Loi du 29 juillet 1881 sur la Presse, Calomnie et Diffamation. Diffamation des citoyens chargés d'un service ou mandat public, Injures, Compétence, Jury, Droit de récusation. Outrages aux bonnes mœurs. Affiche.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : La limitation des armements et la limitation des moyens de destruction. A propos de l'*Odyssée d'un transport torpillé*. — **1er Avril** : La guerre sous-marine et la politique allemande. — **15 Mai** : Les idées napoléoniennes et la dernière guerre. — **15 Juillet** : Le programme naval. La crise des marines de guerre. Quelques précisions sur la Bataille du Jutland. — **15 Septembre** : Lieutenant-Colonel E. Mayer : *La Guerre d'hier et l'Armée de demain*, Garnier. B. A. R. : *L'armée nouvelle et le service d'un an*, Plon. Memento. — **15 Décembre** : Le Congrès de Washington et les perspectives de la marine française.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Mai : Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe dans l'Eglise romaine*, 1827-1869, Emile Nourry. — **1er Décembre** : Card. Dominique Ferrata : *Mémoires*, 3 vol., Desclée.

RÉGIONALISME

15 Mars : Nice et la Riviera.— **15 Mai** : Un grand prix algérien de littérature. — **15 Juillet** : Lyon. — **1er Août** : L'Armorique nouvelle riche. J.-P. Calloc'h : *A genoux*, Lais Bretons, accompagnés d'une traduction française de Pierre Mocaer, Introduction de René Bazin, de l'Académie Française. Préface bilingue de Joseph Loth, de l'Institut, Plon-Nourrit. Memento. — **15 Août** : Le Musée de Grenoble et ses récentes transformations — **1er Novembre** : Afrique du Nord. Le Père Robin (Stéphen Chaseray) : *Récits du Djebel Melhouf*, Boet, Constantine. Auguste Cour : *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun*, Boet, Constantine. — **15 Novembre** : Lyon. — **1er Décembre** : Les fêtes de Montpellier.

LES REVUES

1er Janvier : *Les Ecrits nouveaux* : un exemple de la méthode de travail de G. Apollinaire, par M. André Billy. *Le Correspondant* : trois mots de Barbey d'Aurevilly. *La Revue Universelle* : M. Léon Daudet : souvenirs sur Mistral et pamphlet contre Emile Zola. *La Revue de Paris* : quatrains d'Omar Khayyam traduits par M. Claude Anet. *L'Esprit nouveau* : enquête: « Doit-on brûler le Louvre ?» Memento. — **1er Février** : *La Revue Mondiale* : enquête sur les tendances de la jeunesse. *Revue des Deux Mondes* et *La Revue de la Semaine* : le comte Tisza, d'après MM. Tharaud et d'après un diplomate. *La Revue Critique* : fleurs de P.-J. Toulet à Jeanne d'Arc. *Le Bulletin de la vie artistique* : les beaux-arts et la Russie des Soviets. *La Revue hebdomadaire* : « La Puissance des Ténèbres » et l'opinion d'Augier, Dumas fils et Sardou, en 1888. Memento. — **1er Mars** : *Essais Poétiques* : « A une folle adorée », poème burlesque fort réussi. *Revue des Deux Mondes* : l'été de 1914 à la cour de Russie ; mémoires de M. Maurice Paléologue. *Fortunio* : Wells plagiaire. *Revue bleue* : L'Enseignement du français dans la Chine républicaine. *Le Thyrse* : Ch. van Lerberghe d'après ses lettres. *Le Correspondant* : « Souvenirs de ma vie », par M. Francis Jammes. Memento. — **1er Avril** : *La Lumière* : M. Poincaré, avant, pendant et depuis la guerre. *La Revue universelle* : M. Mermeix : l'armistice de 1918. *Feuilles au vent* : un document pour les spirites. *Rythme et Synthèse* : un poème de M. Lecontour. Memento. — **1er Mai** : *La Revue de France* vient de paraître : lettres de l'ex-tsarine à Nicolas II. *Essais critiques* : recommandation. *La Revue de Paris* : Victor Segalen, par M. Gilbert de Voisins. *La Connaissance* : Edmond de Goncourt, par M. Frantz Jourdain. *La Revue hebdomadaire* : Ernest Renan et Ernest Psichari. Memento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue Française* : Alain et la guerre. *La Revue mondiale* : M. Gaston Fleury dénonce la mortalité des adolescents causée par la vie chère, causée par « nos Boches de l'Intérieur ». *Le Sphinx* : horoscope de 1921. *La Revue de la Semaine* : Baudelaire, d'après M. L. Flottes, agrégé. *La Revue de Paris* : Stances baudelairiennes, par M. Henri de Régnier. *La Revue de l'Epoque* : litanies de midi par Man'ha Masset. Memento. — **1er Juillet** : *La Revue hebdomadaire* : Souvenirs d'Antoine sur le Théâtre-Libre. *La Renaissance* : M. F. Strowski explique « la critique universitaire ». *Pour le Plaisir* : un poème de M. Louis Thomas. *Revue des Deux Mondes* : MM. J. et J. Tharaud montrent un type de révolutionnaire juif en Hongrie : Tibor Szamuely. *Les Cahiers idéalistes* : M. Léon Bazalgette montre un type de révolutionnaire juive en Allemagne : Rosa Luxembourg. Memento. — **1er Août** : *La Revue de Genève* : Bernard Shaw et la guerre. *Revue des Deux Mondes* : le nouveau roman de M. Henri Lavedan. *L'Europe Nouvelle* : un point d'histoire, à propos de M. Denys Cochin et du général Mangin. *La Criée* : poème de M. Mario-Montanard. *Je sais tout* : un nouveau riche berlinois vu et entendu par M. Ed. Helsey. Memento. — **1er Septembre** : *La Revue Universelle* : Les banques contre la nation depuis 1918. *La Revue de France* : le journal de Marie Lenéru. *La Revue de la Semaine* : New-York, par M. Louis Thomas. *L'Encrier* : son but nouveau. Memento. — **1er Octobre** : *Revue de France* : une lettre de Jésus, recueillie par M. A. t'Serstevens, à Amalfi. *Revue des Deux Mondes* : une scène aux Tuileries, entre Napoléon III et l'impératrice. *La Renaissance* : enquête sur le cinéma, provoquée par M. Lucien Wahl : quelques réponses. *La Revue Universelle* : M. Francis Jammes à la chasse. *La Criée* : épitaphe du Soldat inconnu, par M. Jean Catel. Memento. — **1er Novembre** : *La Revue de France* : une confession de Marie Lenéru. *Revue des Deux Mondes* :

l'agonie et la mort de Napoléon,d'après Saint-Denis dit Ali, second mameluk. *La Revue mondiale* : M. Walter Wynn prétend avoir prouvé la survivance humaine, au moyen de photographies et de conversations tirées de l'au delà. *L'Opinion* : réponse du professeur Branly à l'enquête : « Les morts vivent-ils ? » où l'illustre physicien réclame un contrôle garanti des expériences du spiritisme et leur répétition. Memento. — **1er Décembre :** *La Connaissance* : M. Frantz Jourdain conte un beau trait d'Alphonse Daudet. *La Revue de France* : Edmond Rostand d'après Mme de Noailles et M. Henri de Gorsse. *La Revue hebdomadaire* : Rodin et M. Anatole France parlent de la beauté menacée de Paris. *L'Aube* : poème de M. J. Delteil. *La Revue de l'Afrique du Nord* : naissance. *La Revue de la Semaine* : M. Paul Bourget parle du roman. Memento.

LES ROMANS

15 Janvier : Georges Duhamel : *Confession de minuit*, «Mercure de France». André Salmon : *La négresse du Sacré-Cœur*, « Nouvelle Revue Française ». André Billy : *Barabour ou l'harmonie universelle*, Renaissance du livre. Charles Derennes : *Vie de Grillon*, Albin Michel. André Corthis : *Sa vraie femme*, Fasquelle. Georges Lecomte : *Bouffonneries dans la tempête*, Fasquelle. Pierre Hamp : *Les Chercheurs d'or*, Nouvelle Revue française. Edmond Hue et Robert Destez : *L'équation du 13e degré*, Albin Michel. Ch. et H. Omessa : *La dernière tsarine*, Renaissance du Livre. Henri de Régnier : *Esquisses vénitiennes*, «Mercure de France». Pierre Mille : *La nuit d'amour sur la montagne*, Flammarion. Marguerite Bodin : *Les psaumes d'amour*, E. Figuière. Jeanne Landre : *Un auteur folichon*, Ferenczi. Francis Picabia : *Jésus-Christ rastaquouère*, Sans-Pareil. Francis Jammes : *Le Bon Dieu chez les enfants*, Plon. Boutet de Monvel : *Saint François d'Assise*, Plon. — **15 Février** : Henri Bachelin : *Le Bélier, la brebis et le mouton*, Flammarion. J.-H. Rosny : *L'amoureuse Aventure*, Flammarion. Léon Daudet : *L'Amour est un songe*, Flammarion. André Beaunier : *L'Amour et le secret*, Flammarion. Charles-Henry Hirsch : *L'Enchaînement*, Flammarion. Michel Corday : *Les Jeux du couchant*, Flammarion. Paul Reboux : *Ghonchon*, Flammarion. Louis de Robert : *Réussir*, Flammarion. Henri Duvernois : *Gisèle*, Flammarion. André Foucault : *Christiane*, Flammarion. Fortuné Paillot : *Les trois Maîtresses de M. de Frivolac*, Flammarion. Claude Farrère : *Bêtes et gens qui s'aimèrent*, Flammarion. Lucie Paul-Margueritte : *Quand ils n'entendent pas*, Flammarion. Charles Géniaux : *Les Musulmanes*, Flammarion. Victor Margueritte : *Prostituée*, Flammarion. Max et Alex Fischer : *L'Amant de la petite Dubois*, Flammarion. — **15 Mars** : Marcelle Tinayre : *Perséphone*, Calmann-Lévy. Jules Romains : *Donogoo Tonka*, « Nouvelle Revue Française ». Maurice Dekobra : *Les Liaisons tranquilles*, Renaissance du Livre. René Benjamin : *Amadou bolcheviste*, Fayard. Jean Dalcy : *Hercule, cheval de guerre*, Maison française. Jacques Bompart : *L'Etrangère*, Perrin. Dr Lucien-Graux : *Réincarné*, Edition française illustrée. Albert Keim : *Un Aristocrate*, Albin Michel. André Salmon : *C'est une belle fille*, Albin Michel. Pascal Forthuny : *Le miracle des pruniers en fleurs*, Albin Michel. Paul Lagrange : *Un drame en forêt*, Perrin. J. Joseph Renaud : *Le clavecin hanté*, Pierre Lafitte. Gustave Guiches : *Le petit Lancrit*. Marcel Berger : *La dernière croisade*. Pierre Veber : *La jolie madame Livran*. Alfred Machard : *Un million dans une main d'enfant*, J. Ferenczi. — **15 Avril** : Rachilde : *La souris japonaise*, Flammarion. Lucie Delarue-Mardrus : *L'apparition*, Ferenczi. Louis Artus : *La maison du sage*, Emile Paul. Edmond Jaloux : *La fin d'un beau jour*, Renaissance du livre. Léon Werth : *Yvonne et Pijallet*, Albin Michel. Michel Georges-Michel : *La rose de Perse*, Edition française. Antoine Redier : *Léone*, Payot. Pierre Villetard : *Monsieur Bille dans la tourmente*, Fasquelle. Henry Jacques : *Jean Costebelle, matelot*, Fasquelle. Albert Erlande : *Vivre et mourir là...* Plon. Clément Vautel : *Les folies bourgeoises*, Albin Michel. Emile Henriot : *Les Temps innocents*, Emile Paul. J. Broussan-Gaubert : *Loula*, Crès. Charles Oulmont : *Le tapis de cendres*, Louis Michaud. Anna Marileni : *Résonance*, Maison française. Comte de Gobineau : *Mademoiselle Irnois*, « Nouvelle Revue française ». René-Louis Doyon : *Proses mystiques*, «La Connaissance». Henry Malherbe : *Le jugement dernier*, La Sirène. Francis Carco : *Maman Petitdoigt*, Davis. Charles Régismanset : *Le livre de mes amis*, Sansot. — **15 Mai** : Louis Dumur : *Le Boucher de Verdun*, Albin Michel. — **15 Juin** : J.-H. Rosny aîné : *Les pures et les impures*, 2 volumes, E. Flammarion. Binet-Valmer : *L'enfant qui meurt*, 2 vo-

lumes, E. Flammarion. Henry Champly : *La juive errante*, Editions de la Sirène. Horler : *Le pot de réséda*, Albin Michel. Jean-Michel Renaitour : *Délos ou l'île flottante*, Grasset. Louis-Frédéric Rouquette : *Le grand silence blanc*, Ferenczi. Jehan d'Ivray : *La rose du Fayoum*, Ferenczi. Maurice Pottecher : *Les joyeux contes de la Cigogne d'Alsace*, Ollendorff. Max et Alex Fischer: *La dame très blonde*, E. Flammarion. — **15 Juillet** : Maurice-Verne : *Les Mille et une nuits*, Albin Michel. Claude Kamme : *Le cantique d'un potager*, Expansion scientifique française. Valmy-Baysse : *Le retour d'Ulysse*, Albin Michel. Pierre Mac Orlan : *Le Nègre Léonard*, « Nouvelle Revue française ». Maurice Renard : *Les mains d'Orlac*, Nilsson. Louis Lecoq et Charles Hagel : *Broumitche et le Kabyle*, Fayard. Martial Perrier : *Le don Juan de pays sans gare*, Renaissance du Livre. Sébastien Voirol : *La philosophie Nestvedienne*, Jules Meynial. Armen Ohanian : *Dans les griffes de la civilisation*, Grasset. Charles Pettit : *Les amours de Raspoutine*, E. Flammarion. *Ceux dont on parle*, Chiberre. Yvonne Vernon : *Chine, Japon, Stamboul*, Tolmer. — **15 Août** : Pierre Mac Orlan : *A bord de l'Etoile Matutine*, Crès. Séverine : *Line*, Crès. Maurice Beaubourg : *M. Gretzili*, Ollendorff. Gérard d'Houville : *Tant pis pour toi*, Fayard. Comte de Comminges : *Addy*, Grasset. Legrand-Chabrier : *Christine en liberté*, Rieder. Jean de Gravillier : *L'Amant libérateur*, Calmann-Lévy. Jean-Louis Vaudoyer : *Le dernier rendez-vous*, Calmann-Lévy. Marcel Berger : *Les dieux tremblent*, Albin Michel. Pierre Gourdon : *Qui-rit, le paludier*, Calmann-Lévy. Henry du Roure : *Le secret de l'or*, Pierre Laffite. Nonce Casanova : *La libertine*, Edgar Malfère. Jean Richepin : *Le coin des fous*, Flammarion. Maurice Level : *Les morts étranges*, Ferenczi. Ludovic Naudeau : *Histoire du wagon et de la cabine*, Pierre Lafitte. — **15 Septembre** : Eugène Le Roy : *Mademoiselle de la Ralphie*, Rieder. Edouard de Keyser : *La Baraka* et *le Compagnon de route*, Albin Michel et Pierre Lafitte. Jacques-Emile Blanche : *Tous des anges*, Albin Michel. Marc Elder : *Le Sang des dieux*, Albin Michel. Albert Erlande : *Stella Lucente*, Albin Michel. Gonzague Truc : *Tibériade*, Albin Michel. Jules Perrin : *Le mariage d'Abélard*, Fasquelle. Adolphe O. Orna : *Les araignées*, Crès. Léon de Tinseau : *Jeanne la mystérieuse*, Calmann-Lévy. Jean Balde : *Les liens*, Plon, Bruno Ruby : *Celui qui supprime la mort*, Pierre Lafitte. Paul Odinot : *Apprendre à mourir*, Renaissance du livre. Frédéric Boutet : *Aventures sombres et pittoresques*, Ferenczi.— **15 Novembre** : André Lang : *Le responsable*, Albin Michel. Maurice Dekobra : *Hamydal, philosophe*, Renaissance du livre. Francis Jammes : *Le livre de saint Joseph*, Plon. François-Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur*, Grasset. Marcel Ormoy : *La Conquête*, Grasset. Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation*, Albin Michel. Marcel Boulenger : *Marguerite*, Albin Michel. Alexandre Arnoux : *La Nuit de Saint-Barnabé*, Albin Michel. Charles Derennes : *Le Renard bleu*, Albin Michel. G. Réval : *Cœur Volant*. Ernest Flammarion. Gaston Leroux : *Les Aventures de Chéri-Bibi*, Pierre Lafitte. Louis Pergaud : *Les Rustiques*, « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Georges Duhamel : *Les Hommes abandonnés*, « Mercure de France ». Léon Lafage : *Les Abeilles mortes*, Grasset. Jules Mauris : *Alfred Rautare ou la coupable innocence*, Albin Michel. Max Daireaux : *Timon le magnifique*, Albin Michel. Jean Giraudoux : *Suzanne et le Pacifique*, Emile-Paul. Albert-Jean : *La Ville de joie*, Renaissance du livre. André Baillon : *Histoire d'une Marie*, Rieder. Gyp : *Mon ami Pierrot*, Calmann-Lévy. Sarah Bernhardt : *Petite idole*, Nilsson. Jeanne Landre : *Le débardeur lettré*, Ferenczi. André Devens : *Le Forban*, Renaissance du Livre. Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien*, Albin Michel. Claude Farrère : *Contes d'outre et d'autres mondes*, Dorbon.

RYTHMIQUE

1er Janvier : E. Jaques-Dalcroze : *Le Rythme, la Musique et l'Education*, Paris, Fischbacher, Rouart-Lerolle ; Lausanne, Jobin et Cie. Henriette Régnier et Maurice Bouchor : *Chansons animées*, Armand Colin.

SCIENCES MÉDICALES

1er Mars : Docteur Cabanès : *L'Histoire éclairée par la clinique*, Albin Michel. — **15 Mai** : Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement médical des maladies du rein en clientèle*, 2e édit., Maloine, 1921. Dr Ch. Fiessinger : *Le traitement des maladies du cœur et de l'aorte en clientèle*, 3e éd., Maloine, 1920. Dr Ch. Fiessinger : *Vingt*

régimes alimentaires en clientèle, 3ᵉ éd., Maloine, 1921. Dʳ Ch. Fiessinger : *La thérapeutique en vingt médicaments*, 5ᵉ éd., Maloine, 1921. — **15 Août** : La sérothérapie. Dʳ G. Guelpa : *La goutte et son traitement*, Alcan. Dʳ Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, Crès. Dʳ Alex. Renault : *Maladies blennorrhagiques des voies génito-urinaires*, Vigot frères. — **15 Novembre** : Les derniers travaux sur l'épilepsie. L'anaphylaxie. Dʳ Cabanès : *Le costume du médecin en France, des origines au XVIIᵉ siècle*, Longuet. Dʳ Bienvenu : *Les goutteux célèbres*. Dʳ Henri Codet : *Essai sur le collectionnisme*, Jouve.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : René Favareille : *La Dotation syndicale, solution de la question sociale*, Berger-Levrault. Edgar Milhaud : *Les fermiers généraux du rail*, Albin Michel. Henry Bérenger : *La politique du pétrole*, « La Renaissance ». Memento. — **15 Février** : Jean Montagne : *Le Capital*, Albin Michel. Georges Valois : *La Monnaie saine tuera la Vie chère*, Nouvelle Librairie nationale. Georges Valois et Georges Coquelle : *Intelligence et Production*, Nouvelle Librairie Nationale. A.-L. Galéot : *Précis de l'organisation théorique et pratique*, Nouvelle Librairie nationale. Joseph Vassivière : *La Journée anglaise et ses bienfaits*, Alcan. Memento. — **15 Mars** : Edmond Laskine : *Le socialisme suivant les peuples*, E. Flammarion. Guy Grand et autres : *Proudhon et notre temps*, Chiron, rue de Seine. José Germain : *La C. I. T., son histoire, ses principes, ses règlements*, Renaissance du Livre. Memento. — **15 Avril** : Dʳ Robert Lascaux : *La Production et la Population*, Payot. Louis Le Page : *L'Impérialisme du Pétrole*, Nouvelle Librairie nationale. Henry Lambert : *Le Nouveau Contrat social ou Organisation de la démocratie individualiste*, Alcan. Henri Lambert : *Pax economica*, Alcan. Memento. — **15 Mai** : François Mentré : *Les Générations sociales*, Editions Bossard. Georges Renard : *La Vie chère*, Octave Doin. Augusta Moll-Weiss : *La Vie domestique d'après guerre*, Arthur Rousseau. René Worms : *Philosophie des sciences sociales*, tome III : *Conclusions des sciences sociales*, Giard. Memento. — **15 Juin** : Bureau International du Travail : *Enquêtes sur la production. Mémoire introductif*, Berger-Levrault. Henri Chardon : *L'organisation d'une démocratie : Les deux forces : le Nombre, l'Elite*, Perrin. René Pancot : *Le rôle des sciences dans l'éducation*, A. Colin. Memento. — **15 Juillet** : Gustave Aron : *L'Enseignement du droit et la formation du citoyen*, E. de Boccard. Olivier Bascou : *L'anarchie et la guerre*, Alcan. Gabriel Darquet : *Notre doctrine*, « Le Producteur ». Rudolf Steiner : *Le triple aspect de la question sociale*, Fischbacher. Memento. — **15 Août** : Georges-Guy Grand : *Les Conflits d'idées dans la France d'aujourd'hui (les trois visages de la France)*, Marcel Rivière. Divers : *Les Démocraties modernes*, Ernest Flammarion. Henri Fayol : *L'incapacité industrielle de l'Etat ; les Postes, Télégraphes, Téléphones*, Dunod. Memento. — **1ᵉʳ Octobre** : Charles Lalo : *L'Art et la Vie sociale*, Octave Doin. M. Maignan : *Régionalisme d'esthétique sociale*, E. de Boccard. Charles Deloncle : *Capital et travail. Vers les temps nouveaux*, Alcan. Gilles Normand : *La Conscience professionnelle*, Rivière. Memento. — **15 Octobre** : Paul Bureau : *Quinze années de Séparation*, Bloud et Gay. Victor Boret : *Pour et par la terre*, Payot. Henri Demont : *Pour supprimer ce crime, la guerre, et sauver la France de sa situation financière*, Thomas, éditeur à Limoges. Georges Bonnet et Roger Aubouin : *Les finances de la France*, Payot. Memento. — **15 Novembre** : Georges Deherme : *Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme*, Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. J.-L. Proudhon : *Du principe fédératif*, Editions Bossard. Charles Cestre : *Production industrielle et justice sociale en Amérique*, Garnier. Jacques Bardoux : *L'ouvrier anglais d'aujourd'hui*, Hachette. Mauvezin : *Avant de choisir son métier ou sa profession*, Bordeaux. Memento. — **15 Décembre** : Yves Guyot et Arthur Raffalovich : *Inflation et déflation*, Alcan. Albert Claveille : *Nos ports*, Plon. Prosper Gervais et Paul Gouy : *L'exportation des vins*, Guyot. Lavergne : *Ce qu'il faut entendre par principe coopératif*, Rieder. Memento.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

15 Janvier : Remarques sur la première assemblée de la Société des Nations. — **1ᵉʳ Février** : L'organisation de la Société. Le Conseil et l'Assemblée. Le Pacte. Le secrétariat. Les finances. L'organisation technique. Six nouveaux Etats. Me-

sures prises pour prévenir la guerre. Questions humanitaires. L'Arménie. Mandats. L'Organisation du travail intellectuel. L'épisode argentin. — **15 Février :** Le différend entre le Chili, la Bolivie et le Pérou au sujet de Tacna-Arica. — **1er Mai :** Remarques sur les Etats-Unis. — **15 Juillet :** La question des mandats. — **15 Septembre :** Les limites de la compétence entre la Société des Nations et le Conseil suprême. (A propos de l'affaire d'Albanie.) — **1er Octobre :** En marge de la deuxième assemblée. — **1er Novembre :** Les séances de la deuxième assemblée *(suite et fin)*. — **15 Décembre :** La question albanaise. La conférence germano-polonaise.

THÉATRE

1er Janvier : Théâtre Antoine : *Kœnigsmark*, pièce en trois actes, de M. Benno Vigny, d'après le roman de M. Pierre Benoît (23 novembre). Odéon : *Les Bonaparte*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Léo Larguier (6 novembre). — **15 Janvier :** Théâtre de Paris : *L'Homme à la rose*, pièce en trois actes de M. Henry Bataille (3 décembre). Théâtre Marigny : *L'Atlantide*, pièce en trois actes et onze tableaux, tirée du roman de M. Pierre Benoît, par M. Henri Clerc (19 décembre). Maison de l'Œuvre : *Le Cocu magnifique*, farce en trois actes de M. Crommelynck (19 décembre). Variétés : *Le Roi*, pièce en quatre actes de MM. R. de Flers et de Caillavet (17 décembre). Memento. — **1er Février :** M. Copeau et M. Gémier. Théâtre du Vieux-Colombier : *La nuit des Rois*, pièce en cinq actes de William Shakespeare, traduction de M. Lascaris. Comédie Montaigne : *Le Simoun*, pièce en 17 tableaux, de M. Lenormand (21 décembre). Théâtre Antoine : *La Cigale ayant aimé*, pièce en 4 actes, de M. L. Nepoty. Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Grognards*, pièce en 7 tableaux de MM. Lenôtre et Cain. Memento. — **1er Mars :** Théâtre de Grenelle : *La Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes de MM. Xavier de Montépin et J. Dornay (Reprise). Incidents. Memento. — **15 Mars :** Maison de l'Œuvre : *Les Scrupules de Sganarelle*, comédie en 4 actes de M. Henri de Régnier (16 février). Odéon : *La Paix*, pièce en 4 actes de Mme Marie Lenéru (11 février). Théâtre Marigny : *J'avais une marraine*, comédie en 3 actes de M. Moncousin (17 février). Les Deux Masques : spectacle d'inauguration (18 février). Vaudeville : *La Tendresse*, pièce en 3 actes de M. Henry Bataille (23 février). Incidents. — **1er Avril :** Plagiats ou contrefaçons ; à propos de *l'Amant de Cœur*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (Théâtre de la Potinière, 1er mars). Théâtre de Paris : *Cœur de Lilas*, pièce en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch (5 mars). Théâtre des Gobelins : *Le Bossu*, drame en 5 actes et 9 tableaux, tiré du roman de Paul Féval par M. Anicet Bourgeois (reprise). Incidents. — **15 Avril :** Comédie Montaigne : *Les Amants puérils*, pièce en 3 actes de M. Fernand Crommelynck (14 mars). Théâtre Antoine : *La Bataille*, pièce en 3 actes, tirée du roman de M. Cl. Farrère par M. Pierre Frondaie (16 mars) Théâtre Moncey : *L'Homme qui reçoit des gifles*, pièce en 4 actes de Léonide Andreieff (24 mars). Théâtre Grevin (groupe du « Canard Sauvage ») : *Premières armes*, conte galant de M. Marcel Berger (18 mars). Maison de l'Œuvre : *Créanciers*, pièce en un acte, de Strindberg (reprise) ; *Sophie Arnould*, pièce en un acte, de M. Gabriel Nigond (reprise). Théâtre de la Chauve-Souris : spectacle présenté par M. Nitika Balieff (20 mars). Apollo : *Arlequin*, trois rêves de M. Maurice Magre. Cigale : *La Pucelle du Rat Mort*, pièce en 3 actes de M. Mouézy-Eon. Incidents. — **1er Mai :** Le public des générales. — **15 Mai :** Comédie-Française : *Le Passé*, pièce en 3 actes de M. Georges de Porto-Riche (reprise, 19 avril). Maison de l'Œuvre : *Le Pêcheur d'Ombres*, pièce en 4 actes de M. Jean Sarment (13 avril). Grand-Guignol : nouveau spectacle (22 avril). Théâtre des Champs-Elysées : *La Rose de Roseim*, pièce en 3 actes de M. Jean Variot. Incidents. Memento. — **1er Juin :** Comédie Montaigne : *L'Annonce faite à Marie*, mystère en 4 actes de M. Paul Claudel (reprise). Théâtre de la Potinière : *Un ange passa*, pièce en trois actes de MM. Bousquet et Henri Falk. Bouffes Parisiens : *La Dame en Rose*, opérette de M. Louis Verneuil. Comédie-Française : *Le Sicilien*, de Molière (reprise). Incidents. — **15 Juin :** Théâtre de Paris : *Chérubin*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Franz Wiener (12 mai). Comédie-Française : *Cléopâtre*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers, de M. A.-F. Herold, d'après Plutarque et Shakespeare (23 mai). Théâtre de la Chauve-Souris, nouveau spectacle (6 mai). Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Deux Gosses*, drame

en 2 parties et 8 tableaux de M. Pierre Decourcelle. Incidents. — **1er Juillet :** Théatre des Champs-Elysées : *L'Homme et son désir*, poème plastique de M. Paul Claudel, musique de M. D. Milhaud (7 juin). Comédie Montaigne : *Le Bonheur à cinq sous*, comédie en 3 actes de M. C. Dreyfus, tirée de la nouvelle de R. Boylesve (9 juin). Les essais de M. Charles Dullin : *Moriana et Galvan*, pièce de M. Alexandre Arnoux. L'Oasis : *Parodies et pastiches* (11 juin). Théatre Cluny : *J'veux coucher avec Nini*, pièce en 3 actes de M. P. Murio. Les Escholiers : *L'a-t-il dit ?* pièce en 1 acte, en vers, de M. Lestienne ; *Le Feu qui reprend mal*, pièce en 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard (10 juin). Variétés : *Princesse Lily*, opérette en 3 actes de M. Vanmousse, musique de M. Alix. Grand-Guignol : *La Sonate polonaise*, drame en 1 acte de M. Marc Daubrive; *La Suite à Demain*, comédie en 1 acte de J. Bastia ; *Une Fille*, drame en 1 acte de M. J. d'Astorg : *Un réveillon au Père Lachaise*, pièce en 3 actes de M. H. de Gorsse et P. Veber (9 juin). Incidents. Memento. — **15 Juillet :** Théatre des Champs-Elysées : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, farce en un acte de M. Jean Cocteau, musique des Six. Théatre de Paris : *Ça va*, revue en deux actes de MM. Rip et Gignoux. Comédie-Française : *Un ennemi du Peuple*. Odéon : *Le Sursaut*, pièce en 3 actes de M. Albert Jean ; *La Pie Borgne*, farce en 1 acte de M. René Benjamin. Cigale : *La Galante Epreuve*, opérette en 3 actes de MM. Dollfus et R. Catnoy. — **15 Septembre :** Ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française (à propos d'un bilan de fin d'année). — **1er Octobre :** Antoine. — **15 Octobre :** Un manifeste de M. Jacques Copeau. Incidents. Memento. — **1er Novembre :** Théatre des Arts : *La Demoiselle de Magasin*, pièce en 2 actes de M. Fonson (reprise. 30 octobre). Grand-Guignol : *L'Homme de la Nuit*, drame en 2 actes de M. Léo Marchès ; *Mado*, comédie en un acte de M. Maurice Level ; *Le Rapide 13*, drame en 1 acte de M. Jean Sartine ; *La Dame de bronze et le Monsieur de cristal*, pièce en 1 acte de M. Henri Duvernois (1er octobre). Théatre Antoine : *La Dolorès*, pièce en 3 actes de M. José Feliu y Codina, adap. de MM. Michel et Baud ; *Daisy*, pièce en 1 acte de M. Tristan Bernard (reprise). Nouveau Théatre : *Dans la Jungle*, drame en 2 actes de M. Laumann, d'après Rudyard Kipling ; *L'Exécution*, deux tableaux tirés des scènes populaires de H. Monnier, par Mlle Isabelle Fusier ; *Trois types*, pièce en 2 actes de M. Paul Giafferi (10 octobre). Incidents. Une lettre de M. Poizat. — **15 Novembre :** Théatre du Vieux-Colombier : *Le mariage de Figaro* (25 octobre) ; *La Fraude*, drame en 4 actes de M. Louis Fallens (10 octobre); *Au petit bonheur*, pièce en un acte de M. Anatole France (10 octobre). Théatre Sarah-Bernhardt : *La Gloire*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Maurice Rostand (12 octobre). Marigny : *Qu'en mariage seulement*, comédie-vaudeville en 3 actes, de MM. Mouézy-Eon, Nancey, Pierrefeux, etc. (24 octobre). Maison de l'Œuvre : *La Danse de mort*, pièce en 3 actes de Strindberg (21 octobre). Théatre Antoine : *Le dieu d'Argile*, pièce en 4 actes de M. Edouard Schneider (27 octobre). — **1er Décembre :** Théatre Edouard VII : *Jacqueline*, pièce en trois actes tirée par M. Sacha-Guitry d'une nouvelle de M. Henri Duvernois (3 novembre). Théatre de la Porte Saint-Martin : *Robert Macaire et Cie*, drame burlesque en 5 actes de M. Maurice Landay. Incidents. Memento. — **15 Décembre :** Les Droits de la Critique. Théatre Antoine : *Le Dieu d'argile*, pièce en 3 actes de M. Edouard Schneider. Théatre national de l'Odéon : *Louis XI, curieux homme*, chronique de France en six images, de Paul Fort. Théatre des Arts : *Le Cousin de Valparaiso*, comédie en 4 actes de MM. Fonson et Kolb. Théatre Albert-Ier *Celui qui tient la lampe*, opérette en 3 actes de MM. d'Hauswyck et Rex. Athénée : *Le Paradis Fermé*, comédie en 3 actes de MM. R. Coolus et Hennequin. Incidents.

URBANISME

1er Septembre : Les nouvelles métamorphoses de Paris. — **1er Novembre :** Le port de Paris.

VARIÉTÉS

16 Mars : Une légende antirévolutionnaire : les tanneries de peau humaine de Meudon en 1793. — **1er Octobre :** L'Exposition des petits fabricants.

VOYAGES

15 Mars : Estella Canziani et A. van Gennep : *Costumes, mœurs et légendes de Savoie*, Lib. Dardet, Chambéry. Ad. van Bever : *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes*, Louis Michaud. *Villes meurtries de France* ; Georges Grappin : *Villes de l'Est*. Henri Malo : *Villes de Picardie*, Van Oest. — **15 Juin** : Louis-Charles Watelin : *La Perse immobile*, Chapelot. F. Chaffiol-Debillemont : *Aux pays des eaux mortes*, Librairie des Lettres, 12, rue Séguier. Emile R. Wagner : *A travers la forêt brésilienne*, Félix Alcan. Pierre Goemaere : *A travers l'Amérique avec le roi des Belges*, Plon, J. Goemaere, 2, rue de la Limite, Bruxelles. — **1er Octobre** : André Chevrillon : *Marrakech dans les palmes*, Calmann-Lévy. Guillaume Fatio : *Genève*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Le tour de l'Angleterre*, Crès, F. et Ed. Boissonnas : *Athènes moderne* ; F. Boissonnas : *La Macédoine orientale*, édit. Boissonnas, à Genève. André Maurel : *Un mois en Italie* ; Henriette Celarié : *Un mois en Corse*, Hachette. H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses Colonies*, Alcan. Memento. — **1er Décembre** : Robert Chauvelot : *L'Inde mystérieuse*, Chapelot. Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam*, Plon. Charles B. Maybon : *Le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère*, Champion. Dominique Durandy : *Mon pays*, Van Oest. André Maurel : *L'art de voyager en Italie*, Hachette. André Maurel : *Paysages d'Italie*, Hachette. Pierre Denis : *La République Argentine*, Armand Colin. Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Venezuela*, Alcan. Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, Trois esprits*, Emmanuel Vitte, 5, rue Garancière. Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Kmer*, Payot.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

ÉTRENNES 1922

HENRI-ROBERT, *Ancien Bâtonnier*

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

Le procès de Marie-Stuart — L'Affaire Cinq-Mars
Le procès de Nicolas Foucquet, un profiteur du Grand Siècle
Le procès de Camille Desmoulins — Voltaire, défenseur de Calas
Préface de **M. LOUIS BARTHOU**, *de l'Académie Française.*

Un volume in-16 grand jésus, orné de 60 illustrations.. 7 fr. 50

RUDYARD KIPLING

LETTRES DE VOYAGE (1892-1913)

Un volume in-16 grand jésus.. 9 fr. »

H.-G. WELLS — KIPPS

Roman autobiographique traduit de l'anglais par L. WOLFF

Un volume in-16.. 10 fr. »

TREIZE ANNÉES A LA COUR DE RUSSIE
(*Péterhof, Septembre 1905 — Ekaterinbourg, Mai 1918*)

LE TRAGIQUE DESTIN DE NICOLAS II ET DE SA FAMILLE

Par Pierre GILLIARD
Ancien Précepteur du Grand-Duc héritier Alexis Nicolaïévitch

Un vol. in-8 illustré de 59 sensationnelles phot. et de 8 fac-similés, cartes et plans......... 10 fr. »

UNE ANGLAISE A BERLIN

NOTES INTIMES DE LA PRINCESSE BLÜCHER

sur les événements, la politique et la vie quotidienne en Allemagne au cours de la guerre et de la révolution sociale de 1918.

Traduit de l'anglais par Mlle HENRIETTE CAVAIGNAC
Avant-propos de LOUIS GILLET

Un volume in-8 orné d'un portrait en frontispice.. 10 fr. »

RABINDRANATH TAGORE

LA MAISON ET LE MONDE

Traduction française de F. ROGER-CORNAZ

Un volume in-16 grand jésus.. 10 fr. »

BORIS SAVINKOV

CE QUI NE FUT PAS

Roman traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK

Un volume in-16 grand jésus.. 12 fr. »

Un ouvrage documentaire et artistique de premier ordre :

L'ARCHITECTURE AUX ÉTATS-UNIS

Par Jacques GRÉBER, Architecte S. A. D. G.
Préface de Victor CAMBON, Ingénieur E. C. P.

OUVRAGE en 2 magnifiques volumes, grand in-4, comprenant 479 illustrations, dont 140 hors-texte, 22 en héliogravure, 4 en couleurs et plus de 100 plans cotés. Prix.................. 150 fr. »

ENVOI SUR DEMANDE de prospectus détaillés de nos **Collections** : « BIBLIOTHÈQUE MINIATURE », « PETITE ANTHOLOGIE », dont chaque titre constitue un ravissant souvenir par son élégante présentation.

LA ROSE † CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIVe année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: 9, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO : **1** fr. **50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France a repris, sous le titre de la **ROSE † CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*.

LA ROSE † CROIX, en effet, vient à son heure. Elle s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose † Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, Dr Em. DELOBEL, Dr ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE † CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19, rue Saint-Jean, à DOUAI* (*Nord*).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez CHACORNAC, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, PARIS (Ve)

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel *(roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets)*. **— Le Destin ou les Fils d'Hermès** *(Histoire réaliste d'un adepte)*. **— Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'Or. — Bréviaire Alchimique** *(Lettres d'August Strindberg à Jollivet-Castelot)*.

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL, PARIS-VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 24-84

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre seront indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titre, nous paraîtront dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. Claude Anet. Quand la terre trembla 6.75
2. André Beaunier. Suzanne et le plaisir .. .. 7 fr.
3. Pierre Benoit. Diadumène.. .. 3.75
4. Camille Bellaigue. Souvenirs de musique et de musiciens.. .. 4 fr.
5. Paul Cazin. Décadi, ou la pieuse enfance.. .. .. 7 fr.
6. H. Carton de Wiart. Le droit à la joie .. .. 7 fr.
7. Louis Chadourne. Terre de Chanaan.. .. .. 6.75
8. Octave Charpentier. Mabrouka.. 6 fr.
9. Jacques Chardonne. L'Épithalame. 5.75
10. Edouard Chavannes. Fables chinoises.. .. .. 4.80
11. Jacques Chevalier. Les maîtres de la pensée française. Descartes.. 9 fr.
12. Léon Daudet. L'Entremetteuse.. 7 fr.
13. Pierre Paye. Sam.. .. .. .. 7 fr.
14. Georges Duhamel Les hommes abandonnés .. .. 7 fr.
15. Raymond Escholier. Cantegril.. 6 fr.
16. Propos d'Anatole France.. .. 6 75
17. Auguste Gauvain. L'Europe au jour le jour.. .. .. 18 fr.
18. José Germain. Le théâtre des familles. Prix 6.75
19. André Gide. Morceaux choisis.. 7.90
    300 ex. sur vélin.. .. .. .. 15 fr.
20. V. Giraud. Écrivains et soldats. 12 fr.
21. Marion Golbert. Celle qui s'en va. 6.75
22. Charles Guignebert. La vie cachée de Jésus.. .. .. 4.50
23. Abel Hermant. Le crépuscule tragique.. .. .. 6.75
24. Maurice Hepp. Le drame moral du temps présent.. .. .. 7.50
25. Joseph L'Hopital. Villevieille.. 6 fr.
26. Louis de Launay. Une famille de la bourgeoisie parisienne pendant la Révolution .. .. 10 fr.
27. Henri Lavedan. Gaudias .. .. 10 fr.
28. Maurice Leblanc. Le formidable événement .. .. 7 fr.
29. H.-R. Lenormand. Les Ratés.. 3 fr.
30. Valentine Mandelstamm. Un affranchi.. .. .. 6.75
31. Pierre Mac Orlan. La Cavalière Elsa.. .. .. 7 fr.
32. Charles Maurras. Tombeaux.. 12.50
33. M. Maryan. Les maisons du soleil. 6 fr.
34. F. Masson. Revue d'Ombres. 12 fr.
35. Dmitri Merejkowsky. Le règne de l'Antéchrist 4.50
36. Dmitri Merejkowsky. Quatorze décembre.. .. .. 6.50
37. Robert Milton. Les derniers jours des Romanof.. .. .. 10 fr.
38. Georges Ohnet. Tout se paye.. 6 fr.
39. Ernest Pérochon. Le chemin de plaine.. .. .. 7 fr.
40. F. Ponceton. L'aventure des 13 filles de Mlle d'Oche.. .. .. 6 fr.
41. Chanoine L. Prunel. La renaissance catholique en France au XVIIe s. 7.50
42. Rachilde. Les Rageac.. .. 7 fr.
43. J. Joseph Renaud. Sur le ring.. 6.75
44. Henri de Régnier. Vestigia Flammæ .. .. 7 fr.
45. Gustave Rouget. Sonnets à rebrousse-poil.. .. .. 4.50
46. L.-F. Rouquette. Chère petite chose 5 fr.
47. André Salmon. Peindre.. .. 8 fr.
    30 ex. sur Hollande.. .. .. 30 fr.
48. Sada Ouvek. Le roman d'un Sans-Nom.. .. .. 7 fr.
49. Marc Sangnier. Discours. T. IV. 8 fr.
50. Victor Segalen. Peintures.. .. 6 fr.
51. Auguste Strindberg. La danse de mort.. .. .. 5.75
52. Robert de Souza. Mémoires.. 6 fr.
53. Maurice Talmeyr. La nouvelle légende dorée.. .. .. 7 fr.
54. Gabriel Timmory. On danse ! 3.50
55. Georges Valois. D'un siècle à l'autre. Chronique d'une génération (1885-1920).. .. .. 7 fr.
56. Pierre Villetard. Le château sous les roses.. .. .. 6.75
57. Pierre Wolff. Théâtre. (Leurs filles. Les maris de leurs filles. Celles qu'on respecte.) .. .. 7 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

58. JACQUES ARTHUS. Le problème de la monnaie.. .. .. 6.50
59. AGENDA MILITAIRE BERGER-LEVRAULT Prix 4.50
60. BISMARCK. Pensées et souvenirs.. 12 fr.
61. ANDRÉ BEAUJARD. Faites votre confiserie vous-même .. .. 10 fr.
62. JACQUES BOURCART. L'Albanie et les Albanais.. .. .. 12 fr.
63. AUGUSTE CALLET. Les origines de la 3e République.. .. .. 9.60
64. HENRI CORDIER. La Chine.. .. 4 fr.
65. Dr CONTENEAU. La civilisation assyro-babylonienne.. .. .. 4 fr.
66. GEORGES GAUDY. L'agonie du mont Renaud (1918).. .. .. .. 7 fr.
67. RENÉ GUENON. Le Théosophisme. 12 fr.
68. Mme MILLET-ROBINET. Le livre des jeunes mères.. .. .. .. 10 fr.
69. A. MOZZICONACCI. Le ver à soie du mûrier .. .. 12 fr.
70. ALEXANDRE MILLERAND. Choix de plaidoyers.. .. .. 6.75
71. HECTOR PÉCHEUX. Traité d'électricité industrielle (600 figures).. 58 fr.
72. Colonel F.-L.-L. PELLEGRIN. La vie d'une armée pendant la grande guerre.. .. .. 8.50
73. RATOUIS DE LIMAY. Les artistes écrivains.. .. .. 10 fr.
74. L. ROUGIER. La matière et l'énergie. 9.50
75. JULES SAGERET. La religion de l'athée. Prix .. .. 8 fr.
76. Dr TOULOUSE. La question sociale. 7 fr.
77. G. VIDALENC. L'art norvégien contemporain.. .. .. 10 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

78. ENLART et MARTIN. La Renaissance en France.
    1re série. 2 vol. de 50 pl. Chaque volume.. .. .. 100 fr.
    2e série. 2 vol. de 50 pl. Ch. vol. 100 fr.
79. ANDRÉ LAMBERT. Florilège des lyriques latins.
    20 ex. sur Japon .. .. 1.210 fr.
    75 ex. sur velin d'Arches .. 650 fr.
    275 ex. sur vergé d'Arches.. 550 fr.
80. ERNEST LAVISSE. Histoire de France contemporaine. L'évolution de la IIIe République (1875-1914), par Ch. Seignobos. Relié, 45 fr. Br. 30 fr.
81. MAURICE MAETERLINCK. Le trésor des humbles.
    13 ex. sur Japon impérial réimposés. Prix.. .. .. 500 fr.
    35 ex. sur Japon impérial.. .. 300 fr.
    140 ex. sur Hollande van Gelder. 160 fr.

RÉIMPRESSIONS

82. PAUL ACKER. Les exilés.. .. 3.30
83. PAUL ADAM. La force. 2 vol. .. 15 fr.
84. MAURICE BARRÈS. Sous l'œil des barbares.
    20 ex. sur Chine.. .. .. 55 fr.
    30 ex. sur Hollande.. .. .. 38.50
    1.100 ex. sur pur fil Lafula.. .. 22 fr.
85. JOSEPH BÉDIER. Les légendes épiques. Tomes III et IV.. .. .. 10 fr.
86. A. FOGAZZARO. Un petit monde d'autrefois.. .. .. 4.90
87. CLAUDE FARRÈRE. Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune. Illustré par E. Morin. Un vol. 7.50
    10 ex. sur Chine.. .. .. .. 45 fr.
    45 ex. sur Hollande.. .. .. 40 fr.
    80 ex. sur papier du Marais.. 20 fr.
88. OCTAVE FEUILLET. Julia de Trécœur. 1.50
89. ANATOLE FRANCE. Les contes de Jacques Tournebroche.. .. .. .. 6.75
90. ABEL HERMANT. L'autre aventure du joyeux garçon.. .. .. .. 1.50
91. JEAN LORRAIN. Monsieur de Bougrelon .. .. 3 fr.
92. GUY DE MAUPASSANT. Mademoiselle Fifi .. .. 2 fr.
93. GABRIELLE RÉVAL. La bachelière.. 7 fr.
94. ALFRED DE VIGNY. Servitude et Grandeurs militaires.. .. .. .. 5.75

VOIR CI-CONTRE LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

95. ALMANACH DU MASQUE D'OR pour l'année 1922. Illustré par E. Halouze.
5 ex. sur Japon impérial, signés. 175 fr.
20 ex. sur Japon impérial.. .. 125 fr.
500 ex. sur Hollande.. .. .. 60 fr.

96. LÉON ARNOULT. La variabilité du goût dans les arts.. .. .. .. 100 fr.

97. MARCEL ASTRUC. Mon cheval, mes amis et mon amie. 20 illustrations de Martin. 500 ex. numérotés.. 500 fr.

98. JULES BARBEY D'AUREVILLY. Les diaboliques.. .. .. 55 fr.

99. VICTOR BARRUCAND. Le chariot de terre cuite. Adapté du sanscrit. Illustré par Léon Carré de 20 miniatures orientales en couleur et or.
25 ex. sur Japon impérial avec une aquarelle, un état en couleur et un état en noir.. .. .. 2.000 fr.
135 ex. sur Japon impérial avec un état en noir.. .. .. 750 fr.
750 ex. sur vélin Blanchet et Kleber.. .. .. 300 fr.

100. HENRY BORDEAUX. La vie au théâtre. Cinquième série (1919-1921). 8 fr.
25 ex. sur Hollande.. .. .. 50 fr.

101. FRANCIS CARCO. Les innocents. Illustré par Chas. La Borde.
15 ex. avec suite des dessins en noir.. .. .. 300 fr.
50 ex. Hollande van Gelder.. 150 fr.
434 ex. vélin pur fil.. .. .. 80 fr.

102. OCTAVE CHARPENTIER. Magnificat. 32 illustr. de A. Bouchet.
65 ex. sur vergé.. .. .. .. 20 fr.
390 ex. sur vélin .. .. .. 12 fr.

103. ANATOLE FRANCE. Le miracle de la pie.
1.200 ex. sur vélin d'Arches.. 22 fr.

104. ANDRÉ GIDE. La tentative amoureuse. Illustré par Marie Laurencin, gravé sur bois par J. Germain et L. Petit-Barat.. .. .. 160 fr.

105. RÉMY DE GOURMONT. Les chevaux de Diomède.
10 Chine, 20 Japon impérial.. 80 fr.
400 Hollande van Gelder.. .. 25 fr.
560 vergé teinté.. .. .. .. 20 fr.

106. Dr J.-C. MARDRUS. La reine de Saba. Illustré par Émile-Antoine Bourdelle.
251 ex. sur vélin de Rives.. 400 fr.

107. DE NOISAY. Tableau des courses. Illustré par BOUSSINGAULT.
15 ex. avec suite sur Japon impérial.. .. .. 250 fr.
285 ex. .. .. 160 fr.

108. ROUBAYYAT DE HAFIZ et D'OMAR KHAYYAM.
300 ex. sur Japon, numérotés. 50 fr.
sur vélin.. .. .. 25 fr.

109. PAUL VERLAINE. Amour.
875 ex. sur vélin de Rives.. .. 22 fr.
55 ex. bleu lavande.. .. .. 27.50
60 ex. grand vélin.. .. .. 33 fr.

110. CLAUDE VILLIERS. Le bourgeois mal marié. Dessins de Jean Carlu.
550 ex. sur papier vergé crème. 12 fr.
25 ex. sur Hollande à la forme. 100 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Rayer les indications inutiles. (14)

POUR LES LIVRES DE LUXE ET LES ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE — TAXE DE LUXE EN SUS — FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE

Poèmes (*Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la Route*). Volume in-18 .... 7 »

Poèmes, nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*. (Volume in-18 .... 6 50

Poèmes, IIIe série (*Les Villages illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraille*). Volume in-18 .... 6 50

Les Forces tumultueuses. Volume in-18 .... 6 50

Les Villes tentaculaires, précédées des **Campagnes hallucinées**. Volume in-18 .... 6 »

La Multiple Splendeur. Volume in-18 .... 6 »

Les Visages de la Vie (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Volume in-18 .... 6 »

Les Heures du soir précédées des **Heures claires** et des **Heures d'après-midi**. Volume in-18 .... 7 »

Les Rythmes souverains. Volume in-18 .... 6 »

Les Blés mouvants. Volume in-18 .... 6 »

Les Ailes rouges de la Guerre. Volume in-18 .... 6 50

Choix de Poèmes, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un portrait. Volume in-18 .... 7 »

Les Flammes Hautes. Volume in-18 .... 6 »

Toute la Flandre. I. : *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*. Volume in-16 .... 6 »

Toute la Flandre. II. : *Les Héros. Les Villes à pignons*. Volume in-16 .... 6 »

Toute la Flandre. III. : *Les Plaines*. Volume in-16 .... 6 »

THÉATRE

Deux Drames (*Le Cloître. Philippe II*). Volume in-18 .... 6 50

Hélène de Sparte. Les Aubes. Volume in-16 .... 6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GEORGES BUISSERET

L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 1 50

STEFAN ZWEIG

Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet, avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Volume in-18 .... 5 75

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

e Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 6 50
es Chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 6 50
'un Pays lointain. Volume in-18 .... 6 50
e Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 6 50
ne Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 7 »
n Cœur virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 7 »
ouleurs, *Contes nouveaux suivis de* **Choses anciennes.** Volume in-18 .... 6 50
ixtine. Volume in-18 .... 7 »
listoires magiques. Volume in-18 .... 6 50

LITTÉRATURE

e Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 7 »
a Culture des Idées. Volume in-18 .... 6 50
e Chemin de velours. Volume in-18 .... 6 50
pilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 6 50
pilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Vol. in-18 .... 6 50
pilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série). Vol. in-18 .... 6 50
pilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 7 »
ialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 .... 7 »
ouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 6 50
sthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 6 50
e Problème du Style. Avec une préface et index des noms cités. Volume in-18 .... 6 50
romenades Littéraires. Volume in-18 .... 6 50
romenades Littéraires, IIe série. Volume in-18 .... 6 50
romenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18 .... 6 50
romenades Littéraires, IVe série. Volume in-18 .... 7 »
romenades Littéraires, V^e série. Volume in-18 .... 6 50
ante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 1 50
endant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. .... 3 »
endant la Guerre. Volume in-16 .... 6 50
ettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 7 »
ettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 6 »

PHILOSOPHIE

hysique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18 .... 7 »
romenades Philosophiques. Volume in-18 .... 6 50
romenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18 .... 6 50
romenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18 .... 7 »

POÉSIE

ivertissement, poèmes en vers. Volume in-18 .... 6 50

THÉATRE

ilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

emy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 1 50

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.. 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18.. 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.. 6 50

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.. 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18.. 6 50

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18.. 6 50

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.. 7 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18.. 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18..... 6 50

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18................ 6 50

Actions et Réactions, Trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18... 6 50

« Capitaines Courageux », Traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16.. 7 »

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Train rapide de Luxe " Sud-Express " entre Paris, Bordeaux, Biarritz-Ville et la frontière d'Espagne.

Le train rapide de luxe quotidien " Sud-Express ", composé exclusivement voitures de la Compagnie des Wagons-Lits prend des voyageurs tant à l'aller ı'au retour, sur tout le trajet pour toutes les gares où il s'arrête ; il est acces- ɔle aux voyageurs de 1re classe moyennant un supplément, fixé sur le Réseau Orléans à 12 fr. 15 jusqu'à 250 kilomètres et 24 fr. 25 au dessus de 250 kilo- ètres ; sur le réseau du Midi ce supplément est fixé à 12 fr. 15.

ALLER

Paris-Quai d'Orsay dép. 10 h. 20. — Orléans arr. 12 h. 16. — Tours arr. 3 h, 48. — Poitiers arr. 14 h. 58. — Angoulême arr. 16 h. 32. — Bordeaux- ɑint-Jean arr. 18 h. 25. — Biarritz-Ville arr. 22 h. 08. — Irun (frontière) rr. 22 h. 52.

RETOUR

Hendaye (frontière) dép. 10 h. 14. — Biarritz-Ville dép. 10 h. 33. — Bor- eaux-Saint-Jean dép. 14 h. 24. — Angoulême dép 16 h. 15. — Poitiers dép. 7 h. 50. — Tours dép. 19 h. — Orléans dép. 20 h. 33. — Paris-Quai d'Orsay rr. 22 h. 30.

Il est rappelé que ce train continue chaque jour sur Madrid et trois fois par emaine sur Lisbonne. Un service de Wagons-Lits circulant deux fois par emaine dans chaque sens entre Madrid et Algésiras assure les relations les lus rapides sur le Maroc.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 28 décembre 1921, a 2 h., en lots de : 1° **MAISON D'ANGLE A PARIS ue de la Croix-Nivert et Villa Croix-Nivert**, n° 2. ont. 250 m. 53 env. Rev. brut : 22.050 fr. env., I. à pr.: **200.000 fr.**; 2° **Maison sise à Paris ILLA CROIX-NIVERT, N° 4,** Cont : 184 m. env. ev. brut : 12.050 fr. env. **M. à pr. : 120.000 fr.** adr. à Me PLAIGNAUD, avoué à Paris, r. des Pyra- ides, 14, et Me VITRY, not. à Boulogne-sur-Seine.

MAISONS A PARIS. Adj. ch. not. 20 déc.

	Cont.	Rev. br:	M. à pr.:
oul. Grenelle 53 (angle)	200 m.	25 622 f.	380.000 f.
v. de St-Ouen, 107 bis.	301 m.	26.630 f.	400.000 f.

:. Fonc. à cons. S'adr. Me MICHELEZ, not., 50, av. Wagram.

VENTE AU PALAIS, le 21 décembre 1921, à 14 h. **IMMEUBLES A ROUEN** 1er lot : **RUE DE CONSTANTINE, e St-Filleul, 7, et rue Mussel, 3 et 5 ; — 2e lot Mt St-AIGNAN, vallée d'Yonville.** Rev. des 2 lots : 000. **3e lot : à ILE-LACROIX, r. Centrale, 64.** ev. 1.000 fr. M. à p., 1er lot : **140 000 fr.**; 2e lot : **000 fr.**; 3e lot : **20.000 fr.** S'adr. Me THOREL, av., de la Paix. 4 ; Me GUERIN, notaire à Rouen, Mes UNET, MARIN et CHAISEMARTIN, avoués.

---

3 MAISONS adj. ch. not. Paris, 20 déc. 21

	Cont :	Rev. br:	M. à pr. :
CHAUSS. D'ANTIN, 6 ;	505 m	65.038 fr.	600.000 fr.
FG-ST-DENIS, 92 ;	171 m	25.125 fr.	180.000 fr.
AUMAIRE, 55 ;	462 m	25.230 fr.	180.000 fr.

Mes TANSARD et BREUILLAUD, 323, rue St-Martin.

MAIS. 13. B. PORT-ROYAL. Cce 122m. R.n. 5.450f. M. à pr.: 60.000f. Cr. Fonc. Adj. Ch. not. 10 janv. Me M DA CHEZ, not., 37, Q. Tournelle.

VENTE au Palais, à Paris, le mercredi 21 Décembre 1921, à 2 heures : 1° **IMMEUBLE A PARIS 25, RUE DES CORDELIÈRES (13e arrond.)** conten. env. 1.701m. **M. à pr. : 210.000 francs** : 2° **IMMEUBLE A VILLE-JUIF (Seine)**, avec jardin, lieudit « Les Verbeuses », 61, rue de la Pompe. Conten. 427 m. env. **M. à pr. : 5.500 fr.** S'adres. pour rens. à Mes PELLERIN, avoué à Paris, 3, place Saint-Michel, COLLET, SCHWARTZ, avoués ; BRÉCHEUX, notaire à Paris, et sur les lieux pour visiter.

BULLETIN FINANCIER

La nervosité est certainement la caractéristique des dernières séances, les cours variant dans grandes proportions dans une même journée, et ce, sans raisons plausibles. Il faut néanmoins connaître qu'une résistance sérieuse commence à se manifester, et qu'elle permet d'envisager meilleur avenir. Une certaine animation règne de nouveau dont bénéficient nombre de valeurs n'ont fait qu'esquisser une reprise plus ou moins appréciable; cette activité relative permet les espoirs.

Les Rentes françaises sont fermes, le 3 o/o Perpétuel gagne 1,65 à 55,50 ; le 6 o/o cote 94 fr. deuxième coupon détaché... nous en reparlerons au prochain semestre ! Les Fonds étrangers sont irréguliers : Dette unifiée d'Egypte plus faible à 134,80, avance de l'Extérieure à 159,20, ses inchangés ou stables à leurs cours d'il y a quinze jours.

Nos grandes banques poursuivent leur amélioration : Comptoir 940 ; Crédit Lyonnais 1400 ; Société Générale 706. La Banque française pour le commerce et l'industrie est ferme à 212 et informe que la souscription à l'augmentation du capital de la Société du Gaz de Paris, effectuée avec le concours des principaux Etablissements de la place, a rencontré un vif succès auprès du public. La Banque de Paris dont l'assemblée générale extraordinaire aura lieu le 21 courant pour reconnaître la validité de sa récente augmentation de capital, se relève vivement au-dessus de 1200 fr. Egalement en reprise l'action du Crédit Mobilier français à 409 ; l'Assemblée annuelle de cet établissement qui s'est tenue le 3 Décembre a adopté à l'unanimité les propositions Conseil et fixé au 1er Janvier 1922 la date de paiement du dividende de 30 francs par action à celui de l'exercice précédent bien qu'il soit payé à 40.000 actions de plus.

Peu de variations sur les métallurgiques et les charbonnages ; la Penarroya termine à 934 et Etablissements Kuhlmann à 480, c'est-à-dire en hausse appréciable. Bien meilleure tenue des cuprifères : Rio 1440, Boléo, introduit récemment sur le marché à Terme, 389 et 408 dont 10.

Les valeurs de sucre ont donné lieu à de nombreuses transactions et restent très agitées : Raffinerie Say en forte avance à 1645, le Crédit Foncier Colonial est ferme aux environs de 2050 ainsi que les Sucreries d'Egypte à 635.

Au Marché en Banque l'action Phosphates Tunisiens reprend à 500 fr., on donne des indications encourageantes sur les résultats à attendre de l'exercice en cours. Au groupe du pétrole la Royal Dutch fait des bonds de 500 fr. et se trouve aux environs de 20.000 fr., la Financière des Pétroles s'affermit à 584 et la Shell à 260. Les valeurs russes sont faibles, les caoutchoutières quelque peu délaissées et pourtant en légère amélioration, principalement Padang à 144, la Financière à 118, et Malacca à 120. Nouvelle réaction de la De Beers à 513.

LE MASQUE D'OR.

Pour la seconde fois de cette année, le Crédit Foncier d'Autriche procède à une augmentation capital. On ne saurait trop protester contre les sollicitations qui sont adressées à ses anciens actionnaires français, et s'étonner de la façon scandaleuse dont sont défendus leurs intérêts.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.